

N Á R O D O P I S N Ý
V Ě S T N Í K
Č E S K O S L O V E N S K Ý

II - BRNO 1967

NÁRODOPISNÁ SPOLEČNOST ČESKOSLOVENSKÁ PŘI ČSAV

NÁRODOPISNÝ VĚSTNÍK ČESKOSLOVENSKÝ

Ročenka věnovaná 75. výročí narození
ANTONÍNA VÁCLAVÍKA

Ročník II (XXXV)

BRNO 1967

Hlavní redaktor:

Václav Frolec

Redakční rada:

D. Holý, J. Jančář, J. Jech,
R. Jeřábek, J. Kramařík, J. Mjartan,
S. Mruškovič, J. Podolák, O. Sirovátka,
J. Tomeš, J. Vařeka

Obálka: J. Klecker

Adresa redakce:

Brno, Arna Nováka 1

NÁRODOPISNÁ SPOLEČNOST ČESKOSLOVENSKÁ PŘI ČSAV

BULLETIN D'ETHNOGRAPHIE
TCHÉCOSLOVAQUE

Anné II (XXXV)

BRNO 1967

Rédacteur en chef:

Václav Frolec

Comité de rédaction:

D. Holý, J. Jančář, J. Jech,

R. Jeřábek, J. Kramařík, J. Mjartan,

Š. Mruškovič, J. Podolák, O. Sirovátka,

J. Tomeš, J. Vařeka

Adresse de la rédaction:

Brno, Arna Nováka 1

La théorie de l'art populaire dans l'oeuvre d'Antonín Václavík

Par RICHARD JEŘÁBEK

Chaire d'ethnographie et du folklore de l'Université J. E. Purkyně, Brno



· Quoique l'art populaire plastique tchèque et slovaque soit une branche immensément riche de la culture populaire traditionnelle, la littérature ethnographique spécialisée n'abonde pourtant pas en travaux théoriquement bien

fondés s'occupant des problèmes de la genèse des manifestations plastiques, de leur évolution, de leur différenciation territoriale, et surtout de la théorie de ces manifestations. Il est vrai qu'il existe grand nombre d'ouvrages illustrés se rapportant à diverses branches de l'art populaire, éventuellement à ses manifestations dans certaines régions ethnographiques typiques, mais la plupart de ces travaux sont d'un niveau théorique et méthodique très bas, de sorte que plusieurs en sont inutilisables pour des buts scientifiques, et même en tant que source de documentation, étant très souvent peu sûrs même sur le point des faits qu'ils apportent. A mon avis, il n'existe pas d'autres branches de la culture populaire tchèque et slovaque qui soient aussi profondément atteintes de dilettantisme que précisément l'art populaire. En dernière analyse, c'est un fait naturel: depuis toujours, cette branche de la culture populaire se rangeait parmi celles qui exerçaient le plus d'attraction aussi bien sur les lecteurs tchèques et slovaques que sur les amateurs étrangers. Des spécialistes qui seraient à même de résoudre les problèmes de ce genre de façon responsable et à un niveau méthodique et théorique élevé faisant absolument défaut, ce sont très souvent des dilettants non-gradués et même, hélas, gradués et des spéculateurs qui assumaient et continuent à assumer ces tâches. C'est ainsi que, à l'heure actuelle, la situation dans les recherches sur l'art populaire tchèque et slovaque se présente presque dépourvue de clarté. Si un chercheur n'est pas spécialiste dans cette branche, il lui est impossible de bien s'orienter dans le choix des matériaux déjà publiés, dans les questions concernant leur authenticité, dans la valeur des interprétations de différents faits, etc. Ce sont des circonstances qui rendent considérablement difficile l'étude de l'art populaire plastique tchèque et slovaque et empêchent le chercheur de se faire une idée d'ensemble sur ses problèmes. Pour y aboutir et pour être à l'abri de toute contestation, il lui faut faire d'abord la révision, longue et détaillée, de tous les travaux antérieurs.

Je ne voudrais vraiment pas que le passage préliminaire de mon essai donnât l'impression que, dans les recherches tchèques et slovaques de l'époque passée sur l'art populaire, je ne trouve point d'éléments positifs. A côté d'essais chaotiques et désorientés, elle a aussi vu naître des monographies sérieuses s'appuyant sur une étude consciencieuse des matériaux et théoriquement bien fondées. Il est vrai que, vu l'évolution spontanée de l'intérêt porté à l'art populaire, ces monographies, elles non plus, ne se soumettent à une conception générale qu'on pourrait remarquer dans l'étude systématique de différentes branches, éventuellement de différents phénomènes dans les manifestations plastiques populaires, dans l'étude des tendances évolutives et des influences potentielles interethniques présumées, et même dans les méthodes de travail communes. Cependant, on en constate juste le contraire. Le trait caractéristique des recherches tchèques et slovaques sur l'art populaire consiste en ce que le choix des cycles de sujets, et même des sujets isolés, a été, dans une large mesure, fait au hasard, et que leurs points de départ théoriques et leurs méthodes de travail étaient foncièrement dissemblants.

Le courant vraiment scientifique dans les recherches sur l'art populaire tchèque et slovaque n'est, dans les tout derniers temps, représenté que par un petit

nombre de noms d'ethnographes, d'historiens de l'art et même de théoriciens de l'art appartenant à la génération qui a pris la parole dans les premières années après la Première Guerre mondiale. Certains de ces chercheurs avaient reçu une formation spéciale, au moins partielle, en ethnographie, mais la plupart d'eux ont été amenés à l'art populaire par la voie d'autres disciplines, en premier lieu de l'histoire de la civilisation et de l'art, mais aussi de l'histoire et de la théorie littéraire, ce qui a sensiblement marqué leur accès à la matière de leur étude. La présente contribution n'a pas pour but de soumettre à un examen critique toute l'ampleur de ce courant qui est apparu dans les années vingt et trente de ce siècle, éventuellement même dans toute la première dizaine d'années après la Seconde Guerre mondiale, où l'activité scientifique de cette génération prend lentement fin et où celle-ci se trouve relayée par ses élèves. Je n'hésite pourtant pas à dire qu'il sera nécessaire de soumettre à une analyse approfondie les résultats de l'activité de tous ces chercheurs. Il faudra le faire non seulement dans le but d'éliminer des erreurs et de réparer des inexactitudes de fait et même de méthode, mais aussi dans l'intérêt d'une appréciation équitable de l'apport des travaux antérieurs, auxquels on peut en plus d'un point renouer utilement et avec profit.

Parmi les nombreuses publications antérieures sur l'art populaire, on trouve des travaux qui n'ont jamais soulevé de controverses dans les milieux scientifiques et dont la valeur n'a jamais été mise en doute. Pour la plupart, ce sont des travaux de caractère descriptif apportant, il est vrai, beaucoup de matériaux inédits et parfois révélateurs, mais n'enrichissant dans aucun sens la méthode et la théorie des recherches sur l'art populaire; bien au contraire, certains d'entre eux, jugés de ce point de vue, ne constituent qu'un pas en arrière. C'est à plus forte raison qu'il faut apprécier à leur juste valeur ceux d'entre eux qui s'emploient, même au prix d'erreurs, à faire avancer les recherches scientifiques. L'un des rares ethnographes tchécoslovaques qui aient réussi à le faire était Antonín Václavík qui, le 12 juillet 1966, aurait atteint l'âge de soixante-quinze ans. Les anniversaires à chiffre arrondi offrent d'habitude l'occasion de faire une récapitulation de la carrière de celui qui célèbre son jubilé et d'apprécier, avec un recul de temps, son oeuvre. Dans le cas d'A. Václavík, il s'agit d'une oeuvre complexe et très riche. Dans ses nombreux travaux, ce chercheur avait abordé des sujets portant sur bien des branches de la culture populaire et, dans plusieurs d'entre eux, il s'était occupé des problèmes fondamentaux et des questions de la plus grande actualité surgies dans l'ethnographie tchèque et slovaque. Laissons de côté les destinées de sa vie auxquelles une attention particulière a été accordée dans plusieurs articles élogieux et nécrologiques¹⁾, ainsi que l'appréciation de sa vaste activité de publication dont l'orientation et l'étendue ressortent de la bibliographie²⁾, et essayons d'examiner uniquement ceux des côtés de l'oeuvre d'A. Václavík qui constituent l'apport le plus précieux et qui, même aujourd'hui, restent féconds et stimulants. Il est hors de doute que ce sont tout particulièrement les idées théoriques d'A. Václavík portant sur le domaine de l'art populaire plastique, auquel il revenait très souvent et qui, dans les dernières décades de sa vie, est devenu le point central de son intérêt scientifique.

A ce côté de l'activité d'A. Václavík, on a également déjà réservé une certaine attention, quoique d'une manière peu habituelle dans les sciences: dans les années 1951 et 1952 ont paru plusieurs essais dans lesquels les apports d'A. Václavík à la science ethnographique ont été dépréciés, déjà par le fait qu'on l'avait désigné comme „le représentant le plus expressif des tendances antihistoriques dans l'ethnographie tchèque, qui a éclectiquement unifié toutes les théories bourgeoises de caractère nettement réactionnaire“.³⁾ De façon concrète, on y imputait à A. Václavík notamment d'avoir subi l'influence des théories propres à l'histoire de l'art, de la théorie des cercles culturels, de la théorie de migration, du structuralisme, du psychologisme, et ainsi de suite. Ces critiques acerbes qui, au commencement des années cinquante, dans l'ambiance nourrie de méfiance et de suspicion, allaient jusqu'à mettre l'existence elle-même en danger, ont décidé A. Václavík à se prononcer publiquement sur ces attaques. Il l'a fait sous forme d'un essai autocritique, intitulé „Contribution à la discussion sur quelques problèmes de notre ethnographie“, dont le ton général et même l'effet final reflètent le moment où tout effort d'esquiver l'idée fixe qu'un petit nombre d'ethnographes s'était faite du seul chemin possible et uniquement bon menant à la connaissance de la vérité scientifique s'avérait insouhaitable et même dangereux dans ses conséquences. C'était, entre autres, un pénible malentendu dans ces années-là que de donner pour modèle à l'étude de l'art populaire l'ethnographie soviétique dont il est bien connu que, dans ce domaine, elle n'apportait rien de fécond et que, bien au contraire, peut-être sous l'influence des croyances esthétiques d'A. A. Ždanov, elle accusait un incroyable retard qui continue à durer. A. Václavík s'en rendait parfaitement compte. Toutefois, malgré cela, dans l'esprit du temps, il a conclu son autocritique par le vœu que l'ethnographie tchèque devint „une bonne compagne à l'ethnographie soviétique, plus expérimentée qu'elle“⁴⁾, quoique jamais il n'avait la conviction que l'état contemporain des recherches sur l'art populaire en Union Soviétique pût être pris pour modèle auquel l'étude des manifestations plastiques populaires tchèques et slovaques pût s'appuyer. Autant que j'en puis juger, me basant sur mes connaissances acquises au cours de neuf années (1950—1959) de mon activité dans la chaire d'ethnographie de Brno sous le professeur A. Václavík, celui-ci cherchait toujours des points d'appui dans les recherches sur l'art populaire en Pologne, les trouvant bien plus développées et plus avancées du point de vue théoriques et même méthodique, et il nourrissait le projet de créer un pendant tchèque à la revue polonaise „Polska sztuka ludowa“, projet qu'il n'a pu réaliser. C'est tout naturel, puisque A. Václavík se considérait toujours comme ancien élève de Kazimierz Moszyński, professeur d'ethnographie slave à Cracovie, dans l'oeuvre duquel il avait trouvé plus d'un point de départ fondamental de ses conclusions théoriques et des postulats du domaine de la théorie de l'art populaire plastique.

A côté de K. Moszyński, c'est encore la puissante influence du professeur Stanislaw Poniatowski de Varsovie qu'A. Václavík avait subie durant sa formation spéciale et qui se fit valoir dans son oeuvre. Les travaux de ces deux éminents ethnographes polonais avaient influencé A. Václavík bien plus que toutes les écoles ethnographiques de l'Occident européen qu'on désignait dans la littérature

soviétique et, sous son influence aussi dans la production littéraire tchèque des années cinquante, par le nom de „bourgeoises“. Je crois même savoir qu'A. Václavík entrait en contact avec la plupart des conquêtes théoriques, faites par ces écoles, par l'intermédiaire de l'ethnographie polonaise. Dans cette connexité, on peut mentionner à titre d'exemple caractéristique la manière de tirer profit de la classification de la magie de J. G. Frazer qu'on rencontre mainte fois dans les travaux d'A. Václavík, le plus souvent reprise de seconde main. Ce n'est donc pas dans l'ouvrage de J. G. Frazer, intitulé *Le rameau d'or*, qu'il avait puisé, mais dans l'interprétation et la critique de cette publication, qui figurent dans un compendium de K. Moszyński.⁵⁾

Il est remarquable qu'A. Václavík qui, toute sa vie durant, s'occupait des problèmes relatifs à la théorie de l'art populaire, n'a jamais publié aucune contribution spéciale consacrée exclusivement à ce sujet. La plupart de ses acquisitions, aperçus et points de vue qui y visent sont répandus promiscue dans différents travaux dont les sujets sont puisés dans le domaine de l'étude des cérémonies et coutumes populaires et des manifestations artistiques s'y rattachant, du costume populaire, de différentes branches de l'art populaire, par ex. des oeufs peints, des peintures sur verre, des sculptures sur bois, etc., éventuellement aussi dans des monographies de caractère régional. C'est dans le premier chapitre de son ouvrage posthume traitant des connexités entre l'art populaire et la croyance populaire, les cérémonies et les coutumes, qu'il s'est prononcé de façon la plus complète sur les questions relatives à la théorie de l'art populaire.⁶⁾ Dans cette partie de son ouvrage, il a abordé toute une suite de problèmes fondamentaux, tels que par exemple la définition des caractères essentiels de l'art populaire, la classification des manifestations artistiques populaires, leur mise en système d'après différents points de vue techniques, les opinions sur les origines de l'art populaire, l'étude de l'art populaire dans le cadre des sciences historiques, les problèmes de l'esthétique populaire, et autres. Toutefois, la manière dont il avait essayé de résoudre ces problèmes de principe est absolument insatisfaisante. C'est que, dans cette partie de l'ouvrage, deux conceptions entièrement différentes se sont rencontrées. D'où contradictions à l'intérieur de ce chapitre, et puis encore incompatibilité très frappante entre ce chapitre d'introduction et tout le reste de l'ouvrage qui a presque six cents pages. Nous n'apporterions pas une attention si extraordinaire à cet ouvrage si précisément ce travail-ci ne renfermait le crédo d'A. Václavík et si, malgré toutes les erreurs et imperfections qu'il renferme, il ne constituait à plus d'un égard un apport précieux et n'offrait des impulsions fécondes.⁷⁾

Avant toutefois d'essayer d'exposer en quoi consiste l'essentiel de la conception de l'étude de l'art populaire apportée par A. Václavík, nous allons soumettre à un examen critique la partie théorique de son ouvrage dont il a déjà été dit qu'elle est en flagrante contradiction avec les postulats et conclusions de l'auteur, qui découlent de l'étude elle-même des manifestations de la création plastique populaire. Laissons de côté les considérations de caractère général sur les impulsions qui font naître l'art et concentrons notre attention sur la partie du premier chapitre qui se rapporte directement aux problèmes de l'art populaire. Je consi-

dère comme fondamentalement faux le point de départ des recherches sur l'art populaire qui consiste à mettre en opposition, comme le fait l'ouvrage, la qualité des manifestations artistiques appartenant à deux couches différentes — l'art des classes régnautes et l'art des classes opprimées. C'est la thèse de Lenine, fortement vulgarisée, de deux cultures⁸⁾, thèse dont la vigueur est du reste très problématique dans le domaine de l'art et qui, envisagée du point de vue de l'esthétique moderne, n'est plus soutenable. Dans son ouvrage, A. Václavík justifie la différente nature de la qualité de l'art populaire et de celui des maîtres par des citations sûrement bien intentionnées mais fausses, prises dans les oeuvres de Maxime Gorki et de Jan Neruda, disant que „la vérité et la sagesse ont leur origine en bas, dans les masses, tandis que, aux étages supérieurs, on n'en trouve que leurs vapeurs mêlées aux éléments étrangers et, la plupart du temps, ces vapeurs idéologiques des hauteurs ont pour but de ramollir, d'offusquer, d'enjamber la vérité réelle et brute de la vie“, ou encore que „presque rien de ce dont le peuple tchèque s'illustra dans le passé n'avait son origine dans les milieux des maîtres, dans les milieux de haute volée; toute la gloire, aussi bien militaire que culturelle, était issue du travail du peuple“.⁹⁾

C'est sur cette base qu'A. Václavík détermine, comme étant des caractéristiques de l'art populaire, les qualités suivantes: le sens du réel, le sens démocratique et la progressivité. C'est là certainement un malentendu patent; c'est pourtant juste le contraire qui est caractéristique pour l'art populaire plastique, notamment dans les régions de l'Europe de l'Est, à savoir un haut degré d'abstraction qu'A. Václavík lui-même désignait par l'expression „langage des éléments caractéristiques“. L'application du postulat du sens du réel aboutit dans l'oeuvre d'A. Václavík à une conception erronée de la question du „populaire“, et la recherche, dans les manifestations plastiques populaires, du sens démocratique et de la progressivité à tout prix amène son auteur jusqu'à la présupposition absurde de l'existence d'un art populaire tchèque et slovaque combattif dans la période allant de 1750 à 1850.¹⁰⁾

En parlant du „réalisme“ dans l'art populaire, A. Václavík a en vue son contenu et le caractère démocratique de sa forme. La notion extrêmement complexe et délicate de „caractère populaire“, formulée par lui, apparaît donc ainsi: „On appelle populaire tout ce qui est réaliste et vrai, ce qui, quant à la forme aussi bien qu'à la substance, est artistique et hardi, et audacieusement exprime l'idéal populaire de la liberté de l'homme, tout ce qui exprime de l'optimisme combattif.“ En ce point il apparaît déjà clair que, dans la partie introductive de son ouvrage, A. Václavík n'envisage pas la notion de „caractère populaire“ du point de vue ethnographique et, de ce fait, il se met en flagrante contradiction avec la totalité de ce qui s'ensuit dans sa publication, dans laquelle pourtant il a grand souci d'une définition exacte, du point de vue ethnographique, de cette notion élémentaire. Cependant cette conception du „caractère populaire“ est déduite du problème de la compréhensibilité par rapport aux couches populaires, ce qui est une autre question dont l'étude ne relève pas de l'ethnographie. Sous ce rapport, A. Václavík va jusqu'à s'identifier avec l'avis que „les tableaux de Repine sont plus populaires que les vieilles icônes russes,

parce qu'en eux les ardents idéaux et les désirs du peuple sont exprimés de manière plus claire et plus progressiste que dans les dernières¹¹⁾ En adoptant cette conception du problème du „caractère populaire“, l'ethnographe s'obstrue nécessairement le chemin menant à la vraie connaissance. Dans le cas d'A. Václavík, il s'agit apparemment d'apocryphes qui sont nés au cours du remaniement du livre par la rédaction de la section d'édition et auxquels l'auteur accédait uniquement pour rendre sa parution possible. On verra plus loin que lui-même, il concevait le problème du „caractère populaire“ tout autrement.

Il en va de même avec le problème du caractère révolutionnaire et combattif des manifestations populaires plastiques. A. Václavík a un peu atténué son assertion, qui d'ailleurs n'est nullement convaincante, en soulignant l'existence de l'art à caractère nettement démocratique et combattif dans le domaine de la littérature populaire¹²⁾, où vraiment, surtout dans la Moravie de l'Est et en Slovaquie, ce trait apparaît de façon assez frappante.¹³⁾ Toutefois, ni sous cette forme, on ne peut accepter cette assertion nettement tendencieuse et fautive. A titre d'exemples appartenant à cette couche de manifestations artistiques, A. Václavík cite les tableaux des héros hussites Jan Žižka et Prokop Holý, des hors la loi moraves Ondráš et Jiráš, du rebelle slovaque Jánošík et de ses compagnons, différentes caricatures des oppresseurs du peuple, et autres.¹⁴⁾ Pendant ces dernières années, j'ai suivi cette question de près et, après de minucieuses recherches, j'ai fini par constater que des représentations graphiques vraiment populaires de ces combattants antiféodaux n'existent pas; tant que tout de même leurs tableaux apparaissent dans le milieu populaire, il s'agit toujours de produits d'origine non-populaire ou exécutés en version populaire sur des modèles indubitablement non-populaires, et toujours séparés d'un grand espace de temps des événements historiques auxquels les héros en question se rattachent.¹⁵⁾ D'autant plus absurde apparaît la présupposition de l'existence d'une période de cent ans d'art populaire combattif, période allant du milieu du 18^e siècle jusqu'au milieu du 19^e siècle. J'ai la ferme conviction qu'A. Václavík se doutait au moins du mal-fondé de cette périodisation, car il était un connaisseur trop initié en l'art populaire tchèque et slovaque pour pouvoir sans embarras avancer une pareille énormité. Ici encore, il s'agit à coup sûr d'une mystification consciente, tributaire du moment où cet ouvrage naissait, et qui est la conséquence des circonstances dans lesquelles, dans les années cinquante, la version imprimée de ce livre se faisait.

Très peu convaincante est aussi la manière dont, à cet endroit du livre, A. Václavík cherche à formuler le problème du „caractère populaire“ dans le domaine de l'art populaire plastique. Il part des explications du caractère de classe de la culture, néanmoins il exclut du domaine du „populaire“ les phénomènes qui appartiennent aux classes sociales qui sont en opposition antagonique avec la classe ouvrière et la paysannerie laborieuse, c'est-à-dire à la bourgeoisie et aux grands fermiers. „Populaire“ est donc la culture des ouvriers et des paysans. A la classe ouvrière il attribue „d'avoir non seulement renoué à la culture paysanne, mais d'avoir aussi développé les éléments repris et d'y en avoir ajouté de nouveaux; la classe ouvrière „aurait enrichi les traditions

progressistes de la culture paysanne“, „la vie culturelle de la classe ouvrière puise de façon intensive dans les meilleures traditions de la culture paysanne“,¹⁶⁾ etc. Ici encore, le vocu a engendré l'idée. C'est que, pour les milieux tchèque et slovaque, il est caractéristique, contrairement à ce qu'il avance, que l'ouvrier employé dans l'industrie quitte très facilement et vite les vieilles traditions populaires et, dans bien des cas, excepte, par la voie des chansons et du langage par exemple, des éléments étrangers, par exemple allemands, s'adapte quant à l'habillement et au mode d'être logé au milieu urbain, etc. En ce qui concerne ses manifestations artistiques, elles sont, en fonction de sa situation sociale et économique, comparées à l'art paysan, très pauvres et, malheureusement, manquent d'originalité. Cette fois encore, A. Václavík est tributaire de l'époque des déformations du matérialisme historique.

Dans les travaux d'A. Václavík qui portent sur l'art populaire, on constate un fait très remarquable, à savoir celui qu'ils apportent toute une suite d'essais originaux tendant à résoudre des problèmes de la genèse et du développement de l'art plastique populaire; toutefois, dans la plupart des cas, ces essais sont faits sans que leur auteur ait adopté une attitude critique pour les opinions antérieures auxquelles il renoue ou que sa propre conception réproouve dans une mesure plus ou moins large. Il est vrai que, dans certains de ses travaux, A. Václavík fait mention de l'effet fâcheux dû à la faiblesse de la base méthodologique dont souffre l'ethnographie et cite quelques-unes des opinions extrêmes, sans toutefois nommer leurs porteurs. Il agissait ainsi soit pour des raisons d'ordre personnel (les représentants de ces théories dans leur variante tchèque ou slovaque appartenant pour la plupart à la même génération étaient ses collègues et même ses professeurs à l'Université), soit pour la raison que, du côté théorique, il ne se sentait pas suffisamment équipé pour pouvoir soutenir une polémique qui, forcément, empiéterait sur différentes disciplines des sciences sociales, telles que l'archéologie, l'histoire, l'histoire de l'art, l'esthétique, et autres. C'est un fait que la théorie de l'origine et de l'évolution de l'art populaire édiflée par A. Václavík ne tient pas suffisamment compte des opinions antérieures émises par des représentants de l'ethnographie, et même d'autres disciplines; elle est fondée plutôt sur ses propres expériences, acquises au cours des recherches de longues années faites sur place ou aux musées, elle est motivée de façon fortement intuitive et s'appuie pour une large part sur la théorie édiflée par l'école de Poniatowski et de Moszyński. Ce n'est que dans des cas isolés qu'A. Václavík a élevé sa critique directement contre des opinions fausses; ainsi, les derniers travaux de Josef Vydra sur la peinture populaire sur verre, soumis du reste même à l'étranger à une critique acerbe, ont provoqué son intervention critique.¹⁷⁾ Outre l'ouvrage de J. Vydra, publié en langue étrangère, c'est encore et surtout son article manqué sur les peintures sur verre populaires faisant partie des collections des musées tchèques et slovaques, qui avait irrité A. Václavík.¹⁸⁾ Dans le domaine de l'art populaire, c'est l'un des articles les plus acérés qu'A. Václavík ait jamais écrits; c'est peut-être le parti pris qu'il reflète qui était à l'origine d'un grand nombre d'imprécisions de fait et de confusions de caractère théorique¹⁹⁾, dont plusieurs n'ont pas échappé à la critique qui y a

réagi, mais non pas d'une manière entièrement convaincante.²⁰⁾ Pourtant, dans ce cas, A. Václavík décharge son légitime courroux non pas contre une certaine méthode ethnographique nettement arrêtée qui ne cadrerait pas avec ses propres théories, mais contre le dilettantisme qui, sans conteste, cause à l'ethnographie des torts bien plus sérieux que n'importe quelle méthode prétendue inacceptable. Dans sa critique des travaux de J. Vydra, A. Václavík a fait valoir ses théories de l'origine et de l'évolution de l'art populaire et ses idées sur la place qui appartient à ce dernier dans la vie du peuple; à cet égard, sa critique est pleinement justifiée, mais son argumentation de fait ne vise, en fonction de son ardeur critique, qu'un côté de la question, ce qui affaiblit très considérablement son efficacité.

Pour bien comprendre l'importance de l'apport d'A. Václavík pour l'étude des problèmes de l'art populaire, il faut connaître de façon approfondie toute son oeuvre, et même les conditions dans lesquelles s'accomplissait sa genèse et qui étaient peu favorables à une conception progressiste de la science ethnographique. A l'époque où, dans ses travaux, A. Václavík s'élevait contre l'opinion présentant l'art populaire comme étant déduit du soi-disant grand art, opinion qui, sous l'influence des travaux antérieurs d'E. Hoffmann-Krayer et de H. Naumann, avait cours aussi dans l'ethnographie tchèque, il se trouvait entièrement isolé. L'ethnographie officielle tchèque reposait à ce temps-là, c'est-à-dire à la fin des années vingt et durant les années trente, sur la base théorique de la doctrine des valeurs mineures, et se prononçait en faveur de cette doctrine même dans les pages de la revue ethnographique centrale, dans l'Encyclopédie de Tchécoslovaquie, ainsi que dans plusieurs publications individuelles sur l'art populaire tchèque et slovaque.²¹⁾ Mais ni après la Seconde Guerre mondiale, à l'époque où A. Václavík a nouvellement formulé plusieurs de ses opinions, ses travaux n'ont été accueillis avec un accord sans réserves; bien au contraire, mainte fois, ils ont provoqué une forte réprobation.²²⁾

Dans le but de rapprocher le lecteur du présent essai de la théorie d'A. Václavík de l'origine, de l'évolution et du caractère de l'art populaire, nous allons essayer de récapituler ses thèses de base. Le point de départ de la recherche d'A. Václavík consiste en ce qu'il considère l'art populaire comme faisant partie inséparable de l'ensemble de la culture populaire, „étant relié par des milliers d'attaches très fines à d'autres éléments constitutifs de la culture populaire“. Il conçoit l'art populaire comme „un ensemble, formé au cours de l'histoire, des résultats du travail, de la vie en communauté“, ce qui a conduit à l'élaboration d'une nouvelle conception du monde qui, d'après lui, „avant tout constitue une limite nettement tranchée entre l'art populaire non-organisé et l'art historique organisé“. Pour l'étude de la genèse de l'art populaire non-organisé, A. Václavík tient pour indispensable „de trouver les causes de la création des relations réciproques constantes et non-constantes entre différentes idées et coutumes, dans lesquelles, comme dans l'une des sources primordiales, s'élaboraient des manifestations esthétiques et, éventuellement, naissaient des impulsions engendrant des manifestations esthétiques“. Quant à la vie sociale et intellectuelle du peuple, A. Václavík la conçoit comme étant une partie composante indivisible des efforts

tendant à assurer les conditions matérielles de la vie, l'existence elle-même. C'est là le trait positif essentiel de la théorie de l'art populaire d'A. Václavík, et ce trait fait que ses travaux diffèrent des postulats de tous les autres chercheurs, qui avaient étudié les manifestations plastiques populaires isolément de la vie du peuple.

A. Václavík considérait comme un facteur créateur déterminant la signification réelle du contenu du phénomène qui repose dans le travail et la vie, dans leur garantie et dans leur consolidation. C'est donc le travail qui avait fait naître la cérémonie que le peuple éleva au rang des premières valeurs collectives, la *cultiva*, et c'est en elle et pour elle que mûrissaient maintes valeurs esthétiques. L'analyse détaillée et approfondie des matériaux d'origine slave a amené A. Václavík à la conviction que les coutumes les plus anciennes et, envisagées du point de vue génétique, les plus importantes sont les coutumes pascales qui, d'après les résultats de son analyse, étaient primitivement liées aux débuts des travaux agricoles et pastoraux, c'est-à-dire au commencement de la nouvelle année de travail originaire. Il suppose que „l'ancienne année de travail ait consisté en avant-nouvelle année, en avant printanier, respectivement en jours gras, qui faisait l'entrée de la nouvelle année et qui est la Nouvelle année centrale proprement dite, et en après-nouvelle année que clôturait la fête de la moisson, respectivement la fête collective dite patronale“. A ces coutumes et aux tournants importants dans la vie de l'homme, tels que la naissance de l'enfant, l'entrée en majorité, le mariage, le décès, et autres, nombre d'actes cérémoniels irrationnels et d'actes coutumiers étaient liés; tous tendant à garantir la prospérité de l'économie rurale, surtout celle de l'agriculture et de l'élevage du bétail, et aussi dans la vie personnelle (p. ex. une bonne santé et une longue vie). La plupart de ces manifestations coutumières et de croyance étaient accompagnées de phénomènes et de produits de caractère esthétique.

C'est de cette base que part A. Václavík quand il répartit les manifestations de l'art plastique populaire en deux catégories fondamentales qui sont: l'art actif et l'art passif. Il conçoit l'art actif comme un art autochtone qui embrasse les créations liées aux cérémonies et coutumes populaires et intimement rattachées aux conditions matérielles essentielles de la vie du peuple. En elles, des éléments extra-esthétiques se sont fait valoir, puis prédominaient des éléments esthétiques, et finalement même des éléments représentatifs. Cet art, qui ne disparut qu'après avoir perdu sa fonction sociale qu'on lui attribuait primitivement, est l'unique point de départ des recherches sur la genèse de l'art populaire qui soit. Il englobe par exemple les oeufs peints, la pâtisserie cérémonielle garnie, les petits arbres coutumiers ornés, p. ex. ceux de Pentecôte, les masques, les parties composantes cérémonielles du costume populaire, la plupart des broderies, l'ornement populaire, etc. Il s'agit donc de manifestations qui apparaissaient et se formaient en connexité très étroite avec la vie du peuple qui en créait tout seul pour lui-même. La seconde catégorie embrasse l'art passif, l'art reçu qui, dans le milieu populaire, est caractérisé par l'absence de rapports. C'est un art qui n'est jamais devenu une partie composante essentielle des intérêts matériels et culturels du peuple. On l'apportait dans le milieu populaire des collectivités

hétérogènes du point de vue social, et même ethnique. Il est représenté par exemple par des meubles peints, par des peintures sur verre, par la céramique de fabrication artisanale ou manufacturière, par des dentelles etc. Le peuple ne confectionnait pas la plupart de ces objets pour des besoins intrinsèques de la collectivité, et les producteurs spécialisés, eux non plus, ne les fabriquaient exclusivement pour le peuple.

C'est donc le travail qui se trouvait près du berceau de l'art populaire le plus ancien. L'homme qui avait en vue la sauvegarde de sa vie mit l'art, à peine né, lui aussi, au service de sa lutte pour avoir suffisamment de vivres, au service d'une garantie magique et irréaliste du succès dans son travail et dans sa vie. Dans ses embarras devant des forces inexplicables, il avait recours à la magie, au culte, à la vaticination. Aux agents qui jouaient un rôle très important dans la vie de l'homme appartenait aussi le sentiment d'amour, auquel on faisait passer maints éléments qui jadis étaient propres à la magie et au culte. Lui aussi, il détermine la nature du contenu des manifestations artistiques populaires.

Il faut soigneusement faire la différence entre la façon dont la vie du peuple se formait, pendant des siècles, dans des ordres traditionnels, et celle qui était l'effet passager d'une mode. Il est cependant important de connaître tous ces deux grands courants créateurs dans lesquels viennent se jeter encore d'autres petits courants. L'insuccès de la plupart des interprètes de l'art populaire est dû à ce que, manquant de connaissances précises du mode de vie du peuple et de sa culture, ils confondent ces deux sources d'inspiration. Cela a pour conséquence qu'on choisit un faux point de départ à l'interprétation des voies extrêmement complexes dans lesquelles l'évolution de l'art populaire s'était faite.

Voilà donc en raccourci l'essence de la doctrine d'A. Václavík de la genèse, de l'évolution et du caractère de l'art populaire plastique. C'est une opinion originale qui s'était formée dans l'oeuvre d'A. Václavík pendant plus de trois dizaines d'années et qui a les racines dans ses connaissances profondes de la culture populaire. On n'est pas tenu d'accepter sans réserves la théorie d'A. Václavík; c'est qu'aujourd'hui déjà, il est évident que, dans certains détails, il s'est mépris et que ses méthodes de travail n'étaient pas trop exactes.²³⁾

L'idée de différencier les manifestations de l'art populaire plastique en actives et passives est sans nul doute très féconde et, dans la pratique des recherches faites dans ce domaine de la culture populaire, particulièrement importante. Etant donné que, dans la littérature ethnographique tchèque, cette idée a été émise par A. Václavík, on a l'habitude de lui attribuer le mérite d'en être l'auteur. Or, il nous faut exprimer des doutes, si on le lui attribue à juste titre. C'est qu'A. Václavík ne tire parti de ce principe de différenciation des manifestations plastiques populaires et ne se sert de la terminologie qui y tient que presque exclusivement dans ses derniers travaux, tous publiés après sa mort. Toutefois, on en trouve des indices déjà bien avant dans son article sur les éléments slaves dans la culture populaire tchèque, paru après la Seconde Guerre mondiale.²⁴⁾ Dans cet article, A. Václavík désigne les produits artistiques qui, dans une collectivité populaire, n'apparaissent que sporadiquement, par le nom de „passifs“, de concert avec les „structuralistes ethnographiques“. C'est une trace

très importante qui, sans nul doute, mène à un travail antérieur, celui de Pierre Bogatyrev, sur les faits ethnographiques collectifs-actifs, collectifs-passifs, productifs et improductifs.²⁵⁾ D'après ce que j'ai pu établir, A. Václavík ne cite ce travail de P. Bogatyrev dans aucun de ses travaux, quoiqu'il ne puisse y avoir de doutes qu'il le connaissait. Récemment, P. Bogatyrev lui-même a, avec tact, attiré l'attention sur cette connexité dans sa publication sur le folklore slovaque se rattachant aux hors la loi,²⁶⁾ où il dit qu'il est vrai qu'A. Václavík se sert des termes „art populaire actif et passif“, mais qu'il le fait dans un sens quelque peu différent que lui-même. La différence réside seulement dans ce que P. Bogatyrev applique ce principe même au domaine du folklore en soutenant que toutes les manifestations de l'art collectif-actif doivent forcément être liées aux cérémonies. Toutefois, malgré cette différence, il paraît certain qu'A. Václavík avait emprunté le principe de différenciation des faits ethnographiques en actifs et passifs directement au travail de P. Bogatyrev, datant de 1938. Cela pour la raison que, dans ses travaux antérieurs, P. Bogatyrev ne s'était jamais servi de cette terminologie-là.²⁷⁾ Son travail sur les manifestations collectives-actives et collectives-passives de la culture populaire était inconnu dans l'ethnographie tchèque et slovaque, et on s'étonne qu'aucune mention n'en soit faite ni dans la publication d'A. Melicherčík, où une attention toute spéciale est apportée à la méthode fonctionnelle-structurale, et à P. Bogatyrev notamment aussi.²⁸⁾ Néanmoins, il faut reconnaître que, malgré la connexité incontestable avec P. Bogatyrev, c'est à A. Václavík que revient le mérite d'avoir fécondement appliqué le principe de l'activité et de la passivité et d'avoir, par sa propre conception de ce principe, préparé son développement ultérieur, notamment dans le domaine de l'art populaire plastique.

L'avantage de la théorie d'A. Václavík de l'origine, l'évolution et le caractère de l'art populaire plastique consiste, entre autres, dans sa simplicité limpide. Une pareille conception d'un problème complexe entraîne nécessairement nombre d'écueils (la simplification probable du problème, un certain degré d'exclusivité, etc.). Il faut donc l'envisager comme point de départ d'un développement ultérieur possible de ce problème et de son contrôle, et cela non seulement dans un nombre plus grand de genres de l'art populaire que ne le fait A. Václavík, mais aussi dans l'emploi des méthodes de travail plus précises qui réduiront au minimum les erreurs de fait. Dans ses explications de la genèse de l'art populaire, A. Václavík est arrivé jusqu'à un stade de travail qu'il n'a plus pu surpasser, ce qui l'a empêché d'essayer d'appliquer sa propre théorie dans d'autres secteurs de son champ de travail. Il a effleuré une question très remarquable, celle de la différenciation des manifestations de l'art populaire plastique selon la qualité de leurs relations au milieu populaire; malheureusement, il n'a pas réussi à appliquer avec succès cette idée féconde dans son essai manqué d'une systématisation de l'art populaire. Cette systématisation, il l'a finalement soumise à un critère qu'ailleurs il refusait catégoriquement comme étant tout à fait impropre à cette fin: il a classé les manifestations plastiques populaires d'après les matériaux dont elles sont faites, et d'après la technique dont on avait usé à leur fabrication.²⁹⁾

L'inaptitude d'A. Václavík à pousser plus loin le développement de sa propre théorie apparaît d'une manière encore plus marquante dans ce qu'il répétait textuellement la plupart de ses formulations, auxquelles il était parvenu au déclin de sa vie, dans quelques-uns de ses travaux. Pour la plupart, ce sont les conclusions théoriques qu'il avait formulées pour son dernier travail sur les fêtes annuelles et l'art populaire; dans ce livre, il les a mises dans la partie d'introduction portant sur les questions de la théorie de l'art populaire, et puis encore dans l'épilogue qui a le caractère d'un résumé plutôt que d'une vraie conclusion.³⁰⁾ On trouve les mêmes formulations dans la contribution d'A. Václavík consacrée aux problèmes de l'art populaire et orientée aux questions méthodiques et matérielles relatives à la connaissance de l'art autochtone et de l'art reçu (critique des travaux de J. Vydra), et puis en partie aussi dans l'article intitulé *Od práce k lidovému obrádu a k lidovému umění* (Du travail à la cérémonie et à l'art populaires), où A. Václavík fait une récapitulation de quelques-unes des conclusions, figurant dans sa dernière publication, qui se rapportent aux oeufs peints.³¹⁾ Toutes ces circonstances prouvent qu'A. Václavík considérait les formulations de ses conclusions théoriques comme étant plus ou moins définitives, et tenait pour suffisant le fait que son dernier livre apporte „de nouveaux problèmes qui, dans leur étendue, n'ont encore jamais été présentés“, comme il dit dans son épilogue.³²⁾

Tous les travaux d'A. Václavík sur l'art populaire sont des travaux à problèmes dans toute la force du terme. L'analyse de chacune de ses opinions intéressant différents domaines de la culture populaire, éventuellement certaines manifestations isolées de l'art populaire plastique, l'analyse de ses méthodes de travail et de la technique de son travail littéraire - tout cela demanderait beaucoup de travail et de temps. J'estime donc qu'on ne pourra accéder à une révision des constatations et des conclusions d'A. Václavík qu'ad hoc. Il ne faut cependant pas voir l'importance de l'activité d'A. Václavík dans tout ce qui était sorti de sa plume et lui emprunter sans discernement ses théories. Il est certain que plusieurs d'entre elles seront surpassées par les progrès que la science ethnographique aura réalisés à l'avenir. La vraie valeur de l'oeuvre d'A. Václavík repose plutôt dans d'innombrables suggestions et impulsions qui s'en dégagent pour l'ethnographie tchèque et slovaque, et aussi pour l'ethnographie slave en général. Récemment, un esthéticien tchèque a dit fort à propos que le témoignage de l'estime qu'on a d'une oeuvre ne doit forcément pas être traduit par son apologie, mais peut l'être aussi par sa critique. Puisse cette contribution jubilaire, elle aussi, être envisagée dans ce sens.

REMARQUES

- 1) Voir aussi p. ex. K. Fojtík, *Sedesát let profesora Antonína Václavíka* (Le professeur A. Václavík sexagénaire), *Naše Valašsko* XIV, 1951, p. 161—165. Voir aussi les articles nécrologiques de R. Jeřábek, *Prof. dr. Antonín Václavík* (12. VII. 1891—4. XII. 1959), *Etnografia Polska* IV, 1961, p. 333—336; R. Jeřábek, *Wspomnienie pośmiertne o Prof. Drze Antonim Václavíku*, *Polska Sztuka Ludowa* XIV, 1960, p. 120—121; L. Kunz, *Prof. Dr. Antonín Václavík*, *Demos* 1960, p. 240. Il est caractéristique pour le rapport avec le professeur A. Václavík que, dans les revues et mélanges ethnographiques tchèques et slovaques, à l'exception de notices de quelques lignes, aucun nécrologe n'a paru après sa mort. Le nécrologe de K. Fojtík, appréciateur et assez étendu, destiné à être publié dans la revue ethnographique centrale *Český lid*, n'a pas paru; il a été rejeté par le jugement d'O. Nahodil. Seul fait exception l'article d'O. Sirovátka sur la littérature populaire dans l'oeuvre d'A. Václavík, *Folklór v dile Antonína Václavíka* (Le folklore dans l'oeuvre d'A. Václavík), *Radostná země* X, 1960, p. 50—54.
- 2) La liste bibliographique a paru dans la revue *Etnografia Polska* IV, 1961, p. 336—339. Augmentée et complétée, elle paraît dans le présent recueil, p. 215—218.
- 3) O. Nahodil - J. Kramařík, *Práce J. V. Stalina o marxismu v jazykovědě a některé otázky současné etnografie* (Les travaux de J. V. Staline sur le marxisme en linguistique et certains problèmes de l'ethnographie contemporaine), *Český lid* VI, 1951, p. 14. Voir encore O. Nahodil, *Za nové pojetí národopisné vědy* (Pour une nouvelle conception de la science ethnographique), *Český lid* VI, 1951, p. 52; O. Nahodil - J. Kramařík, *J. V. Stalin a národopisná věda* (J. V. Staline et la science ethnographique), Praha 1952, p. 75—77; cette campagne dirigée contre A. Václavík s'est poursuivie jusqu'au delà de la tombe, comme en témoigne la contribution d'O. Nahodil, *Sunt certi denique fines*, *Československá etnografie* VIII, 1960, p. 421. Ce genre de critique a pénétré même à l'étranger; cf. O. Nahodil - J. Kramařík, *O nekotorych idealističeských tečeníjach v československej etnografii v period 1920—1940-ch gg.*, *Sovetskaja etnografia* 1954, no 4, p. 84—85.
- 4) A. Václavík, *Príspevek k diskusi o některých otázkách naší etnografie* (Contribution à la discussion sur certaines questions de notre ethnographie), *Český lid* 39, 1952, p. 143; cf. aussi A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), Praha 1959, p. 497.
- 5) K. Moszyński, *Kultura ludowa Słowian* II/1, Kraków 1934, p. 267—286, et A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 83 ss.
- 6) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 11—14.
- 7) Il est caractéristique des embarras devant le dernier travail d'A. Václavík que, durant les sept années qui ont suivi sa publication, cinq comptes rendus seulement ont paru dans des revues ethnographiques (M. A. Huska, *Sborník Slovenského národného múzea* XLVI—LIV, 1960, p. 207—208; P. Spielmann, *Radostná země*, X, 1960, p. 125—127; R. Wildhaber, *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* LVI, 1960, no 3; Z. Ujváry, *Ethnographia* LXXII, 1961, p. 167—168; E. Horváthová, *Slovenský národopis* X, 1962, p. 164—168), et plusieurs comptes rendus de peu d'étendue qui n'adoptent pas d'attitude aux opinions de l'auteur ni à sa conception. Une entière incompréhension de l'ouvrage reflète le compte rendu dilettant de M. Melniková-Papoušková, publié dans l'hebdomadaire *Výtvarná práce* le 13 octobre 1960.
- 8) Cf. V. I. Lenin, *O kultuře a umění* (Sur la culture et l'art), Praha 1958, p. 185, et ailleurs.
- 9) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 11—12.

- 20) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 12, 16 et 503.
- 21) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 14.
- 22) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 12.
- 23) Cf. J. Horák - K. Plicka, *Zbojnické piesne slovenského ľudu* (Chansons du peuple slovaque sur les hors la loi) Bratislava 1965, et P. Bogatyrev, *Slovackije epičeskije rasskazy i liro-epičeskije pesni* („Zbojnickij cikl“), Moskva 1963.
- 24) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 16.
- 25) A comparer p. ex. R. Jeřábek, *O mytologizaci v lidovém umění* (Sur la mythologisation dans l'art populaire), *Český lid* 51, 1964, p. 17–20, et R. Jeřábek, *Dvě zbojnické bagately* (Deux bagatelles sur les brigands), *Český lid* 52, 1965, p. 1–13.
- 26) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 13.
- 27) F. Knaipp, dans la revue *Österreichische Zeitschrift für Volkskunde* 61, 1958, p. 288–295.
- 28) J. Vydra, *Die Hinterglasmalerei*, Prag 1957; J. Vydra, *Malované obrazy na skle v československých museích* (Peintures sur verre déposées dans les musées tchécoslovaques), *Československá ethnografie* V, 1957, p. 232–260.
- 29) A. Václavík, *K problematice lidového umění* (Methodické i věcné příspěvky k poznání autochtónního a recipovaného umění (A propos des problèmes de l'art populaire-Contributions méthodiques à la connaissance de l'art autochtone et de l'art regu), *Slovácko* 1959, no 2, p. 3–26.
- 30) B. Stiess, *K Vydrově knize o lidových malbách na skle* (A propos de la publication de Vydra sur les peintures sur verre populaires), *Český lid* 48, 1961, p. 28–34.
- 31) Cf. p. ex. les articles de V. Mencl, J. Vydra et d'autres publiés dans le *Národopisný věstník československý* XX, 1927, XXII, 1929 et XXIII, 1930, et aussi *Československá vlastivěda*, tome Umění, Praha 1935; parmi les travaux publiés en volume, cf. Z. Wirth, A. Matějček et L. Lábeek, *Umění československého ľudu*, Praha 1928, et autres.
- 32) P. ex. l'ouvrage *L'art populaire du textile* (Prague 1956) a été soumis à une critique très acerbe des positions non-scientifiques dans la revue *Český lid* 46, 1959, p. 38–40. Un compte rendu bien plus juste de cette publication a été publié par R. Wildhaber dans la revue *Schweizerisches Archiv für Volkskunde* 53, 1957, p. 203–204.
- 33) J'y attire l'attention p. ex. dans mon article *A propos du problème de l'influence culturelle de la colonisation croate sur la culture populaire en Moravie*, *Sbornik prací filosofické fakulty brněnské university* XVI, 1967, série des sciences des arts (F 11), p. 59–72.
- 34) A. Václavík, *Slovanské prvky v české lidové kultuře* (Eléments slaves dans la culture populaire tchèque), mélanges *Slovanství v českém národním životě*, Brno 1947, tiré à part, p. 14.
- 35) P. Bogatyrev, *Die aktiv-kollektiven, passiv-kollektiven, produktiven und unproduktiven ethnographischen Tatsachen*, II• Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques, Copenhague 1938.
- 36) P. Bogatyrev, *Slovackije epičeskije rasskazy*, p. 140–141.
- 37) Par exemple P. Bogatyrev, *Příspěvek k strukturální etnografii* (Contribution à l'ethnographie structurale), *Slovanská miscellanea*, Bratislava 1931, p. 279–282; P. Bogatyrev, *Funkčnostrukturálna metoda a iné metody etnografie a folkloristiky* (La métho-

de fonctionnelle-structurale et d'autres méthodes de l'ethnographie et de la folkloristique), Slovenské pohľady 51, 1935, p. 550—558; P. Bogatyrev, *Funkcie kroja na Moravskom Slovensku* (Fonction du costume dans la Slovaquie Morave) Turč. Sv. Martin 1937.

- 28) A. Melicherčík, *Teória národopisu* (Théorie de l'ethnographie), Liptovský Sv. Mikuláš 1945, p. 156—157.
- 29) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 16.
- 30) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 11—42 et 497—506.
- 31) A. Václavík, *K problematice lidového umění* (A propos des problèmes de l'art populaire), p. 3—5, et ailleurs; A. Václavík, *Od práce k lidovému obřadu a k lidovému umění* (Du travail à la cérémonie et à l'art populaires), Etnografia Polska III, 1960, p. 386—406.
- 32) A. Václavík, *Výroční obyčeje a lidové umění* (Les coutumes annuelles et l'art populaire), p. 505.

Teorie lidového umění v díle Antonína Václavíka

Dnešní situace v bádání o českém a slovenském lidovém umění je téměř nepřehledná. Ač jde o nesmírně bohaté odvětví tradiční lidové kultury, přece odborná národopisná literatura neoplývá materiálově i teoreticky fundovanými pracemi, jež by se problematikou geneze, vývoje, územní diference a zejména pak teorie lidového výtvarného projevu obíraly. Existuje množství obrazových publikací o jednotlivých odvětvích lidového umění, popřípadě o jeho projevech v některých výrazných národopisných oblastech, avšak většina těchto prací spočívá na velmi nízké teoretické i metodické úrovni, ba dokonce mnohé z těchto publikací jsou pro vědeckou práci nepoužitelné, protože jsou namnoze nespolehlivé též po stránce faktografické. Tyto okolnosti značně ztěžují studium českého a slovenského lidového umění výtvarného a brání v syntetickém pohledu na jeho problematiku. Vedle bezradných a chaotických pokusů vznikaly i seriózní dílčí práce, avšak i pro ně je charakteristická značná míra náhodnosti ve volbě tematických okruhů i jednotlivých otázek, naprostá odlišnost teoretických východisek i metodických postupů.

Vskutku vědecký proud bádání reprezentuje jen několik jmen národopisců a uměleckých historiků i teoretiků z generace, která se dostala ke slovu záhy po první světové válce. Jedním z těch národopisců, jimž se podařilo i za cenu omylů a tápání posunout vědecké bádání vpřed, byl Antonín Václavík, který by se byl dožil 12. července 1966 pětasedmdesáti let. Nemůže být sporu o tom, že nejprínosnější a dnes ještě stále nejpodněnější zůstávají jeho teoretické názory z oblasti lidového umění výtvarného, k němuž si velmi časně našel cestu a jež se v posledních desetiletích jeho života stalo ústředním bodem jeho vědeckých zájmů.

I této stránce Václavíkovy činnosti byla již věnována pozornost, i když ve vědě způsobem poněkud neobvyklým: v letech 1951—1952 vyšlo několik statí,

v nichž byl Václavíkův přínos pro národopis znevážen tím, že byl označen jako „nejvýraznější představitel antihistorické tendence“ v české etnografii, který „eklekticky spojil všechny současné buržoasní teorie vysloveně reakčního rázu“. Trapným nedorozuměním těchto let bylo mimo jiné to, že i pro studium lidového umění se vydávala za vzor sovětská etnografie, o níž je dobře známo, že v této oblasti nepřinášela nic podnětného, ba naopak — snad i pod vlivem estetických názorů A. A. Ždanova — až neuvěřitelně zaostala. Václavík hledal vždy oporu v mnohem rozvinutějším a teoreticky i metodicky vyspělejším bádání o lidovém umění v Polsku. Prostřednictvím polské etnografie (Moszyński, Poniatowski) se seznamoval s většinou teoretických výdobytků tehdejších vědeckých škol.

Václavík, který se po celý život vyrovnával s otázkami teorie lidového umění, nepublikoval ani jediný samostatný příspěvek věnovaný speciálně tomuto tématu. Většina jeho poznatků a stanovisek je obsažena promiscue v různých pracích z oblasti studia lidových obřadů a obyčejů, popřípadě uměleckých projevů s nimi spjatých, lidového kroje, jednotlivých odvětví lidového umění a v regionálních monografiích. Nejsouhrnnější pohled poskytuje první hlava jeho posmrtně vydané knihy „Výroční obyčeje a lidové umění“. Do této části práce pojal řadu základních otázek, jako například vymezení podstatných znaků lidového umění, třídění lidových uměleckých projevů, jejich systematiku podle technických hledisek, názory na vznik lidového umění, studium lidového umění v rámci historických věd, otázky lidové estetiky apod. Ovšem způsob, jakým jsou v této části Václavíkovy knihy zodpovězeny tyto principiální otázky, je naprosto neuspokojivý. V této části knihy se totiž střetly dvě zcela odlišné koncepce. Výsledkem je rozpornost nejen uvnitř této teoretické části, nýbrž i mezi touto úvodní hlavou a celým ostatním textem téměř šestisetstránkové publikace. Nevěnovali bychom této práci tak mimořádnou pozornost, kdyby právě ona nebyla měla být Václavíkovým vědeckým kredem a kdyby i přes všechny nedostatky a omyly nebyla v mnohém ohledu přínosná a podnětná. Za základně chybné východisko ke studiu lidového umění je třeba pokládat to, že se staví do protikladu kvalita uměleckých projevů dvou vrstev — umění vládnoucích tříd a umění utlačovaných mas. Je to silně zvlgarizovaná teze o dvojí kultuře, jejíž platnost je ostatně v oblasti umění velmi problematická, vzdor tomu, že ji lze podepřít bezpočtem dobře myšlených, nicméně nepravdivých citátů od nejrozumnějších klasiků. Stanovení základních znaků lidového umění na tomto vratkém základě vede k absurdním závěrům. Jsou prý jimi realističnost, demokratičnost a pokrokovost. Tyto požadavky jsou příčinou zcela chybného pojetí otázky lidovosti a jejich uplatnění přivedlo Václavíka až k nesmyslnému předpokladu existence celé fáze bojovného lidového umění českého a slovenského v letech 1750 až 1850. Elementární národopisný pojem „lidovosti“ je v těchto souvislostech vykládán z hlediska srozumitelnosti lidovým vrstvám, což je ovšem zcela odlišný problém, který nepřísluší řešit národopisu. Protože celý další text Václavíkovy knihy svědčí o tom, že její autor chápal tyto otázky jinak a mnohem přesvědčivěji je vykládal, nezbyvá než označit cizorodá místa textu za apokryfy.

Václavíkovy práce přináší řadu osobitých pokusů o řešení otázek geneze a vývoje lidové výtvarnosti, avšak se staršími názory, na něž buď navazují nebo

je odmítají svým odlišným pojetím, nepolemizují. Václavíkova teorie vzniku a vývoje lidového umění totiž nijak zvlášť nerespektuje starší názory hlášané představiteli národopisu i jiných disciplín; je založena spíš na vlastní zkušenosti, nabyté dlouholetým terénním a muzejním bádáním, je motivována nápadně intuitivně a teoreticky se opírá více o polskou etnografii než o domácí vědecké tradice.

Výchozím momentem Václavíkovy teorie lidového umění je to, že je považuje za neodlučitelnou součást lidové kultury a pokládá za nezbytné nalézt příčiny vytváření vzájemných konstantních i nekonstantních vztahů různých představ a obyčejů, v nichž jako v jednom ze základních zdrojů se vytvářely estetické projevy, popřípadě popudy estetické projevy vyvolávající. To je základní pozitivní rys Václavíkovy teorie lidového umění, jímž se jeho práce liší od prací těch badatelů, kteří studovali projevy lidové výtvarnosti izolovaně od života a kultury lidu. Václavík považoval za určující tvořivou složku umění skutečný obsahový význam jevů, který spočívá v práci a v životě, jejich pojištění a upevnění. Práce vyvolávala obřad, který lid povýšil na nejvyšší kolektivní hodnotu, zveleboval ho a v něm a pro něj vyzrávaly mnohé estetické hodnoty. Z toho Václavík vychází, když rozděluje projevy lidové výtvarnosti na dvě základní kategorie: umění aktivní a umění pasivní. Aktivním lidovým uměním rozumí umění autochtonní, pasivním recipované, charakteristické v lidovém prostředí bezvztahovostí. Neúspěch většiny vykladačů lidového umění spočívá v tom, že z neznalosti způsobu života lidu a jeho kultury nerozlišují tyto dvě základní kategorie.

Václavíkovu teorii nemusíme bez výhrad přijímat; v některých detailech se mýlil, hlavně proto, že jeho pracovní metody nebyly příliš exaktní, v jiných svých postulátech a závěrech nebyl zcela původní. Autor tohoto článku například podrobně dokládá, že podnětnou myšlenku kategorizace lidového umění převzal Václavík bez udání pramene ze starší práce Petra Bogatyreva o aktivně-kolektivních, pasivně-kolektivních, produktivních a neproduktivních etnografických faktech.

Přednost Václavíkovy teorie lidového umění spočívá mimo jiné v její průzračné prostotě, což však s sebou nese řadu úskalí. Je třeba ji chápat jako východisko, a to za použití preciznějších pracovních postupů, omezujících možnosti omylu na nejmenší míru. Václavík dospěl ve svých výkladech k určitému pracovnímu stadiu, které se mu již nepodařilo překlenout, ba ani důsledně uplatnit ve vlastní práci. Nadhodil pozoruhodnou otázku diferenciacce projevů lidové výtvarnosti podle kvality jejich vztahů v lidovém prostředí, ale bohužel se mu nepodařilo aplikovat tuto podnětnou myšlenku v nezdařeném pokusu o systematickou lidového umění, již nakonec podřídil takovému hledisku, které jinak zásadně odmítal.

Všechny Václavíkovy práce o lidovém umění jsou v plném slova smyslu problémové. Mnohé z nich zajisté, další vědecký vývoj překoná. Skutečná hodnota Václavíkova díla je uložena spíš v bezpočtu podnětů pro český, slovenský a vůbec slovanský národopis.

Na okraj etnografické hranice na Moravě

DUŠAN HOLÝ

Katedra etnografie a folkloristiky UJEP, Brno

Na Moravě, zhruba v její východní třetině, existuje jak známo poměrně ostrá hranice rozdělující československé území v oboru lidové hudební kultury na dva podstatně odlišné slohové okruhy. Hranici je možno vést přibližně od jihu Pavlovskými vrchy, Ždánickým lesem, Chříby, Hostýnskými vrchy a Moravsko-slezskými Beskydami. Probíhá tedy po západních hranicích výrazných východomoravských národopisných oblastí — Slovácka, Valašska, Lašska a jižního Těšínska. Vzhledem k této dělicí čáře, probíhající Moravou, mluvíme u nás o písňovém typu západním, zahrnujícím písňovou kulturu západní Moravy a Čech, a o písňovém typu východním, kam patří melodicky mnohem početnější vrstvy nápěvů východomoravských a slovenských.

Mezi oběma těmito slohovými okruhy jsou podstatné rozdíly po stránce melodické i rytmické. Zakladatel české hudební vědy i etnomuzikologie Otakar Hostinský neměl tak docela pravdu, když napsal, že co do zdrojů melodiky není mezi českými písněmi na jedné straně a východomoravskými a slovenskými na straně druhé zásadního rozdílu.¹⁾ S odstupem doby lze říci, že pouze v řadě nápěvů starších anebo nápěvů šířících se z jedné strany na druhou, a hlavně směrem ze západu na východ, existují bohaté spojnice. Však na jiném místě se Hostinský vyslovuje opatrněji: připouští nejen archaický ráz východomoravských lidových písní proti českým, ale nebrání se ani závěru o odlišnosti v původu.²⁾

K nejzákladnějším nápěvným znakům náleží v českých a západomoravských písních harmonické tóniny, především zřetelně převažující jasná durová faktura. Nápevy se často opírají o rozložený trojzvuk, radují se z velkých kroků a jsou trvale vázány základními harmonickými funkcemi. Zatím k charakteristickým nápěvným znakům starší vrstvy našeho východního typu patří předharmonický melodický princip³⁾ a v další početné vrstvě je to střetání tohoto principu s myšlením podle harmonických proporcí. Nápevy se vyhýbají mechanickému opakování melodických myšlenek; jsou pro ně charakteristické jiné formy než uzavřené. Příslušnost k oběma tónorodům se zhruba vyrovnává, ba jeví se skoro častěji sklon k tónorodu mollovému. Z jiných nápěvných znaků písně západního slohu vzpomeňme naproti tomu jasného periodického i motivického členění. Velmi příznačné je také tzv. prolamování nápevů; jde o častý výskyt dvojic legátovaných tónů o různé výšce, na něž v textu připadá jedna slabika.⁴⁾

Mezi základní znaky metroritmické patří u písně východního typu sklon k nepravidelné výstavbě, naprostá převaha dvoučtvrtního taktu v taneční písni, ovšem s pozoruhodnými zvláštnostmi rytmizace, a metrická uvolněnost v parlandových písních. Píseň západního slohu je formově pevnější,⁵⁾ rytmicky průhlednější a častěji se v ní uplatňuje tříčtvrteční, resp. třífosminový takt. Oba základní metroritmické znaky jdou tedy ruku v ruce se znaky ve výstavbě melodie.

Ve slovesné stránce lidové písně se nezdá rozdílnost mezi uvedenými slohovými okruhy tak nápadná. Tematika i poetika lidové písně (pevný veršový rozměr, strofika a rým) zařazuje i píseň východomoravskou a slovenskou, stejně jako píseň ze západních částí Ukrajiny (Lemkovsko, východní Halič a Zakarpatsko) do sféry písně západoslovanské. Přesněji řečeno, celé naše území se v oblasti slovesného folklóru jeví jako západoslovanský kulturní svět a ten se ve svém celku těsně přimyká k tradici středoevropské a západoevropské. Ale v konkrétních znacích se i ve slovesném folklóru objevuje od východní části Moravy směrem na východ více spojitosti s východoevropským a jihoevropským kulturním fondem.⁶⁾ Rozdíly ve slovesné stránce lidové písně jeví se však teprve při podrobnějším pohledu.

Proč se v melodické stránce lidové písně obráží hranice dvou slohů ostřeji a průzračněji? Svou úlohu tu plní zejména emocionálnější vnímání hudby než slova. Migrují-li nápěvy z jedné strany na druhou, zařazuje je v podstatě správně k jednotlivým slohům dokonce i příslušníci lidových vrstev. Nápěvy odlišné kulturní vrstvy jsou dlouhou dobu považovány v novém prostředí za cizí. Například na moravském Hornácku dovedou lidé v mnoha případech spolehlivě zařadit české nápěvy (rozumí se z Čech a ze západní Moravy), anebo rozeznávají jako nedomácí (ne „našinské“) třeba některé písně, které nazýváme „novouherské“.⁷⁾

Otakar Hostinský⁸⁾ a po něm Zdeněk Nejedlý⁹⁾ u nás dávno správně vystihli, že lid tvořil nové nápěvy pouze tehdy, nebylo-li jiných vhodných. Hodil-li se však k danému textu nápěv starší, prostě jej převzal. Maďarský hudební vědec Bence Szabolcsi¹⁰⁾ připomíná, že lid se lehčeji zříká textu než nápěvu. Dodává ovšem, podobně jako Nejedlý, že nápěvy podléhají snáze změnám rytmickým.

Srovnávací bádání plně podporuje tyto teze. Je jen málo takových nápěvů, které by byly trvale spojeny s jediným textem.¹¹⁾ Naopak naprostá většina nápěvů, tvořících často velké rodokmeny variant, váže k sobě celé skupiny textů, navzájem spolu někdy sice dost spřízněných, ale jindy se příbuznost mezi nimi omezuje na pouhou shodu ve veršovém rozměru strofy. Řekl-li Zdeněk Nejedlý na jiném místě, že nápěvy podléhají větším změnám než texty,¹²⁾ čímž by si s uvedenou tezí poněkud odporoval, měl na mysli, jak zřejmo z předchozí souvislosti, spíše snadné variování nápěvů. Pro změny vyjádřitelné poměrem mezi mizením textů a nápěvů by to nepřicházelo v úvahu. Závěr neplatí ani pro podmínky v Čechách, kde měla na podobu recentních nápěvů lidových písní značný vliv novější doba; i tam můžeme dobře pozorovat spojitosti s dávným stavem.

Stálost a zároveň variování nápěvů byly už charakterizovány až poeticky krásně: Pouze hru vln a oblaků lze přirovnat k variování melodií, k této tisícileté hře. Každý nápěv dělí se najednou na sto variací a žije vlastně v nich. Skupiny lidí po tisíciletí nechtě zachovávají tytéž prastaré typy nápěvů a když si myslí, že je změnili nejvíce, že jsou od nich nejdále, nevědomky jsou nejbližší jejich původní formě.¹³⁾ Je vskutku málo základních hudebních myšlenek, počet základních nápěvů je v podstatě omezený. Co hudbu aktualizuje, je vždy variace.¹⁴⁾

Pro nápadnější excentrické souvislosti obou typů nápěvů (přesahující hranice našich zemí) jsou tu jiné příčiny. Na pozadí historických okolností působil nemálo především plynulejší přechod melodií z jednoho jazykového území do druhého. Nápěv se neváže úzce na jazyk, není potřebí bilingvistů jako prostředníků, bez nichž se neobejde např. migrace slovesného projevu.¹⁵⁾

Rozlišení dvou nápěvných slohů na západní a východní je na území Československa ze zeměpisného hlediska dobře opodstatněno. Avšak ani u nás nejsou tyto termíny vžitě a nejsou plně akceptovány všemi badateli. Někteří volili už dříve pro píseň v Čechách a na západní Moravě termín instrumentální písňový typ a pro píseň na východní Moravě a na Slovensku termín vokální písňový typ. O obou dvojicích pojmů se diskutuje.¹⁶⁾

Jinak je samozřejmé, že se u nás oba slohové okruhy místy vzájemně prostupují a že se uvnitř obou okruhů vytvořily další oblasti.¹⁷⁾ Například i na našem východomoravském území mluvíme o dvou větších zónách nebo sférách: jednak o zóně bezprostředně spjaté s tradicí slovenskou, jmenovitě západoslovenskou (Slovácko a Valašsko) a o zóně více spjaté s tradicí polsko-slezskou (Lašsko a zejména jižní Těšínsko). Obě zóny souvisejí s interetnickými vztahy. Nás bude zajímat, že je lze zřetelně sledovat zvláště v tanečních nápěvech, jejichž rozlišení stanovil jasně už Leoš Janáček. Jde o taneční píseň tříčtvrtň, vykazující vztah k tradici polské a o taneční píseň dvoučtvrtň, bezprostředně svázanou s tradicí slovenskou.¹⁸⁾

Naproti tomu některé obecné znaky písní obou uvedených okruhů přesahují hranice Československa. Objevují se příbuznosti s okolními národy, hlavně s těmi, s nimiž Československo přímo sousedí. Nelze mluvit jen o souvislostech s kulturou západoevropskou a východoevropskou, jak se někdy děje. Vztahy nejsou všude jednoduché;¹⁹⁾ někde jsou matné, jinde výrazné, zřejmé na první pohled. Nejde vždy pouze o západ a východ, nýbrž i o spojitosti jih-sever. Zároveň se uplatňují též styčné vlivy v rámci samotných slovanských národů a jejich různé vztahy k okolním národům neslovanským.

Folklórní tradice vytvářejí často i celky jiné, odlišné od etnických. Mechanické hledisko, stavějící např. proti pojmu tradice germánské pojem tradice slovanské, je dávno překonáno. Jako takové je odsoudil už počátkem tohoto století náš vynikající badatel v oboru lidových pohádek Jiří Polívka.²⁰⁾ Ovšem zase je potřebí čelit některým názorům, jež se snaží zvrátit tyto správné závěry tím, že je dovádějí ad absurdum. I když naše země byly na poli kulturním pro svou zeměpisnou polohu vždy vystaveny mocnému tlaku sousedních kultur, dovedly si vždy, i za nejtěžších podmínek, uchovat svou myšlenkovou a kulturní originalitu.²¹⁾

Před vlastním výkladem si ještě připomeňme, že hranice mezi oběma slohovými okruhy nářevů na Moravě se překrývá s hranicí jiných i mimofolklorních projevů lidové kultury. Je tudíž možno mluvit o hranici etnografické v pravém slova smyslu.²²⁾ Antonín Václavík²³⁾ ji např. vytyčil jako hranici lidových projevů výtvarných.²⁴⁾ Jan Chloupek na ni upozornil nejnověji v jazykovém materiálu: V realizaci spodob (asimilací znělosti) v proudu řeči vytváří se jakýsi středoslovanský okruh, zabírající část nářečí středomoravských, dialekty východomoravské, lašské, slovenské, jihopolské, západní oblast východoslovanských jazyků (s výslovností typu *on vás ráno . . . , až ju uvidíš, g oknu*), a stranou jsou ponechána okrajová území (mezi nimi i dialekty v Čechách a na západní Moravě, kde se vyslovuje *on vás ráno . . . , aš ji, k oknu*).²⁵⁾

Není však účelem této studie vypočítat všechny odlišnosti lidové kultury na západní a východní Moravě, ba není to ani možné. K jejich konstatování se vyjádří odpovědně jedině odborníci jednotlivých odvětví lidové kultury. Předmětem našeho zájmu zůstávají dva slohové okruhy lidových nářevů, které se střetají na Moravě, což se ostatně jeví jako jeden z nejnápadnějších znaků této etnografické hranice. V etnomuzikologické literatuře to není fakt neznámý; o hranici dvou odlišných nářevných slohů v našich zemích víme nejen u nás, ale vědí o ní také badatelé zahraniční, třebaže v syntetických pracích o lidové písni není vždy dostatečně registrována. Například v práci Wernera Danckerta o lidové písni v Evropě²⁶⁾ není podchyceno 95 % rozdílu mezi slovenskou a německou písni a Jozef Kresánek to Danckertovi po právu vytýká.²⁷⁾ Ale o odlišných starších charakteristických nářevěch na Moravě (východní) Danckert ví;²⁸⁾ opírá se o práci Josefa A. F. Helferta a Otakara Hostinského.²⁹⁾

Jiní badatelé naši i cizí vyslovili už také řadu postřehů o tom, proč na Moravě došlo k tomuto rozlišení. Z našich např. Robert Smetana s Bedřichem Václavkem, kteří ovšem své názory vyslovili až příliš hutnou formou, bez dokladového materiálu.³⁰⁾ Od mechanického výčtu dalších, kteří se k této otázce kdy vyjádřili, upustíme a pokusíme se raději na historickém základě o tematické shrnutí dosavadních hypotéz a fakt, a bez zkreslujících nacionálních hledisek se budeme snažit vyvodit i některé závěry nové.

Střetnutí dvou písňových slohů na východní Moravě vysvětluje se u nás zpravidla podle nepříliš dávných historických skutečností: většina našeho západního materiálu vykazuje zřetelné souvislosti s hudebním barokem a klasicismem.³¹⁾ Za nejdůležitější znak nářevů západního slohu se považuje, jak už víme, ustálená harmonická faktura, tedy, že materiál je založen na vyhraněném durmollovém (jmenovitě na durovém) systému. V tom samozřejmě nemůžeme popřít zřetelný vztah české lidové písne k hudebnímu baroku a klasicismu. Jenže vztah není tak jednoduchý, jak se jeví na první pohled.

Už Otakar Hostinský pronikavě postřehl, že mezi nářevy českých lidových písni 15. a 16. století a mezi těmi, které nalézáme např. ve sbírce Karla J. Erbena³²⁾ nezeje ona propast, kterou běžné názory předpokládají. V českém zpěvu lidovém vládlo původně dur, jež vlivem středověké církevní hudby mohlo být sice v pozadí, nikoliv však potlačeno, a ihned se vracelo k plnému životu. Dur století 17. a 18. jeví se nám spíše jako živel přátelský, spřízněný.³³⁾ Po-

dobně i Zdeněk Nejedlý nebo Jan Racek cítí v české písni durovost jako znak lidovosti už v dokladech ze 14. století.³⁴⁾

Uvedené závěry se dostávají do rozporu s názory některých folkloristů, že nápěvy jsou tím starobylejší, čím méně jsou podvoleny latentnímu dur-mollovému cítění.³⁵⁾

K vysvětlení tohoto rozporu jistým způsobem přispívá široká — možná až příliš zobecňující a poněkud zkratkovitá — koncepce o dlouhodobém střetání dvou myšlenkových světů v Evropě — jihu a severu, Středomoří a Atlantického oceánu, jak ji ve svých pracích uplatnil zejména Bence Szabolcsi.³⁶⁾ Soudí, že ve skandinávských a starogermánských melodiích se objevil nový prvek, na jihu neznámý, totiž že tónová soustava severu není podobná čisté diatonice Středomoří, ale že ji charakterizuje „tvrdá“ durová stupnice, melodika, která svým ostrým a jasným zněním, svou latentní vnitřní harmonií položila novější základy evropské hudby.³⁷⁾

Durový charakter je v severských nápěvech tak hluboký, jadrný a individuální, že zřejmě poukazuje na starodávné, jiné hudební myšlení, které s sebou přinesly do dějin národy severu, a když jsme se s nimi setkali, už dávno mělo za sebou všechny počáteční stupně.³⁸⁾ Na dalším místě mluví se o tom jinými slovy a v jiné souvislosti: Tyto starobylé nápěvy nejsou už pravou jednohlasou hudbou. V nich se uplatňuje severský smysl pro harmonii, nevyslovená akordika, nový svět souzvuku, který i melodii dává nový smysl a ke kterému musela dříve či později vést durová i mollová hudba.³⁹⁾

Hlas durové hudby skrývá se též v Německu, přestože tam se mocně projevuje církevní diatonika i více spřízněnosti s jižními krajinami. A jak jsme uvedli, skrývá se durový základ také v Čechách. V Německu čeká jen na příležitost, aby o sobě vydal závažnější svědectví⁴⁰⁾ a tato doba přichází v 17. století.⁴¹⁾ Je však známo, že tehdy německá umělá hudba nečerpala silně jen z lidových melodií domácích,⁴²⁾ ale když v 18. století nastávala její nadvláda, víme, že se živila z mnoha mezinárodních pramenů.

Příliš neodbočíme, když vzpomeneme také na vliv českých hudebníků emigrantů, zvláště příslušníků tzv. Mannheimské školy, která podle starších našich muzikologů významně zapůsobila na tehdejší evropské hudební myšlení.⁴³⁾ Zároveň někteří naši badatelé dovozují: čeští zakladatelé Mannheimské školy spolu s ostatními českými hudebními emigranty 18. století nejen že zmonumentalizovali české hudební prvky v tehdejší světovém hudebním prostředí, ale zpřístupnili je širokým vrstvám evropských národů. České země vytvářely v té době rezervoár, odkud proudila svěží česká hudebnost lidového původu a základu téměř do všech oblastí evropského prostoru.⁴⁴⁾

Avšak předbíhali bychom, kdybychom vynechali starší těsné styky se západním světem. O jejich odrazu ve vývoji české lidové hudebnosti je třeba přemýšlet; např. o německé kolonizaci, postupující od 12. století. Ačkoliv podle nových bádání se samotné německé kolonizaci pro poměry v Čechách nepřiznává tak značný účinek, jaký jí přisuzovali nejen němečtí, ale i někteří starší historikové čeští, rozhodně se ani dnes nepopírá její podstatný vliv na urychlení procesu rozvoje domácích hospodářských sil.⁴⁵⁾ Podle Zdeňka Nejedlého působila

takto německá kolonizace přímo na selský lid v Čechách, a netoliko sociálně, nýbrž i intelektuálně. Nejedlý dokonce vyslovuje zdánlivě přehnanou domněnku, že souběžně se ustaluje lidový vkus.⁴⁶⁾ Můžeme ovšem se Zdeňkem Nejedlým docela dobře předpokládat, že už tehdy si německé obyvatelstvo přinášelo s sebou také písně⁴⁷⁾ a že už od té doby nastávalo vzájemné ovlivňování.

Jistě by se dalo namítnout, že německá kolonizace nezasáhla u nás pouze české území a že např. na Slovensku je ve 13. století zaznamenána velmi silná německá kolonizační vlna.⁴⁸⁾ Jenže na podkladě rozdílných podmínek uplatnil se v Čechách přímý německý vliv, resp. vliv západní kultury prostředkovaný ne-zřídka německým obyvatelstvem, daleko zřetelněji, což nezvratně dosvědčuje řada dokladů. Je nutno brát v úvahu těsnou přílehlost Čech k německému území, dále, že nejde o vliv jednorázový, ale že se v historii setkáváme s jeho etapovitým příživováním. Podle některých autorů jsme také sledovali jeho přímou působnost na široké masy selského lidu. Zatím na Slovensku nebyly německé menšiny jenom vzdálenější a izolovanější od vlasti, ale zároveň byly soustředěny na mimorolnické prostředí. Němci sem téměř výlučně přicházeli jako horníci.⁴⁹⁾ A co je důležité, na Slovensku se výrazněji než v Čechách uplatňovala kromě neslovanských etnik zejména řada etnik slovanských (Ukrajinci, Poláci i Češi a dokonce bulharští Slované).⁵⁰⁾

Již na tomto místě bylo by možno uvést všechny významné poznatky hudební historie; nejen o styku české umělé hudební kultury s kulturou západní a o obdobích, kdy se Čechy stávají křižovatkou a střediskem evropského hudebního proudění, ale také poznatky, které přesvědčivě ukazují, že česká hudební kultura zdaleka nerostla jen pod jednostranným německým vlivem, jak se to často pokoušela zkruslovat německá hudební věda. Naopak, mohli bychom snést řadu dokladů, jak se už od 15. století projevuje též český vliv na okolní evropskou hudební produkci anebo zase poznatky o velmi těsných vztazích umělé hudby s hudbou lidovou, především v některých oblastech Čech a západní Evropy. Ale přesto, že jsou tyto partie z historie české umělé hudby, naposled u nás přehledně vykreslené Janem Rackem,⁵¹⁾ jedny z nejzajímavějších, považují za užitečnější zabývat se dříve otázkami, které řešila už speciálně etnomuzikologie, a také některými problémy, jež se vztahují na lidovou kulturu vcelku.

Na nápadné nápěvné kontakty mezi českou a německou lidovou písní upozornilo několik významných osobností. Například Béla Bartók soudí, že území Čech je prosáknuto nápěvy německého původu určitě už odedávna.⁵²⁾ Tomu, poznamenává, se nelze divit, když si uvědomíme zeměpisnou polohu českého území. Za poněkud přehnané pokládáme stanovisko Petra Panoffa, že lidová píseň Čechů, stejně jako píseň Charvátů a Slovinců, je už natolik poevropštěna, že se v ní nic pozoruhodného nenajde.⁵³⁾ Více pravdy nalézáme u Wernera Danckerta, který spatřuje v lidovém zpěvu a hudbě západních Slovanů typickou okrajovou zónu „západoevropského hudebního vývoje“.⁵⁴⁾ Nevidí však, jak jsme podotkli, dostatečně odlišnost lidové písně slovenské proti české. Snad nejlépe z uváděných badatelů vystihl celou situaci Bence Szabolcsi; českou lidovou hudbu zařazuje do okruhu západoevropského, ale neupírá jí přitom původnost, a dále na východ, už při Dunajské kotlině, konstatuje zcela jiný svět.⁵⁵⁾

Z německých muzikologů dotkl se vztahů mezi českou a německou lidovou hudbou jako jeden z posledních Karl M. Komma.⁵⁶⁾ Ačkoliv jeho práce nebyla u nás přijata bez oprávněných kritických připomínek,⁵⁷⁾ nelze zase neuznat některé názory, jež jsou v ní obsaženy. Již jsme se zde s nimi dokonce setkali.⁵⁸⁾ V Němcích vidí Komma prostředníky přenosu obecně západního kulturního dědictví na východ. Avšak v českém prostředí, říká, byly německé a západoevropské rysy s podivuhodnou asimilační schopností čechizovány, takže např. melodická povaha dnešních českých písní vykazuje sice spojitost se západoevropskou hudbou, ale jsou tu i národní osobitosti. Spočívají zvláště ve složce rytmické.⁵⁹⁾ Komma v české hudbě konstatuje bičující akcent a houpavý, energií nabitý pohyb.⁶⁰⁾

Slované na Moravě, zdůrazňuje Komma dále (stejně jako např. Danckert), setrvali ve srovnání s Čechy déle u starých písňových vrstev. Už jsme naznačili některé okolnosti, proč tomu tak bylo. Pokusme se však na podkladě všech známých fakt řešit otázku hlouběji. Proč právě východní třetina Moravy se odpoutává od západního písňového slohu nápěvů a proč se přimyká ke slohu východnímu? Ani názor Zdeňka Nejedlého, že české jádro z centra Čech postačilo ovlivnit jen západní část Moravy,⁶¹⁾ zatímco na východní Moravě, podobně jako na Slovensku, se delší dobu uchovával archaičtější stav, nerozptyluje hustou mlhu, jíž je otázka zahalena.

K řešení vytčené problematiky přistupujeme od počátku ze dvou hledisek: 1. z hlediska, že jsou tu širší vztahy, zapojující lidovou píseň na Moravě do dvou slohových okruhů, jež přesahují hranice našich zemí a 2. z hlediska, že se zde vytvořily menší oblasti. Velmi nápadné jsou např. souvislosti lidové hudební kultury na jihovýchodní Moravě a na jihozápadním Slovensku, přestože od 13. století až do roku 1918 prožívalo Slovensko vývoj uvnitř jiného státu nežli Morava.

Úzké spojitosti mezi východní částí Moravy a jihozápadní částí Slovenska projevují se opět i v jiných odvětvích kultury. Pro doklady můžeme sáhnout znovu k závěrům z bádání dialektologických. Na jazykovém pomezí česko-slovenském se v širokém pásu navzájem překrývají hraniční oblasti jevů pokládaných za příznačné pro češtinu s jevy považovanými za typicky slovenské, ať již jde o inovace proti zachování staršího stavu, či o rozdílné změny staršího stavu z obou stran. Třeba změna starého ý, ú, příznačná pro západní skupiny českých nářečí, tj. pro tzv. česká nářečí v užším smyslu (ej, ou) a pro nářečí hanácká (é, ó), nezasáhla zhruba východní třetinu Moravy. Naopak různé inovace pokládané za typicky slovenské proti „českému“ zachování staršího stavu (nebo proti odlišné, ale poměrně menší změně západní) nezasáhly tolik do nářečí západoslovenských. Jiné „slovenské“ inovace přesáhly zase naproti tomu až do východních částí Moravy. Nářeční přesahy oběma směry na tomto pomezí jsou dědičtím z dob starších, přednárodních, a ukazují na starší sociálně ekonomické poměry, kontakty a vlivy.⁶²⁾

Tato dialektologická poznámka je důležitá, neboť hranice jazykových regionálních dialektů se u nás do značné míry překrývají s hranicemi dialektů hudebních. Podobně to na Ukrajině konstatoval Filaret Kolessa.⁶³⁾ A jestliže na

Moravě zjišťujeme náznaky spojitosti jazykových jevů, popřípadě celých dialektů s poměrně velmi starými správními celky, jak v poslední době upozornil Lubomír Havlík,⁶⁴⁾ potom máme určité opodstatnění analogicky předpokládat i dávno diferenciaci dialektů hudebních.

S ohledem na řešení otázky hranice dvou slohových okruhů na Moravě uvedu hypotézu, kterou svého času vyslovil Béla Bartók: Lid, který obýval území od Karpat, Tater až po Drávu, musel prý kdysi tvořit jednotný kmen. Bartók usuzoval tak proto, že se mu píseň charvátská z kraje od ústí Drávy a Mury, píseň podkarpatoruská, slovenská a maďarská jevila jako jeden strukturální typ, jenom s malými odchylkami.⁶⁵⁾ Na Bartóka navázal Jozef Kresánek, který doplnil, že podobnou strukturu mají i písně polských goralů i písně z jiho-východní Moravy, a my dodejme, že ji měly také písně Slovanů v Dolních Rakousích.⁶⁶⁾

Historické bádání vyvrátilo sice hypotézu o jednotném kmenu na tak rozsáhlém území ještě než byla vyslovena. Nicméně zjištění poměrné strukturální jednoty je zajímavé, přihlédneme-li k existenci Velké Moravy. Ne že by se s ní rozšíření nápevného typu územně zcela krylo; natolik jednoduché to není. Je však možno vycházet z předpokladu pozdějšího územního zúžení nebo rozšíření určité kultury. Připojme také, že až na dnešní Moravu zasáhla byzantská křesťanská koncepce, která se zde střetla s koncepcí římskou,⁶⁷⁾ a tudíž hypotéza, že dávné spojení s Byzancí zanechalo v kultuře své stopy, že došlo aspoň k oplodňujícímu účinku, není neopodstatněná. A jdeme-li ještě dále do historie, pak např. zjišťujeme, že při řešení složité otázky etnogeneze Moravanů se sice převážně uznává jako základní a hlavní širší slovanská etnická příslušnost, ale zároveň se nezapomíná na silnou starší předechozí mixtaci a na vlivy cizích etnických skupin. Mezi jinými byly v materiální kultuře z tohoto období zaznamenány např. vlivy jižní — černomořské.⁶⁸⁾

V kontextu predešlých úvah lze znovu odkázat ke starším hypotézám, poukazujícím odvážně na vztahy k hudební kultuře starořecké. Vladimír Ůlehla konstatoval podle Janáčkova žáka, sběratele lidových písní Hynka Bíma, zejména příbuznost pozdní antické, tzv. Seikilovy písně s některými písněmi z okolí města Strážnice;⁶⁹⁾ o Seikilově písni se jinak dosti obecně soudí, že by mohlo jít o píseň lidovou. A kritickým srovnávacím postupem dospěl ke konstatování analogické souvislosti i Jozef Kresánek na slovenském materiálu.⁷⁰⁾ Na základě podobnosti tetrachordů a kvintakordických postupů našel k ní rovněž paralely.

Kresánek však soudí (poznává — ať už dohady vypadají jakkoli fantasticky), že nápadná příbuznost mezi lidovou hudbou slovenskou a starořeckou i v instrumentáři, i v hudebním systému, je způsobena tím, že obě vycházely ze stejného pramene. Nesdílí názor, že by se v naší hudbě odrážely vlivy řecké hudby až po přistěhování Slovanů do dnešních sídel,⁷¹⁾ popřípadě že by naše hudba byla takto ovlivněna byzantskou christianizací.⁷²⁾

Bylo by jistě velmi fantastické, kdybychom v paralelách k Seikilově písni hledali bez připuštění jiných možností jen přímou genetickou vazbu; ocitli bychom se mimo oblast vážných vědeckých úvah.⁷³⁾ Podobnost těchto odlehlých dokladů může být totiž dána společnými znaky hudební kultury. I tak zůstává

ovšem otázka, podílela-li se na této podobnosti společných znaků přímá genetická kontinuita základních a eo ipso jednotících principů, anebo máme-li přiznat jejich polygenetický vznik. Jakkoli ani obdoba určitého principu či typu nemusí vždy znamenat migraci kulturního jevu a tím méně jeho nositele,⁷⁴⁾ dovolují některá uvedená fakta předpokládat i možnost přímé kontaktní vazby.

Z dalších výsledků studia velkomoravské kultury připojme ještě poznatky o jejím zapojení do tehdejšího kulturního proudění. Pronikaly do ní četné evropské i mimoevropské vlivy, ale podle materiálních dokladů je dovedlo moravské prostředí recipovat a dovedlo z nich vytvářet kulturu vlastního charakteru. Projevy této kultury zcela převládly v ústředních oblastech Velké Moravy — na jižní a jihovýchodní Moravě a na jihozápadním Slovensku.⁷⁵⁾ (Dnešní jihozápadní Slovensko splývalo ostatně tehdy s historickou Moravou v nedílňý celek.⁷⁶⁾

Přesto, že se z velkomoravských archeologických nálezů dovídáme především o kultuře konzumované vyššími privilegovanými složkami, není zřejmá dávná kulturní jednota obou dnešních území⁷⁷⁾ beze vztahu k podchycené lidové kultuře. Signalizují to velmi nápadně právě doklady kultury hudební. Je známo, že na Slovensku se zrovna jihozápadní část vyznačuje nejarchaičtějsími nápevnými znaky, ukrytými pod nánosem novějších vrstev.⁷⁸⁾ A velmi podobná situace se jeví i na jihovýchodní Moravě.

Béla Bartók konstatoval (na základě srovnání s jinými hudebními kulturami) na území Moravy starou a výraznou nápevnou vrstvu. Pro Moravu je prý stejně charakteristická jako valašská kultura pro Slovensko, anebo starý styl maďarských melodií pro maďarské území.⁷⁹⁾ Nápěvy, jež má Bartók na mysli, jsou soustředěny na východní Moravu, a značné procento jich pochází opět z území jihovýchodní Moravy. Ve stručnosti charakterizuje Bartók vrstvu osobitých moravských nápěvů takto: Čtyřveršové anebo tříveršové izometrické nápěvy mají zhusta hlavní césuru na VII. stupni; velmi charakteristické je pro ně rytmicky descendenční — sestupné durové zakončení (např. d - h - g) po výlučně malé tercii.⁸⁰⁾

Úzké souvislosti recentní lidové kultury na východní Moravě a na západním Slovensku a rozdělení lidové kultury uvnitř Moravy na západní a východní nelze však klást jen do období nejstarších. Obojí bylo podmíněno řadou činitelů také v pozdějším vývoji. K tomu dopomáhala mezi jiným pozdní kolonizace Českomoravské vrchoviny,⁸¹⁾ která jako sídelní oblast neskýtala příznivé podmínky pro zemědělství.⁸²⁾ Předpokládáme tu vedle kolonistů z přelidněných oblastí Moravy i kolonisty z Čech. A poněvadž ve stejném období přicházela na Moravu přemyslovská knížata a velmožové, pod jejichž vlivem byly rovněž kláštery, není vyloučeno, že se tady český živel uplatnil ve značné míře. Podobně i se Slovenskem sblížovala Moravu výměna obyvatelstva, i když tato území byla od 13. století rozdělena státní hranicí. V období tzv. valašské kolonizace se dostává po karpatských hřebenech na východní Moravu spolu se slovenským etnikem etnikum slezsko-polské a ukrajinské a dokonce i vliv rumunského etnika.⁸³⁾ Připomeňme si také dobu náboženské protireformace,⁸⁴⁾ anebo vojenské nájezdy na východní Moravu, které většinou směřovaly z východu; a o vo-

jácích jako zprostředkovatelích spojení různých tradic lidových i kultury umělé s lidovou není pochyb.

Mizivá je na východní Moravě kolonizace německá, která jinak zasáhla západní oblasti podél jižní a hlavně podél severní hranice Moravy, zčásti i oblast Českomoravské vrchoviny a okolí Brna. (Hlavní proud této kolonizace v západních pohraničních krajích Moravy má dobově přímý vztah k německé kolonizaci v Čechách. Je ovšem prokázáno, že německé obyvatelstvo mělo v každém z nových sídel poněkud jiné složení.) Celá východní Morava, až na oblast Kravaňska, zůstala však takřka nedotčena německými kolonizačními vlnami a rovněž zásahy jiných neslovanských etnik byly celkem minimální. Pokud se zde uplatnila jiná etnika, pak šlo v převážné míře o etnika slovanská. Kromě těch, která sem pronikla s valašskou kolonizací, známe na jihu východní Moravy ještě etnikum charvátské (kolonizace v 16. a 17. století).⁸⁵⁾ I když ani nové bádání nepotvrdilo jeho přímý vliv na jihomoravskou kulturu, zůstává více než zrnko pravdy v názorech, že etnické míšení, k němuž v jednotlivých krajích docházelo, působilo přinejmenším na odlišnou mentální konstituci lidu.

Vedle přímého vlivu etnického vyskytly se v průběhu vývoje i jiné komponenty, které způsobovaly odlišnosti lidové kultury v západních a východních částech našeho dnešního území, komponenty, které se střetaly na Moravě a působily též na odlišný vývoj lidové kultury hudební. Když jsme se zmiňovali o působnosti německé kolonizace v Čechách, uvedli jsme názory o jejím vlivu zejména na rozvoj domácích hospodářských sil. Orest Zilynskyj (podobně jako Zdeněk Nejedlý) konstatoval, že v Čechách jako v jediné slovanské zemi nastal v 13.—15. století v závislosti na rychlém růstu měst a řemesel, spolu s vítězstvím peněžního hospodářství, a jmenovitě s otevřením nových životních perspektiv pro prostého člověka, prudký vývojový zvrat v myšlení širokých lidových vrstev. Současně nastala také přeměna zvykové soustavy českého lidu a tím i změna s ní spjaté písňové vrstvy.⁸⁶⁾

Uvažme také, co v Čechách znamenala pro lidovou hudbu husitská doba. V oné době konstatuje Zdeněk Nejedlý katastrofu — porušení organického vývoje lidové písně.⁸⁷⁾ Husitství takřka přerвало její vývoj⁸⁸⁾ — pronásledovalo všechn krčemní život, tanec, zatracovalo posvícení, masopust, ba i okázalé svatby.⁸⁹⁾ Zavrhovalo také instrumentální hudbu, nejvíce píště a hudce.⁹⁰⁾ Latinská báseň z první poloviny 15. století žaluje na husity, že zničili i lidový zpěv při rolnické práci.⁹¹⁾ Hudební projevy ovládla v Čechách nadlouho vokální kultura — lidová píseň duchovní,⁹²⁾ o níž ovšem nelze tvrdit, že má jen české kořeny.⁹³⁾ Teprve 17. a hlavně 18. století zaměnilo po období renesance (jejíž vliv se však pro aristokratický charakter v širokých vrstvách neuplatnil) Čechy zpívající za Čechy hrající, české zpěváky za české muzikanty.⁹⁴⁾ Třeba ovšem říci, že žádná katastrofa nebo revoluce není v umění natolik náhlá, aby přervala všechny nitky spojující dobu novou se starou periodou.⁹⁵⁾ Jak jsme už podotkli podle Otakara Hostinského, dějinný vývoj hudební stránky české lidové písně neproběhl tak, že by byl poměr mezi nápěvy zaznamenanými ve století 15.—16. a ve století 19. protikladný. Převratu, který by byl nové nápěvy nadobro a navždy odcizil jejich starší povaze, ve vývoji neshledáváme.⁹⁶⁾ Došlo pouze

k ochromení, ale nikoli k přerušení české lidové hudební tvořivosti.⁹⁷⁾ Naopak, byla to právě lidová píseň, která v době pobělohorské uchovála kontinuitu českého hudebního myšlení.⁹⁸⁾ A že v Čechách neutichly ani písně, proti nimž předhusitští a husitští mravokárci horlili nejvíce, dokládá krásně sbírka Jana Jeníka z Bratřic z konce 18. století.⁹⁹⁾

Pro podobné přehlušení starších tradic nemáme v našich východních písňových oblastech obdobu, takže tu můžeme předpokládat ještě mnohem bezprostřednější navazování na starobylé tradice. Působnost husitské revoluce sahala sice daleko mimo oblast Čech, jsme však oprávněni počítat s menší intenzitou uvedených strohých zákazů s přibývajícím vzdáleností od českých center husitského hnutí.

Ale poznámka o vlivu husitské revoluce nás přivádí nejen k zamyšlení nad jeho přímou značně širokou působností, nýbrž i nad tím, že husitská tradice žila později v hnutí českobratrském, o jehož vlivu mimo české země není pochyb. Zdůrazněme alespoň vliv české duchovní písně na Slovensku a v Polsku.¹⁰⁰⁾ Byly tu však i české vlivy starší, projevující se už na konci 14. století, ba ještě dříve.¹⁰¹⁾

O českém vlivu směrem na východ psal nedávno např. Josef Macůrek. Ve 14.—16. století, říká, nelze vůbec mluvit o západním a východním Slovanstvu jako o dvou různých celcích. Šlo o jeviště rozsáhlé a úzké kulturní spolupráce i duchovních souvislostí velkého dosahu, k nimž dávala iniciativu strana česká. Jako by nastala nová fáze starších skutečností z doby velkomoravské a povelkomoravské. Z historického vývoje je např. vidět, jak haličská Rus byla ve 14.—15. století úzce spojena s českým prostředím.¹⁰²⁾

Můžeme proto vyslovit otázku, zda se snad právě tehdy neprosadil západoevropský vliv též na píseň v části západní Ukrajiny, který se jeví v tematice i v poetice. V té době se tam totiž uplatňoval neobyčejně intenzivní vliv úředního českého jazyka.¹⁰³⁾ Ovšem při vysvětlování spojitostí je přirozeně nutné počítat i s dalším postupným zasahováním západního vlivu na východ přes Slovensko i Polsko. Proč se do té míry neprojeví vlivy i na složku nápevnou, snažili jsme se už zdůvodnit. Jen ještě k závěru, že vazba nápěvu na text není těsná, že nápěvy jsou stálejší, že se nové texty podkládají zhusta nápěvy starými už hotovými, bychom mohli dodat: platí-li tyto kánony v oblasti folklóru podnes, platily ve starší době dokonce i v oblasti umělé kultury. Za skladatele písně byl dlouho považován jenom básník, nikoli tvůrce nápěvu.¹⁰⁴⁾ Nápěvy proto nemusely ani zdaleka migrovat současně s texty. Změny v textové stránce se mohly projevovat zcela samostatně. Než to je už jiný okruh otázek, který nás ovšem nabádá, abychom viděli v dostatečné míře i propustnost etnografické hranice procházející Moravou. Jmenovitě směrem od západu na východ jsme svědky velké migrace.

Některá historická a kulturně-historická fakta, která i pro vytváření etnografické hranice na Moravě mohla sehrát důležitou roli v pozdější době, shrnul Karel Palas.¹⁰⁵⁾ Uvádí, že brněnsko-olomoucký dualismus (Brno bylo střediskem světové moci a Olomouc centrem moci církevní) způsobil, že na Moravě nikdy nevzniklo trvale silné jednotící kulturní centrum, nýbrž spíše síť ohnisek roz-

ptýlených po celé zemi. K tomu přispívala i okolnost, že husitské revoluční hnutí neposílilo český živel v moravských městech jako v Čechách. Odstředivé tendence byly posilovány zvláštním právním postavením a samosprávnou organizací Moravy, která tvořila značně svérázný celek. Mezi Čechami a Moravou existovaly sice společné zájmy politické,¹⁰⁶ ale i po hospodářské stránce byla Morava do značné míry samostatná jednotka. S Čechami ji spojoval vlastně jen společný inkolát šlechty. Hospodářský sklad země byl příčinou toho, že obchodní styky byly skoro čilejší s Rakouskem a Polskem než s Čechami. S Čechami se projevovaly nejvýrazněji jen v pohraničních krajích.¹⁰⁷)

I když se po Bílé Hoře země Českého království dostaly pod habsburskou nadvládu v celistvosti, přece je příznačné, že politika vídeňského dvora a ve shodě s ním i katolické církve byla ve sféře kulturní nejdříve vedena snahou izolovat jednotlivé země české koruny, rozrušit povědomí této jednoty.¹⁰⁸) Hospodářský život Moravy se vyvíjel vcelku nezávisle na Čechách, a čilými hospodářskými styky s přilehlými kraji okolních zemí a některými správními opatřeními se izolace Moravy od Čech dále stupňovala.¹⁰⁹)

Promítneme-li si uvedené období do českých hudebních dějin, ocitáme se v baroku a klasicismu, uprostřed rozkvětu zejména nástrojové hudby. Už jsme o této době uvedli, že je právem považována za klasický zdroj české hudebnosti a naznačili jsme i její vztah k lidovým nápěvům našeho západního typu. Zároveň jsme však připomněli, že mezi nápěvy českých lidových písní z 15. a 16. století a mezi těmi, které nacházíme v nových sbírkách ze století 19., není propast a tudíž, že klasické české lidové nápěvy mají starší základ. Dur v českých lidových nápěvech zachycených ve středověku se jeví jako živel přátelský hlasu durové hudby století 17. a 18. Podle předchozích úvah bychom mohli durovost českých lidových nápěvů — melodiku s latentní vnitřní harmonií — považovat za jednu ze starých spojitých nádob s melodikou severovýchodních a západoevropských národů. Naproti tomu starý nápěvný podklad v našich východních písňových oblastech vykazuje spíše souvislosti s evropským jihem a pak s východem.

V hudbě barokní a klasicistní přichází novodobý důležitý mnohočlankový spoj českých a západomoravských nápěvů s kulturou západoevropskou, resp. s tehdejší evropskou hudební kulturou novodobou. Byla to hudba, která byla nápěvnému citění českého lidu neobyčejně blízká.¹¹⁰) Došlo tehdy ke zvláště těsnému dotyku lidové hudby s umělou kulturou. Nepůsobil tu (jako všude v našich podmínkách) pouze kostel, ale v mnoha krajích Čech a západní Moravy vedla k tomuto sblížení hlavně přítomnost šlechtických kapel. Na východní Moravě buď tyto kapely neexistovaly anebo nenabývaly většího významu. Zde naopak zůstává i vývoj lidových ansámblových muzik obrácen východním a jihovýchodním směrem. Souvisí s vývojem v bývalých Uhrách.¹¹¹)

Vzhledem k hranici mezi oběma písňovými typy, která probíhá na Moravě, má význam existence vynikajících zámeckých kapel vyskytujících se převážně ve středním pásu Moravy. Uplatnily se silně v oblasti Hané, kde se v jedné křivce od Olomouce a Kroměříže na Tovačov a odtud zase na Holešov a Vyškov vytvořilo v 17. a 18. století jedno z nejdůležitějších ohnisek hudební kultury

na Moravě. (Jiné důležité středisko, které zůstalo stranou na jihozápadě, tvořil zámek Jaroměřice nad Rokytnou.)¹¹²⁾

Základní umělecký profil a ráz udával šlechtickým kapelám jejich poměr k tehdejší světové hudební produkci. Spojují zejména vyspělou italskou hudební kulturu s německou hudbou. Ale jak prokázala dosavadní bádání, všude v českých zemích byli členové těchto kapel většinou domácího původu a proto se zcela oprávněně vyvozuje, že se v jejich prostředí vytvořily stálé a přímé souvislosti s vyspělým profesionálním uměním a s okolním jmenovitě venkovským světem. Záslouhou šlechtických kapel pronikaly jednak prvky umělé hudby shora do hudby lidové a zdola prostupovaly nápěvy lidových písní do hudby umělé.¹¹³⁾

Postupem 18. století se v našich zemích tvoří také základy samostatné měšťanské hudební kultury.¹¹⁴⁾ Dochází k rozvoji světové nástrojové hudby. Zatímco v bývalých Uhrách začínají v té době výrazně působit cikánské kapely,¹¹⁵⁾ v českých zemích se obzvlášť silně uplatňuje kantorská muzikantská tradice. Kantoři zde vchovali hlavně na venkově celé generace neobyčejně zdatných hudebníků, z nichž vyrostla i řada skladatelů. Česká lidová hudba se opět prolínala s tehdejší umělou kulturou, tentokrát na kruchtách venkovských kostelů.¹¹⁶⁾ Ačkoliv působnost venkovských kantorů se obrazila všude po českomoravském venkově, nenabyla na celém území stejné intenzity. Tak jako zámecké kapely uplatnila se na východní a zvláště jihovýchodní Moravě i kantorská tradice v nesrovnatelně menším rozsahu než např. na Moravě střední, resp. v mnoha západních oblastech našich historických zemí,¹¹⁷⁾ kde byl styk s umělou hudební kulturou neobyčejně bezprostřední.¹¹⁸⁾

Existenci dvou nápěvných slohových okruhů na našem území, které se střetají na Moravě a vytvářejí jeden z podstatných znaků etnografické hranice vůbec, podobně jako vznik některých etnografických oblastí, nemůžeme klást do jednostranného vztahu ani s obdobími nejstaršími, ani jen s poměrně nedávnými fakty historickými.¹¹⁹⁾ To, že etnografická hranice na Moravě nevznikla náhle, dokazuje nejlépe samotný východomoravský nápěvný materiál: jeví příslušné slohové příbuznosti směrem na východ a jihovýchod ve vrstvách starších i novějších. Pozoruhodné je, že též novouherská píseň, která se na Moravu šířila skoro výlučně teprve od konce minulého století, neprostupuje na Moravě za hranici východního písňového typu. Lze to dovozovat z celkových podmínek; nikoli snad jen z příbuznosti vývoje ansámblových muzik, ale zřejmě i ze staršího základu nápěvného.¹²⁰⁾ Byla zde živná půda, aby se na ní uchytila i nová hudební kultura, jež z našeho hlediska patří východu. Třebaže nelze upít, že snesená fakta a hypotézy umožňují úvahu o starším základu etnografické hranice na Moravě, je nesporné, že řada odlišných prvků vznikla až v pozdějším vývoji,¹²¹⁾ čímž se hranice ještě více zvýraznila. V příštím bádání bude nutné objevovat další články vývojového řetězu anebo některé zde uvedené z něho vyloučit, aby byl buďto zpevněn anebo spojen či zrekonstruován lépe. Bude přitom třeba vycházet znovu nejen z hledisek etnomuzikologa, ani jen z hledisek etnografa, ale bude nezbytné provádět ještě hlubší a tím i lepší syntézu z poznatků všech oborů, jež se k dané otázce mohou vyslovit.

POZNÁMKY

- 1) Srov. O. Hostinský, *Česká světská píseň lidová*. Úvahy národopisné a hudební, Praha 1906, s. 27. Jde ovšem o to, co „zásadním rozdílem“ Hostinský rozuměl. Kdyby totiž myslel jen na nejobecnější znaky, pak by se zásadní rozdíl zajisté vytrácel. (K tomu srov. J. Fukač, *K problému periodizace evropského hudebního folklóru*, sb. Strážnice 1946–1965. Národopisné studie, Brno 1966, s. 333; nebo viz J. Maróthy, *Zrod európskej ľudovej piesne*, HS VII, 1966, s. 135, kde navazuje na práce W. Wiory.) Bylo by však chybné, kdybychom za obecnými spojitostmi neviděli též důležité diferencující znaky. (Podobně W. Wiora, *Idee und Methode „vergleichender“ Musikforschung*. Bericht über den neunten internationalen Kongress Salzburg 1964, Kassel 1964, s. 6.
- 2) O. Hostinský, o. c., s. 32 a 39.
- 3) Srov. zvláště J. Kresánek, *Slovenská ľudová pieseň so stanoviska hudobného*, Bratislava 1951, s. 83–188; viz též V. Scheufler, *Lidová píseň*, RZ II, 1952, s. 98 n.
- 4) Někteří badatelé nad českou lidovou písní se domnívají, že se v tom uplatňuje vliv dudácké hudby (srov. např. F. Bonuš, *Tance, písně a hudba plzeňského kraje*. Tance z „dolského“ Chodska zpracovala Milada Pučelíková, Praha 1955, s. 13; nebo J. Markl, *Česká dudácká hudba*, Partitury Ludvíka Kuby, Praha 1962, s. 24). Ale v našich východních oblastech byly dudy všude rovněž základním nástrojem k doprovodu tance a přitom zde tento prvek skoro úplně chybí. Zato stačí nahlédnout do sbírek např. německých lidových písní a vyvstává před námi v hojně míře.
- 5) Pokud jde o znaky obou slohů, byl si některých dobře vědom už nestor moravské etnomuzikologie hudební skladatel L. Janáček, *O lidové písni a lidové hudbě*. Dokumenty a studie, Praha 1955, s. 132 n. a 139 n. Zatím nejpodrobněji se však o nich rozepsal R. Smetana, který navázal na precizní analytické studie O. Hostinského; srov. např. B. Václavěk - R. Smetana, *O české písni lidové a zlidovělé*, Praha 1950, s. 137 až 139. Ale část těchto vyhodnocení opřených jen o publikovaný materiál volá po revizi.
- 6) Tak se na tuto problematiku dívají naši slovesní folkloristé. Z těch, kteří se v poslední době zabývali uvedenými otázkami nejvíce, je třeba jmenovat O. Sirovátka. Shrnující pohled na tyto otázky podal v habilitační práci *Srovnávací folkloristika a česká lidová slovesnost*, Brno 1965, rkp. v archivu KEF.
- 7) O novouherské písní srov. např. J. Kresánek, o. c., s. 230, 256 n.
- 8) O. Hostinský, o. c., s. 12 a 19.
- 9) Z. Nejedlý, *Dějiny husitského zpěvu I*, Praha 1954, s. 228.
- 10) B. Szabolcsi, *Dejiny hudby od praveku po koniec 19. storočia*, Bratislava 1962, s. 168.
- 11) K tomu srov. *Hornácko*. Život a kultura lidu na moravsko-slovenském pomezí v oblasti Bílých Karpat, Brno 1966, kap. D. Holého, *Hudební umění*, s. 404 n.
- 12) Z. Nejedlý, o. c., s. 311.
- 13) Srov. B. Szabolcsi, o. c., s. 9. Podobně se vyjádřil též O. Hostinský, o. c., s. 16 n.
- 14) B. Szabolcsi, o. c., s. 20.
- 15) Na to, že se však úloha jazyka při přenosu folklórního materiálu z jednoho prostředí do druhého nemá přeceňovat, upozornil u nás J. Polívka; v posudku jedné z knih A. Aarna říká, že finští badatelé, k nimž se jinak názorově hlásil, kladou přespřílišný důraz na jazykovou příbuznost národů (NVČ IX, 1915, s. 136). Nebo jinde napsal: „Ne jazyk určuje rozšíření motivů a sujetů v lidových kulturách, než tato jest závislá především na poměrech kulturních a na poměrech zeměpisných.“ (Srov. *Rybář a zlatá rybka*, NSČ I, 1897, s. 63.) Nieméně pokud jde o slovesnou stránku písně víme dobře, že přechod z jednoho jazykového prostoru do druhého se neděje tak

- jednoduše, jako u vyprávěčských nebo jiných folklórních druhů (např. u přísloví nebo hádanky) a že je mnohem lehčí přejmout písňový nápěv nežli text. Naproti tomu některá jednoduchá spojení tónů mohou vzniknout velmi snadno polygeneticky.
- 16) O nepřesnosti názvů „východní“ a „západní“ píše např. V. Scheufler, rc. knihy *Živá píseň*, NVČ XXXII, 1951, s. 184. O tom, že plně nevyhovují termíny „instrumentální“ a „vokální“ viz O. Elšček, *Pojem a základné znaky hudebného folklóru*, HŠ III, 1959, s. 31. Srov. též J. Fukač, o. c., s. 331; J. Vysloužil, *Vizovská folklórní lokalita*, SPFFBU 1966, H1, s. 98. Dalo by se diskutovat také o užití termínu sloh pro oba odlišné typy nápěvů. K tomu však srov. jinou mou studii *Folklórní hudba a styl*, NA 1967, č. 2, s. 1–6. A jistě není zcela na místě ani synonymické stavění pojmů typ a sloh vedle sebe, jak je to v daném případě vžitě.
- 17) V této souvislosti srov. G. Ciobanu, *Despre factorii care inlesnese evolutia muzicii populare*, Revista de folclor I, 1956, s. 68–108.
- 18) Srov. hlavní Janáčkovy studie o lidovém tanci; o. c., zvláště s. 186 n., 218 n. a 256 n. (A. Chybiński naznačil ovšem, že v hudební stránce slezsko-polské lidové písně je hojně vlivů, a to především německých a českých; srov. *O polskiej muzyce ludowej*. Wybór prac etnograficznych, Warszawa 1961, s. 197 n. Chybiński ukázal však zároveň i na vliv slezsko-polské oblasti na německou kulturu; ibidem.) O dvou zónách na východomoravském území ve slovesném folklóru mluví v o. c. O. Sirovátko.
- 19) Srov. J. Fukač, o. c., s. 332.
- 20) Srov. V. Tille, *Polivkovy studie ze srovnávací literatury*, Sborník prací věnovaných prof. dr. J. Polívkovi k šedesátým narozeninám, Praha 1918, s. 2.
- 21) Srov. J. Racek, *Česká hudba*. Od nejstarších dob do počátku 19. století, Praha 1958, s. 220.
- 22) Už v r. 1786 jeví se tato hranice jasně bibliotekáři olomoucké studijní knihovny J. N. A. Hankemu z Hankenštejna. Lid na celé východní hranici nazývá totiž Slováky a naproti tomu mluví o Hanácích a o tzv. českých Moravanech v okolí brněnském a zčásti též v kraji znojemském a jihlavském. (Srov. L. Kunz, *Prameny k etnografii Moravy v díle kameralistů z let 1770 až 1850*, Zprávy oblastního muzea jihovýchodní Moravy v Gottwaldově 1966, XX, s. 112 n.) Nejnověji se zmínil o existenci etnografické hranice na Moravě J. Kramařík v obecně zaměřeném článku *Několik myšlenek o otáče národopisných oblastí*, sb. Strážnice 1946–1965. Národopisné studie, Brno 1966, s. 92.
- 23) A. Václavík, *Výroční obyčej a lidové umění*, Praha 1959, s. 18, 339–341.
- 24) Zdá se, že kritika těchto i některých jiných Václavíkových poznatků a názorů (v ČL 46, 1959, s. 39 v re. na jeho knihu *Volkskunst und Gewebe*) je málo oprávněná.
- 25) Srov. J. Chloupek, *Jazykověda a etnografie*, NA 1965, č. 1–2, s. 3. Dále autor říká, že jde patrně o jevy velmi starobylé. I ve folklórním materiálu je řada prvků, které umožňují mluvit o středoslovanském okruhu. Při případném řešení otázky jeho vzniku nelze zapomínat zejména na soustředěnost kolem masívu Karpat, ale v souvislosti s tím by bylo nutné přemýšlet také o příčinách historických. Na některé okolnosti ukázal J. Bělič, *Hranice mezi příbuznými jazyky a pomezí nářeční izoglosy*, Československé přednášky pro V. mezinárodní sjezd slavistů v Sofii, Praha 1963, s. 135 až 144.
- 26) W. Danckert, *Das europäische Volkslied*, Berlin 1939, s. 403.
- 27) J. Kresánek, o. c., s. 23. Musíme však připojit několik slov na Danckertovu obhajobu; nemohl se totiž opřít o podrobnější analytickou práci týkající se slovenské lidové písně. Jinak jsou to dnes právě slovenští etnomuzikologové, kteří u nás přiznávají, že přes účtyhodné syntetické práce W. Wiory (*Europäischer Volksgesang*, Köln 1952, a *Europäischer Volksmusik und abendländische Tonkunst*, Kassel 1957) není k citovanému Danckertovu dílu důstojného pendantu. Srov. O. Elšček, *Porovnávacia úvodná štúdia k európskemu viachlasnému spevu*, HŠ VI, 1963, s. 112.

- 28) W. Danckert, o. c., s. 395 n.
- 29) J. A. F. Helfert - O. Hostinský, *Volkslied und Tanz der Slaven*, Die Oesterreichisch-ungarische Monarchie in Wort und Bild. Böhmen I, Wien 1894, s. 462—482.
- 30) B. Václavek - R. Smetana, o. c., s. 136 a 139.
- 31) Naposled u nás tyto názory shrnul J. Fukač, o. c., s. 330. K Fukačově práci byla hned po vyjití vyslovena připomínka, že jde o studii nedostatečně doloženou; srov. Literární noviny XV, 1966, č. 27, s. 10. Je to připomínka zbytečně ostrá. Podobné úvahy budou ještě dlouho věcí diskuse; to se přirozeně týká i této mé práce. Můj příspěvek se může někomu jevit až přespříliš opřený o literaturu a často i o takové názory, které bude nutno teprve prověřit detailním studiem. Klikaté cesty vývoje lidové hudby zůstanou pro nás povždy poznány jen s relativní přesností; vždy půjde toliko o konstrukci, již bude nutno stále korigovat s nově objevenými a pečlivěji prozkoumanými materiály.
- 32) K. J. Erben, *Prostonárodní české písně a říkadla*. (S přílohou nápěvů), Praha 1886.
- 33) Srov. O. Hostinský, o. c., s. 31 a 33.
- 34) Srov. Z. Nejedlý, o. c. I, s. 142, 293; J. Racek, o. c., zvláště s. 40, 86. Novým materiálem podkládá konstatování této skutečnosti J. Vysloužil, *K etnomuzikologickým aspektům při studiu dějin české hudby*, NA 1966, č. 3—4, s. 29—34.
- 35) Srov. V. Karbusický, *Lidový zpěv v dějinách české hudby*, Hudební věda III—IV, Praha 1962, s. 130.
- 36) Odvolávám se v této části především na jeho imponující esejistický o. c., přestože není jediným ani vždy původním autorem, který zastává uvedené názory.
- 37) B. Szabolcsi, o. c., s. 65, 67, 73, 87, 109, 142, 196, 201, 218 a 288.
- 38) *Ib.*, s. 64.
- 39) *Ib.*, s. 78. Srov. též J. Hutter, *Hudební myšlení od pravýkřiku k vícehlasu*, Praha 1943, s. 262 n., 409 n., 494; dále V. Scheufler, cit. rc., s. 183, kde se opírá o názory Sachsovy, Scheringovy, Perryho aj. Ke zdůraznění vertikality došlo ovšem v umělé hudební kultuře později na jihu Evropy, v Itálii. Koncem 16. století nabývá zde harmonie zcela svébytného funkčního charakteru primární působnosti. (Srov. J. Racek, *Stilprobleme der italienischen Monodie*. Ein Beitrag zur Geschichte des einstimmigen Barockliedes, Praha 1965, zvláště s. 127, nebo od téhož autora *Česká hudba*, o. c., s. 85 n.). Ale co je důležité, došlo k tomu, podle některých autorů, po oplodnění hudbou severských národů. Srov. B. Szabolcsi, o. c., s. 142, 177, 179; viz též O. Hostinský, o. c., s. 32.
- 40) B. Szabolcsi, o. c., s. 66.
- 41) *Ib.*, s. 211.
- 42) *Ib.*, s. 232.
- 43) Srov. V. Helfert, *Průkopnický význam české hudby v 18. století*, sb. Co daly naše země Evropě a lidstvu, Praha 1939, s. 216—221.
- 44) J. Racek, *Česká hudba*, o. c., s. 95, 119, 137, 146 n., 149 n., 218, 326.
- 45) *Ib.*, s. 17 n.
- 46) Z. Nejedlý, o. c. I, zvláště s. 297, 331, dále 145 n., 176 n., 313 a 351; viz též V, 1955, s. 27.
- 47) *Ib.* I, s. 297. O. Hostinský, o. c., s. 28 a 39, soudí, myslím, poněkud ukvapeně, že přejímání cizích nápěvů lidových písní bylo v Čechách sporadické a že tyto případy nemohly mít vliv na ráz zpěvu českého lidu; sám totiž na jiných místech připouští zrovna např. německý vliv (srov. třeba s. 58). Jak tomu skutečně bylo, ukáže jedině podrobné srovnávací bádání. Ale už při letném pohledu nelze upřít četné souvislosti.
- 48) Srov. V. Chaloupecký, *Staré Slovensko*, Bratislava 1923, zvláště s. 252.
- 49) *Ib.*, s. 168, 174 aj.

- 50) *Ib.*, s. 18, 182 aj.
- 51) V o. c. *Česká hudba srov. též všechnu nejdůležitější literaturu týkající se sledovaného období*, s. 221—275.
- 52) Cituji podle Bartókovy práce *Slovenské ľudové piesne I*, Bratislava 1959, s. 48 n. Studie byla napsána v r. 1923. Této otázky se ovšem Bartók dotkl i v jiných svých pracích.
- 53) Srov. J. Kresánek, o. c., s. 192.
- 54) W. Danckert, o. c., s. 391.
- 55) B. Szabolcsi, o. c., s. 423 n.
- 56) K. M. Komma, *Das böhmische Musikantentum*, Kassel 1960, zvláště s. 28—50.
- 57) Srov. zejména B. Štědroň, *Revanšismus ani v hudbě nespí*, HR XIV, 1961, s. 986 až 989.
- 58) Kromě názorů, které jsme uvedli, můžeme odkázat na jiné. Např. též O. Hostinský napsal, že chceme-li poznat dnešní povahu lidu českého, nebudeme vylučovat to, čím původní povaha Čechů následkem odvěkých styků s národy západoevropskými byla neodčinitelně pozměněna; srov. o. c., s. 7. Snad nejnověji dotkl se u nás vztahů mezi českými a západoevropskými nápěvy J. Vysloužil, *K etnomuzikologickým aspektům*, o. c., s. 30. Píše, že mnohé nápěvy, ne vždy zcela jasné proveniencce, se postupně stávaly obecným majetkem řady evropských národů.
- 59) O tom, že charakteristické znaky české lidové písně nutno hledat v rytmu, psal nedávno podle O. Hostinského (o. c., s. 40 n.) J. Stanislav, *O lidové hudbě, písni, tanci a lidové tvořivosti I*, Učební texty vysokých škol, Praha 1958 (ofset), s. 41. Upozornil na to však už J. J. Langer a po Hostinském hlavně O. Zich.
- 60) Rakouští badatelé upozorňují zase na formální vytříbenost české lidové písně, což je pro ni vskutku příznačné od nejstarších dokladů; uvádím podle W. Deutsche, který se v tomto smyslu vyjádřil např. na mezinárodní konferenci o katalogizaci nápěvů v Bratislavě r. 1965.
- 61) Z. Nejedlý, *Dějiny národa českého I*, Praha 1953, s. 33 n.
- 62) Podle J. Běliče, o. c., s. 136 n.
- 63) Srov. u J. Kresánka, o. c., s. 196.
- 64) L. Havlík, *Gens Maravorum* (Poznámky k vývoji gentes u Slovanů), sb. Strážnice 1946—1965. Národopisné studie, Brno 1966, s. 126 n.
- 65) B. Bartók, *La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins*, Budapest 1936, s. 33.
- 66) J. Kresánek, o. c., s. 29. Srov. též K. Plicka, *Slovenský spevník I*. 500 ľudových píesni slovenských, Praha - Bratislava 1961, kde uveřejnil několik záznamů z Dolních Rakous (srov. např. č. 384 nebo 399).
- 67) K tomu srov. např. J. Racek, *Česká hudba*, o. c., s. 19 n., nebo *Dějiny světa III*, Praha 1960, s. 233.
- 68) Srov. L. Havlík, o. c., s. 116. Aspekt na předchozí mixtace a na vlivy cizích etnických skupin při řešení geneze lidových kultur jednotlivých oblastí nelze nikdy podceňovat.
- 69) V. Ůlehla, *Živá píseň*, Praha 1949, s. 161. Bylo by však možno uvést bližší paralely, a to z téže Ůlehlovy práce; srov. nápěvy č. 35 a 138/2. Transkripce Seikilovy písně viz např. u J. Huttera, o. c., s. 256.
- 70) J. Kresánek, o. c., s. 182—188.
- 71) *Ib.*, s. 187 n. O některé uvedené názory se opřel L. Mokřý, *Hudobná problematika veľkomoravského obdobia*. O počiatkoch slovenských dejín, Sborník materiálův, Bratislava 1965, s. 279. Vznik kvarttonální (kvintakordální) písně klade do období relativní jednoty hudebního projevu jednotlivých slovanských etnických skupin.
- 72) J. Kresánek na jiném místě připouští, že na slovanská území a také na dnešní Slovensko mohla přejít z antické kultury tradice tzv. igríců; *ib.*, s. 34.

- 73) Srov. J. Fukač, o. c., s. 335; viz též jeho studii *Über den musikalischen Charakter der Epoche von Grossmähren*, Magna Moravia, Sborník k 1100. výročí příchodu byzantské mise na Moravu, Praha 1965, s. 433.
- 74) Např. v oboru slovesné srovnávací folkloristiky dokázaly některé monografie polygenetický vznik nejenom základních témat a izolovaných motivů, ale ojedinele i složitých syžetů. V oboru hudební folkloristiky vyjádřil se o tom z našich badatelů ve stejném smyslu nejdříve opět O. Hostinský, o. c., s. 37.
- 75) Srov. L. Havlík, o. c., s. 123.
- 76) Srov. V. Chaloupecký, o. c., s. 28, 183 n.
- 77) Srov. V. Frolec - D. Holý, *K etnografické diferenciaci na jihovýchodní Moravě*, sb. Strážnice 1946—1965. Národopisné studie, Brno 1966, s. 168.
- 78) Srov. J. Kresánek, o. c., s. 272; podobně píše i O. Elschek, *Krajské štýly v naší lidové hudbě*, ET X, 1960, s. 311.
- 79) J. Kresánek vytýká ovšem Bartókovi, že pokud jde o starobylost valašské písně, dopustil se ztotožnění nejosobitějšího s nejstarobylejším (o. c., s. 163).
- 80) B. Bartók, *Slovenské ľudové piesne I*, o. c., s. 48. Bartók nemá však pravdu, že všechny tyto melodie jsou parlando-rubatového typu. Zrovna např. nápěv 20c, který uvádí podle Sušilovy sbírky (podle nového vydání F. Sušil, *Moravské národní písně a nápěvy do textu vřaděními*, Praha 1951, č. 53), váže se i k tanci. — Zvláštností a autochtonností východomoravské lidové hudební kultury byl si podobně vědom také L. Janáček. Napsal o tom: „Vytvřili jsme se doma, na sebe jsou odkázáni, a jsme na těch základech v hudbě, bez cizí pomoci, na kterých se budují nyní veškeré moderní skladby.“ (O. c., s. 143.) Jestliže mluví Janáček o české lidové písni jako o nové a úpadkové vrstvě, cítí ji jako cizí a novou ve srovnání s východomoravskou písni. Tak třeba Janáčkově rozumět. Jinak ovšem pokud jde o některé Janáčkovy teorie, musíme dát výhradám O. Hostinského plně za pravdu; srov. o. c., s. 33. (K tomu srov. též J. Vysloužil, *Vizovská folklórní lokalita*, o. c., s. 105, pozn. 54.)
- 81) Srov. L. Havlík, o. c., s. 126.
- 82) Srov. F. Dostál, *K původu a vývoji pozdně feudální diferenciace venkovského lidu na Moravě do pol. 17. století*. Počátky Hanáků a Valachů, sb. Strážnice 1946—1965. Národopisné studie, Brno 1966, s. 210. Až do období kolonizace byla ovšem Českomoravská vrchovina přirozenou přírodní přehradou, která obyvatelstvo v Čechách oddělovala od obyvatelstva Moravy; srov. *Dějiny světa III*, o. c., s. 231.
- 83) Srov. J. Macůrek, *Valaši v západních Karpatech*, Ostrava 1959, s. 327 n.
- 84) Srov. např. J. Obršlík, *Stahovanie moravských poddaných na Slovensko koncom 17. a v prvej polovici 18. storočia*, Historické štúdie IV, 1958, viz zvláště s. 152.
- 85) K tomu srov. R. Jeřábek, *Moravští Charváti v literatuře*, sb. Strážnice 1946—1965. Národopisné studie, Brno 1966, s. 273—291; též, *A propos du probleme de l'influence culturelle de la colonisation Croate sur la culture populaire en Moravie*, SPFFBU 1967, F 11, s. 59—72; viz též V. Frolec - D. Holý, o. c., s. 169 n. Do budoucna nebude však v neprospěch uvažovat znovu ještě i o starších souvislostech obyvatelstva na jižní Moravě a na západním Slovensku s přílehlými oblastmi jižních Slovanů.
- 86) O. Zilynský, *Cesko-polské spojitosti v oblasti lidových zvyků*, Sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Jazyk a literatura II, s. 94.
- 87) Z. Nejedlý, *Dějiny husitského zpěvu IV*, Praha 1955, zvláště s. 72.
- 88) S tímto závěrem Z. Nejedlého polemizoval v nedávné době V. Karbusický, o. c., s. 130. Ovšem, jak dále uvidíme, interpretovali bychom Nejedlého jednostranně, kdybychom zamlčovali dodatek, v němž Nejedlý kontinuitu vývoje nepopírá.
- 89) Podle Z. Nejedlého, o. c. IV, s. 68—77. Odpor proti lidové písni světské projevil se však silně už u předchůdců Husových; srov. o. c., s. 102—107.
- 90) Z. Nejedlý, *Dějiny husitského zpěvu II*, Praha 1954, s. 184 n.; o. c. IV, s. 76 n.

- 91) *Ib.*, I, s. 310, pozn. 35.
- 92) *Ib.*, IV, s. 74.
- 93) *Ib.*, s. 57.
- 94) *Ib.*, s. 80; srov. též J. Racek, *Česká hudba*, o. c., s. 103.
- 95) Z. Nejedlý, o. c. II, s. 13.
- 96) Srov. O. Hostinský, o. c., s. 33.
- 97) Srov. J. Racek, o. c., s. 89.
- 98) *Ib.*, s. 93.
- 99) J. Jeník z Bratřic, Písně krátké v větším počtu starodávné lidu obecného českého, kteréž při muzice neb hudbě dávaly se hráti, při čemž od tanečníkův vesele se zpívalo a notně tančilo neb rejdovalo. Nejnověji vydal J. Markl, *Rozmarné písničky Jana Jeníka z Bratřic*, Praha 1959.
- 100) Srov. J. Racek, o. c., s. 58 a 200. Nová bádání ukazují však působnost české hudby i v oblastech, kde se skoro nepředpokládala, např. i ve Finsku, srov. T. Mäkinen, *Die aus frühen böhmischen Quellen überlieferten Piae Cantiones-Melodien*, Jyväskylä 1964.
- 101) Srov. Z. Nejedlý, o. c. I, s. 196. Viz též L. Havlík, *Tři kapitoly z nejstarších česko-polských vztahů*, Slovanské historické studie IV, 1961, s. 5–86.
- 102) J. Macůrek, *K otázce kulturních souvislostí západních a východních Slovanů ve XIV. — poč. XVI. století*, Československé přednášky pro V. mezinárodní sjezd slavistů v Sofii, Praha 1963, s. 330, 332 n.
- 103) *Ib.*, s. 332.
- 104) Srov. J. Chailley, *40 000 let hudby*, Praha 1965, s. 22 n. Viz též O. Hostinský o. c., s. 18, kde uvádí hlavně názory J. Blahoslava.
- 105) K. Palas, *K problematice krajové pololidové literatury 18. století*, Praha 1964.
- 106) *Ib.*, s. 48, pozn. 4; zde se Palas opírá o historické práce.
- 107) *Ib.*, pozn. 5.
- 108) *Ib.*, s. 53.
- 109) *Ib.*, s. 59 n.
- 110) Srov. J. Racek, o. c., s. 103 a 144–146.
- 111) Těto otázky si všímám podrobněji v práci *K otázce vývoje sdružených lidových hudeb na východní Moravě a na Slovensku*, Ethnographia Carpathica (v tisku).
- 112) Srov. J. Racek, o. c., s. 99; blíže srov. V. Helfert, *Hudba na jaroměřickém zámku*, Praha 1924.
- 113) Srov. J. Racek, o. c., s. 93 n., 100, 112, 133, 201 n. Hledisko R. Smetany neb i V. Helferta o působnosti baroka na českou lidovou zpěvnost je jednostranné. (Srov. např. B. Václavek - R. Smetana, o. c., s. 138 n.; V. Helfert, o. c., s. 258 n.)
- 114) Srov. J. Racek, o. c., s. 80, 204.
- 115) Srov. B. Szabolcsi, o. c., s. 424.
- 116) Srov. J. Racek, o. c., s. 127–130, 207 n.
- 117) Zde se vliv kantorů omezoval většinou jen na poskytování nejelementárnějších základů hry.
- 118) Česká hudební věda je si této vzájemné infiltrace lidové kultury s kulturou umělou vědoma neobyčejně dobře. Můžeme se tu znovu odvolat zejména na mnohokrát uvedený o. c. J. Racka, shrnující vývoj české hudby od nejstarších dob do počátku 19. století; s. 66, 90, 93, 98, 104, 127, 133, 144 n.
- 119) K podobnému závěru dospěl také L. Havlík, *Gens Maravorum*, o. c., s. 128, a je obsažen také v o. c. F. Dostála, s. 217–222. Dostál zde v podstatě hájí své starší stanovisko, že vznik našich etnografických oblastí lze klást až do 17. a 18.

století, kdy se naše území rozdrobila do jednotlivých feudálních panství, značně izolovaných hospodářsky a též kulturně svébytných. (Srov. jeho studii *Poznámky k problematice tzv. kmenovosti moravského lidu v 17. a 18. století a jihomoravské Podluží*, sb. *Rodné zemi*, Brno 1958, s. 121–128.) Má nepochybně pravdu, pokud jde např. o oblast moravského Valašska, ale kulturní oblast Hané, jak to sám široce dokládá, se geneticky rýsuje už od dob velmi dávných. — Jiní badatelé odvodili však regionální diferenciaci naší lidové kultury příliš přímočaře z někdejšího kmenového slovanského osídlení, ba dokonce i názvy některých dnešních etnografických oblastí nekriticky ztotožnili s názvy dávných slovanských kmenů. (Výhrady viz v citovaných článcích Dostálových.)

¹²⁰⁾ K tomu srov. J. Kresánek, o. c., s. 212, 273.

¹²¹⁾ Při využití závěrů z o. c. O. Sirovátky lze konstatovat, že v oblasti slovesného folklóru vznikají některé rozdíly rovněž teprve v 18. století. Sem můžeme bezpečně zařadit např. zbojnické písně a pověsti, valašský pastýřský folklór a pastýřské vánoční hry, balady a pověsti s tureckou tematikou. To všechno jsou typické projevy, jež nepřesahují etnografickou hranici na Moravě západním směrem. Bude ovšem třeba dále zjišťovat stav v archaičtějším materiálu. V této souvislosti srov. též Gy. Ortutay, *Between East and West, Europa et Hungaria*, Congressus ethnographicus in Hungaria 16.–20. X. 1963, Budapest 1965, s. 265–278.

Remarks on the Ethnographic Boundary in Moravia

This study deals with the ethnographic boundary in Moravia, which can be observed in various expressions of folk culture, but which appears most strikingly in folk music. The author does not relinquish this branch of ethnography, although he makes use of the plentiful literature existing both in the other branches of ethnography and also in the field of historical, dialectological and literary research.

In Moravia, roughly in the Eastern third, there runs a fairly sharp boundary line which divides the Czechoslovak territory in the field of folk musical culture into two fundamentally distinct stylistic tracts. The boundary can be traced approximately from the south of the Pavlov Heights, the Ždánice Forest, Chříby, the Hostýn Heights and the Moravian-Silesian Beskyds. It runs, then, along the Western border of the distinctive East-Moravian ethnographical regions - of Slovácko, Valašsko, Lašsko and Southern Těšín. With regard to this dividing line running through Moravia we speak in this country of the Western type of song, including the song culture of Western Moravia and Bohemia, and the Eastern type of song, covering the melodically much more numerous strata of East-Moravian and Slovakian airs.

There are considerable differences as regards both melody and rhythm between these two stylistic tracts. In Bohemian and West-Moravian songs among the fundamental melodic features are the harmonic scales, especially the clearly prevailing major pattern. The airs are frequently based on an extended triad,

they delight in wide intervals and are permanently bound by the basic harmonic functions, while the most characteristic feature of the airs in the oldest stratum of the Eastern type is the pre-harmonic melodic principle and in the numerically strong next layer it is the clash of this principle with the vertical-harmonic outlook. The airs avoid the mechanical repetition of melodic ideas, the relationship to the two kinds of scale is roughly equal, or rather an inclination towards the minor can be found almost more frequently. Of the other melodic features of the songs in the Western style we may on the other hand mention the clear periodic and motif structure. A very typical feature too is what is known as the „breaking through“ or „embroidery“ of the airs; this is the frequent occurrence of a pair of legato notes for which a single syllable exists in the text. Among the basic metrorhythmical features in the songs of the Eastern type we find a tendency to irregular construction, the absolute prevalence of the two-four time in dance songs, of course with certain remarkable peculiarities of rhythmization, and of metrical looseness in parlando songs. The song of the Western style is firmer as regards form, more transparent in rhythm and often makes use of three-four or three-eight time. Both the basic metrorhythmical features thus closely complement the features of the melody structure.

The differentiation of the two melodic styles into Western and Eastern finds good support in the geography of the Czechoslovakian territory. However these two terms are not common even in this country and are not completely accepted by all investigators. Some of these have already selected the term Instrumental Song Type for the song of Bohemia and Western Moravia and for Eastern Moravia and Slovakia the term Vocal Song Type. These two different concepts are discussed. It is, however, natural that the two stylistic tracts in certain places coincide with each other and that within the two regions further areas have been formed. For example in the territory of Eastern Moravia we also speak of two larger zones or spheres: of the zone directly bound up with the Slovakian, and especially the West-Slovakian tradition (Slovácko and Valašsko) and the zone more closely bound up with the Polish-Silesian tradition (Lašsko and especially the Southern Těšín district). Both these zones are linked by inter-ethnic relationships.

Certain general features of the song of the two regions spoken of continue much further beyond the boundaries of Czechoslovakia. Relationships with the surrounding nations appear, especially with those directly neighbouring to Czechoslovakia. We cannot speak only of connections with Western European and Eastern European culture, as is sometimes done. The relationships are not everywhere simple; in places they are faint, elsewhere striking, clear at the first glance. It is not always a case of East-West, but also of the connection North-South. While the song of the Western type shows a relationship to the culture of the Northern and Western European nations, the old melodic foundation in the Eastern song regions in this country indicates rather connections with Southern Europe and then with the East.

The existence of two melodic stylistic tracts on the territory of Czechoslovakia, which clash with each other in Moravia and form one of the basic features

of the ethnographic boundary in general, as too the development of certain ethnographic regions, cannot be placed in a one-sided relationship either as regards the oldest periods, or as regards comparatively recent historical facts. That the ethnographical borderline in Moravia did not appear suddenly is best proved by the East-Moravian melodic material itself. It shows the appropriate stylistic relationship with the East and the South-East both in the oldest and in the most recent strata. A remarkable fact is that New Hungarian song, which was spread throughout Moravia almost without exception only from the end of last century, does not pass beyond the border of the Eastern song type in Moravia. This can be accounted for by the general conditions; resulting perhaps not only from the related development of orchestral groupings, but apparently also from the older melodic base. A fertile soil was to be found here for the acceptance also of a new musical culture which from our point of view belongs to the East.

Although it cannot be denied that the facts and hypotheses presented permit us to consider an older basis for the ethnographic boundary in Moravia, it is incontrovertible that a number of different elements did not appear previous to the course of later development, with the result that the borderline became still more distinct. In further research it will be necessary to ascertain further links in the chain of development or to cut out some links which are given in certain of the subjects, in order either to make it more firm or else more adequately connected or reconstructed. At the same time it will be necessary not to take as a new starting-point merely the ethnomusicological view-point, or merely the ethnographical one, but it will be essential to carry out a still more profound synthesis of the knowledge of all the specialist branches which have anything to say on the subject.

Translated by Jessie Kocmanová

Etnografická problematika styčného území dvou typů rádel na rozhraní středních a západních Čech

JAROSLAV KRAMAŘÍK

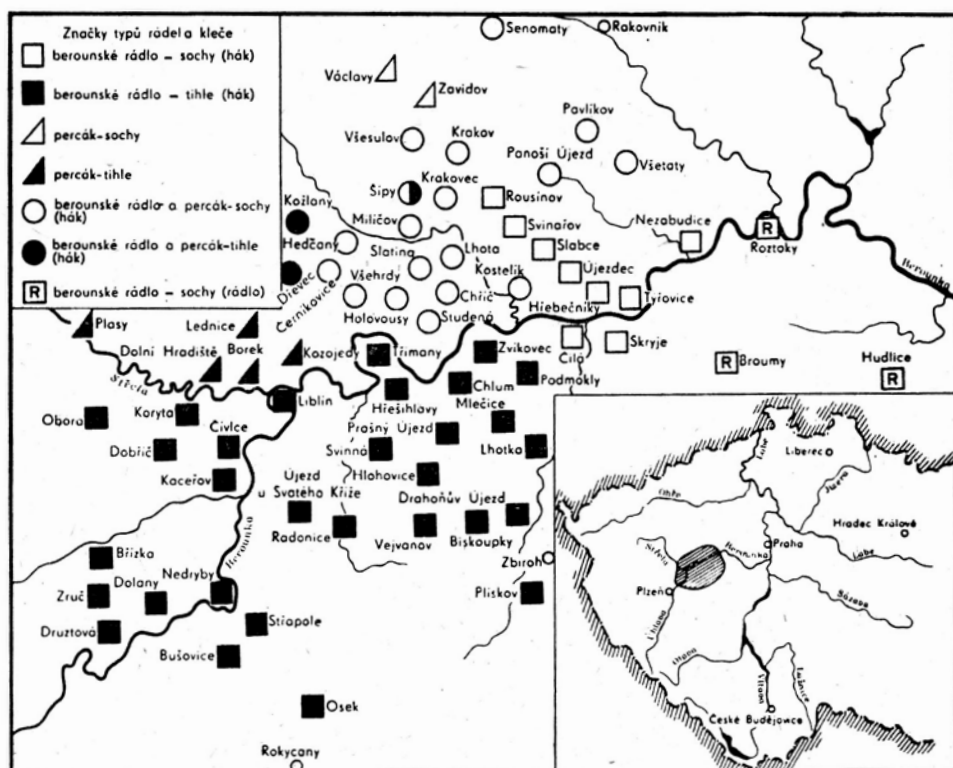
Ústav pro etnografii a folkloristiku ČSAV, Praha

V poslední době jsme svědky velikého rozmachu kartografické metody v národopise. Za námi jsou doby, kdy se na tuto metodu hledělo spatra. Ukázalo se, že přes všechny nedostatky je kartografická metoda jednou z nejobektivnějších metod v bádání národopisném a že na jejím základě možno dojít k objevům, často zcela překvapivým, ovšem dbáme-li přitom vždy přísných zásad vědecké kritiky. Řada národních národopisných atlasů to dnes plně dosvědčuje. Nezbytným předpokladem k práci o národopisných mapách je podrobná znalost problematiky oboru. Ona je nejen zárukou kritické práce, ale současně i kladení si správných a tvůrčích otázek.

Kartografování jevů tradičního zemědělství zaujímá dnes v mezinárodním měřítku jedno z nejdůležitějších míst, jak je zřejmo i z navrhovaného projektu Národopisného atlasu Evropy.¹⁾ To proto, že na jedné straně se vyznačují jevy tradičního zemědělství poměrně velikou časovou a místní kontinuitou, za druhé, že mají relativně úzký vztah k místním přírodním podmínkám. Kromě toho lze tyto jevy sledovat i do hluboké minulosti na základě písemných pramenů. V neposlední řadě působí v našem případě i okolnost, že se v posledních letech vyvinula úzká spolupráce mezi národopisci, agrárními historiky a zemědělskými vědci, a to i v širokém mezinárodním měřítku, která přinesla řadu kladných výsledků.

Problémem geografického rozšíření jevů tradičního zemědělství se u nás zabýval jako první ing. F. Š a c h, bývalý ředitel Zemědělského muzea na Kačíně. Připravil především mapu rozšíření jednotlivých typů rádel v českých zemích²⁾ a mapu historického rozšíření ruchadla. První mapu sestrojil na základě muzejních sbírek, široce založené dotazníkové akce, výpisů ze starých pozemkových knih a údajů tzv. duplikátu Stablního katastru; vedle toho použil i řady dat literárních a poznatků z terénu. Tato mapa je jedním z nejpodrobněji provedených pokusů toho druhu v mezinárodním měřítku, i když ponechala a musela za prozatímního stavu bádání ponechat některá místa nepokryta a nemohla v některých případech zjistit přesný průběh hranic, což ovšem bude mnohdy i v budoucnu

dosti nesnadné. Dala však dostatečný základ k dalšímu bádání, které přinese další doplnění a zpřesnění, ale vcelku, jak jsem se sám na četných příkladech přesvědčil, velikých korektur neprovede. Šachův pokus lze z hlediska národního označit jako práci makrokartografickou, jejímž úkolem bylo vyjádřit ono zajímavé členění českých zemí na charakteristické oblasti, pro které byly naše země nazvány některými význačnými badateli klasickou půdou studia orebného nářadí. S Šachovým pokusem souvisí pokus historika J. Petráně o znázornění základních oblastí českých rádel na přelomu 16. a 17. století,³⁾ přesněji řečeno typů rádel na území Čech v oné době na základě archívního materiálu.

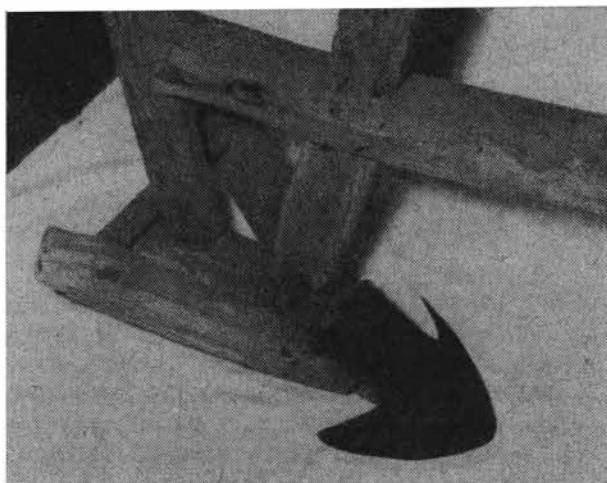
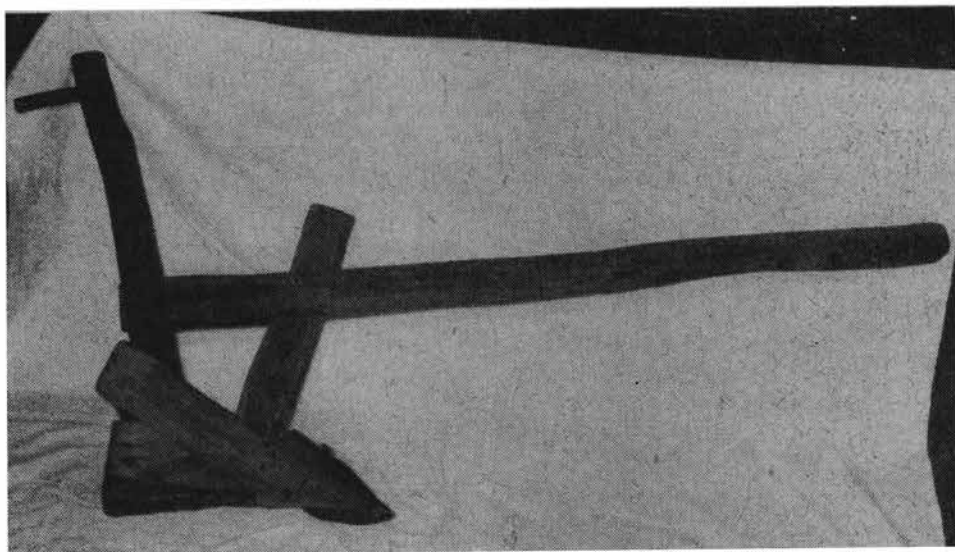


Mapa rádel, jeho názvů a termínů pro kleče (Podle výzkumů J. Kramaříka z r. 1966)

Při srovnání obou map poznáme na první pohled, že se v základě shodují, i když historickou mapu Petráňovu musíme přijímat s určitou rezervou, protože jednak bere do určité míry v potaz i pozdější etnografický materiál a operuje s pouhými názvy rádel, což však neubírá na její ceně a na velkém úsilí, které její autor vynaložil na prozkoumání historických dat.⁴⁾

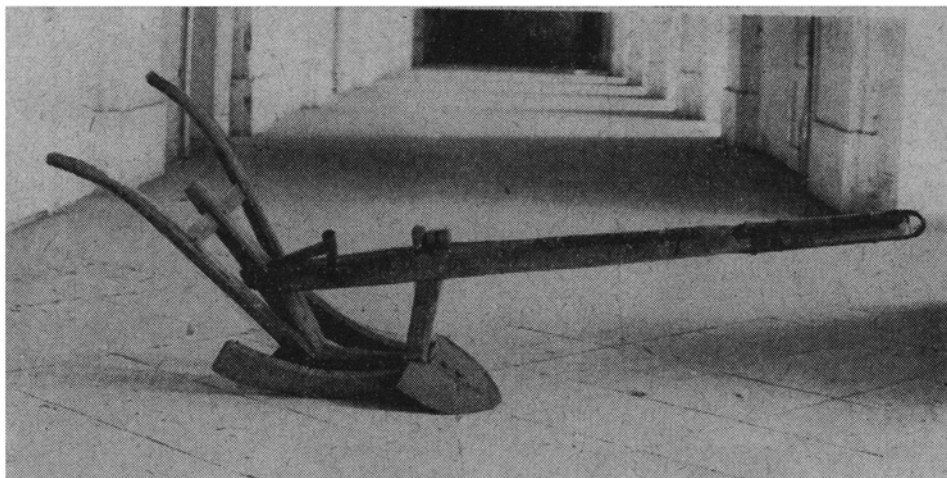
Nezbytným doplňkem uvedeného makrokartografického studia jevů tradičního zemědělství, stejně tak jako jiných jevů, je studium mikrokartografické. Ba lze říci, že mikrokartografické studium má z hlediska metodického veliký význam, protože nám na jedné straně umožňuje zjistit v určitých případech přesně

rozhraní jevů, někdy opět řešit složité otázky existence kulturních jevů ve styčné či přechodné oblasti. Bohužel zatím takových studií je nejen u nás, ale i v mezinárodním měřítku jen málo. Poměrně nejvíce takových výzkumů bylo vykonáno na území Rakouska, Německa a Švýcarska. Příznačné je, že jde většinou o výzkumy v oblastech, kde vystupují do popředí jako hranice určitých jevů předěly přírodní, zejména vodní toky a pohoří. Podobný výzkum třeba provádět ovšem od vesnice k vesnici a dbát všech průvodních okolností. U nás jsem vykonal takový výzkum v Pošumaví v otázce rádel a bran,⁵⁾ částečně v Brdech⁶⁾ a na jiných místech.



1 a, b Berounské rádlo s jednou klečí. Okresní vlastivědné muzeum v Berouně. Archiv ÚEF ČSAV v Praze. Foto S. Šulc.

V poslední době jsem provedl podobné mikrokartografické studium na rozhraní středních a západních Čech, a to na Rakovnicku, Zbirožsku, Rokycansku, Radnicku, na Kralovicku a v oblasti na sever a severovýchod od Plzně. Podnětem k němu byla snaha zpracovat v terénu dosud neznámou oblast, pokud jde o typ rádel mezi Plzeňskem a Berounskem a na sever a na jih od tohoto území. První průzkum jsem učinil v přímém sousedství Plzně, od města směrem severovýchodním, a to v Dolanech a sousedních obcích. Podle údajů pozemkových knih a jiných archívních dokladů, ovšem až z doby poměrně mladé, z minulého století, uváděl se pro toto území vedle pluhu h á k ; dalo se tedy podle samotného názvu pro orebné nářadí očekávat, že zde pravděpodobně půjde o tzv. percák, který byl v jiných částech Plzeňska rozšířen. Ale zatím jsem se při výzkumu přesvědčil, že se pod názvem h á k skrývá typ tzv. středočeského či podle Mehlera berounského rádla, tedy rádla plazového.⁷⁾ Protože starší historické



2. Středočeské rádlo z Bušovic, okr. Rokycany. Depozitář národopisného oddělení Západočeského muzea v Plzni (Kladruby).
Archív ÚEF ČSAV v Praze, foto J. Pohořelický.

doklady pro tuto oblast mluví jen o pluhu, vyslovil jsem názor, že jde patrně v tomto případě o posun středočeského rádla do zmíněné oblasti teprve v novější době a že tento posun se udál pravděpodobně v souvislosti s pěstováním brambor;⁸⁾ tato domněnka se výzkumem ještě posílila na základě jiných skutečností, o kterých pojednáme v dalším textu. Současně jsme provedli další zběžný výzkum severním směrem až k řece Střele, která tvoří v jednom svém úseku jižní hranici dalšího typu, tj. percáku, jak také dále uvidíme. Téměř v současné době získalo národopisné oddělení Západočeského muzea vzácné exponáty středočeských rádel ze sousedních vesnic. A tak jsme během roku 1966 přikročili k podrobnému výzkumu v celé jmenované oblasti, téměř od vesnice k vesnici, abychom získali přesný obraz geografického rozšíření středočeského rádla i sousedního percáku; soustředili jsme se přitom především na území, kde se oba dva

typy stýkají nebo i překrývají. Všimli jsme si jak konstrukce, tak funkce těchto typů rádel a současně jsme věnovali pozornost i názvosloví, jehož rozbořením jsme došli k zajímavým a, jak se domníváme, i k historicky závažným výsledkům.

Středočeské rádllo či podle J. Mehlera berounské je variantem tzv. českého rádllo, které se rozprostírá na veliké ploše českých zemí od středu Čech směrem jihovýchodním do západní poloviny jižní části Moravy. Je to typický symetrický orebný nástroj čtyřúhelníkové konstrukce vyznačující se vysokým a poměrně úzkým plazem vpředu šikmo seříznutým, k němuž je připevněna radlice; k plazu jsou připojeny dva menší odvaly ve tvaru křídélek, podle něhož nesou i název. Slupice rádllo je předkloněná, tj. má svůj horní konec šikmo vpředu; kleče bývají zpravidla v nové době dvě, ve starší době jen jedna.⁹⁾



3. Detail plazu středočeského rádllo v současné době.
Archív UEF ČSAV v Praze, foto J. Brodská.

Nejstarší popis rádllo ve středních Čechách s příslušným vyobrazením podal J. Mehler a nazval je rádllem berounským.¹⁰⁾

Autor udává nejprve názvy součástí k vyobrazení, a to vedle německých i české, které znějí: plaz, slupice, kleč, násada, náhradník (německé Keile nepřekládá), dále rozhony a hřídél (bez překladu zůstává také Zapfen, tj. ručička na kleči; na tabuli je znázorněno totiž rádllo s jedinou klečí). V další partii popisuje Mehler jednotlivé součásti oradla a uvádí jejich rozměry. Dále se zmiňuje stručně o používání tohoto rádllo. Nejprve píše, že se rádllo hodí nejlépe k práci na svazích, v kamenito-písčitéch a suchých pozemcích, které se rádllem mísí nebo křížově orou, aby se půda, která zůstala nedotčena po úhorové orbě, pluhem podmítla (zvedla) a kořání přišlo na povrch, přičemž autor odkazuje čtenáře na způsob orby znázorněný na tab. XVI.

Dále říká Mehler, že radlice leží asi v úhlu 30° svým hrotem k poyrchu a že u berounského rádla se používá velmi zřídka krojidla.

Mehler tedy vlastně zachytil ve své knize původní funkci rádla ve středních Čechách, používaného ještě k přípravě pole na pěstování obilí. Jeho berounské rádlo je pomocným náradím sloužícím na přeorávku pole, jak tomu bylo ve starších dobách obecně. Jeho poslední připomínka, že berounské rádlo je jen velmi zřídka opatřeno krojídlem, nevylučuje možnost kladnou; to by pak ukázovalo na jeho širší a ještě větší význam v orbě. Ale zmínka je tak obecná, že z ní širších závěrů vyvozovat nemůžeme. Je však charakteristické, že Mehler nepíše ještě o významu rádla při pěstování brambor.



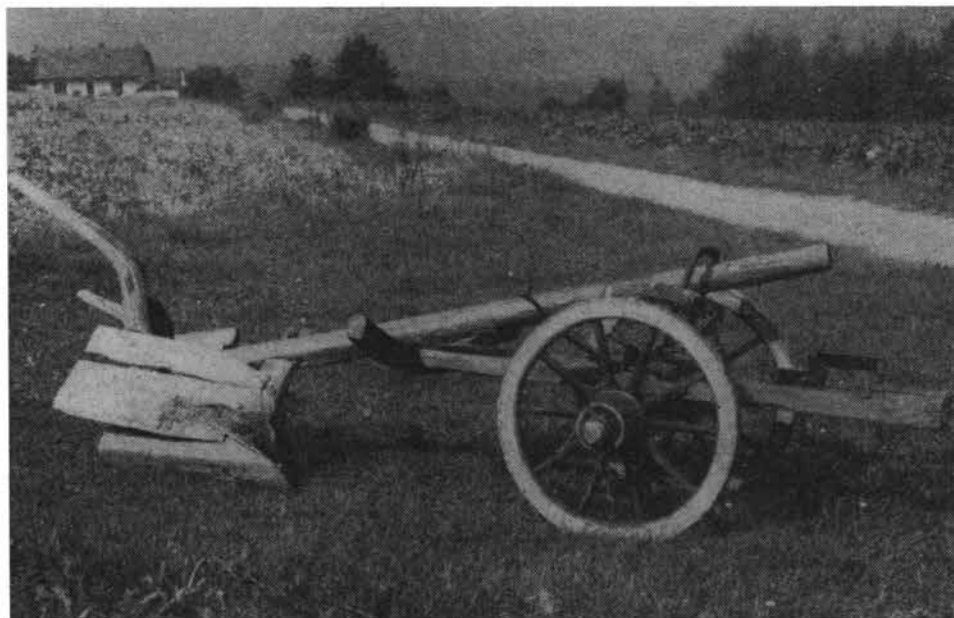
4. Detail středočeského rádla. Pavlíkov, okr. Rakovník.
Archív ÚEF CSAV v Praze, foto J. Brodská.

Škoda jen, že ze spisu Mehlerova nemůžeme vyčíst přesnou lokalizaci; podle terminologie, jejíž pramen zdá se být dost individuální, dalo by se usuzovat spíše na jižní část tehdejšího Berounského kraje, ale jisté to není.

Není sporu o tom, že rádlo popsané a vyobrazené Mehlerem nám představuje oradlo, jakého se používalo daleko dříve k přípravě půdy pro pěstování obilí. Ale záhy, pravděpodobně již v prvních desetiletích 19. století, začalo měnit od základu svoji funkci. Zatímco v přípravě půdy pro obilí pomalu ztrácelo na významu v souvislosti se zaváděním moderního dokonalejšího náradí, počalo se uplatňovat při kultivaci brambor¹¹⁾ a jejich vyorávání. A díky tomu se nám zachovalo až do současné doby, stejně jako jiné druhy a typy českých rádel. I když, jak dále uvidíme, ve spojitosti s touto změnou funkce došlo během doby k nejrůznějším úpravám, přece jen v podstatě se konstrukce i forma příliš nezměnila.

Podobně tomu bylo, i když v jiných vývojových a územních souvislostech, s jeho západním a severním sousedem — percákem.

Percák je představitelem skupiny bezplazových rádel čili háků, které se nám zachovaly v severní části českých zemí. Percák zaujímá jejich západní oblast, jdoucí v širokém pruhu od Krušných hor směrem jižním až na jih od Plzně a Domažlic, kde se stýká s nákolesníkem.¹²⁾



5. Středočeské rádlo připravené na vyorávání brambor. Koryta, okr. Plzeň - sever. Archiv UEF CSAV v Praze, foto J. Kramařík.

Dříve než se budeme však zabývat jeho geografickým rozšířením a historií, řekněme si stručně, stejně jako v předešlém případě, několik slov o jeho ustrojení. Percák se vyznačuje charakteristickou pracovní částí, skládající se z šikmo dopředu dolů jdoucího sloupku, který někteří badatelé označují jako klečový a pojmají proto percák jako typ s klečovým sloupkem;¹³⁾ ten nese na konci lopatovitou nebo čtyřúhelníkovou radlici a po stranách široké dlouhé odvaly poněkud prohnuté na vnější straně, připomínající velikou radlici nebo lopatu. Držadla jsou rovná, dlouhá, připevněná na stranách hřídele jedním koncem, jdou dozadu šikmo vzhůru a jsou spojena se sloupkem pomocí dřevěné příčky. S hřídelem je spojen sloupek také šikmou vzpěrou, která má vedle funkce stabilizační i funkci regulační.

Podobně jako tomu bylo v předchozím případě, také pokud jde o percák, existuje jeho nejstarší popis v díle Mehlerově; následuje bezprostředně za popisem berounského rádla.¹⁴⁾ Příznačné je, že Mehler neuvádí české názvy součástí percáku; snad to svědčí o tom, že na konci 18. století neproniklo toto

oradlo mezi české obyvatelstvo, což by mohlo být dost pravděpodobné, zato popis percáku je velmi důkladný a obsahuje i příslušné rozměry. Nejvíce pozornosti věnuje Mehler radlici, o které říká, že se ostří, je-li v poli hodně pýru, a dále, že radlice společně se sloupkem svírá s povrchem země úhel 30° , který se ovšem pomocí vzpěry a dalších úprav dá různým způsobem měnit.

Co se týče používání percáku (v tomto oddílu používá přímo názvu Pärzhaaken), píše Mehler, že koná nejlepší služby na písčitéch půdách, pokud nejsou kamenité. Kromě toho se zmiňuje, že se tohoto nářadí používá často bez jedné odvalové desky, tedy jako pluhu, na dělání rozhonů mezi záhony, naopak opatřeného oběma křídly, tedy jako háku, k vyštěřchávání brázdy. K seťové orbě se oralo podle Mehlera percákem bez odvalových desek a upevňovacích pásků na ně, a za radlici se dávala deska na vzpěru tak, aby se země klopila na jednu stranu; tedy i v tomto případě se mohlo orat percákem jako pluhem.



6. Středočeské rádlo na zaorávání brambor. Třimany, okr. Rokycany.
Archív ÚEF ČSAV v Praze, foto J. Brodská.

Opět je příznačné, že se tu Mehler vlastně zmiňuje jen o užití percáku při pěstování obilí, ačkoliv stejně jako v předchozím případě tato jeho funkce během doby zanikla a percák se stal specializovaným oradlem při pěstování brambor a také chmele, v kteréžto funkci se zachoval do současné doby, i když zase s různými úpravami. Tolik prozatím o obou oradlech, která spolu sousedí v oblasti poříčí Střely a Berounky.

Řekněme si nyní několik slov o tom, jak vypadá dnešní situace ve vytčeném území, respektive, co nám říká národopisný materiál.

Středočeského rádla a percáku se používá dnes především, jak již řečeno, při pěstování brambor, a to především na z a v o r á v á n í, p ř i v o r á v á n í č i n a v o r á v á n í a n a v y v o r á v á n í. Obvyklý postup byl a je asi tento: Na podzim se pole, obvykle po ovsu nebo pšenici, p o d m í t l o. Poté se na pole

navezl hnůj a do zimy nebo brzo po zimě zaoral; po ovsu se obyčejně dávala chlévská mrva, po pšenici se pole přihnojovala umělými hnojivy, zvláště draselnou solí. Z jara se udělaly pluhem nebo hákem řádky a do nich se nasázely brambory. Po sadbě se pole projelo rádlím a brambory se zaklopily. Po vzklíčení brambor se pole vláčelo branami, rozvlíkalo se, aby se rozrušil půdní škraloup. Když brambory vzrostly a ukazoval se plevel, vodvoraly se, vovoraly se, proštrejchly se pluhem nebo železným ploužkem (bez odhrnovačky) a pak se přivorávaly, vyštrejchávaly, tedy okopčily rádlím. Nakonec se rádlím vyvorávaly. Naznačený postup měl jen menší místní odchylky a zachovával se jak při práci středočeským rádlím, tak percákem. V oblasti, kde se oralo oběma rádlí, dávala se určitému



7. Zaorávání brambor na jaře 1966 v JZD Třimany, okr. Rokycany.
Archív ŮEF CSAV v Praze, foto J. Brodská.

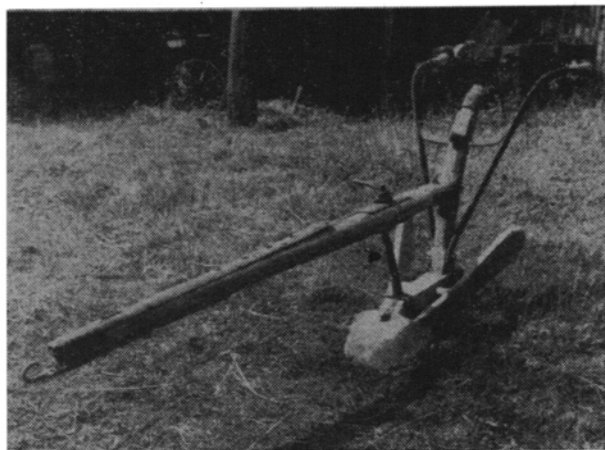
typu při rozličných pracích přednost; tak např. se tvrdí, že naorávku je výhodnější provádět percákem, zaorávání plazovým rádlím, v některých vesnicích se doporučuje pro vyorávání spíše percák v speciální úpravě, o níž se ještě zmíníme. Kromě toho existují rozdíly v používání jednotlivých typů pro rozličné druhy půd v této oblasti; percák byl vhodnější pro půdy hlinité a zamokřené pozemky, což hrálo úlohu již při jeho vzniku. Vedle toho však hrála při výběru rádlí ve vesnicích, kde se používalo obou typů, úlohu i individuální oblíba, rodová tradice nebo jiné faktory.

Podle zpráv z tradice a z literatury se zdá, že pracovní postup, který jsme v předešlém textu popsali, je dosti starého data a sahá možná až do počátku druhé poloviny minulého století.¹⁶⁾

Z ústního podání nám však není známo, že by se rádlím používalo jako univerzálních ořebných nástrojů ve starší době pro pěstování obilí a i starší způsoby kultivace brambor nebyly vykonávány jen pouhým rádlím, jako snad tomu bylo

v některých oblastech západních a severozápadních Čech.¹⁷⁾ Naopak národopisné zprávy potvrzují, že rádllo bylo od poloviny minulého století nástrojem specializovaným, a to poměrně úzce specializovaným.

Nyní k otázce ustrojení rádel a jejich terminologie. V předešlém textu jsme řekli, že v zásadě jak středočeské rádllo, tak percák od doby Mehlerovy po konstrukční stránce se nezměnily. Ovšem určité změny tu nastaly. Pokud jde o berounské rádllo, nejpodstatnější změna proti vyobrazení v Mehlerově díle, jež ovšem nemuselo pro tuto dobu být univerzálním dokladem, spočívá k připojení radlice k plazu, v úpravě radlice samé a v držení oradla. V prvním případě je změna v tom, že na rádlu není již ona dřevěná násada nesoucí radlici pomocí tuleje a spojená se slupicí, ale že místo ní je na prostředku přední skosené, tentokrát odhora až dolů, strany plazu železný pásek, na který se radlice připevňuje šroubem. Proto radlice postrádá tulej, je vydutá a poněkud širší,



8. Středočeské rádllo novější úpravy. Všetaty, okr. Rakovník.
Archív ÚEF ČSAV v Praze, foto J. Brodská.

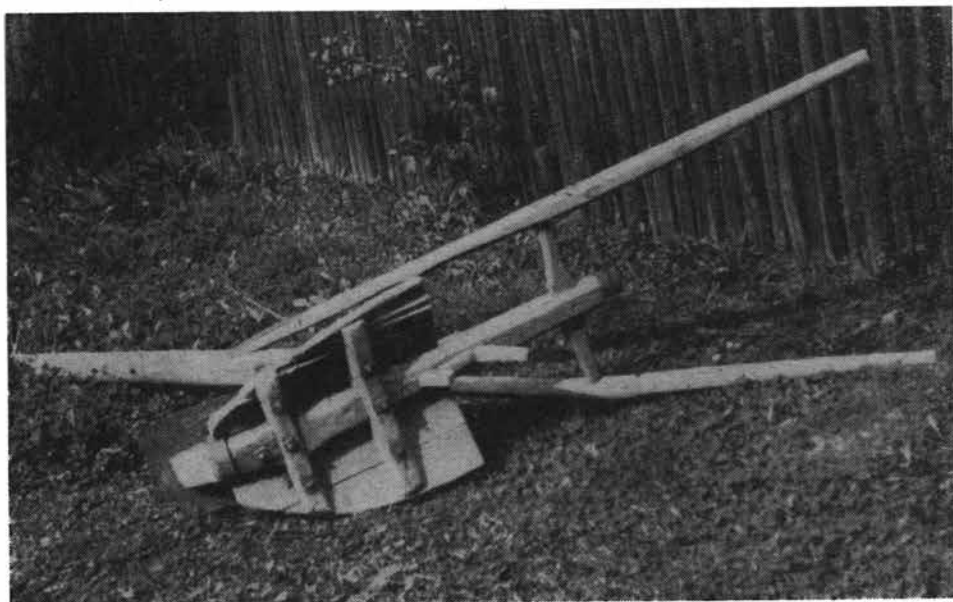
nemá dva horní výčnělky, ale tvar rovnoramenného trojúhelníka se zaoblenými rameny. Někdy bývá radlice na horní straně vykrojena pro slupici. Střední část radlice je obvykle zesílena nebo mírně zvednuta vzhledem k připojení na železný pásek. Tato změna souvisí jistě se změnou funkce náradí; rádllo Mehlerovo stačilo jistě na přeorávku, ale stěží by již vyhovovalo novým požadavkům.

Z tradice jsem vzpomínku na dřevěnou násadu zachytil v Hlohovicích, kde mi hospodář z č. 3 vyprávěl, že se na podobné rádllo ještě dobře pamatuje; oralo se prý s ním do první světové války. Určitou kontinuitu jsem zjistil v obci Čilé, kde na jednom zdejší „háku“ nebyl železný pásek veden na horní stranu plazu, jak tomu bývá dnes u některých rádel, ale v zúžené formě byl zvednut od horní přední hrany plazu, procházel otvorem ve slupici a končil blízko za ní.

Otvory na přišroubování bývají obvykle dva, jako je tomu na násadě Mehlerova berounského rádllo, někdy i tři pro regulaci hloubky; upevnění radlice se děje zpravidla dvěma šrouby, někdy i jedním.

I připojení odvalů k plazu je dnes jiné než u Mehlera. Vcelku lze říci, že veliké množství současných rádel zachovává křídlovitý tvar ohrnovaček, jsou však trochu delší, zasahují až za plaz. Podle potřeby se zvyšují přidáním prkna nebo nahrazením prknem vůbec. Křídla bývají k plazu připojena tím způsobem, že vpředu k němu bezprostředně přiléhají pomocí hřebíků nebo šroubů, další spoj je provedena dřevěnou příčkou procházející horní částí plazu před sloupkem na kleče a další dřevěná příčka probíhá za tímto sloupkem nad vrchní stranou konce plazu. Pokud je na rádle odvalové prkno, je někdy připojeno pohyblivě panty ke slupici a vzadu se reguluje rozpětí rozhonů pomocí železných pásků opatřených dírkami a železným kolíkem, jak je tomu u mladších železných ploužků. Z toho důvodu jsou někdy křídla z železného plechu.

Slupice, její tvar, sklon a regulace se celkem nezměnily. Jen klínek někdy u ní chybí a v řadě případů se setkáme i se slupicí železnou.



9. Detail percáku. Kozlany, okr. Plzeň - sever.
Archív ÚEF ČSAV v Praze, foto J. Kramařík.

Výrazná změna nastala však, jak již uvedeno, v ustrojení klečí. V terénu jsem ani v jednom případě již neviděl středočeské rádle s jednou klečí, jak je vyobrazeno v díle Mehlerově. Ani nejstarší informátoři se ve zkoumané oblasti na podobné rádle nepamatují. Zním jen jediný doklad tohoto druhu, a sice z muzea berounského,¹⁸⁾ který se pravděpodobně netýká oblasti, ve které jsme pracovali.

Tento silnější, mírně nahore dozadu zahnutý sloupek zůstal ovšem i při nových úpravách zachován, téměř ve své staré podobě, ale bez ručičky a stal se i základem nové konstrukce držení. K němu byly přidány zahnuté rukojeti,

kteřé dole byly začepovány do plazu v těsné blízkosti sloupku, ba někdy s ním dole přímo splývaly; pokud byl sloupek silnější, byly dole do něho a do bočních stěn plazu zasazeny a ve všech případech spojeny nahoře obvyklou příčkou. Podobnou úpravu známe i u nákolesníku, zejména z níže položených částí jihozápadních Čech s těžšími půdami. Příznačné je, že u českého rádlu vystupuje starší typ s jednou sochou ještě dnes na Českomoravské vysočině a jejích předhořích; nová úprava, která se rozšířila na západ od Berounska, souvisí patrně s celou historií tohoto rádlu zkoumané oblasti.



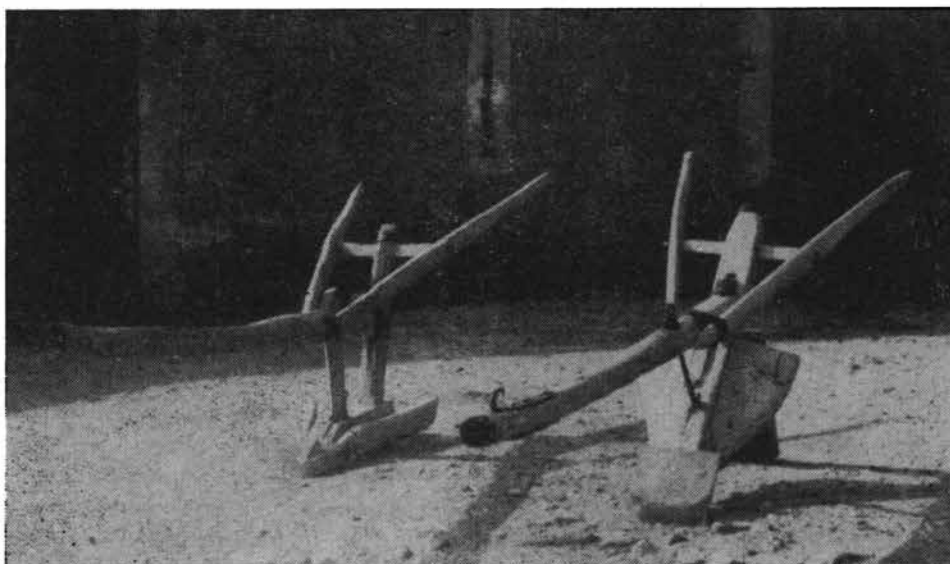
10. Percák. Pavlíkov, okr. Rakovník.
Archív ÚEF CSAV v Praze, foto J. Brodská.

Tvar hřídele se nezměnil a nezměnilo se ani jeho upevnění v zadním sloupku klíny, které slouží pro regulaci. Vůbec regulace klíny se používá ještě dodnes a proto nezdá se mně vůbec oprávněný názor J. Peiskera, který píše, že všechny regulační elementy nebyly již v jeho době nutné, protože otvory pro potykač na hřídeli měly tutéž funkci, a že vlastně regulace klíny byla residuem z oné doby, kdy berounské rádllo bylo ještě houpavým hákem, jehož hřídel postrádala otvory.¹⁹⁾ Regulace klínováním je totiž dodnes výhodná pro orače a dá se jí dosáhnout daleko větších nuancí, než pouhým zkracováním nebo prodlužováním hřídele.

Svoji starou podobu si udržel beze sporu také plaz; zůstal do dnešní doby úzký a vysoký. Úzký proto, aby bylo tření zmenšeno na nejmenší míru; přesto ho během doby opatrovali hospodáři stále více a více železným plechem, kterému se říkalo rovněž plaz, na spodku, na patě i na bočních stěnách. Vysoký proto, že výška souvisela se sklonem radlice, který byl vhodný i pro práce při pěstování brambor.

V novější době přibývalo neustále více železných součástí. Především kleče se hotovily z železných prutů, které se připojovaly k zadnímu sloupku; na konci měly takové kleče dřevěné ručičky. O železných odhrnovačkách jsem se již zmínil. Tak se pomalu staré berounské rádlo připodobňovalo železnému ploužku, který s ním geneticky souvisel.

Pokud jde o terminologii středočeského rádla ve zkoumané oblasti, setkali jsme se s těmito názvy: Celek má název hák. Jen na vlastním Berounsku setkáváme se s názvem rádlo. Obecné jsou termíny plaz a hřídlel. Názvu plaz, jak jsme si řekli, používá se někdy i pro plech na spodku a bočních stěnách plazu. Také název slupice je obecný pro lištu spojující hřídlel s plazem, vedle toho se vyskytují tvary odvozené od téhož základu — slupka,



11. Percák a středočeské rádlo na dvoře č. 25. Dřevce, okr. Plzeň-sever.
Archív ÚEF CSAV v Praze, foto J. Kramařík.

stupka (Radnicko), spojka (někdy na Rakovnicku), sloupek v odplazu (Dolany a okolí). Vyskytují se případy, kdy má název přední slupice a název zadní slupice se dává sloupku nesoucímu dvě zahnuté kleče, jinak tento sloupek dnes nějakého samostatného názvu nemá. Zahnutým drždálům se říká na většině zkoumaného území, v jeho západní části tíhle, tíhle, těthle nebo tětlice; ve východní části, respektive na severovýchodě nazývají se kleče sochy. Pro železnou pracovní část je na celém území název radlice. Odhrnovačky mají jméno podle svého tvaru na veliké většině území křídla či křídla, na východě v některých případech desky. Obecný je název klín a potykač.

Jak je vidět, terminologie středočeského rádla se v této oblasti liší od terminologie, kterou uvádí ve svém díle J. Mehler. Ale, jak ještě dále uvidíme, je

pravděpodobně terminologie rádla úzce spjata s jeho novodobou historií, respektive svědkem jeho rozšíření z Berounska do západních Čech.

Ve vývoji percáku, který je zastoupen v severní části zkoumaného území a na jihu Rakovnicka a tvoří se středočeským rádlem smíšenou oblast, došlo, alespoň ve srovnání s vyobrazením u Mehlera, k daleko menším změnám. Ba lze říci, že jsou to změny zcela minimální. Hlavní odchylka je snad v tom, že vzpěra spojující sloupek s hřídlel je dnes železná, jinak výroba těchto oradel, která ještě v současnosti existuje, stejně jako výroba středočeského rádla, drží se starého vzoru. Určité rozdíly jsou také v tom, že se používá k jednotlivým orbám různých druhů radlic; nejobvyklejší je tvar malé lopatky. K vyorávání brambor se používá radlice nahoře opatřené tzv. v i d l i c í, tj. jakýmsi hřebenem z krátkých prutů železa. Také odvaly jsou téhož tvaru jako u Mehlera, při určitých úkonech, jako při odorávání se dávají pryč. Také regulace se provádí jako za časů Mehlerových. Vše svědčí o tom, že percák, který v době svého vzniku byl již náradím specializovaným, nevyžadoval nijakých velkých změn.

Celému oradlu se říká h á k, ale také p e r c - h á k nebo š p e r c - h á k. Železná pracovní část se nazývá všeobecně r a d l i c e, odvaly k ř í d l a či k ř í d l a. Sloupek nemá zvláštního jména, jen občas se mu říká s l u p i c e, kterýmžto termínem se někdy označuje také vzpěra mezi sloupkem a hřídlelem, jindy se této říká s p o j k a nebo h l a v a; v mnoha případech však místní obyvatelé neznají speciálního výrazu. Všeobecný název je h ř í d e l. Zajímavý je rozdíl v názvu držadel. Na západním okraji zkoumané oblasti, na sever od Střely a Berounky, se jmenují t i h l e nebo t ě h l e, dále na východ, na Rakovnicku, s o c h y. I zde, jak vidíme, jde patrně o zajímavé svědectví historie místního orebného náradí.

Zeměpisné rozšíření obou typů rádel a jejich terminologie skýtá nám řadu zajímavých problémů. Za prvé je pozoruhodné, že percák ve zkoumaném území nepřekračuje na jih dolní tok Střely a od místa jejího vtoku do Berounky pravý břeh této řeky. Ojedinelé případy, jichž je minimálně, nemění nic na této skutečnosti. Přitom třeba znovu připomenout, že na západ od naší oblasti zasahuje rozšíření percáku daleko na jih. Zejména výraznou hranici tvoří řeka Střela; její dolní tok je totiž hranicí mezi používáním percáku na levobřežní straně a středočeského rádla na pravobřežní. Poněkud jiná situace je v případě Berounky; na jih od ní, asi mezi Liblínem a Skryjemi, se používá pouze plazového rádla, na sever se táhne oblast, kde se používá obou typů. Ve východní části zkoumaného území na sever od jmenované řeky je opět oblast středočeského rádla s menším výskytem percáku, spíše již sporadickým.

Byl tedy dolní tok Střely a od jejího vtoku pak Berounky především ostrou hranicí jižního zásahu percáku. Není to případ ojedinelý, kdy vystupují takto vodní toky jako předěly tradičních jevů lidové kultury. Uvedl jsem některé příklady z našeho území; řada jich je známa ze zahraničí, kde podobná otázka byla i podrobně studována.²⁰⁾

Ukazuje se, že velké vodní toky měly spíše roli integrační, zatímco diferenční úlohu hrály spíše menší řeky, proudící v úzkých, sevřených údolích, jako právě v našem případě Střela a Berounka. Ovšem tuto korelaci nelze nijak ge-

neralizovat, nýbrž je třeba vycházet vždy znovu a znovu od konkrétních případů s přihlédnutím zejména ke všem historickým podmínkám, které byly často hlavní příčinou podobného úkazu.

Vedle toho však tu máme co dělat i s rozhraním terminologickým. Berounka v krátkém úseku, jak vidět na přiložené mapě, je jižní hranicí názvu socha pro kleč; území tohoto názvu jde na sever, táhne se na východ a u Čilé opět pokračuje Berounku na jih. V západní části zkoumaného území, jak již stručně poznamenáno, je obvyklý název tíhle, těhle nebo těhlice, a to jak v oblasti stře-dočeského rádla, tak pereáku, ve smíšené oblasti přichází tento název celkem jen ojedinele. V ní převládá název socha.

Věnujme nyní trochu pozornosti první otázce. Nejdříve zkoumejme význam těchto přírodních předělů jako takových. Především je třeba zdůraznit, že jevy tradičního zemědělství měly v minulosti a mají ostatně ještě v dnešní době mnohem větší vztah ke svému místu než řada jevů jiných. To je dáno mnoha faktory — místními klimatickými a půdními poměry, flórou, faunou atd., a celým zemědělským systémem, který se vytvářel v určitém místě po staletí. Víme, jakou sílu a odolnost měly ustálené zemědělské soustavy za feudalismu, které se teprve pod nesmírným tlakem výrobních sil a vztahů kapitalistických rozrušily, ale přece v řadě jednotlivých jevů přežily. Zemědělská technika a rytmus práce udržoval se po celá staletí téměř beze změny. A když během doby došlo ke změně, k novému vynálezu, přizpůsobovali jeji rolníci místním podmínkám a možnostem. To je jedna z příčin, proč si udržely v tomto ohledu svůj význam i přírodní předěly. Nebylo třeba se nikterak starat v rámci naturálního a extenzivního hospodářství, co je v sousedství, zvláště když to bylo sousedství nesnadno dostupné, sousedství za nějakou přírodní překážkou. Scházely k tomu ekonomické popudy a možnost experimentovat — celá feudální ekonomika tomu bránila. Teprve rozvoj kapitalistických výrobních sil a vztahů rozbil tyto překážky. Ale přece se jen všude stejně nemohla vázanost k přírodním podmínkám porušit, ale spíše ji bylo možno využít nebo pozměnit. Proto se i za kapitalismu udrželo množství starších osvědčených praktik i nástrojů, nebyly-li tu lepší, nebo se staré nástroje přizpůsobovaly novým podmínkám ve shodě se staršími zkušenostmi a znalostmi půdy. Zkrátka a dobře, prostý zemědělec přijímal pokrok stále v určitém rámci vybudované tradice, vzhledem k finančním a vůbec hospodářským možnostem svého podniku. A to mělo bezesporu i vliv na zachování starých hranic určitých způsobů práce a typů náradí.

S přírodními předěly souvisely v mnoha případech i hranice historických oblastí, zejména horstva a vodní toky hrály v tomto ohledu významnou úlohu.

Dolní tok Střely a od jejího vstoku Berounka byly odedávna hranicemi mezi Rakovnickem a Podbrdskem. Hranice kraje Rakovnického šla sice poněkud jižně v určité době od Berounky, ale toto administrativní vytyčení hranice, dané feudální držbou, neubralo jistě nic na významu předělu, jaký obě jmenované řeky v dřívějších dobách měly, ani ve smyslu politickém.²¹⁾ Zdá se, že ve zkoumaném území byl dolní tok Střely a tok Berounky lemovaný po obou stranách lesy, které tu dodnes zabírají poměrně značnou plochu, patrně čím dál do minulosti výraznou hranicí správní i kulturní.

Do jisté míry byla tato hranice i určitou geomorfológickou hranicí, což lze sledovat nejzřetelněji na rozšíření pěstování chmele. Na pravém břehu Berounky pěstuje se chmel pouze v okolí Podmokel, dále na jih již nezasahuje. Naproti tomu na levém břehu začíná chmelařská oblast táhnoucí se pak k severu. To bylo asi také příčinou, proč se na levém břehu ujal takovou měrou percaák směřující sem z Žatecka, kde se uplatnil v boji proti neobvyklému škodlivému vlhku na poli i na chmelnicích.²²⁾ Byly to tedy i půdní poměry, které přispěly asi dosti záhy k oblibě percaáku na sever od Berounky. I dnes si chvály hospodáři toto orebné náradí z naznačeného důvodu.

Byl to však i historický vývoj samého zemědělského hospodářství, který měl vliv na rozšíření určitých typů rádel v této oblasti a na vytvoření zvláštních podoblastí, a nakonec i na zvláštní postavení starého přírodního a kulturního předělu, jakým byl dolní tok Střely a Berounka od jejího soutoku s jmenovanou rekou.

Zajímavé je pro tento účel srovnání dnešního stavu s výsledky studií J. P e t r á n ě²³⁾ Na jeho mapě základních oblastí oradel (kromě pluhu) na přelomu 16. a 17. století v Čechách²⁴⁾ vidíme, že naše oblast leží vně naznačených typů. Jen o severovýchodním sousedství se autor zmiňuje; poukazuje na rozdíl mezi severními vesnicemi někdejšího panství křivoklátského (okolí Lužné aj.) a vesnicemi západní části panství buštěhradského. Zatímco v písemném materiálu prvních se vyskytuje název r á d l o, v druhém případě h á k. Autor z toho vyvozuje, že zde máme co činit i s rozdílem typovým.²⁵⁾

Je sice pravda, že písemný materiál nemůže někdy ve starší době být nejlepším svědectvím pro tuto otázku, ale v součtu mnoha případů je dostatečným vodítkem.

I archívní materiál z 18. století nám z oblasti na jih od uvedeného předělu jmenuje jen pluh, obvykle v tvaru p l o u h, a pokud vím, je tomu podobně i na sever od tohoto předělu. Ale z první poloviny 19. století máme již četné doklady názvu hák v pozůstalostních spisech panství zbirožského.²⁶⁾

Všechno ukazuje na to, že se středočeské rádló začalo na západ od Berounska šířit s největší pravděpodobností v souvislosti s pěstováním brambor, a to zejména asi v první polovině 19. století. Už sám název hák, kterého se v této nové oblasti dodnes důsledně používá, ukazuje jistě na novou dobu; název sám byl patrně jako technický výraz přejat z české formy tehdy velmi rozšířené a souvisící s německým Haken, používaného obecně pro lehčí orebné náradí nejrůznějších forem.

Na ostatní součásti přešlo staré názvosloví pluhu, který byl předtím jediným orebným nástrojem v tomto kraji. Tak např. termín r a d l i c e, který v českých zemích, ale i jinde u Slovanů značí především železnou pracovní část pluhu.²⁷⁾ Dále je to pak termín t í h l e či t ě h l e, který je znám z veliké oblasti západních Čech, od našeho území směrem západním až na Domažlicko²⁸⁾ a uvádí jej již Jungmannův slovník²⁹⁾ jako charakteristický pro Plzeňsko. Tento název stejně tak přešel na sever od Berounky a Střely v západní části zkoumaného území na drždla percaáku.

-Ve zkoumané oblasti na jih od Berounky vypadala tedy situace asi takto: V dřívější době, patrně až do 19. století, byl zde s největší pravděpodobností hlavním a jediným orebným nářadím záhonový pluh, jak o tom svědčí pozůstatovní inventáře usedlostí. Koncem 18., hlavně však v první polovině 19. století, se sem v souvislosti s pěstováním brambor rozšířilo ze sousedního Berounska tamější plazové rádllo, jehož součásti byly pojmenovány podle podobných součástí starého dřevěného pluhu. Nový tu mohl být název k ř í d l a pro odhrnovačky, který velmi názorně vystihuje jejich tvar. Chybí zcela termín n á h r a d n í k, který je typickým označením radlice českých plazových rádel, tedy českých rádel v užším slova smyslu, i nákolesníku.

Poněkud složitější se nám jeví problém terminologie percáku z hlediska historického. Jde zejména o otázku označení držadel, kterým se na sever od Berounky až na nejzápadnější část říká s o c h y. Víme totiž, že název socha pro držadlo přichází u českých rádel, které měly původně jednu kleč, a velmi úzce souvisí s tím, co o něm říká V. M a c h e k,³⁰ že totiž znamenal především slabší kmen nahoře s pahýlem po větvi; právě podobný tvar měla socha nákolesníku i středočeského rádla. Tento název pak přešel i na novou úpravu středočeského rádla, v níž socha se stala opěrným sloupkem pro držadla, kterým se nyní říká taktěž sochy. Tento název se objevuje již ve spise Mehlerově, Michnově, u Jungmanna atd. Přítomnost tohoto názvu u oradel v jižní části Rakovnicka a dále na východ by mohlo svědčit, že zde tedy bylo původně nějaké plazové rádllo, nejpravděpodobněji středočeské, jak se domnívá i Petráš. Znamenalo by to, že tedy stará oblast středočeského rádla překročila tu na sever od Berouna Berounku, respektive tvořila již dávno s Berounskem oblast jednoho rádla. Ale název socha, jak víme, je označení i držadel na percáku ve smíšeném území a i dále na sever, kde se již užívá skoro výhradně percáku, přičemž lidová tradice říká, že percák byl tu dříve než středočeské rádllo, které se tu nazývá hákem. Tento problém, jistě velmi složitý, bude možno rozřešit s konečnou platností, až bude podrobně prozkoumána terminologie na širším území a bude prostudován archivní materiál z Rakovnicka a Křivoklátska. Domnívám se však, že na Křivoklátsku bude, jak také dosavadní historický materiál svědčí, asi středočeské rádllo staršího původu, zatímco ve smíšeném území, odkud také pochází tradice o novějším původu středočeského rádla, asi jevem novějším.

Bylo by možno uvažovat ještě o novodobém rozšíření názvu socha do oblasti na sever od Berounky, ale to odporuje zkušenostem studia této otázky. Rozhodně však asi starou oblastí středočeského rádla bude Berounsko, kde se vyskytuje termín rádllo pro oradlo a sochy pro držadla a náhradník pro radlici.

Zbývá ještě dodat, že obliba středočeského rádla při obdělávání brambor byla veliká a rádllo se vyskytovalo ještě na západ od naší oblasti, v okolí Plas a Manětína, i když v menší míře než percák. Na samém Berounsku, Hořovicu a Příbramsku však je nacházíme již pořádku, zde je zatlačil do pozadí železný ploužek; zato na pravém břehu Vltavy se používá ve značné míře ještě dodnes. I obliba percáku je dodnes veliká; ve vysloveně chmelařských krajích užívá se již dnes jeho celoželezných úprav.

Těchto několik vývodů, které jsme učinili především na základě terénního studia, ukazuje, že podrobné studium jevů tradičního zemědělství může ještě dnes hodně říci k otázce jejich existence ve starší době, k otázce jejich změn, a může vhodně doplnit studium historické. Současně může takové studium za pomoci kartografické metody dát podnět k řešení dalších problémů, zejména problému šíření, hranic a vývoje kulturních jevů. Taková mikrokartografická práce má posléze i význam metodický, a přispívá k větší objektivnosti národopisné práce. Jde ovšem o jeden z prvních pokusů toho druhu u nás a proto nese i nedostatky, jaké provázejí podobné pokusy.

POZNÁMKY

- 1) Viz např. moji zprávu, *Mezinárodní konference o národopisné kartografii v Záhřebě*, Český lid LIII, 1966, str. 245–247.
- 2) Tato mapa bude s menšími doplňky autora této studie otištěna v svazku Lidová kultura Československé vlastivědy.
- 3) Viz *Zemědělská výroba v Čechách v druhé polovině 16. a počátkem 17. století*, Praha 1963, str. 12.
- 4) Na některé problémy v souvislosti s těmito mapami jsem již upozornil zejména ve stati *Příspěvek k historii českých rádel*, Český lid LII, 1965, str. 321–332.
- 5) Viz studie, *Dva typy starého zemědělského nářadí a jejich severní hranice v Pošumaví*, Agrikultúra II, 1963, str. 41–54; pro dobu přelomu 18. a 19. století a poměry na jednom panství viz *Hospodářské nářadí poddaných na panství týneckém koncem osmnáctého a počátkem století devatenáctého*, Československá etnografie X, 1962, str. 27–44.
- 6) Některé výsledky těchto studií viz *Příspěvek k historii českých rádel*.
- 7) Menší zmínku v literatuře a vyobrazení obsahuje pouze práce M. Karla, *Zemědělství. Plzeňsko*, sv. II, Praha 1938, str. 50 a n., str. 74 a n.
- 8) Viz *Příspěvek k historii českých rádel*.
- 9) O konstrukci a funkci stránce tohoto typu rádla, o jeho širším geografickém rozšíření, vývojových a historických otázkách viz z poslední doby studii F. Šacha, *Soustava oradel Starého světa a zařazení nářadí z Československa*, Vědecké práce Výzkumných ústavů zemědělských, Praha 1963, str. 173–231 a cit. *Příspěvek k historii českých rádel*, kde je též uvedena další literatura.
- 10) Viz *Erste Sammlung der böhmischen Ackergeräthe*, Praha 1784, str. 104–107, vyobrazení na tab. č. IX. Název berounský zvolil podle tehdejšího kraje berounského, jak říká i nadpis: *Der Radlo*. Ein Radhaaken in dem Berauner Kreise.
- 11) Viz např. zmínky v díle E. Michny, *Böhmens Haus- und Landwirtschafts-Geräthe I*, Praha 1826.
- 12) Jeho oblast rozšíření je vyznačena na Sachově mapě; ovšem podobně jako v jiných případech vzhledem k potřebám makrokartografickým.
- 13) Tak např. F. Šach, *Soustava oradel Starého světa* . . . str. 189 a d.
- 14) Viz *Erste Sammlung*, str. 107–110, tab. X.
- 15) V literatuře zachycuje stručně postup práce J. Renner, *Hvozď*, Věstník musejního spolku král. města Rakovníka a politického okresu rakovnického XII, 1922, str. 33 až 56, a M. Karel, cit. práce, str. 74 a d.
- 16) Viz např. z okolí Manětína a Plas zprávu B. Buška, *Rok na selském statku*, rkp., Archiv národopisného oddělení Západočeského muzea v Plzni, inv. č. 30.857, str. 104.
- 17) Jak to např. líčí L. Štěpánek pro západní část Žluticka a pro Kadaňsko ve stati *Po stopách tradičních oradel*, Český lid L, 1963, str. 318–320.
- 18) Toto rádllo má již přišroubovanou radlici na skoseném předku plazu; skosení je však poloviční jako u Mehlera, radlice je starého tvaru, ovšem bez násady, proto tulej nevyvinuta jako v tom případě, kdyby byla na násadě. Podobné připojení radlice staršího tvaru znám na rádle z muzea v Roztokách u Prahy.
- 19) Viz jeho stať *Zur Socialgeschichte Böhmens*, *Zeitschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte* V, 1897, str. 1–92, 329–380.
- 20) Viz zejména R. Weiss, *Sprachgrenzen und Konfessionsgrenzen als Kulturgrenzen*, Laos I, str. 96–118; P. Geiger u. R. Weiss, *Erste Proben aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*, Schweizerisches Archiv für Volkskunde XXXVI, 1937–1938, str. 237–280; E. Burgstaller, *Brauchtumsgebäcke und Weihnachtsspeisen*, Linz 1957; A. van Gen'ep, *Manuel de folklore français contemporain*, I. sv., Paris 1943, zejm. str. 102 a d.; H. Aubin - T. Frings - J. Müller, *Kulturströmungen und Kultur-*

- provinzen in den Rheinlanden*, Bonn 1926; T. Wróblewski, *Wspólne elementy v ludowych kulturach šródkowej Europy*, Poznaň 1964; zajímavá data k této otázce současně s ohledem na jevy jazykové přináší G. Bauer, *Die Eltz als Sprachgrenze*, *Rheinisch-westfälische Zeitschrift für Volkskunde*, N. F. V, 1958, str. 201—228.
- 21) Viz A. Sedláček, *O starém rozdělení Čech na kraje*, Praha 1921, zejména str. 71 a n. a 93 a n.; *Berní rula*, sv. 26, Kraj Podbrdský. Zprac. E. Hradecký, Praha 1952.
- 22) Viz např. R. Braungart, *Die Urheimat der Landwirtschaft aller indogermanischer Völker*, Heidelberg 1912, str. 64 a d.
- 23) Viz *Zemědělské nářadí poddaných v Čechách koncem 16. a na začátku 17. století*, Zápisky Katedry československých dějin a archivního studia university Karlovy, III, 1958, č. 3, str. 5—56; *Zemědělská výroba*.
- 24) *Zemědělská výroba*, str. 12.
- 25) *Tamtéž*, str. 16.
- 26) Historický materiál jsem studoval v Státním archívu v Klatovech a z výpisů, které nechal pořizovat pro uvedenou akci F. Šach. Uvádím několik příkladů. Tak v inventáři po zesnulém B. Vonáskovi z Chlumu z 23. IV. 1817 se uvádí hák bez koleček, v inv. po Anně Kepkové z Přívětic č. 24 z 22. II. 1847 se jmenuje hák, stejně jako např. v inventáři po B. Kulovi z Březiny č. 14, p. Březina, 16. IX. 1846 atd. Celkem výjimečný je název rádlo, který se vyskytuje např. v inv. po A. Černým z Holoubkova č. 20 z 21. V. 1833.
- 27) Viz L. Niederle, *Život starých Slovanů*, díl III, sv. 1, Praha 1921, str. 60; též, *Rádlo a pluh*, *Národopisný věstník československý* XII, 1917, str. 1—19, 153—174.
- 28) Viz např. článek Mozra-Kozáka, *Hospodářské náčiní na Rokycansku*, *Brdský kraj* V, 1913, str. 153—154, dále M. Karel, *Zemědělství, Plzeňsko*, sv. 2. *Národopis lidu československého*, Praha 1938, str. 51, záznamy z vlastních výzkumů na Domažlicku, Klatovsku a Plzeňsku.
- 29) J. Jungmann, *Slovník česko-německý*, IV, Praha 1838, str. 588.
- 30) *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského*, Praha 1957, str. 462—463.

Ethnographische Problematik des Kontaktgebietes von zwei Arltypen am Rande Mittel- und Westböhmens

Der Autor dieses Artikels hat am Rande von Mittel- und Westböhmen ein interessantes Territorium festgestellt, wo sich das Gebiet der sogenannten mittelböhmischen oder Berauner (nach J. Mehler benannten) Arl und des Pärzhakens ausdehnt. Diese beiden Typen blieben bis heute beim Kartoffelbau erhalten. Die mittelböhmische Arl ist ein vierkantiges, mit hoher, enger Sohle ausgestattetes Ackergerät, das in früheren Zeiten eine einzige Sterze und eine symmetrisch auf einem hölzernen Stiel befestigte Pflugschar hatte; in der Gegenwart ist sie mit zwei Sterzen versehen und die Schar ist an der vorderen schiefen Seite der Sohle angeschraubt. Der Pärzhaken ist eine sohlenlose Arl und ist durch seine grossen Streichbretter charakteristisch, die an der Sturzsäule, welche eine schaufelförmige Schar trägt, befestigt sind.

Auf dem Territorium, das sich in der Umgebung der Städte Beroun, Zbiroh, Rokycany, Plzeň, Kralupy und Rakovník ausbreitet, waren diese Arln ursprünglich höchstwahrscheinlich ganz unbekannt. Die historischen Berichte aus dem 16., 17. und 18. Jahrhundert erwähnen nur den Pflug (pluh, plouch). Damit hängt auch die Feststellung zusammen, dass auf dem grössten Teil des Gebietes südlich vom Flusse Berounka und dem unteren Lauf der Střela, wo im vorigen Jahrhundert die mittelböhmische Arl erschien, dieselbe die Pflugterminologie übernahm, was besonders die Benennung der Sterzen (tíhle, těhle) und der Schar (radlice) betrifft. Im östlichen Teil des Gebietes werden die Sterzen „sochy“ genannt, welcher Ausdruck für die altertümlichen sohlenartigen Arln typisch ist, womit ursprünglich ein schwächerer Stamm mit einer Astgabel gemeint war. Ähnlich verhielt es sich mit den ältesten bekannten mittelböhmischen Arln, wie wir der Zeichnung aus J. Mehlers Werk entnehmen und im Berauner Museum auf einem Exponat ersehen können, resp. wie wir es gegenwärtig auf der Časlauer Arl, einer Variante der böhmischen Arl in Ostböhmen finden. Mit dieser einsterzigen Arl ackert man heute hauptsächlich auf der Böhmischemährischen Anhöhe. Der Terminus „socha, sochy“ kommt auch nördlich der Berounka, sowohl bei der mittelböhmischen Arl, als auch beim Pärzhaken vor; ob unter dieser Benennung die ehemalige sohlenartige Arl gemeint war, kann man nicht sicher sagen — das ganze Ackergerät nennt man nämlich „hák“ (der Haken). In diesem Falle handelt es sich um den neuen, wahrscheinlich der technischen Literatur entnommenen Ausdruck; hingegen gebraucht man in der Umgebung der Stadt Beroun den altschechischen Ausdruck „rádlo“, der das relative Alter des Gerätes bezeugen kann. Es ist weiter notwendig zu bemerken, dass auch auf

dem erforschten Territorium die Benennung der Schar nicht „náhradník“ — welcher Ausdruck für die sohlenartigen Arln typisch ist — sondern „radlice“ wie beim Pflug lautet. Im Übergangsgebiet, wo beide Typen vertreten sind, sagt die Volksüberlieferung, dass hier die mittelböhmische Arl jünger als der Pärzhaken ist; dieser ist jedoch in dieser Gegend nicht älter als ca 150 Jahre. Die endgültige Lösung dieser interessanten, aber zugleich auch sehr komplizierten Frage bedarf noch weiterer ausführlicherer Erforschung der Terminologie in Nachbargebieten, ebenso wie eines weiteren historischen schriftlichen Materials.

Eine sehr ausdrucksvolle Scheidelinie im untersuchten Territorium ist der untere Lauf der Střela und von dort an, wo sie sich in die Berounka ergiesst, der weitere Lauf des letztgenannten Flusses. Der Pärzhaken überschritt z. B. nicht diese Grenze gegen Süden, in einem gewissen Abschnitt unterscheidet sich auch die Terminologie (socha — tihle). Der untere Lauf der Střela und die Berounka bildeten nämlich in der Vergangenheit die historische Grenze dieses Gebietes und bestimmt auch die Grenze weiterer Kulturercheinungen. Ausserdem waren diese natürlichen, engen, eingeschlossenen, von Wäldern umgebenen Flusstäler auch die geonomsche und pedologische Grenze, was sich am Beispiel des Hopfenbaues markant äussert; südlich der Scheidelinie baut man Hopfen nur in einigen wenigen Dörfern, hingegen nördlich davon fängt das Kerngebiet des böhmischen Hopfenbaues an.

Der Artikel ist ein Beitrag zur Ethnokartographie, in diesem Falle zur Mikro-kartographie. Der Autor hält diese Methode für sehr nützlich und notwendig, da man mit deren Hilfe nicht nur die Grenzen von Kulturercheinungen genau feststellen kann, was oft zu überraschenden Ergebnissen führt, sondern auch zu neuen Problemen gelangt; ausserdem bringt eine ähnliche Arbeit auch nach der theoretischen Seite einen grossen Gewinn.

La communauté culturelle en architecture populaire dans la région limitrophe bulgaro-serbe

Par VÁCLAV FROLEC

Chaire d'ethnographie et du folklore de l'Université J. E. Purkyně, Brno

La ressemblance frappante de certaines manifestations de l'architecture populaire qu'on constate dans la région de la Bulgarie occidentale et dans celle de la Serbie orientale avait fait naître de sérieuses considérations sur le fond de ces affinités, mais aussi d'injudicieuses thèses préconçues à caractère nationaliste sur la qualité ethnique des faits culturels existant dans la zone limitrophe bulgaro-serbe.¹⁾

Du point de vue géographique, il s'agit, du côté bulgare, d'une région délimitée au nord par le Danube, à l'est par la rivière Iskar, et au sud par la région de Pirin. L'ensemble de ce territoire se divise en deux parties: l'une est située entre le bassin du Danube et les pentes septentrionales de la Stara-Planina, l'autre s'étend au sud de la Stara-Planina jusqu'à la limite septentrionale du massif montagneux Thraco-macédonien. La Serbie orientale représente une région géographique particulière qui s'étend entre la rivière Morava et la frontière bulgare.

Dans notre contribution, nous n'avons nullement l'intention de donner un tableau intégral de l'évolution de tous les éléments de l'architecture populaire dans la région limitrophe bulgaro-serbe. Nous allons essayer de tracer en grandes lignes seulement l'évolution de la maison populaire et tâcher de révéler les agents qui avaient fait naître les phénomènes architectoniques communs aux régions en question, c'est-à-dire à l'est de la Bulgarie et à l'ouest de la Serbie. A notre avis, la maison populaire constitue un objet bien propre à l'étude des relations interethniques dans l'architecture populaire. Sur la base de l'étude des documents ethnographiques, nous pouvons suivre son évolution dans l'espace de temps embrassant les trois siècles derniers. Au cours de cette période, l'évolution de la maison populaire aboutit aux formes typiques qui sont déterminantes pour notre recherche. C'est pourquoi nous allons concentrer notre attention tout d'abord sur l'analyse des matériaux documentaires. Quant à l'évolution toute récente de la maison populaire, nous n'en tiendrons compte qu'à titre complémentaire.

Ce qui, dans l'ouest de la Bulgarie et dans l'est de la Serbie, était caractéristique de la maison populaire, c'était la disposition libre des constructions dans

sa cour. Les différentes dépendances n'y avaient pas de place fixe. Des fois, leur groupement était assez serré, des fois, il était assez relâché. La maison d'habitation se trouvait la plupart du temps isolée, les dépendances étant placées à une distance plus ou moins grande d'elle. Le plus près d'elle se trouvait le grenier (le „hambar“); dans l'ouest de la Bulgarie s'y trouvait aussi le four à pain. Les autres constructions de ferme (paniers-séchoirs, étables, fenil, etc.) étaient situées au pourtour ou à différents endroits de la cour. Il s'agit là d'un mode d'agglomération type qui était courant non seulement dans la zone limitrophe bulgaro-serbe, mais aussi dans le sud de la Serbie, et même en d'autres territoires (en Ukraine, dans la Polésie polonaise, et ailleurs).²⁾ Dans les villages situés dans la plaine, les cours étaient assez fermées, tandis que dans les montagnes prédominaient des cours ouvertes et à mode d'agglomération irrégulier. Parfois, la propriété rurale n'était pas entourée de clôture, tantôt elle était enceinte de



Une habitation à trois corps de bâtiment de l'époque turque à Belčin (Samokov), en 1963.
(V. Frolec)

diverses sortes de clôtures. Dans certaines parties de la Serbie orientale, par exemple dans la région de la rivière Vlasina, on rencontre des propriétés n'ayant pas de cour.³⁾ Il était caractéristique de la Negotinska-Kraïna que, dans sa partie méridionale, il y avait dans la cour des propriétés un nombre plus grand de constructions de ferme que dans les villages qui se trouvaient plus au nord. En Kliutch, selon K. Jovanovič, il n'y avait d'habitude dans la cour que deux constructions.⁴⁾ En comparaison avec les régions de la Choumadia et de Stari-Vlakh, où l'on trouvait de vastes cours typiques avec plusieurs bâtiments de ferme, les propriétés rurales des villages situés dans la région limitrophe bulgaro-serbe avaient des cours moins étendues, et le nombre de dépendances y était

très restreint.⁵⁾ Les cours appartenant à des grandes-familles accusaient des traits particuliers.⁶⁾ Souvent, la cour servait, en guise d'aire, au battage du blé.

Les modes d'agglomération épars ou serré avaient pour conséquence l'irrégularité de l'orientation des maisons d'habitation par rapport aux voies de communication. Très souvent, on ne construisait les voies qu'en second lieu, et c'est pourquoi celles-ci n'avaient nullement pu influencer sur l'orientation des maisons. Dans la zone limitrophe bulgaro-serbe, l'agglomération régulière en rangs de façades ou de pignons, telle que l'on voit p. ex. en Voïvodine ou dans certains pays de l'Europe de l'ouest, ne s'était pas produite avant le début du 20^e siècle.

Dans la zone limitrophe bulgaro-serbe, c'est la région riveraine du Danube qui occupe une place à part. Dans l'architecture populaire, cette exclusivité s'était manifestée par l'apparition des habitations souterraines.⁷⁾ Dans la partie bulgare de la région danubienne, les habitations enfouies dans le sol étaient courantes encore dans la seconde moitié du 19^e siècle. Il ressort des indications d'I. Bassanovič que, jusqu'à la libération de la Bulgarie de la suprématie turque



2. Maison avec un auvent à Pokraïna (Vidin) en 1959. (B. Georgieva)

(en 1878), dans la région de Lom, une partie considérable de la population vivait dans des habitations souterraines.⁸⁾ Pour l'époque postérieure à 1878, G. St. Gunčev délimite deux zones sur le territoire s'étendant de la rivière Timok jusqu'à Svishtov. La première qui, après la libération, ne présentait que des habitations souterraines, commençait près du village Orsoïa (région de Lom), situé dans la région danubienne, suivait le cours de la rivière Lom et tournait vers le sud-ouest jusqu'au village Slavotin (région de Michaïlovgrad) qui constituait son extrémité située le plus à l'ouest. De là, la limite allait dans la direction

nord au village Erden (région de Michailovgrad) et avançait vers le pied des montagnes de Vraca. A partir du village Barkatchevo (région de Bela-Slatina), la limite progressait vers le sud-est jusqu'à Červen breg, d'où elle prenait la direction est et allait jusqu'à la commune Drenovo, située dans la région de Lovetch. Puis elle allait vers le nord-est, coupait la rivière Osam et entrait dans le district de Svishtov. La seconde zone, dans laquelle les maisons bâties sur le sol prédominaient et les habitations souterraines ne constituaient qu'un faible pourcentage, comprenait le district de Vidin tout entier, le reste du district de Lom, une partie de la région de Berkovica et une partie du district de Vraca. A cette zone appartenaient aussi certaines parties des districts de Kula, Belogradchik, Lukovit et de Lovetch.⁹⁾



3. Maison sans étage avec „podslon“ à Požarevo (Sofia) en 1962. (V. Frolec)

En Yougoslavie, les habitations souterraines existaient en grand nombre jusqu'au début du 19^e siècle. Plus tard, le nombre de ces habitations primitives diminua; néanmoins, çà et là, quelques-unes subsistent jusqu'à ce jour. L'existence des habitations souterraines a été aussi constatée dans les berges du Danube, de la Theiss, de la Velka-Morava, de la Save, de la Neretva, de la Lepenica et d'autres rivières.¹⁰⁾ Les habitations souterraines des régions riveraines bulgares et serbes du Danube peuvent être envisagées comme étant l'une des formes les

plus anciennes de l'habitation dans les Balkans. C'est déjà dans les territoires s'étendant au nord du Danube que les Slaves s'étaient approprié la pratique de la construction des habitations souterraines. Dans les régions s'étendant au sud du Danube qu'ils avaient nouvellement colonisées, ils trouvèrent des conditions géographiques favorables (l'existence du loess, de bonnes conditions climatiques) qui leur permirent de tirer profit de leurs expériences architecturales acquises antérieurement. Toutefois, il faut aussi tenir compte des traditions plus anciennes, avec lesquelles les populations slaves entrèrent en contact durant leur coexistence temporaire avec les Thraciens qui, successivement, se slavisèrent jusqu'à ce qu'ils disparurent complètement.



4. „Čardak“ d'une maison à Šiškovci (Kustendil) en 1963. (V. Frolec)

Au cours de la seconde moitié du 19^e siècle (surtout après 1878), des remous de populations très fréquents eurent lieu dans le nord-est de la Bulgarie. Dans

les plaines des contrées riveraines du Danube arrivaient, pour s'y fixer, des habitants des régions montagneuses de la Stara-Planina qui commencèrent à bâtir des maisons sur le sol du type ouest-bulgare courant. Le processus du remplacement des habitations souterraines par des maisons construites sur le sol progressait du sud au nord et s'intensifiait au fur et à mesure que s'élevait le niveau matériel et culturel de la population.¹¹⁾

Un processus similaire eut lieu aussi dans la région riveraine danubienne de la Serbie du nord-est où, à l'époque de la domination turque, les habitants n'avaient pas le droit de bâtir des maisons d'une belle apparence. Après la libération, où une plus grande sécurité personnelle et matérielle qu'auparavant était assurée, les habitations souterraines furent successivement remplacées par des maisons en bois comprenant deux parties, à savoir la „kuča“ (pron. coutha) et le „trem“. Dans les années suivantes apparaissaient de plus en plus fréquem-



5. Une maison à Businci (Trăn) en 1963. (V. Frolec)

ment des maisons comprenant trois parties, à savoir le „trem“, la „kuča“ et la „soba“, et finalement aussi des maisons à balcon qu'on peut aujourd'hui considérer comme étant typiques du nord-est de la Serbie. L'abondance du bois de construction permit, dans les premières années après la libération, aux habitants relativement peu nombreux que comptait alors la Negotinska-Kraïna de construire leurs maisons en bois charpenté. Au fur et à mesure que le nombre d'habitants grandissait, le bois propre à la construction se faisait rare, et c'est

pourquoi on commença à construire des maisons en poutres non équarries qu'on enduisait de terre glaise.¹²⁾

Il ressort des recherches archéologiques que les Slaves du sud connaissaient, à côté des habitations souterraines, aussi des maisons construites sur le sol.¹³⁾ Après l'arrivée des Slaves dans les Balkans, ce dernier type de maisons prédominait dans la partie occidentale de la Bulgarie, surtout dans les régions situées au sud de la Stara-Planina, où elles se maintinrent et se développèrent pendant des siècles; au cours des 18^e et 19^e siècles, ce type de maisons se substitua aux habitations souterraines même dans les régions situées au nord de la Stara-Planina.



6. „Doksat“ à Zvezdan (Zaječar) en 1966. (V. Frolec)

Dans toute la partie occidentale de la Bulgarie, de même que dans la Serbie orientale, le type fondamental de plan horizontal des constructions était celui de la maison à une pièce qui y prédomina, après la période de l'occupation turque, jusqu'à la fin du 19^e siècle.¹⁴⁾ A côté des maisons à une pièce de forme carrée ou rectangulaire, des maisons à plan horizontal elliptique ou circulaire y apparaissaient aussi. Nous basant sur des documents archéologiques et sur les résultats de l'étude comparative des données provenant d'autres territoires, nous pouvons supposer que les Slaves du sud aient connu la maison à une pièce déjà avant leur arrivée dans les Balkans.

Nombre d'auteurs qui se sont occupés de l'étude de l'architecture populaire des régions limitrophes bulgardo-serbes indiquent les constructions à plan horizontal elliptique, circulaire ou polygonal comme étant le type de maison le plus

ancien dans cette région-là. Dans l'ouest de la Bulgarie, ces constructions sont connues sous les noms de „busenica“, „busenička“ (région de Kustendil, Kraïchte, Kamenica) ou de „bazdenička“ (Piianec). Dans l'est de la Serbie, elles s'appellent „krivulja“ (Timotchka-Kraïna), „krivuljača“ (Zaglavak), „busara“ (Lepenica, environs de Belgrade), „busnica“ (Polianica, Klisura), „lubnjača“ (environs de Belgrade, Mlava), „pločarka“ (Zaglavak), „šiljača“ (Polianica, Klisura, Zaglavak), „prizemka“, „prizemlinja“, „izemlinja“, „izemnica“, „kolibara“ (Kraïchte, Vlasi-na). C'étaient des habitations primitives à ossature en bois, recouvertes la plupart du temps de terre gazonnée, d'écorce de tilleul ou de branchage. Elles étaient pourvues d'un foyer qui se trouvait au centre; un fumivore s'élevait parfois au-dessus du foyer. Ces habitations n'avaient pas de fenêtres. Les données que nous possédons sur elles proviennent de toutes les régions de la Bulgarie occidentale, ainsi que de la Serbie orientale. Elles existaient aussi dans la région située à l'ouest de la rivière Morava et dans le sud de la Serbie.¹⁵) L'usage de ces constructions, qui rappellent des cabanes de la vachère ou des cabanes alpines, aux fins de servir d'habitation aux 18^e et 19^e siècles est étroitement lié au caractère de l'économie rurale contemporaine et à la tendance à disperser les lieux de séjour. Le danger constant de la part des Turcs y joua aussi un rôle très considérable. Il est clair qu'il s'agissait là d'un phénomène qui avait son origine dans les conditions économiques et sociales difficiles résultant de l'occupation turque. Ce n'est donc pas dans l'ignorance d'un meilleur mode de construire des maisons qu'il faut chercher le motif de l'usage d'habiter dans les constructions de ce genre-là.¹⁶)

Dans la seconde moitié du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, c'est la maison à deux pièces qui devint le type fondamental du plan horizontal de l'habitation dans la région limitrophe bulgaro-serbe. Elle était issue soit de la division en deux de la maison à une pièce,¹⁷) soit de l'annexe d'une seconde pièce. La maison à deux pièces, constituée d'une pièce pourvue de foyer, appelée „kašta“ (dans la plus grande partie de la région bulgare), „kuča“ (dans la plus grande partie de la région serbe) ou „hiža“ (dans la région du nord-est de la Bulgarie, dans la région de Trn et, en Serbie, en Timotchka-Kraïna) et d'une autre pièce appelée „odaja“ (terme courant surtout en Bulgarie) ou „soba“ (dans l'est de la Serbie et dans le nord-ouest de la Bulgarie)¹⁹), éventuellement encore d'un espace libre couvert de toit, appelé „trem“. Au cours de l'évolution de la maison à deux pièces, deux variantes de rattachement de la seconde pièce à celle pourvue d'un foyer furent créées. La première consistait à situer l'„odaja“ du côté gauche ou du côté droit de la pièce à foyer à laquelle elle est reliée par une porte. L'entrée principale donne accès dans la pièce à foyer. Aux époques plus anciennes, l'„odaja“ était, de règle générale, plus petite que la „kăšta“ (kuča), où toute la vie de famille était concentrée.

Tandis que la première variante était généralement courante dans toute la région limitrophe bulgaro-serbe, la seconde version du plan horizontal de la maison à deux pièces, caractérisée par le rattachement de l'„odaja“ à la pièce avec foyer dans le sens de l'axe longitudinal, était moins fréquente. La porte de l'entrée principale donne accès à la pièce à foyer, et celle de la seconde pièce

est située vis-à-vis de l'entrée principale. Cette variante du plan horizontal de la maison à deux pièces apparaît à un degré peu considérable dans les parties septentrionale et centrale de la Bulgarie occidentale.²⁰⁾ Sur le territoire serbe, son existence n'a pas été constatée. Cette seconde variante du plan horizontal était caractéristique des habitations souterraines aux environs de Plevén, et du type roumain d'habitation souterraine dans la région riveraine danubienne bulgare. On la constata aussi dans les maisons les plus anciennes du massif montagneux de Stradja et en Grèce. L'origine de cette variante du plan horizontal n'a pas encore été éclaircie de façon satisfaisante.²¹⁾



7. Une maison aux murs tressés à Šljivar (Zaječar) en 1966. (V. Frolec)

Vers la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, la maison évolua, dans la zone limitrophe bulgare-serbe, vers un plan horizontal plus complexe, dans lequel on constate non seulement des particularités distinctives pour la partie bulgare de cette zone limitrophe, ainsi que pour la partie serbe, mais aussi des singularités locales à l'intérieur des deux parties, bulgare et serbe, de la zone limitrophe en question. Ce processus évolutif ne se fit pas de façon régulière, et on y constate nettement aussi des différences d'ordre chronologique. Toutefois, comme il s'y agit le plus souvent de faits assez récents et que notre contribution vise avant tout la communauté culturelle et la réciprocité des relations serbes et bulgares, nous n'allons pas nous en occuper de façon plus détaillée.²²⁾

Nous basant sur les documents qui sont à notre disposition, nous sommes en droit de supposer que l'évolution du plan horizontal de la maison populaire se soit faite en substance, jusqu'au commencement du 19^e siècle, de la même manière dans des régions assez étendues de la Bulgarie et aussi dans l'est et dans l'ouest de la Serbie. Les maisons à une pièce ou à deux pièces n'ayant que le rez-de-chaussée étaient des constructions typiques de l'époque de la domination ottomane.²³ L'origine des singularités régionales marquantes se situe avant tout à l'époque postérieure à la libération de la Bulgarie et de la Serbie de la domination turque.

Aux éléments caractéristiques de l'espace de la maison paysanne dans la région limitrophe bulgaro-serbe appartient aussi l'auvent ouvert supporté par des poutrelles en bois qui, primitivement, s'étendait sur toute la longueur de la façade de la maison. Au cours de son évolution ultérieure, l'espace ainsi obtenu devint la base des transformations du plan horizontal de la maison. Ainsi, B. Kojić a déjà montré que, dans la région riveraine serbe de la Moravie, une partie de l'espace ouvert et couvert de toit (appelé „ajat“ ou „trem“) se transforma en auvent pourvu d'une balustrade en bois (le „doksat“) qui, finalement, devint le troisième local de la maison; l'„ajat“ se maintint seulement à l'angle de la maison. La transformation d'une partie du „doksat“, éventuellement de l'„ajat“, en troisième local ressort aussi du fait que la porte de ce troisième local est située vis-à-vis de l'„ajat“. Des formes assez rudimentaires de cette conception de l'espace en question se sont maintenues jusqu'à ce jour dans la région de Kossovo et de Vardar.²⁴

Dans la partie occidentale du territoire de la Bulgarie, là aussi, l'espace se trouvant devant la façade de la maison et recouvert de toiture constitue la forme la plus simple de l'auvent. Dans les maisons à une pièce, il occupe toute la longueur de leur façade. Dans les maisons à deux pièces, l'espace recouvert de toiture est limité d'un côté par le prolongement du mur supportant le pignon de la pièce à foyer, et l'„odaja“ de l'autre côté. Au milieu de cet espace se trouve, en règle générale, une colonne de bois supportant le bord antérieur de la toiture. Une conception semblable existe également dans les maisons à trois pièces provenant de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle, où le mur antérieur de la pièce à foyer et celui de la chambre de débarras se trouvent en même ligne et où le mur de devant de l'„odaja“ (de la soba) est avancé devant eux. Dans la composition du plan horizontal de la maison à trois pièces, dans lequel l'„odaja“ et la chambre de débarras (le „kiler“ ou „ëiler“), éventuellement d'autres pièces encore (la „soba“, la „golema“, l'„odaja“) ont des dimensions considérablement grandes et, de ce fait, avancent hors de la ligne de la pièce à foyer, l'auvent occupe l'espace ainsi créé devant la pièce à foyer.

Selon toute vraisemblance, ce genre d'auvents est, du point de vue génétique, étroitement lié aux phases successives de l'évolution de la maison à une pièce en maisons à deux et à trois pièces.²⁵ Il est à remarquer que, toujours, l'auvent est relié par une porte à la pièce à foyer. Des fois, de l'auvent, d'autres locaux de la maison sont accessibles aussi. Suivant le caractère du plan horizontal de l'habitation, l'auvent est situé soit au milieu de la maison, soit à l'un de ses

coins. Dans la Bulgarie occidentale, ce genre d'auvents est typique surtout des maisons dans les régions de plaine n'ayant que le rez-de-chaussée et, comme nous l'avons déjà dit, il est caractéristique de tout l'est de la Serbie; il existait aussi en certains endroits de la Choumadia, du Plateau de Kossovo, en Thrace et même en Anatolie, et ailleurs.²⁶⁾ Moins souvent, ce type d'auvents apparaît aussi dans des maisons à étage, construites dans les montagnes ou sur les pentes. D'habitude, les auvents sont orientés vers l'est ou le sud.

Dans la terminologie dont on se servait pour désigner l'auvent, on trouve, outre les appellations qui sont partout les mêmes, des dénominations spéciales sur le territoire serbe tout aussi bien que sur le territoire bulgare. Il paraît que, dans la partie bulgare de la zone limitrophe bulgare-serbe, la terminologie relative à ce sujet ait été plus riche. En principe, il faut faire la distinction entre les appellations désignant l'auvent des maisons n'ayant que le rez-de-chaussée et celui des maisons à étage.



8. Maison avec un auvent à Šljivar (Zaječar) en 1966. (V. Frolec)

Sur le territoire yougoslave, l'espace libre couvert de toit et n'ayant pas de balustrade s'appelle le plus souvent „trem“ ou „ajat“ (dans la Negotinska-Kraïna aussi „činda“, „linda“ et „odvod“); l'auvent pourvu d'une balustrade s'appelle „doksat“ dans les maisons n'ayant que le rez-de-chaussée, et aussi „jazluk“, et récemment même „balkon“ dans la Negotinska-Kraïna et en Klioutch. L'auvent des maisons à étage porte, dans toute la zone limitrophe bulgare-serbe, le plus souvent le nom de „čardak“.²⁷⁾ Sur le territoire bulgare, ce même genre d'auvents porte, outre les appellations „čardak“ et „balkon“, les noms: „sofica“ (en Piianec; le terme „sofa“ apparaît aussi chez les musulmans sur le Plateau de Kossovo), „kjošk“ (régions de Sofia et de Tran), „kjoška“ (régions de Sofia et de Kustendil;

du côté serbe, il s'appelle „čoška“, „ae“ (en Piianec), „saivan“ (région de Tran), „sušina“ (région de Tran), „jazlak“ (région de Breznik), et autres noms. Par les termes „podslon“, „poslonče“ et „predkašti“, on désigne dans la Bulgarie occidentale l'auvent des maisons n'ayant que le rez-de-chaussée.

Les auvents gardent en substance la même forme dans toute la zone limitrophe bulgare-serbe. Dans leur taille, leur aspect et leur construction, on ne constate que des différences sans importance qui, pour la plupart, sont de date récente. (Nous en mentionnerons quelques-unes dans la partie de notre essai consacrée à l'ornementation de la maison.)

Dans la Bulgarie occidentale et dans la Serbie orientale, les auvents avaient deux fonctions à remplir: une fonction protectrice et une fonction économique et sociale. La première consistait à mettre l'entrée de la maison à l'abri de l'intempérie. A cet endroit recouvert de toiture, on faisait certains travaux et on y entreposait différents objets (outils, vaisselle, vêtements, etc.). Pendant les mois d'été, la vie de famille s'y concentrait. Une fonction analogue (surtout protectrice) remplissaient également les auvents dans d'autres territoires slaves, où parfois, du point de vue de l'aspect et de la construction, ils revêtent des formes différentes. Certains chercheurs envisagent les espaces recouverts de toiture qu'on trouve aussi dans les habitations souterraines des régions riveraines danubiennes, comme étant un élément très ancien de l'architecture populaire slave.²⁸⁾

A côté des maisons n'ayant que le rez-de-chaussée, on trouve dans la région limitrophe bulgare-serbe aussi des maisons à étage. Elles sont répandues surtout dans les contrées montagneuses et leur naissance est due à l'inégalité du sol. Dans les contrées de plaine du nord-ouest de la Bulgarie, où les habitations souterraines étaient très répandues, les maisons à étage étaient rares au 19^e siècle. Ce sont les colons qui, venus des régions montagneuses de la Stara-Planina, pour s'y fixer, contribuèrent à leur diffusion. La construction des maisons à étage devint par la suite le signe de l'aisance de leurs propriétaires. Il en était de même en Piianec.²⁹⁾ En Serbie, on rencontre des maisons à étage surtout dans la vallée de la Morava-Occidentale, sur le Plateau de Kossovo et en Metokhîa. Ce type de constructions y fut apporté des régions méridionales, surtout de la Macédoine, où, dans certaines contrées, les maisons à étage sont très répandues.³⁰⁾ Le rez-de-chaussée des constructions à étage est réservé, ainsi que dans d'autres territoires slaves (p. ex. chez les Grands-Russes et les Slovènes), aux besoins de l'économie rurale; les pièces d'habitation étaient situées en étage.

Quant aux matériaux de construction fondamentaux, c'étaient, dans toute la région limitrophe bulgare-serbe, le bois, le branchage, la terre glaise, la pierre et la paille. Leur extension et le mode de leur emploi dépendaient des conditions naturelles locales. On bâtissait les maisons en se servant d'une construction à poutrelles; les parois étaient faites de claies. Sur le territoire bulgare, ce mode de construction est documenté par des trouvailles archéologiques qui prouvent son emploi déjà aux 9^e et 10^e siècles.³¹⁾ Plusieurs voyageurs qui parcoururent cette contrée aux siècles passés en font également mention.³²⁾ Le procédé de construction et même la terminologie étaient en substance les mêmes dans la zone

limitrophe des deux côtés de la frontière.³³⁾ Toutefois, tandis que dans la partie bulgare de la région limitrophe l'usage des claies se maintint à travers des siècles jusqu'au début du 20e siècle où, pour remplir les parties vides de l'échafaudage, on remplaça les claies par des briques crues ou cuites, dans l'est de la Serbie la substitution des matériaux de construction était plus fréquente en raison de toute une suite de causes dont nous parlerons plus bas dans notre étude. Ce processus ne se fit pas de la même manière dans les différentes contrées de l'est de la Serbie. Dans la Negotinska-Kraïna et en Klioutch, c'est au cours de la seconde moitié du 19e siècle que les maisons construites en troncs équarris commencèrent à remplacer les habitations souterraines. Les maisons en troncs équarris y portent le plus souvent les noms de „brvnara“, „brvnarec“, ou de „brvnica“.³⁴⁾ Dans la région de la rivière Timok, les anciennes maisons primitives furent remplacées, après la libération, par des maisons en troncs équarris.



9. Sljivar (Zaječar) en 1966. (V. Frolec)

M. Stojanovič constate l'existence, dans les village de montagne, des maisons en bois charpenté (p. ex. à Marinovac) encore dans les années quarante de notre siècle. Cependant, déjà à ce temps-là, le type de maison courant était la maison aux murs faits de claies enduites de glaise (appelée „čatmara“ et „čakmara“, ou „pletara“ et „prutara“.³⁵⁾ De manière analogue, la substitution des matériaux se fit dans les contrées de Kraïchte et de Vlasina.³⁶⁾ Toutefois, il faut indiquer que,

dans l'est de la Serbie, les maisons construites en troncs équarris n'égalèrent pas en qualité celles de la Choumadia, de la Bosnie et de la région riveraine de la Drina.³⁷⁾ Dans les plaines s'étendant le long des rivières Mlava et Morava, près de Belgrade, on construisit, à la charnière des 19^e et 20^e siècles, les maisons en poutres („dorungare“, „brvnare“), en planches étroites („kolenike“, „dolme“) et en branchage („čatmare“, „pletare“). Dans ces régions, les maisons en bois charpenté sont de date plus ancienne que les maisons aux murs faits en claies.³⁸⁾ Malgré toutes les substitutions de matériaux qui eurent lieu notamment au cours de la seconde moitié du 19^e et au début du 20^e siècle où, dans toute la région limitrophe bulgaro-serbe prédominaient les maisons ayant les murs construits en briques crues ou cuites, il est évident qu'à l'époque de l'occupation turque les maisons à une pièce avaient les murs faits en treillis d'osier en claire-voie, cette sorte de matériau ayant été accessible dans toutes les régions de la Bulgarie occidentale, de même que dans celles de l'est et du sud de la Serbie. L'introduction d'autres matériaux de construction dans la région riveraine serbe de la Morava et même dans les régions montagneuses limitrophes coïncide, comme on va le voir plus bas, avec les remous des populations et avec le processus de colonisation qui, dans les régions que nous venons de mentionner, eurent lieu au cours des deux siècles derniers.

Dans toute la zone limitrophe bulgaro-serbe, le mode de construction du toit généralement employé était celui qui consistait à faire reporter le poids de la toiture, moyennant des poutrelles assez courtes et le faîtage (appelé „bilo“ dans l'ouest de la Bulgarie et „ustun“ dans la Serbie orientale) reposant sur elles, sur deux poutres verticales fourchues reposant par le bas sur les murs de pignon. Nous basant sur l'analogie qui existe entre la construction des habitations souterraines et celle des bâtiments pastoraux primitifs, nous pouvons supposer que ce mode de construction de toit ait été précédé de celui qu'on appelle „socha“ (où l'extrémité inférieure de la poutre verticale fourchue reposait sur le sol), et que ce n'est qu'au cours de l'évolution ultérieure que se fit la substitution de la dénomination primitive „socha“ (ce terme apparaît dans la terminologie liée aux habitations souterraines dans la région riveraine danubienne) par la dénomination „pop“. Il est hors de doute qu'une connexité étroite existe entre la construction à claies et celle à „socha“.³⁹⁾

Jusqu'au début du 20^e siècle, le trait typique de la maison populaire dans l'est de la Bulgarie et dans l'est de la Serbie était la forme de sa toiture à quatre gouttières, recouvert le plus souvent de paille, éventuellement de foin. Dans les villages de montagne, on employait aussi des pierres plates comme matériaux de couverture. Après la libération (et même avant dans certaines contrées), on commença à recouvrir les toits des maisons dans la région limitrophe bulgaro-serbe, dans toute la région riveraine de la Morava, en Choumadia et dans la région riveraine de la Dvina, dans une large mesure, de tuiles cuites à deux cannelures. Selon B. Kojić, il faut chercher leur origine dans les régions du sud-est, où ce matériau de couverture est traditionnel déjà depuis les temps les plus anciens.⁴⁰⁾

Le plancher était fait en terre battue.

Les anciennes maisons à une et à deux pièces étaient construites sans plafond. C'est seulement dans la pièce à foyer qu'on mettait à travers les poutres plusieurs perches („lesa“) sur lesquelles on étendait, pour les faire sécher, des vêtements mouillés ou du blé. Dans la phase ultérieure de l'évolution de la maison populaire, on construisit le plafond dans la pièce sans foyer (dans la „soba“ ou l'„odaja“), éventuellement aussi dans d'autres pièces de la maison. C'est la pièce à foyer (la „kuča“, la „kăšta“ ou la „hiža“) qui, pendant longtemps, restait sans plafond. Dans la dernière phase évolutive de la maison populaire, on procéda, en raison d'un nouveau système de chauffage et d'autres causes encore, à pourvoir tous les locaux de plafonds (faits en planches ou en branchage enduit de glaise).



10. Sljivar (Zaječar) en 1966. (V. Frolec)

Quant aux fenêtres de la maison, elles étaient très petites aux 19^e et 20^e siècles. Leurs dimensions variaient suivant le genre de locaux. La pièce à foyer des maisons construites durant l'occupation turque n'avait point de fenêtres. On peut en déduire (et certains voyageurs de ces temps-là le confirment) que la maison primitive à une pièce n'avait pas de fenêtres et que la lumière du jour pénétrait à l'intérieur de la maison par la porte et par l'évent pratiqué dans le toit. La chambre de débarras, elle non plus, n'avait en règle générale de fenêtres. La chambre d'habitation (la „soba“, l'„odaja“) était pourvue de petites fenêtres sans carreaux, couvertes de papier. Après la libération, on commença à pratiquer de petites fenêtres près de la porte de la „kuča“ et à aggrandir celles de l'„odaja“.

La porte d'entrée de la maison était située dans la façade de celle-ci. Dans certaines régions (surtout à l'époque qui précédait la libération), les maisons avaient encore une seconde porte qui se trouvait en face de la porte d'entrée. Elle servait aux buts de service et, éventuellement, elle facilitait aux gens de la maison une échappée rapide en cas de danger. On désignait la première porte par le nom de „grande porte“ („golema vrata“), et la seconde par le nom de „petite porte“ („mala vrata“). Les pièces de la maison sont également reliées entre elles par des portes.

A l'intérieur de la maison populaire, on trouve des éléments qui sont communs non seulement à l'ouest de la Bulgarie et à l'est de la Serbie, mais aussi à d'autres territoires de la péninsule des Balkans. La partie centrale de l'équipement intérieur de la pièce appelée „kuća“ en Serbie et „kăšta“ (ou „chiža“) en Bulgarie, était occupée par un foyer ouvert servant à faire la cuisine et à chauffer et à éclairer l'habitation. Dans les maisons construites à l'époque de l'occupation turque, le foyer était situé au milieu de la pièce; successivement, l'évolution ultérieure le fit passer vers l'une des parois de la pièce. Dans les maisons où il n'y avait pas de plafonds, la fumée circulait librement dans la „kuća“ (ou „kăšta“) et s'échappait par la porte et par le toit. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, on adoptait de plus en plus fréquemment des fumivores et construisait des cheminées de différentes formes et en différents matériaux.⁴¹⁾ Le foyer à feu ouvert était typique de la maison traditionnelle dans toute la péninsule des Balkans. Le four, tant qu'il apparaît dans la documentation de date récente provenant de la région limitrophe bulgare-serbe (p. ex. en Negotinska-Kraïna, en Klioutch et dans la région de la Mlava), est un élément assez jeune qui, dans l'habitation populaire bulgare-serbe, ne joue pas un rôle si important que dans la maison des Slaves de l'est et de l'ouest.⁴²⁾ La question de la fréquence territoriale du four dans la maison yougoslave aux époques plus anciennes demandera encore de sérieuses recherches archéologiques. Tout indique cependant que, sur le territoire yougoslave, les fours existaient déjà dans la première moitié du 12^e siècle.⁴³⁾ Une autre question se présente: à quel point les fours étaient répandus dans le milieu paysan avant l'occupation turque de la Bulgarie et de la Serbie, et si la disparition de cette installation de chauffage n'est pas en corrélation avec l'extension territoriale d'habitations primitives à une pièce à l'époque de la domination turque. Les informations provenant de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle portent à croire qu'à cette époque-là, les fours étaient plus fréquents dans les maisons en Serbie orientale que dans l'ouest de la Bulgarie; d'une manière générale, les fours n'apparaissent pas dans les habitations souterraines de la région riveraine danubienne serbe et bulgare.

L'équipement intérieur de la maison était, de même que dans d'autres régions des Balkans, assez simple et comportait des ressauts rudimentaires d'argile sur lesquels on s'asseyait et couchait, une table, un vaisselier, des escabeaux et d'autres meubles. La littérature a consacré beaucoup d'attention à cette question, il est donc inutile que nous nous en occupions de manière plus détaillée.⁴⁴⁾

A l'origine, l'„odaja“ (la „soba“) servait à recevoir des couvertures, des vivres et différents ustensiles. A la fin de son évolution accomplie par étapes, elle devint

une grande pièce claire et fut transformée en salle où l'on couchait, faisait des travaux du ménage et recevait les hôtes.

La caractéristique d'ensemble de l'architecture populaire dans la région limitrophe bulgare-serbe peut être complétée par quelques remarques portant sur l'ornementation de la maison. Ainsi que dans d'autres éléments, dans la conception plastique et dans l'architecture, là aussi, des analogies frappantes existent dans les deux parties de la zone limitrophe qui nous intéresse. Les maisons n'ayant que le rez-de-chaussée y sont caractérisées par une façade plate blanchie à la chaux, articulée par l'auvent abritant l'entrée de la maison. Une tendance consciente à l'ornementation de la maison se manifeste, après la libération, de façon très marquante au balcon. Là, l'ornementation se concentra d'abord sur sa balustrade, plus tard aussi à l'espace sous le toit qui, couvert du côté frontal de planchettes disposées de différentes manières, recevait l'aspect



11. Une maison double à Šljivar (Zaječar) an 1966. (V. Frolec)

d'un pignon. Quant à la balustrade, elle était quelquefois faite, près de la partie basse du balcon, de simples planches arrondies à leur extrémité inférieure et posées verticalement l'une à côté de l'autre, une autre fois les planches étaient coupées en différentes formes ou profilées de manière à former des figures géométriques ou végétales. En composant les ornements de la balustrade, on tirait parti de la répétition verticale d'un seul motif, de la disposition symétrique de

deux, trois et même d'un nombre plus grand de motifs verticaux, de la mise en rang asymétrique de plusieurs motifs dans le sens vertical ou horizontal, de la mise en rang de différents motifs s'alternant, ou enfin de la combinaison asymétrique et compliquée de différents motifs. On rencontre cette forme d'ornementation surtout dans l'ouest de la Bulgarie; c'est dans la région de Kustendil qu'elle était la plus riche et la plus développée. L'effet décoratif de la balustrade est souvent le résultat de l'alternation d'espaces libres et de planches pleines ajustées, ce qui crée un riche jeu rythmique ou ornemental de lumières et d'ombres.⁴⁵⁾ Les colonnes qui soutenaient l'auvent des maisons n'ayant que le rez-de-chaussée ou le balcon des maisons à étage, elles aussi, étaient pourvues d'ornements.

Vers la fin du 19^e siècle apparut un nouvel élément qui imprima un aspect individuel à la maison populaire dans la région riveraine de la Morava. C'étaient des arcs décoratifs réunissant les colonnes porteuses de l'auvent dans leurs parties supérieures se trouvant sous le toit de l'auvent. Ces arcs sont faits en planches enduites de terre glaise, mais ils produisent l'impression d'être faits en maçonnerie. Dans la construction architectonique de la maison, ils n'ont aucune fonction statique. Au début du 20^e siècle, ce type de maisons à arcs décoratifs pénétra par les vallées des rivières Jasenica, Lepenica et Morava-Occidentale jusqu'aux lieux situés au centre de la Choumadia. Dans la Serbie occidentale, ces arcs dits „moraves“ n'apparaissent pas.⁴⁶⁾ A la même époque, ce motif architectonique commença à pénétrer dans le nord-ouest de la Bulgarie, dans la région de Trn et, à un degré moindre, même dans les régions de Kustendil, de Pernik et de Sofia.⁴⁷⁾

La question de l'origine de l'impulsion qui fit naître les arcs décoratifs dans la maison populaire de l'est de la Serbie et de l'ouest de la Bulgarie n'est pas encore résolue. T. Zlatev envisage cet élément architectonique comme étant dû à l'influence de la première Renaissance italienne, transmise dans ces régions par des maîtres macédoniens. B. Kojič pose la question s'il s'agit là d'une création produite par ces maîtres eux-mêmes, ou si la naissance de cet élément n'ait pas été inspirée par l'architecture ecclésiastique ou urbaine. B. Kožucharov attire l'attention sur la diffusion au siècle passé de l'arc décoratif en question jusque dans les territoires situés au nord et à l'ouest de la Bulgarie, et insiste sur la supposition que, dans ce cas, il ne faille pas compter uniquement avec des influences étrangères.⁴⁸⁾ Cette question reste donc entière. A notre avis, les futures recherches devront tenir compte de l'activité des maîtres qui exerçaient dans la zone limitrophe bulgare-serbe. Mais avant tout, il faudra établir où ils apprenaient leur métier et où ils partaient chercher du travail en dehors de la Serbie orientale et de la Bulgarie occidentale.

Notre exposé met à jour le fait que, jusqu'à la libération de la Serbie et de la Bulgarie de la domination turque, la ressemblance des maisons populaires dans la partie bulgare et dans la partie serbe de la zone limitrophe qui nous intéresse était assez expressive. Aux 18^e et 19^e siècles, l'évolution de la maison dans l'est de la Serbie et dans l'ouest de la Bulgarie se faisait en connexité avec l'évolution de l'architecture populaire dans d'autres régions de la

Serbie et de la Bulgarie. De la façon la plus marquante, cela apparaissait dans la vue en plan de la maison. Du point de vue des matériaux de construction utilisés, des différences existaient déjà à cette époque-là.⁴⁹⁾ Pour cette époque, ainsi que pour les époques suivantes, on peut donc parler d'une communauté culturelle qui se manifestait non seulement dans l'architecture paysanne et urbaine,⁵⁰⁾ mais aussi dans d'autres domaines de la culture populaire des Serbes et des Bulgares. L'extension territoriale du type la maison que les chercheurs yougoslaves, à partir de J. Cvijič, appellent „morave“ et les auteurs bulgares (T. Zlatev, G. Kožucharov, et autres „occidental“; Ch. Vakarelski le nomme „shopien“), et dont les traits caractéristiques sont le plan horizontal à une pièce ou à deux pièces avec auvent avançant et les murs en treillis d'osier, dépasse la région de la Serbie orientale et celle de la Bulgarie occidentale (Kosovo, Metokhiia, une partie considérable de la Macédoine).⁵¹⁾



12. Une maison à étage avec des étables au rez-de-chaussée à Gradašnica (Pirot) en 1966.
(V. Frolec)

Un aspect architectonique plus expressif revient à la maison dans la Serbie orientale et dans la Bulgarie occidentale vers la fin du 19^e siècle, où les arcs d'arcades de l'auvent deviennent ses parties composantes. Et c'est précisément cette jeune forme évolutive qui avait donné l'impulsion aux considérations sur l'origine ethnique de la maison dans la zone limitrophe bulgaro-serbe.

C'est G. Zanetov qui avait de la façon la plus acérée formulé son opinion sur le caractère ethnique de la maison dans la région limitrophe bulgare-serbe. Citons à titre documentaire: „Je suis d'avis que les types de village et de maison dans la vallée morave, identiques avec ceux qui existent en Bulgarie et en Macédoine et dissemblables des types serbes en Serbie occidentale, en Bosnie et en Herzégovine, illustrent suffisamment non seulement la différence essentielle qui existe entre la race morave et la race serbe et entre leurs nationalités, mais fait aussi crouler jusqu'à leurs assises les théories de Drinov et de Jagič de l'arrivée simultanée dans la péninsule des Balkans des Slaves serbes et bulgares, de leur installation à caractère mixte et de leur répartition, dans la péninsule des Balkans, en deux groupes ethniques, bulgare et serbe. Indépendante de tout cela, une énigme bien plus importante y est cachée, à savoir celle que, dans le péninsule, les Serbes sont de jeunes immigrants et que les autres Slaves, les Bulgares, y sont d'anciens habitants.“⁵²⁾ Ailleurs, G. Zanetov dit encore: „Jusqu'à quel point vers l'ouest vont le village du type skopljien et la maison du type morave? Où est-ce que se trouve, en Serbie, la limite des villages à maisons concentrées et des villages à maisons éparses? A cette question on peut répondre tout brièvement: cette limite est là, où le type ethnique moravo-bulgare se sépare d'avec le type serbe, où la zone culturelle patriarcale confine à la zone byzanto-romane, où est la limite du dialecte morave et du dialecte choumadien.“⁵³⁾

L'accès injudicieux de G. Zanetov à l'étude de l'architecture bulgare dans l'ouest de la Bulgarie et dans la région riveraine serbe de la Morava ressort nettement de nos considérations précédentes. Aussi G. Zanetov ne trouva-t-il pas de continuateurs qui adoptassent sa manière d'envisager ce problème et arrivassent à des conclusions si fortement imprégnées de sentiments nationalistes. Bien au contraire, la plupart des chercheurs insistèrent sur l'avis que plusieurs agents s'étaient fait valoir à la formation des types de maisons populaires dans la péninsule des Balkans.

Nous allons essayer d'indiquer les agents principaux qui avaient influencé la genèse du type de maison populaire dans la région limitrophe bulgare-serbe. Notre accès à ce problème ne sera pas absolument nouveau. Toutefois, contrairement à ce que font la plupart des chercheurs qui se contentent d'indiquer seulement ces agents, nous entendons produire aussi des manifestations concrètes de chacun de ces agents.

Toute la région de l'ouest de la Bulgarie et de l'est de la Serbie est caractérisée par des conditions géographiques similaires. La région riveraine du Danube a un climat continental. Le peuplement forestier est constitué de chênes, de tilleuls, de frênes, de pommiers et de poiriers sauvages. La région englobant la Stara-Planina et la contrée s'étendant à sa base jouit d'un climat continental doux qui varie en fonction de la hauteur des montagnes. Le climat humide des montagnes était favorable au développement du peuplement forestier qui, jadis, occupait d'importantes étendues. Ce sont le chêne et le charme qui y prédominaient. Dans la partie méridionale de la région limitrophe ouest-bulgare, le paysage est très déchiqueté. A côté de plaines et de cuvettes profondes (cuvettes de Sofia, de Pernik, de Radomir, de Tran, de Kustendil, de Samokov, et d'autres

encore), il y a là des terrains montagneux et de hautes montagnes (Vitch, Liulin, Liubach, Koniavska-Planina). Vers le sud, cette région se termine par des contreforts septentrionaux de la Osogovska-Planina et de la Rila. Par endroits, on constate de petits restes de l'ancienne „Forêt Bulgare“ qui s'étendait jadis entre Sofia et Nich. Les versants des montagnes sont couverts de bois de chênes, de charmes et d'érables. Dans les hauteurs, le chêne prédomine et, aux bords des cuvettes, poussent des arbustes.⁵⁴⁾



13. Une maison à étage avec un balcon à Gradašnica (Piroć) en 1966. (V. Frolec)

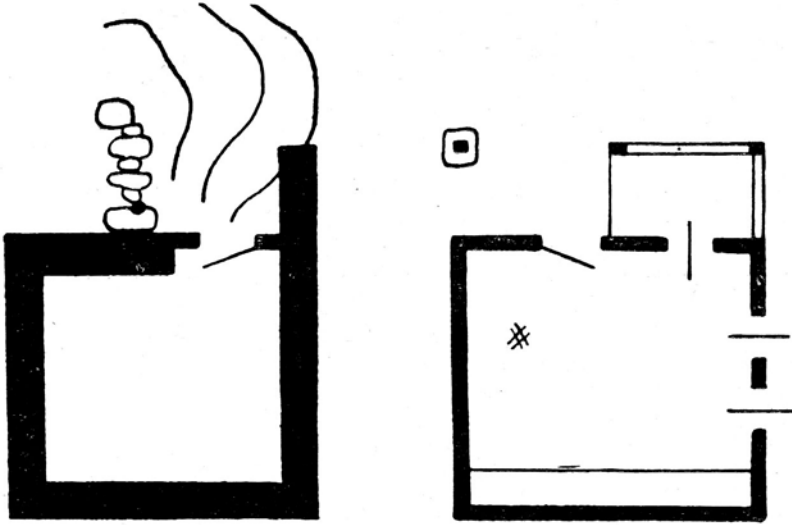
Une partie considérable de la Serbie orientale est occupée par le Massif montagneux de la Serbie Orientale qui s'étend sur une longueur de 200 km du nord au sud et sur une longueur de 100 km de l'ouest à l'est, et qui participe du grand système montagneux des Karpates et des Balkans. Seule la partie du nord-est de la Serbie orientale est une région de plaine (Negotinska-Kraïna); elle est la continuation de la vaste plaine riveraine du Danube. Les massifs montagneux sont disloqués et morcelés par des vallées allongées des rivières qui se jettent dans le Danube et dans la Morava. Ces dépressions assurent nombre de passages à travers les montagnes que, depuis longtemps, empruntent les communications reliant la Bulgarie à la Serbie. A ce point de vue, le plus important en est la vallée de la rivière Nichava qu'emprunte une importante ligne ferroviaire Belgrade-Nich-Sofia. Un important passage est également constitué par la large vallée de la rivière Timok. La Serbie orientale diffère de tous les autres régions de la Yougoslavie par le caractère continental de son climat et aussi

de ses végétaux. Le caractère très accidenté du relief est à l'origine de différences locales notables dans les conditions de la nature de la région de la Serbie orientale. C'est surtout sa partie septentrionale comprenant les Monts Métalliques Serbes qui se différencie tout particulièrement du massif montagneux s'élevant entre les rivières Nichava et la Morava-Méridionale. Les sommets et les versants abrupts des montagnes sont nus ou couverts d'une végétation herbeuse. Sur les pentes douces, on trouve des arbustes et des bois de hêtres. Dans le massif montagneux Suva-Planina, les bois de hêtres font place aux conifères. Des forêts assez importantes s'étendent dans la proximité de la frontière bulgare. Une place marquante dans l'aspect géographique de la Serbie orientale appartient à la Stara-Planina qui limite le Massif de la Serbie Orientale à l'est. La limite occidentale du Massif de la Serbie Orientale parcourt le bassin de la rivière Morava-Méridionale qui sépare la région orientale de la Serbie d'avec sa région méridionale.⁵⁵⁾

Le climat continental doux et le manque de bois de construction approprié (mais l'abondance de branchage) étaient les facteurs primordiaux qui contribuèrent à se généraliser le type de maison aux murs faits de claies qui, en fonction des conditions géographiques analogues, devint le type fondamental de maison non seulement en Bulgarie occidentale et en Serbie orientale, mais aussi dans les régions de Macédoine, de Kossovo et de Metokhïa. On peut donc considérer les maisons en charpente et aux murs en claies comme des habitations propres au climat doux. Les murs de la façade enduits de glaise durent être protégés contre la pluie et le soleil. Les constructeurs populaires résolurent ce problème en allongeant la toiture pour qu'elle dépassât le bord des murs; ainsi ils créèrent un espace ouvert mais couvert de toit (appelé „trem“ ou „predkašti“) qui, par la suite, joua un rôle important dans l'évolution du plan horizontal de la maison dans cette région-là.⁵⁶⁾ Vu le caractère de la saison d'hiver et l'absence de neige, il ne fallut pas construire des toits à pente raide qu'on rencontre p. ex. dans les maisons en Bosnie et en Slovénie. De l'autre côté, le caractère du terrain et du climat dans la région danubienne et dans celle de ses affluents contribua à la propagation d'habitations construites sous le sol. La maison n'ayant que le rez-de-chaussée qui, dans la zone limitrophe bulgare-serbe, est prédominante est une création architectonique issue des contrées de plaine; elle existe en principe sous la même forme sur un vaste territoire qui s'étend vers le sud à partir de Kossovo et qui continue à travers la Macédoine et la Grèce septentrionale jusqu'en Thessalie, et, vers l'est, à travers une partie de la Bulgarie et la Thrace.⁵⁷⁾ Le milieu géographique joua donc un rôle important dans la genèse de la maison populaire, notamment dans les époques plus anciennes.⁵⁸⁾ Ce sont aussi les cours d'eau et les chaînes de montagnes qui eurent leur part dans la délimitation assez tranchée des zones des types de maisons. Dans la partie bulgare de la région limitrophe qui nous intéresse, c'étaient avant tout les rivières Iskar, Strume et le massif montagneux Stara-Planina, et en Serbie surtout la rivière Morava. A cet égard, une place à part revient au Danube et à ses affluents. Toute la région riveraine danubienne constitue un tout culturel (dans le domaine de l'architecture, il a son reflet dans la zone des habitations souter-

raines et du type de maison en argile) qui intéresse plusieurs régions ethniques et qui est caractérisé de toute une suite de traits culturels.

On ne dispose pas de documents historiques directs relatifs à l'évolution de la colonisation de la Bulgarie occidentale et de la Serbie orientale à l'époque précédant l'occupation turque. Par contre, nombreux sont les renseignements portant notamment sur les villages ouest-bulgares et datant de l'époque de la domination turque. Les documents les plus anciens datent du 14^e siècle. A cette époque-là furent fondés p. ex. les villages Svoge, Redina et, vraisemblablement, aussi Jablanica dans la gorge d'Iskar.⁵⁹⁾ On trouve des données précieuses sur l'existence de plusieurs villages de la Bulgarie occidentale au 16^e siècle dans



1. Plan d'une maison à Slokoštica (Kustendil). D'après G. Kožucharov

des procès-verbaux judiciaires datant de 1550⁶⁰⁾ et dans un registre contributif turc, déposé dans la section orientale de la Bibliothèque Nationale à Sofia.⁶¹⁾ Des documents d'archives relatifs à l'existence de certains villages et datant du 17^e siècle se sont aussi conservés.⁶²⁾ Les documents historiques mentionnés attestent que le processus de la colonisation de l'ouest de la Bulgarie prit fin au 16^e siècle au plus tard. A ce siècle-là et aux siècles suivants étaient déjà colonisées non seulement les régions de plaine, mais aussi les contrées montagneuses. Aux époques ultérieures, son évolution n'apporta plus de changements notables.⁶³⁾ Dans l'ouest de la Bulgarie, la majeure partie de la population était de nationalité bulgare. Des documents historiques faisant défaut, il nous est impossible de déterminer son origine.

Les renseignements dont nous disposons sur l'évolution de la colonisation dans certaines régions de la Serbie orientale démontrent que l'origine de la majorité prépondérante des villages actuels de ces régions-là est assez jeune. K. Jo-

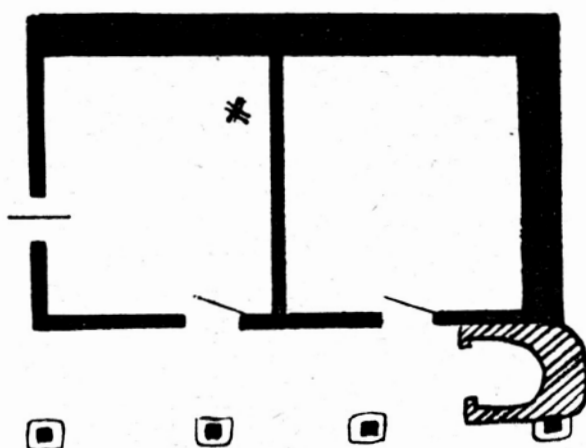
vanovič dit qu'il est vrai que la Negotinska-Kraïna et la Klioutch étaient colonisées déjà aux époques préhistoriques, mais qu'il n'est pas moins vrai que les documents n'attestent l'existence de la plupart des villages actuels qu'au commencement du 18^e siècle. Certains villages (p. ex. Kladovo) existaient cependant déjà aux 16^e et 17^e siècles. Dans un rapport datant du début du 18^e siècle et des premières années de l'occupation autrichienne, on cite 29 lieux déserts et 47 lieux habités par 320 familles. Les noms de certains villages sont portés sur les cartes géographiques provenant de cette même époque.⁶⁴ Des renseignements historiques attestent qu'au moyen-âge la Negotinska-Kraïna et la Klioutch étaient peuplées de population serbe. A l'époque de l'occupation turque, la fuite des villageois se produisit, ce qui eut pour conséquence une grande diminution d'habitants. Le point culminant de ce processus semble se situer au 17^e siècle, où le flux de nouveaux colons se produisit. Une augmentation rapide fut enregistrée dans la période se situant entre le début de l'occupation autrichienne (1718) et son achèvement (1736). Il existe des renseignements sur 2.075 génos (grandes-familles) avec 14.876 maisons (familles), dont 1.393 grandes-familles (67,13 %) avec 11.817 familles (79,44 %) étaient venues se fixer en Kraïna, et 682 grandes-familles (32,87 %) avec 3.059 familles (20,56 %) en Klioutch. Dans ce nombre, les vieux-colons n'étaient représentés que par 29 grandes-familles (1,40 %) avec 329 familles (2,20 %).⁶⁵

Le flux de la population arrivant en Negotinska-Kraïna et en Klioutch s'opéra aux 17^e, 18^e et 19^e siècles en plusieurs mouvements migrants. Ce sont:

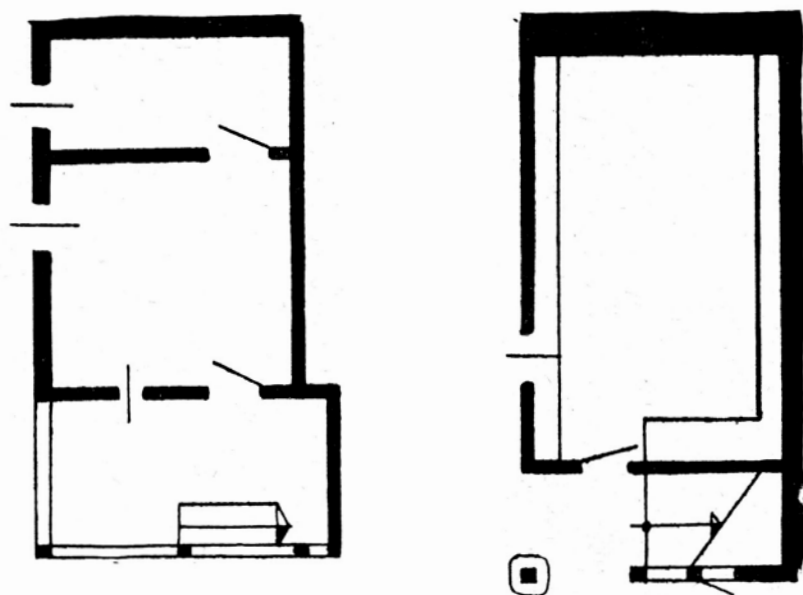
10. le mouvement roumano-serbe (Roumains-Carans et Serbes roumanisés): 848 grandes-familles (40,36 %), soit 5.965 familles;
20. le mouvement kossovo-metokhien: 334 grandes-familles (16,10 %), soit 3.136 familles;
30. le mouvement dinarique (Monténégro, Brda, Herzégovine, Bosnie, „Arunautluk“, Stari-Vlakh, Choumadia): 143 grandes-familles (6,89 %), soit 1.262 familles;
40. le mouvement branitchévois-timotchien: 166 grandes-familles (8,00 %), soit 1.185 familles;
50. le mouvement shopien (région de Pirot, environs de Zaïetchar, Bulgarie occidentale): 109 grandes-familles (5,25 %), soit 602 familles;
60. le mouvement moravo-varдарois: 79 grandes-familles (3,81 %), soit 334 familles;
70. la migration étrangère (Banat, Batchka, Hongrie, Roumanie et autres territoires): 61 grandes-familles (3,81 %), soit 395 familles;
80. les mouvements intérieurs: 120 grandes-familles (5,78 %), soit 317 familles.⁶⁶

Le groupe le plus important en nombre était le mouvement roumano-serbe. Le gros des masses des populations roumaines et serbes roumanisées étaient arrivées de Roumanie. La raison majeure de la migration, c'étaient des intérêts d'ordre économique (conditions favorables à l'agriculture et à l'élevage dans des régions peu peuplées).

En Timotchka-Kraïna, les nouveaux établissements étaient, au moment de la libération en 1833, déjà entièrement consolidés. A l'époque de l'occupation turque, les villages étaient concentrés avant tout aux cols et dans les régions boisées; les vallées, p. ex. le pays riverain de la Klisura, n'étaient presque pas peuplées



2. Plan d'une maison à Tavalichevo (Kustendil). D'après G. Kožucharov

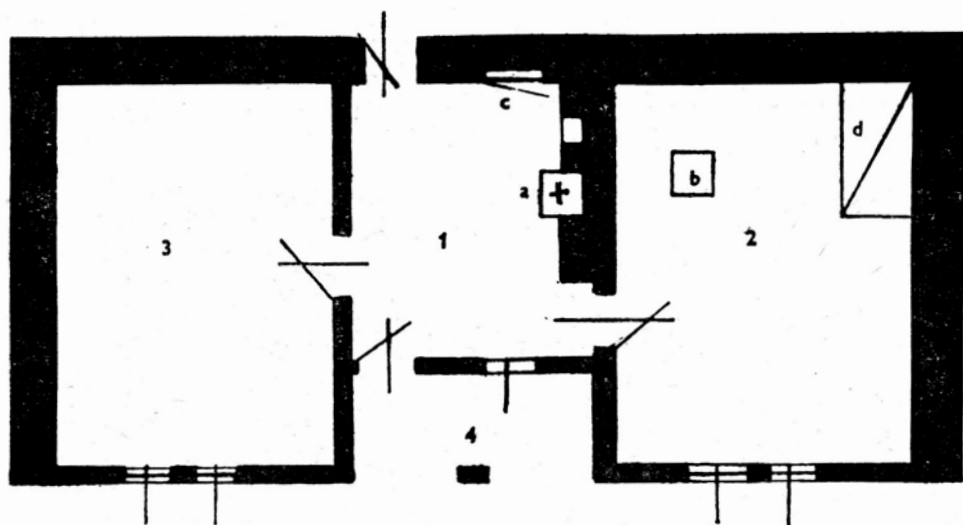


3. Plan d'une maison à Goranovci (Kustendil). D'après G. Kožucharov

(le contraire en était aux époques préhistoriques). Bien que la majorité prépondérante des habitants de la Timotchka-Kraïna soient des vieux-colons, cette

région non plus n'échappa aux migrations venant de l'extérieur. Le nombre le plus considérable d'immigrants étaient venus, à la fin du 17^e siècle, au cours du 18^e siècle et au commencement du 19^e siècle, de la région de Vidin, donc de la Bulgarie occidentale, et s'installèrent sur la rive droite du Timok. Là, il s'agissait d'une colonisation qui s'effectua graduellement, non en masse. Plusieurs colons ne firent que franchir le Timoc pour aller s'installer dans la région de la Morava ou dans celle de la Choumadia. Un autre contingent de colons vinrent de Zaglavak tout proche, et un faible pourcentage en arrivèrent de Vieille-Serbie, de Macédoine, de Znepolie, de Tran et de Pirot.⁶⁷⁾

En Zaglavak, région s'étendant à la proximité immédiate de la frontière bulgare et limitée au nord par la rivière Raditchevatchko-Yelachnitchka et par la vallée du Trgovitchki-Timok, la plupart des villages actuels tirent leur origine du 18^e siècle. Aux côtés des familles de vieux-colons vinrent s'installer les immigrants arrivant d'autres régions: 51 familles arrivées des environs de Pirot, 22 familles de Bulgarie, et de petits groupes venus d'autres lieux (Timok moyen, Vieille-Serbie, Crna-Reka, etc.).⁶⁸⁾



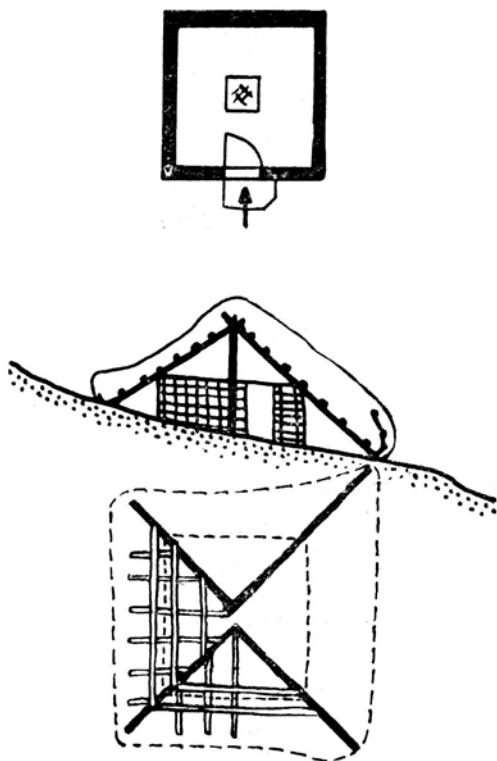
4. Plan d'une maison à Vojkov (Sofia). Dessiné par B. Georgieva en 1959.

- 1) „kăšta“, 2) „odaja“, 3) „odaja“, 4) „predkašti“, a) foyer, b) fourneau,
c) „dolap“, d) lit

Dans la région de la rivière Mlava, l'évolution de la colonisation s'effectua en trois étapes. L'origine de certains villages se situe dans la seconde moitié du 14^e siècle, d'autres furent fondés vers la fin du 17^e siècle et au début du 18^e siècle, et le reste de villages prirent naissance dans la seconde moitié du 18^e siècle. Dans cette région, les colons arrivèrent venant du territoire serbe (124 familles de Crna-Reka, 121 familles de Kraïna, 47 familles de Morava, 40 familles de Resava, 23 familles de Choumadia, 24 familles de Homolie, 14 familles de Zvizd et 24 familles d'autres points de la Serbie), de Vieille-Serbie (54 famil-

les), de Macédoine (5 familles), de Monténégro et de Bosnie (3 familles), d'Autriche-Hongrie (65 familles), de Roumanie (21 familles) et de Bulgarie (12 familles).⁶⁹⁾

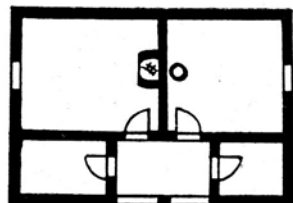
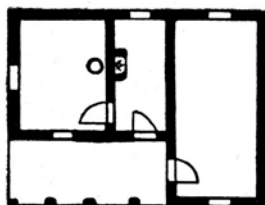
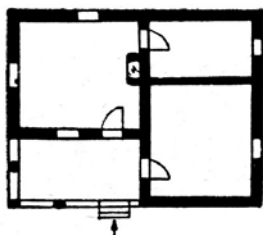
Au cours des trois siècles derniers, plusieurs villages furent aussi fondés aux environs de Belgrade. Le premier groupe de colons étaient originaires de Choumadia ou des régions du sud, du sud-ouest et de l'ouest de la Serbie. Le deuxième groupe vint de l'est et du sud-est de la Serbie et de Macédoine. Le troisième groupe était formé d'éléments hétérogènes venus de différentes régions serbes.⁷⁰⁾



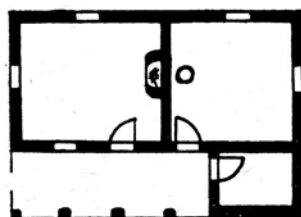
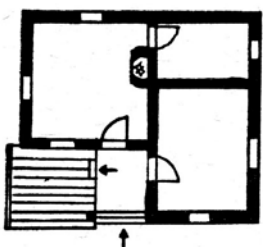
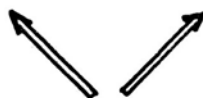
5. a, b L'évolution du plan de la maison du type „morave“ (d'après B. Kojić)

Dans la Serbie du nord se trouve une petite région appelée Banja s'étendant entre le massif montagneux de Rtnia, la Morava et le Timok. Les renseignements dont nous disposons attestent l'existence de plusieurs établissements dans cette région déjà à l'époque romaine. Il serait cependant hardi de supposer la continuité de l'ancienne colonisation jusqu'à la population actuelle qui, d'après son origine, se répartit en plusieurs couches. Ce sont :

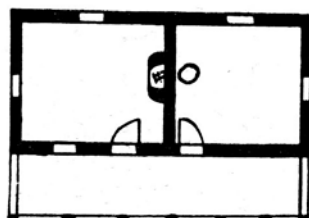
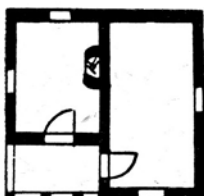
10. la couche de Shop-Torlatch-Zagorje (région de Pirot 40 grandes-familles, soit 137 familles; Bulgarie 32 grandes-familles, soit 24 familles; régions de Kra-



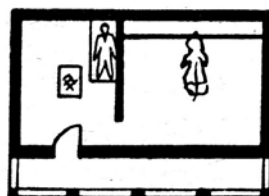
1880—1920



1850—1900



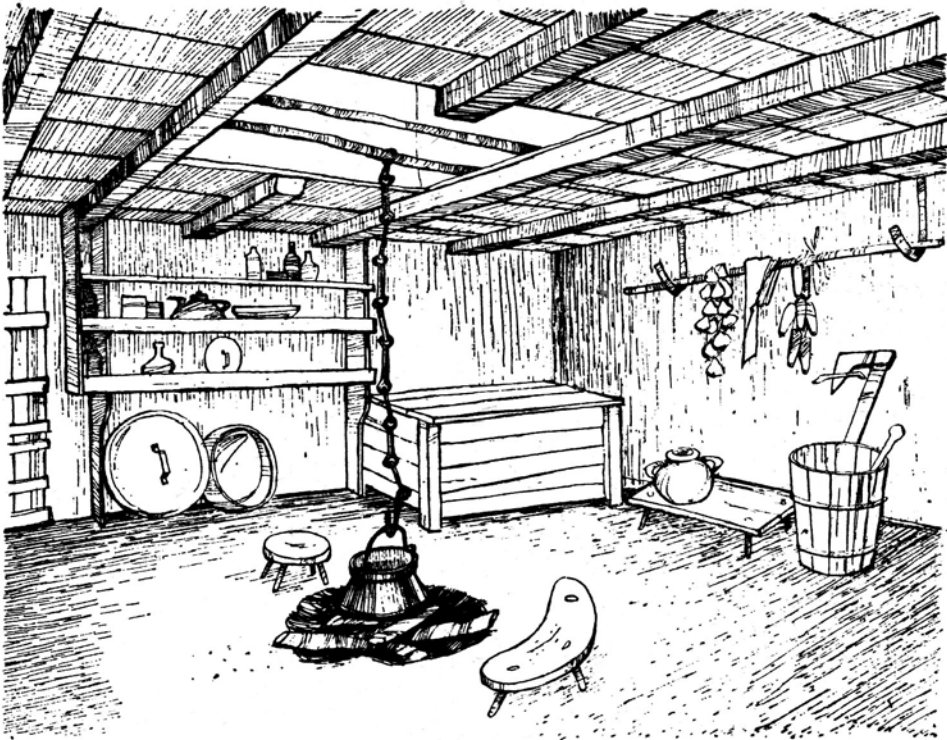
1830—1870



1800—1830

b)

- tovo-Zaglavak-Kniaževac 83 grandes-familles, soit 510 familles; région de Svrljiĝ 21 grandes-familles, soit 159 familles);
- 2^o. la couche de Vardar-Morava (région de Vardar 12 grandes-familles, soit 63 familles; région de Morava jusqu'à Nich 35 grandes-familles, soit 101 familles; région de Golak 20 grandes-familles, soit 63 familles; régions d'Alexinac, de Razani et de Paratchin 42 grandes-familles, soit 292 familles);
- 3^o. la couche de Timotch-Branitchev (61 grandes familles, soit 376 familles);
- 4^o. la couche dinarique (Monténégro 21 grandes-familles, soit 82 familles; Sienica 17 grandes-familles, soit 73 familles; Stari-Vlakh 40 grandes-familles, soit 333 familles);



6. L'ameublement d'une maison à Zli dol (Vraca).
D'après St. Stojkova, dessiné par J. Kiesewetter

- 5^o. la couche de Kossovo-Metokhïa (16 grandes-familles, soit 135 familles).
La couche la plus importante est constituée par les populations arrivées de Bulgarie, des environs de Pirot, de Luznica, de Bela-Polanka, de Kratovo, de Svrljiĝ, de Zaglavak et des environs Kniaževac. La deuxième en nombre est la couche dinarique. Tandis que les populations de la couche de Shop-Torlatch-Zagorïe et de la région de Timok vinrent en droite ligne s'établir en Banïa, les

colons appartenant à la couche dinarique et à celle de Kossovo y parvinrent par étapes à travers la vallée de la rivière Morava. La majorité des immigrants vinrent en Baniä dans la première moitié du 19^e siècle.⁷¹⁾

L'élément le plus ancien en Polianica et en Klisura sont les populations italiennes et serbes. Jusqu'à la seconde moitié du 18^e siècle, un autre flux de colons serbes se réalisa. A l'époque qui suivit, eut lieu le flux, assez fort, d'Arnauts; ce flux dura jusqu'à 1878, date où les Arnauts furent dispersés dans d'autres régions et où des populations serbes arrivées de la région riveraine de la Morava et de Ptchinia vinrent s'installer à leur place.⁷²⁾

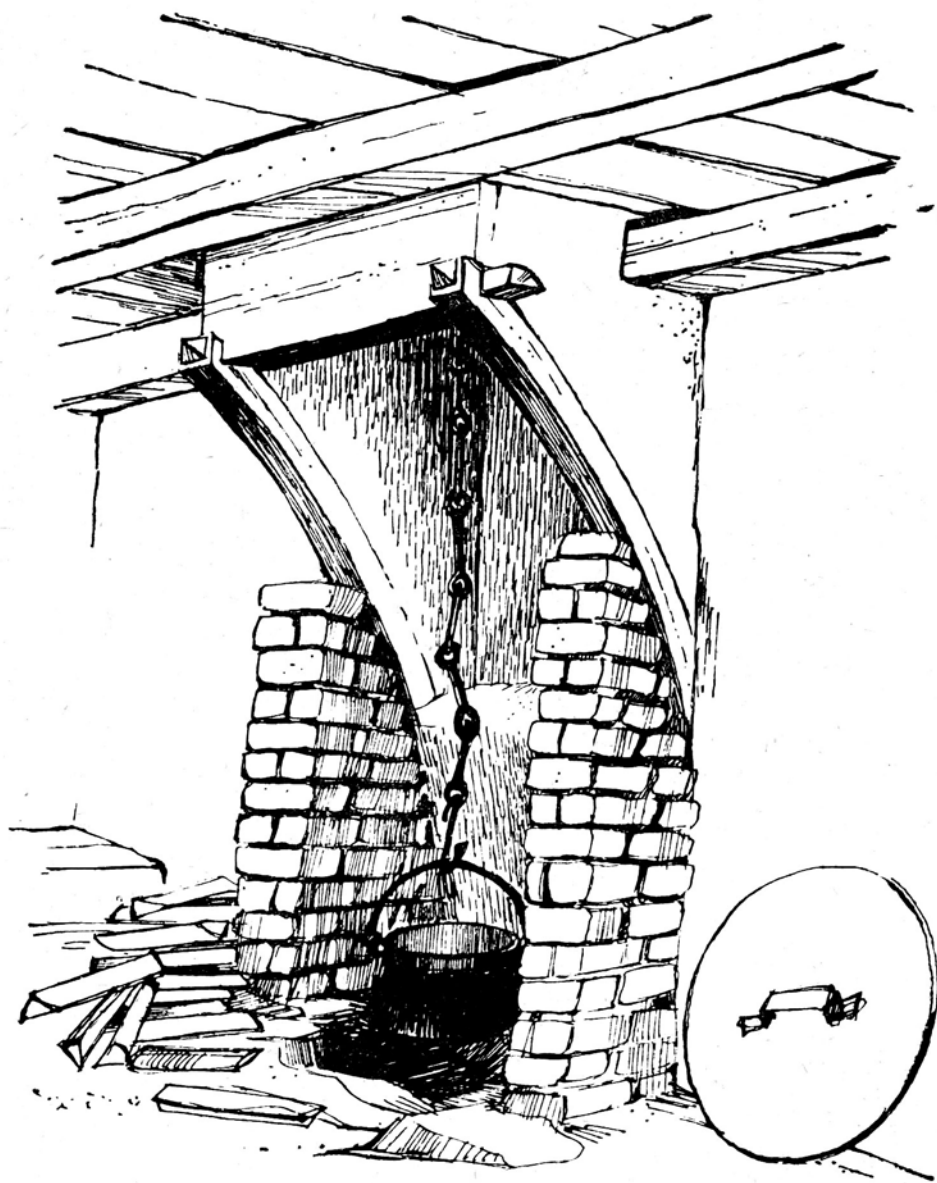
De même que pour la région précédente, pour la partie méridionale de la région limitrophe bulgare-serbe et pour les contrées de Kraïchte et de Vlasina aussi, des documents écrits relatifs aux anciennes populations de ces lieux font défaut. Se basant sur des traditions populaires, on peut supposer que les établissements des anciennes populations se soient trouvées dans les lieux où sont situés la plupart des villages actuels. Outre les mouvements de populations intérieurs réalisés de la part du côté bulgare du Kraïchte sur le territoire serbe et inversement, et outre la migration venant des régions septentrionales toutes proches, s'opéra, dans la partie bulgare et même dans la partie serbe du Kraïchte, un flux de colons arrivant des régions plus éloignées, par exemple des régions méridionales (migration macédonienne), des régions occidentales, septentrionales et des régions du nord-est; des mouvements migratoires partant du centre et de l'est de la Bulgarie n'eurent pas lieu.⁷³⁾

Les grands mouvements de populations que nous sommes en train de suivre dans la partie orientale de la Serbie étaient caractéristiques aussi des autres régions de la Yougoslavie d'aujourd'hui. A cet égard, J. Cvijiç dit que, depuis la fin du 14^e siècle, durant la domination turque, et même après la libération, la presque totalité de la population de la région comprise entre la Velachka-Klisura sur le Vardar et le massif montagneux Zagrebachka-Gora se déplaça.⁷⁴⁾

On se demande quelles étaient les conséquences de l'évolution de la colonisation et des mouvements de populations, que nous venons d'ébaucher en grandes lignes, pour l'évolution de l'architecture populaire. Nous avons déjà indiqué que, dans la Bulgarie occidentale, le processus colonisateur avait été achevé en substance au 16^e siècle. Avant cette époque, et même après elle, on peut supposer, en s'appuyant sur des données partielles et incomplètes, l'existence des maisons à une pièce et même, dans une mesure restreinte, des maisons à deux pièces aux murs faits de claies et à foyer unique non seulement dans la Bulgarie occidentale, mais aussi dans d'autres régions de ce pays. On peut constater qu'une influence quelque peu considérable des mouvements de populations ne se reflète dans l'architecture populaire de la Bulgarie occidentale qu'après la libération, et que cette réalité est en connexité avec le transfert des populations des régions montagneuses de la Stara-Planina dans les plaines de la région riveraine du Danube.

Dans la Serbie orientale, la situation était plus complexe. Dans cette région, la plupart des sièges se formèrent au cours des 18^e et 19^e siècles, donc à l'époque où furent aussi construites les maisons qu'on peut soumettre à des recherches

ethnographiques. Cette situation permet de suivre les connexités entre un type de maison et l'origine de la population habitant cette région.



7. Le foyer d'une maison à Belčín (Samokov), en 1963. Dessin de J. Kiesewetter

Dans toute la région de la Serbie orientale existaient des maisons construites en bois charpenté et des maisons aux murs faits de claies (souvent les unes à côté des autres). Si l'on prend en considération l'origine de la majorité prépondérante des populations vivant dans la Serbie orientale, on constate qu'elles tirent leur origine des régions où, d'un côté, les maisons construites en bois charpenté étaient courantes (Choumadia, Stari-Vlakh, Monténégro, Bosnie, Herzégovine) et où, de l'autre côté, existaient des maisons aux murs faits de claies (Bulgarie occidentale, Kossovo, Metokhïa, Macédoine). A l'époque des migrations, la composition du plan horizontal de la maison était en substance la même dans toutes les régions que nous venons de citer; toutes ces régions rentrent aussi dans le cadre de la zone où les maisons à foyer unique étaient typiques. On peut également supposer que les vieux-colons, eux aussi, aient connu des formes de construction analogues, puisqu'ils vécurent, à l'exception des régions de plaine s'étendant le long du Danube et de ses confluent, dans des conditions géographiques, économiques et sociales similaires. On peut déduire du fait que, dans la Serbie orientale, les maisons construites en bois charpenté apparaissent comme étant plus anciennes du point de vue historique, que la couche colonisatrice la plus ancienne était constituée de populations appartenant au groupe dinarique qui, cependant, était plus faible en nombre que les colons venus d'autres régions, proches ou même assez éloignées. Il est fort probable que, dans la construction des maisons, les colons aient fait valoir les expériences architectoniques et l'habileté qu'ils avaient acquises dans leur ancienne patrie. Cela concerne notamment les migrations qui avaient un caractère massif. Les familles qui arrivaient isolément se fixer dans les contrées de la Serbie orientale se seront adaptées au mode de vie de la majorité de la population, constituée d'anciens habitants ou encore de nouveaux colons déjà acclimatés. Ce qui comptait beaucoup ici, c'est le fait que la majorité prépondérante des colons arrivaient des milieux où les conditions culturelles étaient analogues à celles qu'ils trouvaient dans leur nouveau domicile. Un processus semblable s'opéra dans la population d'origine non-slave. Ainsi, R. T. Nikolič dit qu'en Poljanica et en Klisura, c'est en se servant de force que les Arnauts s'installaient dans des maisons serbes.⁷⁵) De l'autre côté, la population bulgare dut travailler à la construction des maisons destinées aux Tatares et aux Circassiens qui, dans la seconde moitié du 19^e siècle, commencèrent à s'installer dans certains villages de la Bulgarie occidentale.⁷⁶)

Chez les Slaves balkaniques, l'évolution culturelle se fit dans des conditions historiques et politiques très difficiles. L'occupation turque qui, pendant plusieurs siècles, pesa lourdement tant sur la Bulgarie que sur la Serbie, fit revivre et se développer des habitudes et des manifestations culturelles originaires et d'anciennes formes dans l'organisation de la société qui, déjà au moyen-âge, commencèrent à disparaître ou dont l'importance s'était affaiblie.⁷⁷) Dans le domaine de l'architecture populaire, cette tendance se manifesta dans la région limitrophe bulgare-serbe avant tout par l'expansion de l'usage de construire des maisons à une pièce à plan horizontal elliptique, circulaire ou, éventuellement, polygonal, et par des formes d'habitation rudimentaires. L'ab-

sence de sécurité que les populations slaves ressentait du côté des Turcs eut pour conséquence qu'elles s'installèrent dans des régions montagneuses, éloignées des grandes communications. Le somptueux des édifices turcs contrastait étrangement avec la modestie des habitations des gens du peuple serbes et bulgares qui, de peur des Turcs, n'osaient pas construire des habitations tant soit peu fastueuses. Après la libération de la domination turque, un essor économique et culturel véhément se manifesta dans certaines régions de la Bulgarie et de la Serbie, essor qui eut sa répercussion dans l'architecture, là aussi. Toutefois, la maison populaire dans la région limitrophe bulgare-serbe continua à garder sa simplicité, voire même sa pauvreté architectonique. La cause en était la continuation des survivances féodales et l'état général arriéré de l'économie dans cette région,⁷⁸) dont la population s'occupa principalement de l'agriculture et de l'élevage.



8. Un foyer en Pomoravie serbe. D'après D. Petrović, dessin de St. Ševčík

Ce qui également contribua à la création des formes analogues en architecture populaire dans la région limitrophe bulgare-serbe, c'était l'institution de la grande-famille, du génos, qui s'y maintint jusqu'au commencement du 20^e siècle. Son action se fit valoir de façon la plus marquante dans les formes d'habitation, dans la disposition de la cour commune et dans l'existence des habitations à une pièce sans foyer (appelées „vajati“, en Serbie) où couchaient plusieurs familles faisant partie de la grande-famille. Dans certaines contrées, le mode de vie en grande-famille laissa des traces dans la composition du plan horizontal des maisons.

Dans certains lieux, la désagrégation de la grande-famille aboutit à ce que deux frères et leurs familles furent logés dans des maisons à deux pièces; de tels cas ont été constatés tant dans la Bulgarie occidentale que dans la Serbie orientale.⁷⁹⁾

Le problème de l'action des maîtres charpentiers et des maîtres maçons sur l'évolution de l'architecture populaire dans l'ouest de la Bulgarie et dans l'est de la Serbie n'est pas encore résolu de façon satisfaisante. C'est que des données concrètes sur ces artisans et sur les régions de leur activité, ainsi que sur leurs rapports avec d'autres régions, font défaut. Dans la Bulgarie occidentale, ce sont les „djugleri“, originaires des régions de Tran, de Kustendil, de Samokov et de la ville de Caribrod, qui étaient les plus recherchés. Très réputés étaient les maçons provenant des villages Božica et Trekliano qui travaillèrent aux environs de Sofia, de Dupnik, de Lom, de Vidin, de Mikhaïlovgrad et de Varna.⁸⁰⁾ Pour chercher du travail au-delà de la frontière de leur pays, les maçons bulgares partaient pour Odrin, Constantinople, pour la Thrace Maritime, pour l'Égypte, et certains même pour l'Inde.⁸¹⁾ En Serbie se firent distinguer les maçons venant des environs de Vranja et de Pirot, et notamment ceux de Darkov et de Crnotrav, villages situés aux environs Kniaževac, et d'autres encore. Vers la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, des maçons venant de Vieille-Serbie et de Macédoine, eux aussi, construisirent des maisons dans la région limitrophe bulgaro-serbe.⁸²⁾ C'est à leur activité qu'on peut relier l'extension des arcs décoratifs dans la construction des maisons.

L'agent important qui était porteur des traditions ethnographiques d'architecture populaires dans la zone limitrophe bulgaro-serbe, c'était le groupe ethnographique nommé Šopi (pron. Chopi). L'ouest de la Bulgarie et une grande partie de la Serbie orientale font partie du soi-disant Šopluk (pron. Choplouk) qui, à l'ouest, s'étendait jusqu'à la région montagneuse près de Leskovac et, par endroits, même jusqu'à la plaine de la vallée de la Morava. La région shopienne originaire avait une étendue bien plus restreinte. Les limites actuelles du Šopluk sont le résultat d'une évolution ultérieure.⁸³⁾ Les traits caractéristiques de la population shopienne sont l'esprit conservateur et l'attachement aux formes culturelles et aux traditions reçues; ces traits, eux aussi, contribuèrent largement à la conservation des particularités et d'éléments communs en architecture populaire dans la région limitrophe bulgaro-serbe.

La création des manifestations architectoniques analogues de part et d'autre de la frontière bulgaro-serbe était donc due à plusieurs facteurs, et non pas uniquement à l'influence culturelle exclusive d'une ethnie sur une autre. Notre conclusion s'accorde avec les résultats théoriques que déjà O. Lauffer avait obtenus dans ses recherches sur l'architecture populaire (toutes nos réserves faites sur quelques-unes de ses formulations), et après lui toute une suite d'autres chercheurs; récemment, c'est T. Wróblewski qui est revenu à ce problème.⁸⁴⁾ Ce n'est donc qu'après la libération de la Bulgarie et de la Serbie de la domination turque que des facteurs ethniques jouèrent un rôle relativement marquant et se firent valoir surtout dans l'ornementation de la maison. La frontière d'Etat, qui n'était pas immuable, ne laissa pas de vestiges marquants dans l'évolution culturelle à l'époque qui précéda la libération.

REMARQUES

- 1) Un autre point de vue apparaît, exprimé de la manière la plus expressive, chez le chercheur bulgare G. Zanetov. Cf. p. ex. son travail *Bălgari v Morava*. Istoričeski i etnografski skici, Sofia 1914; *Zapadni bălgarski zemi i Sarbija*, Sofia 1917.
- 2) Cf. L. Niederle, *Život starých Slovanů* I, 2, Praha 1913, p. 814–815; K. Moszyński, *Kultura ludowa Słowian* I, Kraków 1929, p. 558–559; J. Cvijić, *Balkansko Poluostrvo* I, Zagreb 1922, p. 362; Je. E. Blomkvist, *Krestjanskije postrojki russkich, ukrajincev i belorusov*, Vostočnoslavjanskij etnografičeskij sbornik, Moskva 1956, p. 195; R. T. Nikolić, *Vranjska Pčinja*, Srpski etnografski zbornik 5, 1903, p. 128–137, et autres.
- 3) Cf. R. T. Nikolić, *Krajište i Vlasina*, Srpski etnografski zbornik 18, 1912, p. 143; P. S. Jovanović, *Banja*, Srpski etnografski zbornik 29, 1924, p. 29; Lj. Jovanović, *Mlava*, Srpski etnografski zbornik 5, 1903, p. 265; V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien im 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts*, Brno 1966, p. 32–35 (c'est là qu'est citée la littérature bulgare correspondante).
- 4) Cf. K. Jovanović, *Negotinska Krajina i Ključ*, Srpski etnografski zbornik 55, 1940, p. 40–41.
- 5) Cf. J. Cvijić, *Antropogeografski problemi Balkanskog Poluostrva*, Srpski etnografski zbornik 4, 1902, p. CXI.
- 6) Cf. V. Frolec, *Boššaja semja i jejo žilišće v zapadnoj Bolgarii*, Sovetskaja etnografija 1965, no 3, p. 40–58.
- 7) Les termes les plus courants sous lesquels on désigne l'habitation souterraine en Bulgarie sont: „Kăšta uzem“, „uzemka“, „uzemnica“, „prăstena“, „zemnik“, „burdej“, „bordej“, „burdel“, „bordel“ (du roumain „bordeiu“). En Serbie, cette forme d'habitation est appelée le plus souvent „zemunica“, „lagumica“, „burdelj“. Cf. G. St. Gunčev, *Uzumnite kăsti v Dunavska Bălgarija*, Godišnik na Sofijskija universitet. Istoriko-filologičeski fakultet 30, 1934, p. 14–15. I. Bassanović, *Lomskijat okrăg*. Materiali za sanitarna etnografija na Bălgarija I, Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina 5, 1891, p. 43; D. Marinov, *Gradivo za veštественata kultura v zapadna Bălgarija*, Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina 18, 1901, tome 2, p. 9; K. Jireček, *Cesty po Bulharsku*, Praha 1888, p. 196; L. Niederle, *Život starých Slovanů* I, 2, p. 703–704; T. Radivojević, *Lepenica*, Srpski etnografski zbornik 15, 1911, p. 119; B. Kojić, *Seoska arhitektura i rurizam*, Beograd 1958, p. 24–25.
- 8) Cf. I. Bassanović, *Lomskijat okrăg*, p. 43–45.
- 9) Cf. G. St. Gunčev, *Uzumnite kăsti*, p. 16–18. D'autres détails, ainsi que la littérature correspondante sont donnés dans mon travail *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 35–43.
- 10) Cf. Cvijić, *Balkansko Poluostrvo* I, p. 336; B. Kojić, *Seoska arhitektura*, p. 24–25; R. Nikolić, *Stanovi u lesu u Vojvodini*, Zbornik Matice srpske 11, 1956, p. 27–58; S. Mijatović, *Belica*, Srpski etnografski zbornik 56, 1948, p. 20–21; T. Radivojević, *Lepenica*, p. 123–124; B. M. Drobnjaković, *Smederevsko Podunavlje i Jasenica*, Srpski etnografski zbornik 34, 1925, p. 233; P. S. Jovanović, *Banja*, p. 29; L. J. Pavlović, *Antropogeografija Valjevske Tamnave*, Srpski etnografski zbornik 18, 1912, p. 456, et autres travaux. Mes remerciements à Mme Dr. O. Mladenović d'avoir attiré mon attention sur plusieurs publications utiles.
- 11) Cf. G. St. Gunčev, *Uzumnite kăsti*, p. 5–6, 25–27, 58–59; T. Zlatev, *Bălgarskite gradove po r. Dunav prez epochata na Văzraždaneto*, Sofia 1962, p. 55–58, 68; V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 42–43.
- 12) Cf. K. Jovanović, *Negotinska Krajina*, p. 39–40.
- 13) Cf. K. Mijatev, *Arhitektura v srednovekovna Bălgarija*, Sofia 1965, p. 59 ss; J. Cvijić, *Antropogeografski problemi*, p. C.

- 14) Isolément, des maisons à une pièce existaient encore dans la première moitié de notre siècle, p. ex. dans les régions de Trn et de Kustendil. Cf. G. Kožucharov, *Narodnata kăšta v Trănsko, Brezniško i Kjustendilsko*, Kompleksni naučni ekspedicii v Zapadna Bălgarija, Sofia 1961, p. 19, 35; cf. aussi St. L. Kostov - E. Peteva, *Selski bit i izkustvo v Sofijsko*, Sofia 1935, p. 33; M. T. Stanojević, *Zaglavak*, Srpski etnografski zbornik 20, 1913, p. 51-52.
- 15) Cf. M. Stanojević, *Timok*, Srpski etnografski zbornik 55, 1940, p. 16; R. T. Nikolić, *Okolina Beograda*, Srpski etnografski zbornik 5, 1903, p. 930; le même auteur, *Poljanica i Klisura*, Srpski etnografski zbornik 6, 1905, p. 64 ss.; le même auteur, *Krajište i Vlasina*, Srpski etnografski zbornik 18, 1912, p. 121 ss.; le même auteur, *Vranjska Pčinja*, p. 128; Lj. Jovanović, *Mlava*, p. 271-272; M. T. Stanojević, *Zaglavak*, p. 51-52; T. Radivojević, *Lepenica*, p. 123; J. F. Trifunovski, *Gorna Pčinja*, Srpski etnografski zbornik 77, 1964, p. 43; A. Urošević, *Novobrdaska Kriva reka*, Srpski etnografski zbornik 60, 1950, p. 10; J. Zachariev, *Kjustendilsko krajište*, Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis 32, 1918, p. 216-219; le même auteur, *Kamenica*, Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis 40, 1935, p. 89-90; L. Dinev, *Selištnata oblast po Iskărskiya prolom*, Godišnik na Sofijskijă universitet. Ist. filolog. fak. 39, 1942/43, p. 80; M. Ivanov, *Dolna Melna*, Sofia 1945, p. 39, et autres travaux.
- 16) Cf. V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 45-46.
- 17) R. T. Nikolić (*Poljanica i Klisura*, p. 64-73) cite d'intéressants cas de remaniement des maisons à une pièce de la région de Poljanica et de Klisura qui avaient été habitées par des Arnauts et que, après leur départ, les Serbes ont reconstruites en maisons à deux pièces.
- 18) En Negotinska-Kraïna aussi „odžaklija“ ou, en roumain, „kasa“. D'autres appellations sont données dans mon travail *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 47.
- 19) Les dénominations „kăšti“ et „kuća“ se rattachent à „kaŭja“ du slave commun (cf. L. Niederle, *Život starjch Slovanŭ I*, 2, p. 795-796; les termes „odaja“ et „soba“ sont d'origine turque et on s'en servait vraisemblablement à l'époque de la domination turque pour désigner cette pièce.
- 20) Cf. G. Kožucharov, *Starata selska kăšta v Severozapadna Bălgarija*, Kompleksna naučna ekspedicija v Severozapadna Bălgarija prez 1956 godina, Sofia 1958, p. 64; le même auteur, *Narodnata kăšta v Trănsko*, p. 34-35, 40; J. Zachariev, *Kamenica*, p. 95-96.
- 21) Cf. V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 49-50.
- 22) Pour plus de détails, voir la littérature citée plus haut.
- 23) Cf. B. Kojić, *Seoska arhitektura*, p. 62.
- 24) Cf. B. Kojić, *Stara gradska i seoska arhitektura u Srbiji*, Beograd 1949, p. 164.
- 25) Cf. V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 60.
- 26) Cf. D. Petrović, *Narodna arhitektura*. Doksati i čardaci, Beograd 1955, p. 39-40.
- 27) Cf. ibd., p. 13-19.
- 28) Cf. L. Niederle, *Život starjch Slovanŭ I*, 2, p. 725-727.
- 29) Cf. G. Kožucharov, *Starata selska kăšta*, p. 86; J. Zachariev, *Pijamec*, Sbornik za narodni umotvorenija i narodopis 45, 1949, p. 75.
- 30) Cf. B. Kojić, *Stara gradska i seoska arhitektura*, p. 170.
- 31) Cf. K. Mijatev, *Zilištnata arhitektura v Bălgarija prez IX i X v.*, Izvestija na Arheologičeskija institut 23, 1960, p. 8-9.
- 32) Cf. V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 29-31.
- 33) Cf. ibd., p. 75-76. La description de la construction et la terminologie provenant de l'est de la Serbie sont données par M. T. Stanojević, *Zaglavak*, p. 46-50.
- 34) Cf. K. Stanojević, *Negotinska Krajina*, p. 35.

- 35) Cf. R. T. Nikolić, *Timok*, p. 405—406; M. T. Stanojević, *Zaglavak*, p. 46—50.
- 36) Cf. R. T. Nikolić, *Krajište i Vlasina*, p. 121—139.
- 38) Au commencement du 19^e siècle, les charpentiers venus du sud-est de la Bosnie et appelés „Osačani“ apportèrent dans la région de Lepenica, qui s'étend sur la rive droite de la Morava, l'art de construire des maisons en bois charpenté et couvertes de bardeaux („šindrara“, „šindralija“); plus tard s'y généralisèrent les maisons construites de moitié en poutres et de moitié en branchage („polobrvnara-polučatmara“). On commença à construire les murs en branchage après 1860; cette technique se généralisa par la suite. (Cf. T. Radivojević, *Lepenica*, p. 123; M. J. Miladinović, *Požarevačka Morava*, Srpski etnografski zbornik 43, 1928, p. 17.)
- 39) Cf. K. Rhamm, *Germanische Altertümer aus der slawisch-finnischen Urheimat I*, Braunschweig 1910, p. 190; B. Schier, *Hauslandschaften und Kulturbewegungen im östlichen Mitteleuropa*, Liberec 1932, p. 40; Je. Blomkvist, *Krestjanskije postrojki*, p. 86; J. Mjartan, *Posledné sochové domy na južnom Slovensku*, sb. Ludové stavitelstvo a bývanie na Slovensku, Bratislava 1963, p. 114.
- 40) Cf. B. Kojić, *Seoska arhitektura*, p. 61.
- 41) Pour plus de détails, cf. St. Georgieva - Stojkova, *Ogništeto v bălgarskija bit*, Sofia 1956; D. Petrović, *Stara ognjišta i dimnjaci*, Zbornik arhitektonskog fakulteta Univerziteta u Beogradu, Beograd 1956, p. 195—200.
- 42) Cf. L. Niederle, *Život starých Slovanů I, 2*, p. 846.
- 43) Cf. R. L. Veselinović, *Staro srpsko naselje na Bostaništu kod Mošorina u Bačkoj*, Rad vojvodjanskih muzeja 2, 1953, p. 52—58; A. Pitterová, *Přispěvek k otázce tzv. franského vlivu na slovanský dům*, Vznik a počátky Slovanů III, Praha 1960, p. 202 ss.
- 44) Cf. M. Murko, *Zur Geschichte des volkstümlichen Hauses bei den Südslawen*, Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien 35, 1905; 36, 1906; R. Meringer, *Die Stellung des bosnischen Hauses und Etymologien zum Hausrath*, Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch-historische Klasse CXLIV, 1901; C. Sax, *Geographisch-ethnographische Skizze von Bulgarien*, Mitteilungen der Geogr. Gesellschaft in Wien 12, 1869, p. 461; M. T. Stanojević, *Zaglavak*, p. 43—46; R. T. Nikolić, *Krajište i Vlasina*, p. 121—139.
- 45) Cf. D. Stankov, *Parapetnata ukrasa v Kjustendilskija kraj*, Kompleksni naučni ekspediciji v Zapadna Bălgarija, Sofia 1961, p. 393; V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 97—102.
- 46) Cf. B. Kojić, *Stara gradska i seoska arhitektura*, p. 168.
- 47) Cf. G. Kožucharov, *Starata selska kăšta*, p. 96; le même auteur, *Narodnata kăšta v Trănsko*, p. 61; V. Frolec, *Narodnata kăšta v Sofijsko prez XIX i načaloto na XX v.*, Izvestija na Etnografskija institut i muzej 7, 1964, p. 140.
- 48) Cf. T. Zlatev, *Bălgarskata kăšta v svoja arhitektoničen i kulturno-istoričeski razvoj I*, Selska kăšta, Sofia 1930, p. 155; G. Kožucharov, *Narodnata kăšta v Trănsko*, p. 69—70; B. Kojić, *Seoska arhitektura*, p. 59.
- 49) Cf. B. Kojić, *Stara gradska i seoska arhitektura*, p. 164.
- 50) Cf. D. Petrović, *Stara bugarska varoška kuća i njen odnos prema staroj kući u Srbiji i Makedoniji*, Zbornik arhitektonskog fakulteta univerziteta u Beogradu, tome 1, 1960, p. 23—24.
- 51) A comparer aussi la carte des types de maisons populaires en Yougoslavie dans la publication d'A. Deroko, *Folklorna arhitektura u Jugoslaviji*, Beograd 1964, p. 14; voir aussi J. Cvijić, *Antropogeografski problemi*, p. CX.
- 52) Cf. G. Zanetov, *Bălgari v Morava*, p. 22—23.
- 53) Cf. G. Zanetov, *Zapadni bălgarski zemi*, p. 159.
- 54) Cf. Z. Gylybov et coll., *Fizičeskaja geografija Bolgarii*, Moskva 1960.

- 55) Cf. A. N. Gracijanskij, *Priroda Jugoslavii*, Moskva 1955.
- 56) Cf. A. Deroko, *Folklorna architektura*, p. 23.
- 57) Cf. B. Kojić, *Seoska architektura*, p. 79; G. A. Megas, *The Greek House*, Athens 1951, p. 10.
- 58) A propos de cette question, cf. K. Dobrowolski, *Studia nad etnograficzną regionalizacją Polski*, Lud 1962, p. 200; J. Štika, *K otázce etnografických oblastí*, Zprávy Oblastního muzea jihovýchodní Moravy v Gottwaldově 1966, p. 125.
- 59) Cf. L. Dinev, *Selištnata oblast*, p. 53, 129.
- 60) Cf. B. Cvetkova, *Pozemlenite otnošenija v bälgarskite zemi*, Istoriceski pregled 7, 1950/51, p. 163 ss.
- 61) R. Stojkov, *Selištni imena v zapadnata polovina na Bälgarija prez XVI vek*, Ezikovedsko-etnografski izsledvanija v pamet na akademik Stojan Romanski, Sofia 1960, p. 436–439.
- 62) Cf. B. Cvetkova, *Pozemlenite otnošenija*, p. 162 ss.; le même auteur, *Charakterni čerti na osmanskija feodalizam v bälgarskite zemi*, Istoriceski pregled 7, 1950/51, p. 381 ss.; P. Mitajev, *Selištnite imena prez tursko vreme*, Archiv za poselištni proučvanija 2, 1939-40, tome 1er, p. 110–111.
- 63) Cf. V. Frolec, *Sidla v sofijské oblasti v 19. a počátkem 20. století*. Sborník prací filosofické fakulty Brno, 1963, F 7, p. 119.
- 64) Cf. K. Jovanović, *Negotinska Kraina*, p. 47–70.
- 65) Cf. *ibid.*, p. 71.
- 66) Cf. *ibid.*, p. 72–105. Voir aussi F. Kanitz, *Serbien. Historisch-ethnographische Reise-studien aus den Jahren 1859–1868*, Leipzig 1868, p. 43.
- 67) Cf. M. Stanojević, *Timok*, p. 426–431; M. V. Lutovac, *Etnički sastav i etnički procesi u Timočkoj Krajini*, Rad kongresa folklorista Jugoslavije u Zaječaru i Negotinu 1958, Beograd 1960, p. 13–18.
- 68) Cf. M. T. Stanojević, *Zaglavak*, p. 76–87.
- 69) Cf. Lj. Jovanović, *Mlava*, p. 282–293.
- 70) Cf. R. T. Nikolić, *Okolina Beograda*, p. 953–963.
- 71) Cf. P. S. Jovanović, *Banja*, p. 33–43.
- 72) Cf. R. T. Nikolić, *Poljanica i Klisura*, p. 114–117.
- 73) Cf. R. T. Nikolić, *Krajište i Vlasina*, p. 163–203.
- 74) Cf. J. Cvijić, *Balkansko Poluostrvo I*, p. 160.
- 75) Cf. R. T. Nikolić, *Poljanica i Klisura*, p. 102–103.
- 76) Cf. K. J. Jireček, *Dějiny národa bulharského*, Praha 1875, p. 503; I. Bataklijev, *Istorija na zaselvaneto i formi na selištata*. Trudove na Statističeskija institut za stopanski proučvanija pri Sofijskija dăržaven universitet 1936, no 2–3, p. 34; V. Frolec, *Sidla v sofijské oblasti*, p. 120–121.
- 77) Cf. J. Cvijić, *Balkansko Poluostrvo I*, p. 152.
- 78) Cf. *Kratka istorija na bälgarskata architektura*, p. 232.
- 79) Cf. V. Frolec, *Vliv rozkladu velkorodiny na vývoj lidového obydlí v západním Bulharsku*, Český lid 52, 1965, p. 164–175.
- 80) Cf. J. Zachariev, *Kjustendilsko krajište*, p. 266; V. Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien*, p. 81–82.
- 81) Cf. T. Zlatev, *Bälgarskata kăšta prez epochata na Văzraždaneto*, Sofia 1955, p. 24.
- 82) Cf. J. Cvijić, *Antropogeografski problemi*, p. CX–CXI; R. T. Nikolić, *Krajište i Vlasina*, p. 145; le même auteur, *Vranska Pčinja*, p. 162.
- 83) Cf. R. T. Nikolić, *Krajište i Vlasina*, p. 222–227; Ch. Vakarelski, *Grupi na bälgarskata narodnost ot bitovo gledište*, Izvestija na Bälgarskoto geografsko družestvo v Sofija 10, 1942, p. 236–258.
- 84) Cf. T. Wróblewski, *Wspólne elementy w ludowych kulturach Środkowej Europy*, Poznań 1964, p. 140–186; Voir aussi A. Pitterová, *Přispěvek k otázce tzv. franského vlivu*, p. 191 (là se trouve aussi la bibliographie supplémentaire).

Kulturní společenství v lidovém stavitelství v oblasti bulharsko-srbského pohraničí

Nápadná podobnost projevů lidového stavitelství na území západního Bulharska a východního Srbska dala podnět ke vzniku vážných úvah o podstatě těchto shod i nekritických a nacionálně předpojatých tezí o etnické příslušnosti kulturních jevů v bulharsko-srbském pohraničí. Autor nechce ve svém příspěvku podat vyčerpávající obraz o vývoji všech složek lidového stavitelství na uvedeném území. Pokouší se jen v hlavních rysech naznačit vývoj lidového domu a postihnout momenty, které vedly k vytváření společných stavitelských projevů v západním Bulharsku a východním Srbsku.

Pro západní Bulharsko a východní Srbsko byla typická volná zástavba dvora. V rovinných vesnicích byly dvory uzavřenější, v horách převažovaly dvory otevřené a nepravidelně zastavěné. Ve srovnání s oblastí Šumadije a Starého Vlachy, kde byly typické velké dvory s mnoha budovami, měly usedlosti ve vesnicích bulharsko-srbského pohraničí menší dvory s malým počtem hospodářských staveb. Některé zvláštní znaky vykazovaly dvory velkorodinné.

V oblasti bulharsko-srbského pohraničí zaujímá zvláštní postavení Podunají. V lidovém stavitelství se to projevilo ve výskytu podzemních obydlí. V bulharském Podunají byly zemnice obecně rozšířeny ještě v druhé polovině 19. století, v Jugoslávii se vyskytovaly ve velkém počtu do počátku 19. století. V pozdějších obdobích ubývalo těchto primitivních obydlí; ve zbytcích se místy ovšem dochovala do dneška. Máme je doložena v březích Dunaje, Tisy, Velké Moravy, Sávy, Neretvy, Lepenice aj. Zemnice v bulharském i srbském Podunají je možno považovat za jednu z nejstarších forem obydlí na Balkáně. Znalost budování podzemních příbytků si osvojili Slované již na území severně od Dunaje. V nově osídlovaných oblastech jižně od Dunaje našli příhodné podmínky geografické (výskyt sprašové půdy, příhodné klimatické podmínky), které jim umožnily využít dřívějších stavitelských zkušeností. Je nutno ovšem mít na zřeteli i starší tradice, s nimiž se slovanské obyvatelstvo setkávalo při dočasném soužití s Tráky, kteří se postupně slavinizovali, až úplně zanikli.

V druhé polovině 19. století (zejména po roce 1878) docházelo v severozápadním Bulharsku k častým pohybům obyvatelstva. Do rovinných podunajských oblastí se stěhoval z horských území Staré planiny lid, který začal stavět domy nadzemní, obvyklého západobulharského typu. Obdobný proces probíhal i v podunajské oblasti severovýchodního Srbska.

Archeologické výzkumy dokládají, že vedle zemnicových obydlí byly jižním Slovanům známy také domy budované nad zemí. Na území západního Bulharska převažovaly nadzemní domy po příchodu Slovanů na Balkán především

v oblastech na jih od Staré planiny, kde se pak udržely a vyvíjely po celá staletí a průběhem 18. a 19. století postupně vytlačily i zemnice na území severně od Staré planiny.

Základním půdorysným typem byl na celém území západního Bulharska i východního Srbska dům jednoprostorový, který zde převažoval v období turecké okupace. V druhé polovině 19. století se stal základním půdorysným typem dům dvojdílný který se skládal z místnosti s ohništěm, zvané „kážta“ (převážná část bulharského území), „kuča“ (většina srbského území) nebo „chiža“ (oblast severozápadního Bulharska, Tránsko, v Srbsku Timočka Krajina), a z „odaje“ (termín je obvyklý hlavně v Bulharsku) nebo „soby“ (východní Srbsko, severozápadní Bulharsko), popřípadě ze zastřešeného otevřeného prostoru. Koncem 19. a hlavně začátkem 20. století prodělavál dům v oblasti bulharsko-srbského pohraničí vývoj k složitějšímu půdorysnému členění, v němž jsou patrné nejen odlišnosti mezi bulharskou a srbskou stranou pohraničí, ale i místní zvláštnosti uvnitř západobulharského a východosrbského území. Tento proces neprobíhal rovnoměrně a jsou zde zřetelné i časové rozdíly.

Vedle přízemních domů se vyskytují v bulharsko-srbském pohraničí i domy patrové. Jsou rozšířeny především v horských oblastech, kde byl vyvolán jejich vznik nerovností terénu. V rovinných oblastech severozápadního Bulharska přispěli k rozšíření těchto staveb osadníci, kteří se sem přestěhovali z horských území Staré planiny. V Srbsku jsou známy patrové domy hlavně v dolině Západní Moravy, na Kosovu a v Metochiji. Tento typ staveb byl sem přenesen z jižních oblastí, zvláště z Makedonie.

Domy byly stavěny sloupkovou konstrukcí se stěnami vyplétanými proutím. Tato konstrukce je na bulharském území doložena již v 9. a 10. století. Zatímco na bulharském území se udržovaly vyplétané stěny po staletí až do počátku našeho století, ve východním Srbsku docházelo v důsledku řady příčin k častější záměně stavebního materiálu. Autor popisuje další konstrukční prvky domu, které jsou společné pro obě strany pohraničí. Shodné prvky, jevící úzkou souvislost s ostatními územími Balkánského poloostrova, se vyskytují i v interiéru. Zvláštní pozornost věnuje autor výtvarnému a architektonickému řešení domu.

Do osvobození Srbska a Bulharska z tureckého panství byla podobnost lidového domu po obou stranách bulharsko-srbského pohraničí dosti výrazná. Nejvýrazněji se to projevovalo v domovém půdorysu. Z hlediska stavebního materiálu existovaly již v 18. a 19. století odlišnosti. V uvedeném období můžeme tedy hovořit o kulturním společenství, které existovalo nejen ve vesnickém a městském stavitelství, ale i v jiných složkách lidové kultury Srbů a Bulharů. Územní rozsah typu domu, jehož charakteristickými znaky jsou jednodílný nebo dvojdílný půdorys s předstupujícím zástřeším a pletená konstrukce stěn, přesahuje území východního Srbska a západního Bulharska (Kosovo, Metochija, velká část Makedonie).

Výraznějšího architektonického vzhledu nabývá dům ve východním Srbsku a západním Bulharsku koncem 19. století, kdy se stávají jeho součástí arkádové oblouky u zástřeší. A právě tato mladá vývojová forma dala podnět k úvahám o etnickém původu domu v srbsko-bulharském pohraničí.

V další části studie sleduje autor podmínky, které působily na vytváření společných prvků ve stavitelství v oblasti bulharsko-srbského pohraničí. Mírné kontinentální podnebí spolu s nedostatkem vhodného stavebního dřeva byly základem předpokladem k rozšíření domů s pletenou konstrukcí stěn, která se v důsledku obdobných geografických podmínek ujala nejen v západním Bulharsku a východním Srbsku, ale i v oblastech Makedonie, Kosova a Metochije. Domy s trámovou kostrou a vyplétanými stěnami můžeme tedy považovat za stavby oblastí s mírným podnebím. Průčelní stěny olepené blátem bylo třeba chránit před deštěm a sluncem. Tento požadavek řešili lidoví stavitelé tím, že protáhli střechu před zdi a vytvořili tak otevřený zastřešený prostor („trem“, „predkášti“), který pak sehrál důležitou úlohu v půdorysném vývoji zdejšího domu. Geografické prostředí sehrálo důležitou roli při formování lidového domu zejména ve starších obdobích. Pro ostřejší rozhraničení domových typů měly význam též řeky a pohoří. Na bulharské straně to byly především řeky Iskär, Struma a pohoří Stará planina, v Srbsku zejména řeka Morava. Zvláštní postavení zaujímá po této straně Dunaj se svými přítoky. Celé Podunají tvoří kulturní celek (ve stavitelství zastoupený pásmem zemnic a hliněným domem), který zasahuje do několika etnických území a nese řadu společných kulturních znaků.

Zatímco v západním Bulharsku byl osídlovací proces ukončen v podstatě již v 16. století, pro území dnešní Jugoslávie byly příznačné velké pohyby obyvatelstva. Podle Cvijiče se od konce 14. století, v období tureckého panství i po osvobození přemístilo téměř všechno obyvatelstvo v prostoru od Velešské Klisury na Vardaru až po pohoří Zagrebačka Gora. Většina východosrbských sídel se formovala v 18. a 19. století, tedy v období, do něhož spadá také vznik domů, které je možno podrobit etnografickému výzkumu. Tato situace umožňuje sledování souvislosti mezi typem domu a původem zdejšího obyvatelstva.

Po celé oblasti východního Srbska byly rozšířeny domy roubené a domy se stěnami vyplétanými proutím. Bereme-li v úvahu původ převážné většiny východosrbského obyvatelstva, vidíme, že pochází z území, kde byly na jedné straně známy stavby roubené (Šumadija, Stari Vlach, Černá Hora, Bosna, Hercegovina), na straně druhé domy pletené (západní Bulharsko, Kosovo, Metochija, Makedonie). Půdorysné členění bylo v době migrací v podstatě stejné ve všech uvedených oblastech; všechny také spadají k oblastem, kde byly typické domy jednoohnišťové. Je možno předpokládat, že obdobné stavební formy znalo také obyvatelstvo starousedlické (kromě rovinných oblastí při Dunaji a jeho přítocích). Z toho, že stavby roubené se jeví ve východním Srbsku jako historicky starší, je možno vyvodit, že nejstarší osídlovací vrstvou bylo obyvatelstvo dinarské skupiny.

Kulturní vývoj balkánských Slovanů probíhal za těžkých historicko-politických podmínek. Turecká okupace, která zasáhla na několik století jak Bulharsko, tak Srbsko, vedla k rozšíření a oživení primitivních kulturních projevů a starých forem společenské organizace, které ve středověku začaly zanikat nebo se alespoň jejich význam zeslaboval. V lidovém stavitelství v oblasti bulharsko-srbského pohraničí se to projevilo především v rozšíření jednoprostorových

domů s elipsovým nebo kruhovým, popřípadě polygonálním půdorysem a v primitivních formách bydlení.

Ke vzniku obdobných forem v lidovém stavitelství v bulharsko-srbském pohraničí přispěla i velkorodinná instituce, která se zde udržovala do počátku našeho století. Její vliv byl nejzřetelnější ve formách bydlení, v uspořádání společného dvora a ve výskytu jednoprostorových staveb bez ohniště („vajati“).

Nedostatečně objasněna zůstává otázka vlivu činnosti tesařských a zednických mistrů na vývoj lidového stavitelství v západním Bulharsku a východním Srbsku. S jejich činností je možno spojovat rozšíření dekorativních oblouků u domů.

Významným činitelem, který byl nositelem etnografických tradic v lidovém stavitelství bulharsko-srbského pohraničí, byla etnografická skupina, zvaná Šopi. Pro šopské obyvatelstvo je příznačný konzervatismus a lpění na zděných kulturních formách a tradicích, které také přispívaly k udržování zvláštností i společných rysů v lidovém stavitelství a k vytváření kulturního společenství v oblasti bulharsko-srbského pohraničí.

Vznik obdobných stavebních projevů po obou stranách bulharsko-srbského pohraničí byl tedy podmíněn řadou činitelů a ne jednostranným kulturním vlivem jednoho nebo druhého etnika. Etničtí činitelé sehráli významnější roli hlavně až po osvobození Bulharska a Srbska z turecké nadvlády a projevíli se zejména ve výzdobné stránce domu. Státní hranice, která nebyla neměnná, nezanechala v kulturním vývoji před osvobozením žádné zřetelnější stopy.

L'udové obydlie a rodinné formy na Slovensku

SOŇA ŠVECOVÁ

Katedra pro etnografii a folkloristiku UK, Praha

V posledných desaťročiach vzrastá odborný záujem o funkciu ľudového obydlia. V rámci tohto záujmu sa dostávajú do popredia i otázky vplyvu rodinných foriem na formy bývania, prípadne na formy staviteľstva. Otázky rodinných foriem vo vzťahu k bytovým otázkam priťahujú pozornosť najmä tam, kde prevládajúcou formou rodiny je rozšírená, alebo zložená rodina. Rozšírená rodina sa líši od individuálnej rodiny svojou skladbou, ktorá spravidla vplyva na to, že rozšírené rodiny sú početnejšie než individuálne rodiny. V staviteľstve by sa preto dalo očakávať, že rozšírené rodiny si vynucujú nielen odlišné formy užívania bytu oproti menej početným rodinám individuálnym, ale ovplyvňujú i staviteľský ráz vidieka v tom, že potrebám rodiny sa prispôsobujú aj staviteľské formy. Do akej miery sa potreby rodiny uplatňujú vo funkcii obydlia a v jeho forme, ukáže nasledujúci rozbor. Úvodom ozrejmím dve stránky skúmaného javu: stránku sociálnu, tj. rodinné formy, a stránku kultúrnu, tj. bytové prostredie, na ktorom sa uplatňoval vplyv určitých rodinných foriem. Prameňom k analýze sú prevažne vlastné terénne výskumy, ako aj publikované terénne výskumy iných bádateľov. Charakter prameňov obmedzuje skúmané obdobie na maximálnu hranicu 60.—70. rokov do minulosti, čo je dané predovšetkým fyzickým vekom informátorov. Z hľadiska sociálneho sa výskumy vzťahovali na malovýrobné roľnícke obyvateľstvo slovenského vidieka, ktoré tvorilo v minulosti nielen väčšinu obyvateľstva, ale ktoré je zároveň tvorcom a nositeľom základov spoločenských a kultúrnych osobitostí celého národa.

Z hľadiska vplyvu rodinných foriem na formy bývania a staviteľstva je potrebné objasniť predovšetkým jednu stránku rodinných foriem, a to je štruktúra rodiny čiže jej skladba a z toho vyplývajúca početnosť rodiny. Ak budeme eliminovať individuálnu rodinu, pozostávajúcu z rodičov a slobodných detí, čiže bežnú a známu formu rodiny súčasného mestského a vidieckeho obyvateľstva, ostáva nám objasniť skladbu rozšírenej rodiny v tom zložení, ako sa najčastejšie vyskytovala v recentnom období na Slovensku.

Formy rozšírenej rodiny na Slovensku sú charakterizované najčastejšie názvom patriarchálna veľkorodina, ktorý vystihuje čiastočne vzťahy v rodine (patriarchálna) a čiastočne jej zloženie (veľkorodina na rozdiel od rodiny). Táto rodina spočívala na tom princípe, že synovia si prinášali manželky do rodičovskej rodiny a synovské rodiny vytvárali s rodičovskou rodinou jeden celok.

Početnosť tejto rodiny závisela od počtu ženatých synov, ako aj od počtu detí v synovských rodinách. V rodine teda žili starí rodičia, ich synovia (bratia) s manželkami a deťmi, čiže s vnúčatmi starých rodičov. Treba zdôrazniť, že v generácii starých rodičov býval v takejto rodine spravidla len jeden manželský pár, že teda táto rodina sa s každou novou generáciou dospievajúcich synov nerozrastala donekonečna, ale musela sa v každej generácii deliť tak, že v generácii starých rodičov už do nej nepatrili rodiny bratov. Rodiny bratov bývali súčasťou veľkorodiny spravidla iba v generácii otcov, zatiaľ čo vo vyššej generačnej vrstve bol iba jeden starý otec a jedna stará matka. V tomto zložení zachytili na slovenskom vidieku veľké rodiny i starší bádatelia, opisujúci formy rodiny z konca minulého storočia.¹) Bola to zrejme najčastejšia forma zloženia veľkých rodín. Postupne sa v spauperizovaných roľníckych rodinách javila tendencia ponechávať v rodičovskej rodine čo najmenej rodín synov. Základné právo synov ostať so svojimi rodinami u rodičov a vytvárať s nimi veľkorodinu, t. j. nediálne s nimi užívať spoločný majetok, i tak ostalo až do prvých desaťročí nášho storočia nezmenené. Ak starí rodičia zomreli, ich synovia, teda bratia v generácii otcov sa nemuseli rozdeliť, mohli naďalej nejaký čas ostať v spoločnej rodine a spoločne užívať rodinný majetok. V tom prípade veľkorodina čiastočne zmenila svoju štruktúru, nebolo v nej starých rodičov, boli tu len nedielni bratia v generácii otcov. Táto varianta veľkorodiny býva nazývaná bratskou rodinou alebo rodinou nerozdelených bratov.²) Počet členov rodiny sa však touto modifikáciou veľkorodiny spravidla podstatne nemení (nastáva väčšinou len prírastok detí), pretože bratia sa obyčajne po čase delia, i keď sa nerozdelili bezprostredne po smrti rodičov. Delia sa obyčajne najneskoršie v čase, keď im dospievajú synovia, čiže generácia vnukov se rodí opäť do rodiny, v ktorej je jeden manželský pár v generácii starých rodičov a niekoľko bratov v generácii otcov. Toto pravidelné opakovanie delby rodiny z generácie na generáciu, ktoré je jedným z charakteristických princípov existencie veľkorodiny, zaisťuje relatívnu stálosť štruktúry veľkorodiny. Je to teda spravidla rodina starých rodičov a ich nerozdelených synov s manželkami a deťmi. I keď pripustíme, že v minulosti boli veľké rodiny početnejšie, pretože delba rodiny sa neviazala na otcovskú generáciu, ale na generáciu starých otcov, ba, až dedov (princíp delenia rodiny v každej generácii ostáva pritom nezmenený, iba čas delby sa posúva do vyšších generačných vrstiev, takže rodina zahŕňa širší okruh descendentov posledných nedielných predkov), v poslednom storočí sú už takéto široké veľkorodiny celkom ojedinelým zjavom, nemusíme ich preto pri našom rozbere brať do úvahy. Ak si teda chceme urobiť schému zloženia veľkorodiny v stave, ktorý nám zachycujú výskumníci od konca minulého storočia, môžeme bežne počítať so starými rodičmi (2 osoby), s rodinami ich synov (ak vezmeme za priemer troch bratov, je to i s manželkami 6 osôb) a s deťmi manželských dvojíc synov. Priemerne tento počet nepresahuje 20 členov.

Ďalšou otázkou je otázka frekventovanosti takýchto veľkých rodín v jednotlivých obciach na slovenskom vidieku. Ak si odmyslíme skutočnosť, že väčšinu bádateľov príťahovali práve tie najrozsiahlejšie rodiny, teda rodiny, kde bol čo najväčší počet manželstiev v generácii synov, čím sa obraz o pomere

veľkých rodín voči menším skresľuje v prospech početných veľkorodín, v nijakom prípade nemožno hovoriť o rodine s 20 členmi ako o bežnom jave v ktorejkoľvek oblasti, alebo obci na Slovensku. Oveľa častejší bol ten zjav, že pri rodičoch ostali 1—2 ženatí synovia, pričom princíp delenia rodiny v každej generácii, a to najčastejšie delenie bratov v generácii otcov, spôsoboval neustály kolobeh rozpadu veľkorodiny na individuálne rodiny a znovunarastanie individuálnej rodiny na veľkorodiny. Pritom jedna rodina deliacich sa otcov zahrnovala i rodinu starých rodičov, ak ešte v čase delby žili. V jednej obci teda nemohli byť nikdy zároveň samé veľkorodiny, i keď budeme eliminovať tú časť dedinskej chudoby, ktorá veľkorodinu nikdy nevytvárala, pretože nemala majetkový základ, ktorý synovské rodiny viazal k otcovskej rodine. Tomu, že veľkorodiny neboli všeobecným zjavom v nijakom období v nijakej dedine, nasvedčujú i priemerné čísla obyvateľov jedného domu z r. 1900 v tých obciach, z ktorých máme záznamy a opisy veľkorodiny. Tak napríklad v Detve je priemerný počet obyvateľov jedného domu (tj. priemerný počet členov jednej rodiny) 8,57;³⁾ v juhoslovenskom Martoši 4,83;⁴⁾ v Čabradskom Vrhovci 5,92;⁵⁾ v ďalších oblastiach krupinskej vrchoviny je priemer obyvateľov jedného domu 6—8 ľudí;⁶⁾ vo východoslovenských obciach, z ktorých máme štúdie o veľkorodine, je priemerný počet 6—6,5 osôb.⁷⁾ Príkladov o nízkom priemere obyvateľov jedného domu v oblastiach, ktoré zaujali bádateľov svojimi veľkorodinami, je viac. Tieto priemerné čísla sú jedným z dokladov, že prevládajúcou formou rodiny v týchto obciach boli rodiny s menším počtom členov, či už to boli veľkorodiny, alebo individuálne rodiny.

Opis štruktúry veľkorodiny na Slovensku možno uzavrieť niekoľkými poznatkami vzťahujúcimi sa na rozbor bytových pomerov:

1. Veľkorodiny zriedka presahovali počet 20 členov;
2. Tieto početné veľkorodiny boli pomerne ojedinelým zjavom nielen z hľadiska celoslovenského, ale i z hľadiska každej obce, v ktorej sa vyskytovali;
3. Prevažujúcou formou rodiny boli buď menej početné veľkorodiny, alebo individuálne rodiny;
4. Individuálne rodiny boli buď prechodnou fázou veľkorodiny po jej rozdelení a pred jej znovurozšírením, alebo u chudobnejších vrstiev boli ustálenou formou rodiny, ktorá sa nikdy nerozrástla ženbou synov na veľkorodinu.

Rozoberme si teraz otázku, aké formy obydlí boli na Slovensku prevládajúcim typom, čiže aké priestory mala väčšina rodín k dispozícii.

Myslím, že nebudem simplifikovať rozmanitosť pôdorysných foriem slovenského vidieckeho obydlia zo začiatku nášho storočia, ak tieto formy budem charakterizovať ako základný typ trojpriestorového komorového domu, pozostávajúci z teplej a svetlej izby, z chladnej a tmavej siene a z chladnej a tmavej komory.⁸⁾ Pre otázku vzťahu rodinných a staviteľských foriem nie sú dôležité odchýlky od tohto typu, týkajúce sa buď redukcie priestorov (dvojpriestorový dom s izbou a sieňou), alebo zvýšenia počtu týchto priestorov (izba, sieň, druhá izba, príp. izba, kuchyňa, druhá izba, komora a pod.), pokiaľ tieto priestory slúžia jednej rodine. Nie sú dôležité ani odchýlky v usporiadaní týchto miestností k sebe alebo za seba (napríkl. sieň, izba, komora; sieň, kuchyňa, izba,

apod.). Podstatné je, že vo väčšine prípadov rodina disponovala jedinou teplou a svetlou miestnosťou, v ktorej sa stolovalo, väčšinou aj varilo, spávalo (najmä v zime), v ktorej sa odbavovali domáce práce a všetky spoločné a spoločenské akcie rodiny.

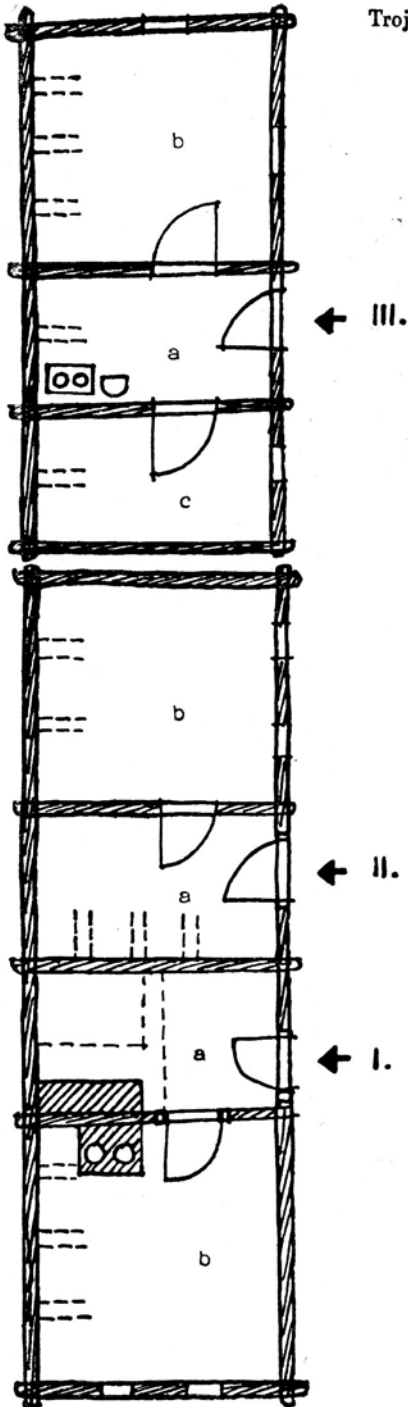
Na Slovensku nepoznám prípad, aby z hľadiska pôdorysného vznikla nová forma domu, ktorá by sa odchyľovala od uvedeného troj priestorového obydliá ako dôsledok rozdielnej štruktúry rodiny. Odchýľky sa mohli týkať rozmerov miestností, avšak veľkosť priestorov bytu nezasahuje podstatu problému. Tým skôr, že odchýľky týkajúce sa veľkosti jednotlivých priestorov neboli nikdy pozoruhodné. Na Slovensku niet teda dokladov pre formy domu, ktoré by očividne svedčili o určitej štruktúre rodiny, domy, ktoré by na jednej strane reprezentovali domy veľkorodín, na druhej strane domy individuálnych rodín. Základný obytný priestor rodiny, teplá a svetlá izba, slúžil ako individuálnej rodine, tak veľkorodine v nezmenenej funkcii obytného centra. U veľkých rodín bol tento obytný priestor akiste tesnejší než u rodín menej početných. Vzťah rodiny a obydliá treba hľadať v inej oblasti otázok staviteľstva, a to vo funkcii jednotlivých miestností obydliá, nie v jeho forme.

Ak hlavná funkcia izby spočívala v tom, že sa tu stolovalo, spávalo a v zime alebo po večeroch sa tu schádzali všetci členovia rodiny, a všetky tieto funkcie si premietneme do priestoru $5 \times 6 - 6 \times 6$ m veľkého, čo bývalo najbežnejšou rozlohou izby, vysvitne, že v izbe mohli nielen stolovať, ale mohli tu vykonávať všetky domáce práce i pri maximálnom zložení rodiny 6—10 dospelých (za stolom sedávali spravidla len chlapi). V početnej veľkorodine sa problém bytového priestoru vynáral iba v spojitosti s priestorom na spávanie. Ak izba nestačila pre všetkých členov rodiny, ubytovali sa v nej obyčajne len starí členovia rodiny a matky s malými deťmi, ktorí tu nocovali po celý rok. Ostatní členovia rodiny nocovali ako sa dalo:

Prvá možnosť je tá, že od jari do jesene spávali niektorí členovia rodiny na rôznych miestach obydliá, vo dvore, či v chotári a v tom prípade v zime nocovali v izbe; druhá možnosť je tá, že niektorí členovia rodiny mali svoj celoročný priestor na spávanie v komorách, určených na ten účel. Pokiaľ ide o sezónne riešenie bytovej otázky, riešili ju členovia rodiny buď provizórne tým, že pre-spávali mimo obytnej časti stavieb, na pôjde, v senníku, v stodole, v maštali a pod., alebo na celé leto odchádzali do vzdialenejších častí chotára, na vzdialenejšie majetky, ktoré sa nedali hospodársky využiť každodenným spojením s dedinou. Toto vzdialené druhé hospodárske centrum rodiny, ktoré sezónne odčerpávalo z domova pravidelne niekoľko členov rodiny, bývalo bežné v mnohých horských obciach Slovenska, či už tu košarovali prieloh, pásli dobytok, alebo obrábali zeme.⁹⁾ V prípade sezónneho uvoľnenia izby sa však v zime, príjajnej v najkrutejších mrazoch celá rodina ubytovala v izbe.¹⁰⁾ Bolo to však spávanie dočasného charakteru, keď za lôžko slúžil temer každý kus vhodného zariadenia izby, ako pec, lavice, i zem, popri lôžkach, na ktorých spávali stáli nočľazníci izby.

Druhá možnosť riešenia bytovej otázky na noc je spávanie v komorách. Tam, kde komoru nevyužívali na nocovanie, slúžila na odkladanie šiat, zásob a do-

Trojbytový dlhý dom v Hubovej (okr. Ružomberok)



Rímske číslice označujú majiteľov bytu.

a = sieň

b = izba

c = komora

máceho riadu. Keďže tieto dve funkcie je ťažké trvale zlúčiť, sú oblasti, kde komory slúžili celoročne iba na spávanie, a oblasti, kde sa komora ako priestor na pravidelné nocovanie nebrala do úvahy. V prvom prípade bývala spravidla mimo komory na spanie i ďalšia komora na zásoby a riad. Do komory chodili spať zasa zväčša tí členovia rodiny, ktorých vek a zdravie nevyžadovali ani v zime teplý priestor na noc. Boli to dospievajúce deti, alebo mladé dvojice manželov. V komorách na spanie boli posteľe, komory mali charakter spálne, ich funkcia mala jednoznačný ráz. Odchýľky sa javia v tom, že na niektorých územiach sa i viac členov rodiny alebo manželských dvojíc uchýľovalo do jednej priestrannejšej komory, na iných územiach boli komory menšie, bolo ich však viac a každá manželská dvojica, alebo každý člen rodiny spával vo svojej separátnej komôrke.¹¹⁾ V každom prípade však komora ostala zároveň tretím priestorom obytného traktu, či už bola priestrannejšia ako obvykle, alebo okrem tejto komory bolo v dome, prípadne vo dvore i viac komôr (pôvodná komora mohla byť predelená na dva až tri priestory, prípadne boli komory aj v podkrovi). Základné pôdorysné členenie domu sa teda zmenou funkcie komory nemení.

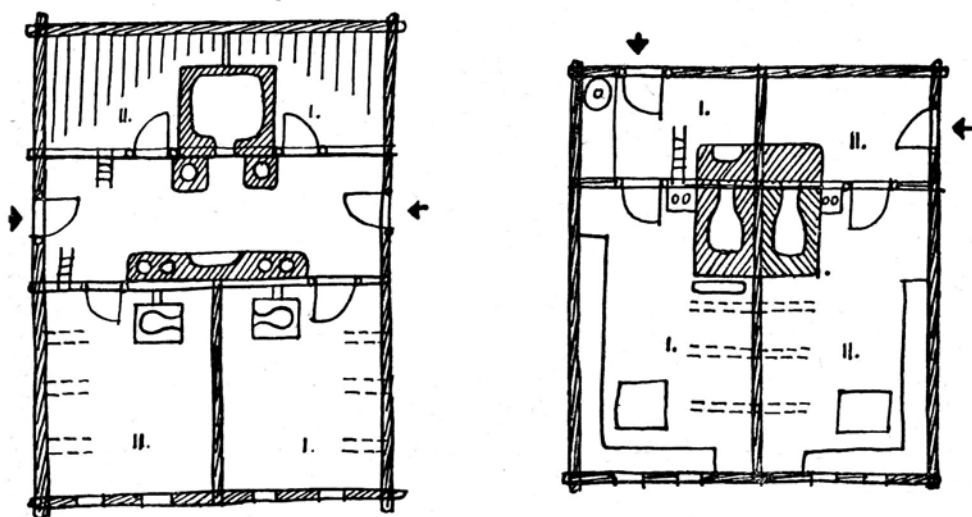
Z predchádzajúceho opisu vysvitá, že trojpriestorový komorový typ bol a mohol byť obydľím, slúžiacim rodinám rôzneho zloženia, pričom veľké rodiny modifikovali funkciu niektorých miestností. Ak izba nemohla na noc pojať všetkých členov rodiny, riešila rodina bytový problém sezónne alebo trvale tým, že časť členov rodiny nespávala v izbe.

Okolnosť, že na Slovensku nenachádzame zvláštny pôdorysný typ veľkorodinných domov ani v rámci určitých oblastí, ani v rámci určitých obcí, možno vysvetliť tým, že veľkorodina sa tu nevyskytovala v takom zložení, aby počet jej členov presiahol možnosti modifikácie funkcie priestorov bytu, bežných pre všetky ostatné formy rodiny. Navyše sa veľkorodina nevyskytovala ako trvalý zjav určitých rodín alebo ako všeobecná forma rodiny určitých oblastí, ale vždy iba ako určitá fáza v premenách rodiny z rodiny individuálnej na veľkorodinu a naopak. Pritom tieto premeny rodiny v každej generácii, čiže narastanie rodiny, deľba rodiny a znovunarastanie rodiny boli zjavom, ktorý sa netýkal všetkých sociálnych vrstiev vidieka. Vylúčiť z tohto procesu treba prinajmenej chudobné dedinské rodiny, ktoré veľkorodiny spravidla nevytvárali. Je teda pochopiteľné, že pre túto prechodnú fázu zloženia niektorých rodín nevznikol zvláštny domový typ, ale zmenené potreby rodiny sa odrážali iba v modifikácii funkcie niektorých miestností na pôdorysnej forme, rozšírenej všeobecne pre všetky formy rodiny. Táto zmenená funkcia miestností sa týkala čiastočne izby v tom, že izba nebola trvalým priestorom na spávanie pre všetkých členov rodiny, ďalej sa týkala komory, ktorá sa v niektorých prípadoch stala spálňou. Ak vzniklo v dome alebo pri dome viac takýchto komôr v súvislosti s bytovými potrebami rodiny, ich funkciu mohla rodina opäť modifikovať po rozdelení rodiny tak, že komory používala znova ako priestor na odkladanie domáceho riadu. Takýchto prípadov poznám z terénu viac, keď 3—4 komory v dome boli neobývané, v ďalšej fázi zmeny štruktúry rodiny slúžili ako spálne, a opäť po deľbe rodiny sa ta odkladal riad. Poznám dokonca prípad z konca minulého

storočia, keď rodičia postavili synovi dom s viacerými komorami, pričom spočiatku bývali manželia v dome sami, po čase s malými deťmi, dospelé deti začali obývať komory a po deľbe rodín detí sa komory opäť uprázdnil. Všetky tieto údaje svedčia o fakte, že zmena štruktúry rodiny sa v bytových otázkach obmedzovala na modifikáciu funkcií miestností, pričom pôdorysný ráz obydlia, tj. vykurovateľná a svetlá izba, chladná a tmavá sieň, chladná a tmavá komora ostali v pôvodnom stave. Využívanie komôr na spávanie mohlo v niektorých oblastiach viesť k tomu, že sa počet komôr zvýšil, že zmena účelu komory pod vplyvom rodinnej skladby prispela k určitým adaptáciám základného priestoru domu (rozdelenie pôvodnej komory na 2–3 priestory, zastavenie časti pôjdu komorami), alebo k prístavbe komôr vo dvore. Zvýšenie počtu komôr ako dôsledok rodinnej formy nepresahuje oblasť modifikácie obydlia v rámci funkcií miestností. Obytným centrom ostáva naďalej teplá a svetlá izba, sieň a komory

Dvojdom so spoločnou sieňou v Štôle (okr. Poprad).

Dvojdom s predelenou sieňou v Jakubanoch (okr. Stará Ľubovňa).



Rímske číslice označujú majiteľov bytu.

ostávajú naďalej chladnými a tmavými miestnosťami v pôvodnom vzájomnom usporiadaní. Používanie komory ako spálne, príp. zväčšenie počtu komôr nebolo všeobecným zjavom ani v rámci určitého územia, ani v rámci určitých obcí. Trojpriestorový komorový typ sa vyskytuje všade súbežne s touto modifikovanou formou. Na druhej strane zasa výskyt viacerých komôr sa nekryje vždy s potrebou využiť tieto priestory na spávanie.

Stať o bytovom prostredí slovenských rodín možno uzavrieť niekoľkými poznatkami: 1. Trojpriestorový komorový typ je prevládajúcou formou na Slovensku; 2. Tento typ domu slúžil rodinám rôznej štruktúry; 3. Veľkorodiny modifikovali v niektorých prípadoch funkciu priestorov obydlia buď tým, že v izbe

spávali všetci členovia rodiny iba v zime, alebo tým, že niektorí členovia rodiny spávali celý rok v komore (príp. v komorách).

Pri utváraní špecifických bytových a stavebných pomerov slovenského vidieka bola výraznejším činiteľom než forma rodiny v akomkoľvek zložení, deľba rodiny.

Zmienila som sa na začiatku state, že deľba rodiny bola zákonitým zjavom v každej generácii. Rozdiely spočívali iba v tom, v akom čase sa súrodenci, alebo majetok súrodencov delil, a tieto rozdiely ovplyvnili štruktúru rodiny. Pre otázku vzťahu majetkovej deľby v spojitosti s bytovými a stavebnými dôsledkami tejto deľby nie je rozhodujúce, kto s kým sa delil, a či sa delil majetok 30, 50, alebo 70ročných bratov, ktorí pred delením žili i so svojimi potomkami v jednej rodine a na jednom majetku, alebo či sa delil iba otec so svojím synom. Dôležité je, že z hľadiska obyčajového práva všetci deliaci sa súrodenci (do začiatku nášho storočia iba synovia) mali nárok na reálnu časť majetku, a to nielen v extraviláne, ale aj v intraviláne, vrátane nároku na časť dvora a domu.¹²⁾ Majetok sa teda z generácie na generáciu drobil. Napomáhali tomu i celkové hospodárske pomery agrárneho polofeudálneho prostredia v tom, že mestá, priemysel a veľkostatky neodčerpávali v dostatočnej miere relatívny prebytok obyvateľov dedín. Tak ako jednotlivé diely majetku nezabezpečovali rodinám často ani existenčné minimum, i diely dvora alebo domu hlboko znížili úroveň bývania z hľadiska priestorového. Tento sociálny problém, ktorý sa z majetkového hľadiska javí ako dôsledok reálnej deľby určitých rodín, je kľúčom k otázke príčin vytvárania zvláštnych foriem bývania a stavieb, ktoré charakterizujú mnohé oblasti slovenského vidieka.

Pokiaľ bola možnosť rozširovať intravilán obce, pokiaľ bola možnosť deliť dvory na menšie, avšak samostatné celky, pokiaľ bola možnosť usídlieť sa trvale v sezónnom obydľí v extraviláne obce, časť deliacich sa rodín vždy preferovala riešenie, ktoré zabezpečovalo rezidenčnú samostatnosť rodiny. V prípadoch, ak sa rodina rezidenčne dôsledne osamostatnila, existovala potencióálna možnosť zveľadiť, zdokonaľiť príbytok v medziach majetkových, kultúrnych a technických možností a potrieb. Toto zveľadovanie sa od začiatku nášho storočia týkalo predovšetkým zväčšenia, rozšírenia obydľia na väčší počet vykurovateľných a svetlých miestností, ktoré rodina obývala. Avšak tam, kde sa reálny podiel z dvora a domu neustále zmenšoval, dochádzalo k stagnácii a retardácii úrovne bývania, predovšetkým z hľadiska priestorového. V jednom dvore, v jednom dome či v jednej izbe bývalo spolu viac rodín a s dorastaním ďalších generácií počet obyvateľov neustále rástol. Tento zjav nie je totožný s rozširovaním rodiny so zväčšovaním jej skladby. Rast počtu podielnikov na určitý majetkový základ a s novými generáciami ďalší rast podielnikov na zlomok tohto majetkového základu je predovšetkým procesom pauperizácie a súčasťou majetkovej diferenciacie obyvateľov, i keď sa tento proces odohrával v rámci príbuzenských skupín a predovšetkým v rámci týchto skupín, pretože v každej generácii to bol dedovský či otcovský majetok, ktorý bol východiskom nového delenia a nového drobenia. Etnografov zaujala predovšetkým druhá stránka tohto javu, a to tá, že proces delenia prebiehal v rámci príbuzenských skupín, preto spoločné dvory

a spoločné domy pokladajú predovšetkým za „rodové“, „zádružné“, či „veľkoodrodinné“ formy bývania a staviteľstva.¹³⁾ Je pravda, že deľba nemusela byť vždy definitívna a obyvatelov domu alebo dvora, či členov rozdelenej rodiny mohli viazať i niektoré majetkové alebo pracovné zväzky a pravda je aj tá, že určité interaktivity, charakterizujúce príbuzenské skupiny, vzťahovali sa i na členov týchto rezidenčných celkov, pokiaľ patrili do príbuzenskej skupiny. Tieto otázky však patria do inej sféry bádania a nemožno ich stotožniť s procesom delenia majetku a s dôsledkom tohto delenia, prejavujúcim sa u spauperizovaných roľníkov nedostatkom miesta vo dvoroch a v domoch na slovenskom vidieku z konca minulého a zo začiatku nášho storočia. Keďže opis spoločenskej stránky súžitia príbuzenskej skupiny nesúvisí s predmetom sledovanej témy (sociálne javy som spomenula len v spojitosti s determinantmi kultúrnych javov), ako aj tým, že spolubývajúce rodiny často vôbec nie sú príbuzné (podieľali sa mohli odpredávať a spolubývajúci obyvatelia boli často cudzí), vrátim sa k otázke kultúrnej stránky tohto javu, k otázke staviteľstva.

V prípade, že základom pre rezidenčné osamostatnenie rozdelených rodín bol otcovský dvor, teda v prípade, že vylúčime možnosť postaviť nový dom na ktoromkoľvek inom mieste v chotári obce, toto rezidenčné osamostatnenie sa mohlo uskutočniť niekoľkokorakým spôsobom. V nepravidelnom usporiadaní dvora vzniklo postupne vo dvore niekoľko obytných domov, pričom ani pôvodný dvor, ani novovzniknuté dvory nemohli byť oplotené z komunikačných dôvodov. Dvor bol teda rozdelený len ideálne. Pri pravidelnom usporiadaní dvora mohlo v určitých situáciách dojsť k rozdeleniu dvorov. Najčastejšie delili dvor po dĺžke tak, že na mieste jedného širokého dvora vzniklo niekoľko užších dvorov. Každý dom býval spravidla postavený chrbtom k susednému dvoru a domu. Ak však delenie dvorov na dĺžku nebolo ďalej možné, lebo dvor by bol taký úzky, že by po ňom neprešiel voz, situácia sa riešila ináč. V prípade, že dvor bol širší než je minimum, druhá rodina si postavila dom oproti pôvodnému obydliu tak, že dvor ostal uprostred obidvoch protiahlých súbežných stavieb spoločný. Rozdelený bol iba ideálne. V niektorých obciach sa spoločné dvory vyskytujú ako charakteristický rys zástavby intravilánu. Častejšie sa však stávalo, že v radovom usporiadaní samostatných dvorov sa spoločný dvor vyskytol len ako ojedinelý jav. V prípadoch, keď sa dvor už nedal ďalej deliť, k pôvodnému domu sa pristavali ešte ďalšie byty. Vznikli viacbytové domy ako výsledok najracionálnejšieho hospodárenia s tesným priestorom dvora.

Na Slovensku sú dva typy vidieckych viacrodinných domov, ktoré sú výsledkom majetkovej deľby rodín v podmienkach maximálnej zastavanosti dvora. Sú to tzv. dlhé domy a dvojdomy. Dlhé domy sú stavané tak, že na obytný trakt jednej rodiny priamo nadväzuje obytný trakt druhej, tretej, prípadne ďalšej rodiny, a všetky obytné priestory, stavané v jednej ose za seba, vytvárajú spolu dlhý dom. Dvojdomy naproti tomu predstavujú dva obytné trakty, pristavané k sebe zadnou stenou. Dvojdomy teda spájajú dva byty pod jednu strechu na šírku, nie na dĺžku. Takto sú spojené vždy len dva a dva byty a ďalšia prístavba môže pribudnúť opäť iba po dĺžke stavby, ak to umožňuje tvar a poloha dvora.¹⁴⁾

Dispozícia jednotlivých bytov v dlhých domoch je najčastejšie trojpriestorová, je v nej izba, sieň a komora alebo ďalšie vývojové fázy tejto trojpriestorovosti (izba, kuchyňa, zadná izba apod.). Stáva sa však, že priestor vymedzený ďalšiemu obydliu nestačí na všetky tri miestnosti, preto sa v dlhých domoch často stretávame s bytmi, ktoré nemajú ani tieto tri priestory. Jeden byt predstavuje často len izbu a sieň, ba, výnimočne len izbu s priamym vchodom z dvora. Zmenšenie počtu priestorov bytu u dlhých domov nie je archaickou pôdorysnou formou, ktorá azda predchádzala trojpriestorovosti obydliá, ale redukciou pôvodnej formy, regresom, vyplývajúcim z uvedených hospodárskych a majetkových pomerov obyvateľov.

Pokiaľ ide o počet bytov v dlhých domoch, nemožno stanoviť ich priemerné číslo. Minimálne sú to dva byty postavené za seba, maximálne sa uvádza osem bytov.¹⁵⁾

Rozšírenie dlhých domov na Slovensku sa ťažko dá ohraničiť teritoriálne. Všeobecne možno tieto stavby charakterizovať ako domy nížinných oblastí, pokiaľ máme na mysli veľkobytové dlhé domy, nerealizovateľné v kopcovitých terénoch.¹⁶⁾ Ale na Slovensku sa sotva nájde obec, kde by sa aspoň v ojedinelom prípade nevyskytla prístavba nového obydliá za rodičovský dom, kde by teda nebol dlhý dom vo svojom minimálnom zložení. Sú to však vždy prípady, keď oddelená rodina nemá lepšiu možnosť rezidenčne sa osamostatniť, či vo všeobecnom meradle, a vtedy dlhé domy vytvárajú rozšírený typ v celých oblastiach (prevažne juhozápad a juh Slovenska), alebo v ojedinelých prípadoch, a vtedy dlhé domy tvoria výnimku (ostatné územia Slovenska).

Ani dispozícia dvojdomov sa neodchyľuje od tradičného trojpriestorového domu, až na to, že tento pôdorys je na šírku zdvojnásobený. Pôdorysné varianty dvojdomov sú predovšetkým v tom, že v niektorých prípadoch je sieň spoločná pre obidva byty, v iných prípadoch má každý byt svoju zvláštnu sieň, a teda aj svoj zvláštny vchod. Ak je sieň spoločná a má viac funkcií (varí sa v nej, odkladajú sa v nej zásoby), slúži i na tieto ďalšie účely obyvateľom všetkých bytov spoločne. Ostatné varianty pôdorysu dvojdomov sa týkajú riešenia zadného traktu bytu, ktorý môže mať prístavby pre ďalšie byty, prípadne komory môžu slúžiť ako obydlie ďalším rodinám.

Dvojdomy sa na Slovensku dajú lokálne pomerne ohraničiť. Vyskytujú sa predovšetkým na Spiši a v prilahlých oblastiach Spiša.⁷¹⁾ V žiadnej obci sa však s dvojdomami nestretávame ako s jedinou formou stavieb a vývojové spojitosti tohto typu stavby s komorovým pôdorysom sú v každej lokalite zrejme. Architektonickou stránkou týchto stavieb sa však nebudem zaoberať, keďže to nespadá do rámca sledovanej témy. Z hľadiska súvislostí rodinných foriem s formami staviteľstva je dôležité, že stavba dvojdomov vyplynula z potreby rodín osamostatniť sa i bytovo, ak sa už deľba rodín uskutočnila v ostatných sférach rodinného života (v oblasti majetkovej, pracovnej, konzumnej a iných). Dvojdomy teda v nijakom prípade nevznikli ako veľkorodinné domy, ako stavby, ktoré mali väčším počtom priestorov slúžiť väčšiemu počtu členov rodiny. Každá izba dvojdomu slúžila za obytné centrum samostatnej rodiny, podobne ako izby v ostatných domoch.

Spoločnou črtou dvojdomov a dlhých domov je teda okolnosť, že obidva typy obydli sú dôsledkom rovnakých majetkových pomerov roľníckeho obyvateľstva, prejavujúcich sa v reálnej deľbe otcovských hnutelností i nehnuteľností. Na území Slovenska teda vyniká závislosť týchto foriem *na rodinnom delení* a nie na forme rodiny (veľkorodiny), ktorá by potrebám svojich členov prispôsobila stavebný typ obydli. Viacbytové domy preto nemožno interpretovať ako zá-družné či veľkorodinné formy bývania.¹⁸⁾ Prístavba k domu, či už na dĺžku alebo na šírku pôvodnej stavby vzniká vtedy, keď rodina, obývajúca pôvodné obydlie prestane spoločne gazdovať a žiť a majetkovú i spoločenskú separáciu chce vyjadriť i oddeleným bývaním. Stavby viacbytových domov môžeme pokladať za riešenie, ktoré obyvateľom umožňovali dané hospodárske a majetkové okolnosti.

Z mnohých oblastí Slovenska poznáme však aj iné riešenia bytových otázok rozdelených rodín, ktoré sa neprejavujú prístavbou k pôvodnému domu či stavbou viacrodinných domov. Sú to prípady, keď rozdelené rodiny nemajú vôbec možnosť opustiť rodičovský dom.

Pokiaľ nový byt potrebuje iba jedna rodina, rieši sa obyčajne bytový problém tak, že komoru, t.j. tretí priestor bytu, adaptujú členovia rodiny na zadnú izbu, ktorá je obydliím druhej rodiny. Sieň je buď spoločná (v tom prípade slúži rodinám spoločne podobne ako sieň v dvojdomoch), alebo prípadne jednému bytu (obyčajne zadnému), a obyvatelia druhého bytu si musia urobiť osobitný vchod.¹⁹⁾

Posledná a najnúdzovejšia forma riešenia bytovej otázky rozdelených rodín je, že rozdelené rodiny vôbec neodchádzajú z bytového centra, z izby, ale naďalej tu bývajú ako samostatne hospodáriace samostatné rodinné celky. Je to krajná hranica procesu neustáleho zmenšovania bytového priestoru, ktorý sme sledovali od delenia dvorov po delenie domov. V tomto prípade sa delí izba. Ako všetky spoločné priestory, ktoré nemožno už ďalej oddeliť plotom či stenou, aj rozdelená izba pozostáva iba z ideálnych dielov, ktoré jednotlivé rodiny užívajú. Ak sú v izbe dvaja podielníci, rozdelená je pomyselne na dĺžku, na pravú a ľavú polovicu, ak sú traja podielníci, rozdelená je na tri kúty apod. Spoločné zariadenie izby, ako pec, sporák, prípadne stôl, bývajú v spoločnom užívaní všetkých podielnikov. V praxi takéto bývanie vyzerá tak, že každá rodina má vo svojej časti izby posteľ, pri ohnisku (príp. na sporáku) varia všetky gazdiné (každá varí pre svoju rodinu), a rodiny stolujú pri spoločnom stole (nie však spoločne). Ak je v izbe väčší počet rodín, než je kapacita ohniska (prípadne sporáka), gazdiné varia v určitom poradí jedna za druhou. Každá rodina separátne riadi svoju časť izby, každá si večer svieti svojou lampičkou vo svojom kúte, skrátka, každá rodina obýva svoj kúsok priestoru a snaží sa o maximálnu samostatnosť. I pri tejto snahe však tesné súžitie oddelených rodín vyvoláva konflikty, ktoré všeobecne charakterizujú každú formu spoločného užívania priestorov dvora či domu, alebo častí domu. Čím viac je spoločných predmetov užívania u rozdelených rodín, tým väčšia je potencionálna možnosť nezhôd. Snaha rodín dosiahnuť čo najväčšiu neodvislosť v jednej miestnosti vedie k tomu, že niektoré rodiny majú na svojej čiastke izby svoj stôl (poznám prípad,

že v izbe stáli tri stoly), inokedy (hlavne na juhozápadnom Slovensku) snažia sa rodiny svoj ideálny diel izby ohradiť kusom nábytku (skriňou), prípadne preveseným závesom.²⁰⁾

O tom, koľko rodín môže bývať v jednej izbe, rozhodovala rozloha. Jeden diel musel byť aspoň taký veľký, aby sa naň zmestila jedna posteľ. Doteraz som v teréne zaznamenala maximálny počet siedmich rodín, obývajúcich jednu izbu. V praxi to znamená asi toľko, že sedem rodín varilo v izbe, jedlo v izbe, v zime sa tam zdržiavalo a niektorí členovia rodiny tu aj spávali. Spravidla však takto rozdelený priestor izby priamo vyžadoval možnosť spať i v komorách. Bežnejšie boli prípady, keď v jednej izbe žili 2—3 rodiny.

Spolubývanie rodín v jednej miestnosti bolo v zaostalých agrárnych oblastiach Slovenska dosť rozšírené. Sú obce, kde bol tento zjav celkom bežný, sú obce, kde sa objavuje len výnimočne, alebo sa nevyskytuje vôbec. Vyskytuje sa však vždy v tých rodinách a v tých obciach, kde rezidenčné osamostatnenie rodín naráža na vážne majetkové prekážky, či už sa vo dvore nedá ďalej stavať, a rodina nemá prostriedky na nový pozemok, alebo jednoducho nemá prostriedky na stavbu nového domu. O tomto spôsobe bývania ako o značne frekventovanom jave máme zprávu už z konca minulého storočia, v ktorej autora prekvapuje, že rozdelení súrodenci neodchádzajú z bytu, a počet obyvateľov domu prekračuje obytnú kapacitu „nepatrných drevených domkov“.²¹⁾ Bytové prostredie rodín v rozdelenej izbe klesá hlboko pod úroveň bežného súdobého bývania rodín i pri maximálnej skladbe rodiny. Jednak preto, že počet obyvateľov obyčajne prevyšuje priemerný počet členov rodiny, i veľkorodiny (v jednom prípade, síce výnimočnom, ale predsa len existujúcom, som zaznamenala v Čičmanoch 60 osôb žijúcich v šiestich rodinách v jednom dome), a jednak preto, že rozdelené rodiny nemohli tak racionálne zachádzať s bytovým priestorom ako jedna rodina, ktorá pri jednotnej organizácii mohla účelnejšie rozvrhnúť priestory bytu vzhľadom k jednotlivým jeho funkciám i členom rodiny.

Moment regresu v úrovni bývania pociťovali zrejme i sami obyvatelia, keď bývanie v spoločnej izbe pokladali za provizórium. Hospodárske okolnosti však často spôsobili, že provizórne riešenie bytovej otázky, t. j. spoločné bývanie s perspektívou stavby samostatného domu, zostalo pre určité generácie definitívnym riešením. Často až druhá či tretia generácia mala možnosť trvale opustiť spoločný byt, či už preto, že pokračovaním diferenciačného procesu bola rodina nútená opustiť obec, alebo na druhej strane sa vzmohla a postavila si samostatné obydlie. Tým, že ďalšie generácie zostávali na zlomku podielu z bytu, obytný priestor sa ďalej relatívne zmenšoval, pretože naň pripadalo čoraz viac jedincov a po novej deľbe i viac rodín. Iba ďalším delením rozdeleného bytu si môžeme vysvetliť okolnosť, že určitá rodina vlastnila 1/18, 1/10, 1/9 domu a pod., teda oveľa menší podiel, než aký mohol vzniknúť pri prvej, pôvodnej deľbe bytu medzi súrodencov. Je to zároveň podiel, ktorý presahuje možnosť obývateľnosti vymedzeného priestoru, a v skutočnosti je vyjadrením iba vlastníckych, nie však bytových okolností určitých rodín. V praxi sa takáto situácia riešila tým, že jedna rodina bývala na podieli dajme tomu troch rodín, iná na podieli štyroch rodín, a časom uvedeným rodinám ich podiely vyplatila, alebo platila nájom.

I keď stiesnené bytové pomery sa javili ako neudržateľný stav najmä v prostredí rozdelenej izby, v procese majetkovej diferenciacie rodín nastali značné presuny obyvateľov i v ostatných formách spoločného bývania. Časté odpredaje a výmeny podielov domu a bytu sú jedným z dokladov toho, že práním rodín nebolo bývať s príbuznými, ale bývať primerane svojim majetkovým a spoločenským možnostiam i potrebám.

Záver

Ako rodiny v rozdelenej izbe, tak rodiny v rozdelenom byte (obyvatelia prednej a zadnej izby), ďalej rodiny dvojdomov a dlhých domov, neboli iba užívateľmi a vlastníkami svojej časti bytu a dvora, ale touto časťou mohli aj disponovať, mohli ju teda predať. Dispozičné právo využívali rodiny obyčajne veľmi často, a vždy v závislosti na svojich majetkových pomeroch, ktoré sa neustále menili. Uviedla som, že snahou každej rodiny bolo získať opäť samostatný dom so samostatným dvorom. Nie všetkým rodinám sa to však podarilo. Na jednej strane si majiteľ určitej časti domu alebo bytu mohol postupne odkúpiť ostatné časti bytu alebo domu, na druhej strane majiteľa podielov prichádzali o svoj byt a sťahovali sa na iné miesto, do horšieho či do lepšieho prostredia, opäť závisle od majetkových okolností. Tieto presuny spoločne bývajúcich obyvateľov svedčia o tom, že spolubývanie príbuzných rodín nebolo výsledkom pránia rodín i po rozdelení spoločne obývať jeden dvor, dom, či izbu, ale majetkový základ rodičov alebo starých rodičov bol len nutným východiskom pre deľbu majetku medzi potomkov, ktorí nemohli odísť zo svojej otcovizne. Keďže tento majetok sa delil za okolností, ktoré vylúčili rezidenčnú samostatnosť rodín, a rodiny sa nemohli od seba odsťahovať, sťahovali sa vo chvíli, keď tieto okolnosti prestali platiť, keď hospodárske podmienky rodín vytvorili v závislosti na diferenciacnom procese nové predpoklady pre nové bytové prostredie.

To, že spolubývanie rozdelených rodín nebolo výrazom solidarity príbuzných, dokazuje i skutočnosť, že príbuzné rodiny javili jednoznačne tendenciu opustiť spoločný dvor či dom. Majetková diferencovanosť príbuzných rodín vytvára pre rezidenčne blízke rodiny vždy ťažšiu situáciu vo vzájomných vzťahoch než rezidenčná blízkosť majetkovo diferencovaných rodín bez príbuzenských vzťahov. Konfliktovým situáciám sa vyhli skôr rodiny nepríbuzné, ktoré si mohli upraviť svoje vzťahy nezávisle na vzťahoch príbuzenských. V spoločných dvoroch, domoch i bytoch sa stretávame preto spravidla s nepríbuznými rodinami i z toho dôvodu, že príbuzenské vzťahy komplikujú susedské vzťahy, závislé na akceptovaní majetkovej diferencovanosti rodín. Chudobný príbuzný, žijúci v jednom obydli so zámožným príbuzným je rušivejším partnerom v spolunažívaní rodín než chudobný sused, voči ktorému sa zámožnejšia rodina nemusí správať v rámci noriem chovania medzi príbuznými. Súžitíu majetkovo diferencovaných príbuzných sa sami obyvatelia vyhýbali tým, že sa hľadeli od seba čo najskôr odsťahovať. Ak teda spolubývanie príbuzných rodín nie je cieľom rodín, ale len dôsledkom majetkových pomerov, konkrétne dôsledkom

reálnej deľby rodičovského gazdovstva, znamená to, že príbuzenské zväzky týchto rodín sú len sprievodným znakom spolubývania rodín v jednom dvore, dome, či byte. Prvoradým determinantom týchto bytových pomerov sú pomery hospodárske a majetkové, ktoré podmieňovali i právne zvyklosti pri delení majetkov. Príčiny spoločného bývania rodín teda nie sú výsledkom súdržnosti rodín a tým menej súdržnosti jednej veľkej rodiny. Obyvatelia dlhých domov, dvojdomov a niekedy i spoločnej izby nie sú členmi jednej rodiny, a často nie sú medzi sebou ani v príbuzenskom zväzku. Toto dokazuje i priložená mapa, na ktorej je zachytený priemerný počet obyvateľov jedného domu z roku 1900.

Keby sme predpokladali, že počet obyvateľov jedného domu je závislý na rodinnej skladbe a vysoký počet obyvateľov jedného domu dokazuje prevahu veľkorodín nad individuálnymi rodinami, mohli by sme očakávať, že vysoký priemer obyvateľov jedného domu vynikne v oblastiach, z ktorých máme údaje o veľkorodinách. Uviedla som však na začiatku práce, že obce, významné z hľadiska výskytu veľkorodín, nevykazujú vysoký priemer obyvateľov domu. Keby sme predpokladali, že výsledkom vysokého priemerného čísla obyvateľov domu je vysoká populácia, veľký počet detí v individuálnych rodinách, ťažko by sme z tohto hľadiska vysvetlili výskyt priemerného čísla, prevyšujúceho počet dvanástich obyvateľov jedného domu. Ak musíme eliminovať rodinnú skladbu i populačný prírastok rodiny ako príčiny rozdielnych čísiel pre priemer obyvateľov jedného domu v určitých oblastiach a lokalitách Slovenska, treba príčiny týchto rozdielov hľadať v inej oblasti spoločenskej reality.

Pokiaľ ide o západnú polovicu Slovenska, z mapy vysvitá, že najnižšie priemerné čísla sa vyskytujú všeobecne v oblastiach hospodársky vyspelých (juh, západ, a zo stredného Slovenska oblasť Turca). Svedčí to o dôležitosti hospodárskych podmienok pre bytové podmienky obyvateľov, o tom, že v hospodársky vyspelých krajoch nežijú obyvatelia v takej bytovej tiesni ako tam, kde chotáre obcí neužili svojich obyvateľov a odkiaľ nebolo úniku. Ďalej ukazuje mapa, že v oblasti kopaničiarskeho osídlenia sú nízke priemerné čísla obyvateľov jedného domu. Je to predovšetkým rozhranie Malých a Bielych Karpát, oblasť východného svahu Beskýd od Púchova cez Turzovku, Čadcu, po Dolný Kubín a Námestovo, obce v okolí Novej Bane, ďalej oblasť krupinských, turopolských, detvianských a tisoveckých lazov.²²⁾ To znamená, že tam, kde chotár dediny umožňoval obyvateľom únik z intravilánu obce, nevyskytuje sa relatívne preľudnenie v jednom dome. Mapa však neukazuje bytové pomery na Slovensku iba vo svetle hospodárskych a sídelných pomerov, ale aj vo svetle stavebných zvyklostí v tom ktorom kraji. Je nápadné, že oblasť v okolí Topolčian, Partizánskeho a Bánoviec nad Bebravou je oblasťou najvyšších priemerných čísiel obyvateľov jedného domu, ktoré dosahuje až priemer 22 obyvateľov (Obdokovce), 18 obyvateľov (V. Jasovce), 19 obyvateľov (Továrniky) atď., zatiaľ čo východná polovica Slovenska, známa svojou hospodárskou zaostalosťou v minulosti, všeobecne neprekračuje priemerný počet deviatich obyvateľov v jednom dome. Odpoveď na túto nevyrovnanosť čísiel východnej a západnej časti Slovenska dáva predovšetkým stavebný ráz jednotlivých dedín. Zatiaľ čo uvedené stredoslovenské oblasti sa vyznačujú dlhými, viacbytovými domami, v oblastiach

východného Slovenska prevládajú menšie obydlia, stavané pre jednu až dve rodiny. Ak v roku 1900, z ktorého pochádza výpočet priemerných čísiel, každý dom, teda i viacbytový dom mal len jedno číslo, výška priemerných čísiel obyvateľov jedného domu odrážala i tieto okolnosti stavebného riešenia obydli a rôzneho spôsobu využitia priestoru v intraviláne. Kartografické znázornenie priemerného počtu obyvateľov jedného domu vyžaduje preto v každej oblasti či lokalite osobitný rozbor bytových pomerov obyvateľov, i okolností, ktoré k nemu prispievali. Napriek tomu, že mapa si vynucuje mnohostrannú interpretáciu zaznamenaných priemerných čísiel obyvateľov jedného domu, ukazuje na druhej strane dosť jednoznačne, že počet obyvateľov pripadajúcich na jeden dom nesúvisí s rodinnou skladbou. Najvyšší počet obyvateľov domu treba počítať predovšetkým viacbytovým stavbám a bývaniu viacerých rodín v jednom byte, čo bolo dôsledkom hospodárskych pomerov na slovenskom vidieku v minulosti.²³⁾

Význam hospodárskych pomerov ako podstatnej príčiny bytovej tiesne na slovenskom vidieku sa odráža i v likvidovaní uvedených foriem bývania. Na rôznych územiach Slovenska, kde boli obyvatelia nútení bývať v spoločnom dvore a dome, zanikli tieto formy bývania v čase, keď hospodársky rozvoj určitej oblasti už nepútal obyvateľov k rodnej obci, k dvoru, či k otcovskému domu, alebo umožnil roľníckym rodinám prejsť na výrobu tovaru v takej miere, ktorá zaručila nielen slušné živobytie členom rodiny, ale i vyššiu kultúrnu úroveň prostredia, v ktorom bývali. V posledných desaťročiach nášho storočia už zriedka nachádzame doklad o uvedených formách bývania, ktoré pamätajú ešte obyvatelia stredných rokov. Dnes charakterizujú náš vidiek skôr novostavby, ktoré sa rozrastajú po okrajoch tesného intravilánu, než dlhé domy, dvojdomy, či spomienky na spoločné bývanie rodín v jednej miestnosti.



Rolnická usedlost v Senohradě, okr. Krupina. Foto R. Jeřábek, 1961

Poznámka redakce: Na tomto místě měla být zařazena mapa průměrného počtu obyvatel jednoho domu v r. 1900. Tato se bohužel při výrobě sborníku ztratila a nemohla být z technických důvodů znovu nahrazena. Redakce se omlouvá autorce i čtenářům.

POZNÁMKY

- 1) Veľkú rodinu ako rodinu rodičov a ich nerozdelených synov charakterizujú v druhej polovici a koncom minulého storočia rôzni autori, ktorí uvádzajú materiál z rozličných území Slovenska. Sú to predovšetkým: J. L. Pí ě (*Rodový byt na Slovensku a v uherské Rusi*, Časopis Musea Království českého LII, 1878), Božena Němcová - (*Putování po Slovensku I*, 1929, *Putování po Slovensku II*, 1930, v súbore článkov z r. 1858 a 1859), Dušan Jurkovič (*Čičmanské gazdovstvo*, Národopisná výstava československá, Hlavní katalog a průvodce, v Praze 1895), a iní.
- 2) Bratskú rodinu, alebo rodinu nerozdelených bratov, ktorá vzniká úmrtím rodičov, charakterizuje J. L. Pí ě ako zvláštnu formu veľkorodiny a vymedzuje dokonca oblasti na Slovensku, kde sa rodina nerozdelených bratov vyskytuje, t. j. kde sa súrodenci po smrti rodičov nedelia. (*Cit. práca*, str. 193.)
- 3) Veľkorodinu v Detve opisuje J. Pohl v štúdiu *Záduha na území detvanském na Slovensku*, Sborník československé společnosti zeměpisné XXX, 1924.
- 4) O veľkorodine juhoslovenskej obce Martoš máme podrobný opis od Edity Félovej, *A nagycsalád és jogszokásai Martoson*. Társadalomtudomány, Budapest 1943.
- 5) Z krupinskej oblasti, z obce Čabradský Vrbovok, sa v krátkej zpráve o počte stolovníkov zmieňuje Jan Húsek, *K otázce záduhy na Slovensku*, Sborník československé společnosti zeměpisné XXXI, 1925.
- 6) O veľkorodine v oblasti krupinskej vrchoviny píše Ján Botík (rukopis, odovzdaný do Sborníka o rodinnom živote na Slovensku). V obci Dačov Lom je priemerne 6,13 obyvateľov v jednom dome, v Dol. Mladoniciach 6,21, v Čekovciach 5,66, v Horných Mladoniciach 4,71, v Litave 8,24, v Senohrade 4,77. Údaje sú z roku 1900, teda z obdobia a z obcí, ktoré spadajú do výskumov autora.
- 7) Opis veľkorodiny z východného Slovenska prináša Otakar Nahodil v niekoľkých článkoch: *K otázce o veľkorodině a jejím rozkladu u východoslovenských Ukrajinců* (Československá ethnografie I, 1953); *K problému rozkladu veľkorodiny u východoslovenských Ukrajinců* (Universitas Carolina, Philosophica I, 1955) a iných. V poslednom čase sa východoslovenskou veľkorodinou zaoberá Nadežda Šurkalová (diplomová práca v archíve filozofickej fakulty Karlovej univerzity).
- 8) Prehľadnú a jedinú syntézu pôdorysných foriem v Československu podáva Vilém Pražák v štúdiu *K problematice základních půdorysných typů lidových staveb v Československu*, Československá etnografie 6, 1958. Na pripojenej mapke k štúdiu V. Pražáka je zrejmé, že na Slovensku je prevažujúcou pôdorysnou formou komorový trojprístorový dom s jednou teplou a svetlou miestnosťou. Bohatý materiál o komorovom pôdoryse na Slovensku prináša celý rad štúdií o regionálnych formách staviteľstva, ktoré obsahujú údaje o pôdorysnom členení obydli.
- 9) Druhé hospodárske centrum určitých rodín na vzdialených častiach majetku bolo často základom pre trvalé usídlenie niektorých členov rodiny v sezónnom príbytku. (Alena Plessingerová, *Bačování na papradských kopanicích*, Český lid 6, 1951; Rudolf Bednárik, *K štúdiu cholvarkov na Kysuciach*, Sborník slovenského národného múzea LVII, 1963, Etnografia 4; Tamás Hofer, *Csűrök és istállók falun kívűl*, Ethnographia LXVIII, 1957.)
- 10) Výnimočný je údaj J. Pohna (*cit. práca*, str. 227, pozn. 9), podľa ktorého istý detviansky gazda po celý svoj život nespal v izbe a aj v najtuhších mrazoch sa uchýlil iba do stodoly.
- 11) Na území Slovenska by bolo potrebné kartograficky znázorniť oblasti, kde sa komora využívala ako spáľňa, a oblasti, kde sa v komorách nespávalo. O spávaní v komorách máme údaje z Turca, Liptova a Spiša (Andrej Melicherčík, *Niekoľko poznámok k ľudovému staviteľstvu na dolnej Orave*, Národopisný sborník 1, 1939, str. 43), ďalej z Horehronia (Viliam Pražák, *Prispevky k štúdiu slovenského ľudového domu a kroja*, Národopisný sborník 4, 1943, str. 5 a 10), z oblasti Topoľčianok (Bronislav

- Varsík, *Po stopách zádušného života v okolí Topolčianok*, Sborník Matice Slovenskej VIII, 1929, str. 85), z okolia Zlatých Moraviec a Nitry (za údaje ďakujem Judite Morvay, pracovníčke Národopisného múzea v Budapešti) a z oblasti Strážovskej hornatiny (Dušan Jurkovič, *Slovenské gazdovství ze stolice trenčanské*, Národopisná výstava československá. V Praze 1895, str. 120; Viliam Pražák, *Problém vzniku jednoposchodového domu v Čičmanoch*, Národopisný sborník 2, 1941; Vilém Pražák, *Die sozialen Zustände als Grund für Formenänderungen im Bereiche der Materiellen Kultur*, Folk Lív 1938, str. 343; Drahomíra Stránská, *Zvýšené stavby ve Valašské Belé a v Cavoji*, Slovenský národopis 1963, str. 91 a ďalšie). Na týchto územiach, kde komory slúžili na spávanie, sa stretávame s dvoma základnými variantami tejto funkcie: buď spávalo niekoľko rodín v spoločnej komore (údaj sa vzťahuje na oblasť Krupinskej Vrchoviny a ďakujem za Jánú Botíkovú), alebo každý manželský pár mal svoju separátnu komôrku. Spávanie manželov v separátnych komôrkach sa riešilo buď tým, že pôvodná komora sa predelila na dva-tri priestory s osobitným vchodom, alebo tým, že okrem pôvodnej komory boli v dome alebo vo dvore situované i ďalšie komôrky. Regionálnymi zvláštnosťami umiestnenia komôr a ich využívania na spanie sa nebudem v tejto práci zaoberať.
- 12) Reálna deľba majetku bola na Slovensku tradičnou a všeobecnou formou deľby majetku. Porovnaj Míklós Matyasovszky, *Törzsöröklési jog és törzsöröklési szokás*, Budapest 1904, záver na str. 399; János Baross, *Az öröklési jog kérdései*, Budapest 1901, str. 42.
- 13) „Zádušný dom“, „pospolný dom“, „zádušná forma bývania“ boli u niektorých autorov bežnou charakteristikou spolubývania rozdelených rodín. Odhliadnuc od samého termínu „záduša“, ktorý starší bádatelia nevhodne preniesli na označenie slovenskej veľkorodiny, je nevhodná i charakteristika spoločného bývania ako veľkorodinného bývania, ak ide o rodiny rozdelené. Zprávy o „19 ľudoch, žijúcich v 4 rodinách“, „o 7–15 ľudoch s 2–3 rodinami, o rodinnom spoločenstve čítajúcom až 40 členov a zostávajúcom z 6–7 rodín“ a pod. nemožno pokladať vždy za údaje o veľkorodine, ale väčšinou ide o údaje o rezidenčnom spoločenstve rozdelených rodín. (Otakar Nahodil, *K otázce dějin rodinného společenství na Slovensku*, Český lid 6, 1951, str. 74). Svedčia o tom nielen údaje z terénu, ale i citované pramene. Ak napríklad Otakar Nahodil píše o 40letnej rodine z Detvy, u citovaného J. Pohla zisťujeme, že ide o príbuzných, žijúcich v troch rodinách. Všetky tieto údaje o veľkorodinách s počtom niekoľkých desiatok členov treba preto preveriť z toho hľadiska, či ide o rodinu, spojenú majetkovo, konzumne i organizačne, alebo len o príbuzenskú skupinu, spojenú spoločenstvom bytu, avšak rozdelenú na niekoľko rodín.
- 14) Termín *dlhý dom* najlepšie vystihuje typ viacbytovej stavby stavanej v jednej ose za sebou, a to bez ohľadu na počet bytov, ktoré za sebou nasledujú. Termín *dvojdom*, ktorý prvý raz použil Ján Mjartan, je zasa najvýstižnejším termínom pre obydlia, ktoré sú spojené na šírku a majú dvojnásobne široké priečelie ako jednoduché domy (Ján Mjartan, *Ludové staviteľstvo* v monografii *Banická dedina Zakarovce*, Bratislava 1956, str. 205).
- 15) Počet ôsmich bytov, vytvárajúcich dlhý dom, uvádza Bronislav Varsík (*cit. práca*, str. 81).
- 16) Dlhé domy ako domy slovenskej nížiny charakterizuje Vilém Pražák (*Die sozialen Zustände*, str. 345 a 356).
- 17) Porovnaj Ján Mjartan, *cit. práca*, str. 209.
- 18) „Zádušným charakterom bývania“ označuje Jozef Vydra bývanie v dvojdomech, ktoré sú stavané pre niekoľko samostatných rodín, čo dokladajú miestne údaje i pôdorys dvojdovom s niekoľkými bytovými centrami. (Jozef Vydra, *Ludová architektúra na Slovensku*, Bratislava 1958, str. 84 a 140.) Fotografie „zádušných domov“ publikuje Otakar Nahodil (*K otázce dějin*, str. 74 a 75), pričom materiál z terénu ukázal, že v uvedených lokalitách „záduša“, teda veľkorodina, žila v takých istých stavbách ako individuálna rodina. Ak teda individuálne rodiny i veľkorodiny žili v stav-

bách totožných foriem, otázka spočíva v tom, či domy, ktoré obýva veľkorodina, možno nazvať veľkorodinnými domami?

- 19) Adaptácia komory na zadnú izbu pre druhú rodinu, ktorá sa oddeľuje od rodiny, obývajúcej izbu, je na Slovensku veľmi rozšírený zjav. Ak v niektorých oblastiach východného Slovenska obyvateľov takto upraveného domu označujú ako „dvojakú familiju“, nejde o špecifický termín zvláštneho typu rodiny, ale o vyjadrenie počtu rodín, ktoré určitý dom obývajú. Aj na iných územiach Slovenska som sa stretla s tým, že v určitom dome býva „dvojaká“ či „trojaká“ rodina v tom zmysle, že v dome nebýva jedna rodina, ale viac rodín. (Porovnaj Otakar Nahodil, *cit. práca* v Československej etnografii 1953, str. 328.)
- 20) Analýzu bytových pomerov rodín bývajúcich v jednej izbe v Čičmanoch podáva Soňa Švecová v článku *Spoločníci v Čičmanoch* (Národopisný vestník československý, roč. I (34), 1966). O podobnej forme súžitia rodín v Liptove ako i o delení domu vid' Soňa Švecová, *Rodinné a majetkové delenie v ľudovom bývaní*, Český lid 1964, roč. 51.
- 21) Spoločné bývanie rozdelených rodín v jednej miestnosti zaujalo J. L. Píča ako častý zjav na Slovensku. „Nikdo z bratří pravidelně nechce opustiti rodný dům . . . pročež bratří i po rozdělení zůstávají v domě otcovském, hospodaříce arci každý pro sebe. Proto nelze se diviti, jak tolik lidí v těch nepatrných dřevěných domcích najde s dostatek místa.“ (J. L. Píča, *cit. práca*, str. 347.) Podobný jav z Polomky zaznamenáva Viliam Pražák. Podľa jeho údajov bývalo v jednej izbe 20–36 ľudí v niekoľkých rozdelených rodinách. (Viliam Pražák, *Príspevky k štúdiu*, str. 11.) Okolnosť, že pre Slovensko je príznačné bývanie viacerých rodín v jednom dome, si povšimol i nemecký bádateľ Anton Dachler v spojitosti s nemeckým obyvateľstvom Slovenska. Je teda zrejmé, že spoločné bývanie je dôsledkom hospodársko-spoločenských pomerov, ktoré rovnako zasahujú všetky národnosti určitých území. (A. Dachler, *Das Bauernhaus in Österreich-Ungarn*, Dresden 1904, str. 44.) Podobne ako spoločné bývanie, i reálna delba, ktorá je výsledkom hospodárskych podmienok a podmienkou uvedených bytových pomerov, je u slovenských Nemcov všeobecným obyčajom, na čo špeciálne upozorňuje M. Matyasovszky v *citovanej práci* na str. 398.
- 22) Vo vymedzení oblastí kopaničiarskeho osídlenia sa opieram o prácu Štefana Janšáka, *Príspevok k štúdiu osídlenia Slovenska*. Obce a kopanice, Sborník slovenskej muzeálnej spoločnosti 1929, str. 103–104.
- 23) Na mape neuvádzam priemerný počet obyvateľov väčších miest, nakoľko mestská architektúra je väčšinou odlišná od architektúry dedinského prostredia, ktorá je predmetom tejto práce. V mestách sa často vyskytovali poschodové, prípadne činžové domy, a priemerné číslo obyvateľov jedného domu preto neprispieva k riešeniu otázky vzťahu rodinných a bytových či staviteľských foriem. Pokiaľ ide o vysoké priemerné číslo obyvateľov niektorých obcí (na príklad uvedené Obdokovce, Merašiec, a i.), prispeli k nemu v nemalej miere i majere, na ktorých sa v obytných domoch sústreďoval veľký počet rodín.

Die volkstümlichen Wohnstätten und Familienformen in der Slowakei

Die vorliegende Arbeit besteht aus zwei Teilen. Der erste Teil enthält die Analyse der Familienformen auf Grund des rezenten Materials, der zweite Teil beinhaltet die Analyse der Bauformen volkstümlicher Wohnstätten im Zusammenhang mit den Familienformen.

Die Schlussfolgerung, die über die Familienformen in der Slowakei gezogen wurde, ist die, dass die Grossfamilie, d. h. eine Familie in der die Familien der Söhne mit den Eltern leben, in der Regel nicht die Anzahl von zwanzig Familienmitgliedern übertraf, ferner, dass diese Familien vom Standpunkt jeder Gemeinde wie auch jeden Gebietes eine verhältnismässig vereinzelt erscheinende Erscheinung waren und dass die überwiegenden Familienformen weniger zahlreiche Grossfamilien oder individuelle Familien bildeten, in denen nur ledige Kinder bei den Eltern lebten.

Der Abschnitt über die Bauformen enthält Material, das von einer verhältnismässigen Beständigkeit des Kammertypgrundrisses in der Slowakei zeugt, der aus einer lichten heizbaren Stube, einem dunklen kühlen Flur und einer dunklen kühlen Kammer besteht. Dieser Grundrisstyp diente sowohl den Grossfamilien als auch den individuellen Familien als Obdach. Die Zusammensetzung der Familienmitglieder bzw. ihre Anzahl modifizierte nur die Funktion der einzelnen Räume, trug jedoch nicht zu baulichen Veränderungen in dem Sinne bei, dass man in der Slowakei zwischen Wohnstätten für grosse und kleine Familien unterscheiden könnte. Die Modifikation der Funktionen der einzelnen Räume beruht darin, dass in manchen Gebieten bestimmte Familienmitglieder in den Kammern schliefen, während die Stube in anderen Gebieten wiederum nur zur Zeit der grössten Fröste als Nachtlager für sämtliche Familienmitglieder diente. Im ersten Falle erhöht sich oft die Anzahl der Kammern im oder am Hause, wobei der Hausgrundriss im Wesentlichen unverändert bleibt, im anderen Falle begeben sich in wärmeren Jahreszeiten manche Familienmitglieder zur Nachtruhe in ausserhalb des eigentlichen Wohnhauses befindliche Räumlichkeiten.

Manche Volkskundler fassten in der Vergangenheit Häuser mit mehreren Wohnungen, die von einigen selbständigen Familien bewohnt wurden, als Grossfamilienbauten auf. Diese Bauten mit mehreren Wohnungen, die gewöhnlich durch Anbauten an die ursprüngliche Wohnstätte entstanden sind, sind Folge der Familienteilung und nicht des Zusammenlebens der Familienmitglieder. Die reale Teilung, die allen Söhnen den gleichen Anteil am väterlichen Eigentum sicherstellte, führte dazu, dass der Hof, das Haus und schliesslich sogar nur die

Stube in soviel Teile geteilt wurde, wie Teilhaber auf diesen Teil des Eigentumes Anspruch erhoben. In den Höfen kam es zu Anbauten, in den Häusern wurde die Kammer zu einer neuen Wohnung adaptiert, in der Stube wurde eine ideale Raumverteilung auf Ecken durchgeführt, welche von mehreren Familien bewohnt und in Besitz genommen wurden. Dieser Prozess des Anbauens, der Wohnungsadaptationen und des Zusammenlebens mehrerer Familien in einem Raum ist das Ergebnis der wirtschaftlichen Pauperisierung der Bauernfamilien in agrar rückständigen Gebieten, wo sie keine Möglichkeit haben, ein selbständiges Haus auf einem eigenen Grundstück zu bauen. Das Zusammenleben der Familien auf einem Hofe, in einem Haus oder sogar in einem Raum ist also weder die Folge der Verwandtschaftszusammengehörigkeit, noch breiter Familiengemeinschaften, sondern drückt vor allem die wirtschaftlichen Bedingungen aus, die es selbständigen Familien nicht ermöglichten, selbständig zu wohnen oder die Gemeinde zu verlassen.

Diese Erklärung bezeugt auch die beigelegte Landkarte, die die durchschnittliche Anzahl der Bewohner eines Hauses im Jahre 1900 kartographisch darstellt. Die hohe Durchschnittszahl der Bewohner eines Hauses ist nicht in den Gebieten zu verzeichnen, in denen die ethnographische Literatur Nachrichten über die Grossfamilien vermerkt. Das bedeutet, dass das Leben in Form grösserer Familiengemeinschaften zur Überdimensionierung der Bewohner eines Hauses vor allem aus dem Grunde nicht beigetragen hat, weil die Grossfamilien weder im Rahmen gewisser Gemeinden noch gewisser Gebiete eine allgemein verbreitete Erscheinung waren. Die niedrigen Durchschnittszahlen der Bewohner eines Hauses decken sich mit den wirtschaftlich entwickelten Gebieten, wo mehr Möglichkeiten für den Bau neuer Häuser oder den Auszug der Familien aus den zerstückelten Grundstücken und überbevölkerten Gemeinden bestanden. Niedrige Durchschnittszahlen erscheinen auch dort, wo die Hackbaubesiedlung den Familien die Möglichkeit bot, die Grundstücke in der Gemeinde zu verlassen und eine eigene Siedlung in einem anderen Teil des Katasters zu gründen. Diese und weitere Bedingungen, die zu der Durchschnittszahl der Hausbewohner in den einzelnen Gemeinden und Gebieten beitragen, zeugen davon, dass die engen Wohnungsverhältnisse, die viele Autoren als Folge des patriarchalen Familienlebens auffassen, die Folge der Not und des Raummangels waren, welche die geteilten Familien dazu zwang, nicht nur in dem Heimatsdorfe sondern auch auf gemeinsamen Höfen und in gemeinsamen Häusern zu verbleiben.

Die Bedeutung der wirtschaftlichen Faktoren als der grundlegenden Ursache der beschriebenen Wohnformen im slowakischen Dorf spiegelt sich auch in der Liquidierung dieser Wohnungsverhältnisse wider. In den letzten Jahrzehnten unseres Jahrhunderts erscheinen im Zusammenhang mit der Industrialisierung der Slowakei am Rande des engen Intravilans Neubauten, welche für das slowakische Dorf nun charakteristisch sind, so dass die gemeinsamen Höfe und Bauten mit mehreren Wohnungen nur als Zeugen der Vergangenheit verbleiben.

Übersetzt von Dr. E. Uhrová

„Spolková“ salašnická hospodářství na Valašsku

JAROSLAV ŠTIKA

Ústav pro etnografii a folkloristiku ČSAV, Brno

Ve svém příspěvku se zabývám organizací salašnického hospodaření na několika valašských salaších, označovaných v lidové mluvě jako salaše spolkové. Vedle popisu velmi pozoruhodných forem vlastnictví a využívání společného majetku se pokusím i o určení původu a stáří spolkových salaší. Takové ohodnocení je potřebné mezi jiným i pro etnografické komparativní studium karpatské pastevecké kultury, při kterém je historické začlenění srovnávaných jevů nezbytnou podmínkou. Oprávněnost tohoto požadavku potvrzuje ostatně i případ spolkových salaší.

Jak už napovídá jejich název, bylo jejich nejvýraznějším rysem společné vlastnictví pozemků a z toho vyplývající rovnoprávné postavení podílníků při dělbě užítku. Tím se lišily od ostatních typů valašských salaší, organizovaných jedním, dvěma či třema podnikateli, kteří měli výsadní postavení mezi všemi účastníky salašnického hospodaření. Na salaších radhoštských a mnohde jinde to byl nájemce nebo i majitel pastvin, který hospodařil ve vlastní režii: kryl vydání a ponechal si případný čistý zisk.

Nejúplněji se zachovalo svědectví o organizaci hospodaření spolkové salaše na Jaseníkové v Novém Hrozenkově. Zasloužili se o to mlékárenský inspektor Věnceslav Pavelka a novohrozenkovský sedlák, písmák a novátor Joža Orság-Vranecký, kteří roku 1925 zachytili vzpomínky bači Kováře na jeho pobyt na jaseníkovské salaši kolem roku 1875.¹⁾ Hodnotný je i záznam Františka Bartoše o salaši na Ochmelově z roku 1880.²⁾ Z pamětníků, kteří se ještě rozpomenuli na spolkové salaše, jmenuji na prvním místě J. Koňaríka z Halenkova (narozen roku 1868).

Stáří a původ spolkových salaší. Kdybychom na stáří spolkových salaší usuzovali jen na základě etnografického materiálu, pocházejícího ponejvíce z konce minulého století, snadno bychom mohli dospět k názoru, že jde o záležitost starobyrou, o přežitek dávných forem společného vlastnictví a kolektivního hospodaření. K takové domněnce nás může přivést zejména archaický způsob dělení užítku, pracovní povinnost jednotlivých členů kolektivu, forma volby představenstva, tradiční způsob odměňování pastevců, četné zvyklostné praktiky, vážící se k průběhu salašnické sezóny, a především pak společné vlastnictví pozemků. Bližší studium této otázky nás však přesvědčí, že je tomu poněkud jinak.

Mnohé naznačuje už územní výskyt spolkových salaší: najdeme je jen při horním toku Vsetínské Bečvy, na katastru hornovsackých vesnic Hovězí, Huslenky, Halenkov, Nový Hrozenkov a Karolinka. Všechny zmíněné obce patřily k bývalému panství vsetínskému. V sousední hornovsacké obci Velké Karlovice, která patřila k panství rožnovsko-krasenskému, spolkových salaší nebylo. Proto zaměříme svoji pozornost na majetkoprávní a hospodářský vývoj na panství vsetínském.

Pozemky, na kterých se později rozkládaly spolkové salaše, patřily ještě po celé 18. století vsetínské vrchnosti. Za jistý poplatek, zvaný valašská daň, se tu na mnoha salaších pásly valašské ovce a kozy hornovsackých poddaných. Např. r. 1781 náleželo k více než třem stům hrozenkovských usedlostí 4.557 valašských ovcí.³⁾ Z toho, že počet účastníků hospodaření na jednotlivých salaších kolísal a že se výrazně měnil i počet ovcí na salaších,⁴⁾ poznáváme, že šlo o odlišný způsob organizace salašnického hospodaření než na pozdějších spolkových salaších. Pastviny si pronajímali zámožní jedinci, kteří měli rozhodující slovo i ve správě salaše.

Vznik prvních spolkových salaší můžeme datovat k r. 1832. Tehdy vyjednávali hrozenkovští usedlíci se vsetínskou vrchností o zakoupení javořin Bezníkové, Skaličí, Přední Jaseníkové, Zadní Kyčery a Přední Kyčery. K těmto javořinám patřily i lesní trati Skaličky a Horní a Dolní Zděchovičky (celkem více než dvě stě jiter lesa) a menší výměra „kopanin“ (rolí) a luk. Veškeré poplatky za pastvu ovcí i omezování počtu dobytka, paseního na javořinách, měly v budoucnu ustát; jen z polí a luk museli odvádět stálou roční činži za každou měřici výměry. Rozloha pastvin neměla být — vzhledem k jejich důležitosti — měněna. Vlastníky ideálních částí javořin se měli stát hrozenkovští starousedlí hospodáři, zvaní podsedníci (odtud i název podsednické salaše). Podílníci společné salaše byli však povinni přijímat na pastvu i dobytek chalupníků, kteří doposavad též javořiny užívali; ti však museli vlastníkům javořiny odvádět jistý poplatek z každé ovce.⁵⁾

Z jiných soudobých dokumentů poznáváme, že šlo o javořiny, na kterých se do té doby pásli dobytek mnoha hospodářů — povětšinou méně zámožných usedlíků, vlastnících jen malá stáda. Tak na Skaličí se pásly ovce 38 hospodářů, na Bezníkové 52 hospodářů, na Zadní Kyčeře 33 hospodářů, na Přední Kyčeře 39 hospodářů a na Jaseníkové dokonce 68 hospodářů.⁶⁾ Podobným způsobem vznikly pravděpodobně i „selské salaše“ na jiných panstvích, jak je v té době zaznamenal J. H. A. Gallaš.⁷⁾

Za likvidace servitutů (padesátá až osmdesátá léta 19. století) došlo k dalšímu jednání mezi majiteli panství a uživateli salaší. Za staré právo pást dobytek na panských pozemcích dostali vesničtí usedlíci jako náhradu kus pastviny, která se stala jejich svrchovaným majetkem. Není vyloučeno, že některé javořiny se dostaly do společného držení skupiny vesničanů až v tomto údobí. Konečně nemůžeme odmítnout ani možnost, že některé podílnické salaše vznikly po vydání zákona o svobodné dělitelnosti majetku z r. 1869; to se týká několika salaší s malým počtem podílníků, spojených často i příbuzenskými vztahy. O vzniku spolkových salaší za likvidace servitutů a po vydání zmíněného zákona nemáme

dosud bezpečných dokladů. Je pozoruhodné, že podobné společné vlastnictví salaší vzniklo i na Těšínsku, a to přibližně ve stejném období.⁸⁾

Počet podílníků i majetnictví podílů jednotlivých salaší se během let poněkud měnily. Začátkem našeho století se ve spolkových salaších sdružovalo od čtyř do dvaceti hospodářů, zvaných v místním dialektu mišaníci. Salaš na vrchu Ochmelově u Hovězí vlastnili čtyři mišaníci (Křúpala, Bláha a dvě rodiny Sivkovy); každému patřila ideální čtvrtina společného pozemku. Halenkovská salaš, zvaná U Šuláků, měla pět podílníků: tři z nich měli po čtvrtině a dva jen po osmině podílu. Na jiné halenkovské salaši U Koňaríků bylo sedm podílníků a z nich pět vlastnilo po šestině a dva jen po dvanáctině podílu. V Novém Hrozenkově byla salaš na Jaseníkové rozdělena na devět a půl podílu a salaš na Skaličích na šest podílů. Na větší počet podílů byly rozděleny halenkovská salaš na Lušůvce a salaš Nad Uherskú, která patřila osadníkům z Huslenek.

Podílníci salaše pocházeli většinou z jedné části vsi. Například některé hrozenkovské salaše patřily usedlíkům z dolního konce vesnice, salaš na Lušůvce osadníkům z halenkovského údolí Dinotica apod. Součástí spolkových javořin byly i v této době louky a něco málo orné půdy. O úrodu sena se podle výše svých podílů dělili všichni podílníci; jen na Ochmelově patřila každému hospodáři pevná výměra polí a luk při javořině.

Správa spolkových salaší. O všech důležitějších opatřeních v salašnickém hospodaření rozhodovala jarní a podzimní shromáždění podílníků společné salaše, salašnického spolku. Na jarním shromáždění, které se konalo několik dní před výhonem ovcí na salaš, se zvolil salašník, který se stal hlavou spolkového hospodářství. Potom jednotliví podílníci ohlásili, kolik toho roku přiřzenou na salaš ovcí. Někdy se stalo, že se potřebný počet ovcí nedal dohromady: některý mišaník se rok či dva salašnického hospodářství nezúčastnil, neboť potřeboval vykošářovat vlastní pozemky, jiný dal ovce na salaš k přibuznému. V tom případě se mohly přijmout i ovce hospodářů, kteří nebyli členy spolku. Často pocházeli i ze sousedních vsí — z Hutiska, Solance nebo Valašské Bystřice. Neměli však taková práva, jaká měli podílníci spolku. Nakonec se určil den výhonu stáda na salaš a salašník se s mišaníky dohodl na výběru bačí a valachů.

Za salašníka se vybral některý z váženějších hospodářů, který se v salašnictví dobře vyznal a během salašnické sezóny mohl na jistý čas opustit svoji hospodářskou usedlost a odejít na salaš. Kromě vedení salašnického hospodářství řešil salašník i vzájemné spory mezi mišaníky (pokud se ovšem týkaly salašnictví). Ve své funkci obvykle setrval po několik let.

K podzimnímu shromáždění, zvanému „správa“, se mišaníci i pastevcí sešli několik dní po „rozsadu“, tj. po ukončení salašnické sezóny. Shromáždili se buď v hospodě nebo u mišaníka, v jehož stavení byla prostorná „jizba“. O místu a době konání této hromady zpravil mišaníky obecní strážník („vybubnoval, kdy bude správa“). Na této podzimní „správě“ se projednala a schválila vydání, spojená se salašnickým hospodařením, a salašník informoval mišaníky o rozdělení salašnických produktů a o celkovém výnosu salašnického hospodářství.

Ze spolkových peněz se ten večer nakoupilo jídlo a pití a shromáždění se pak ukončilo družnou zábavou a popíjením.

D ě l e n í u ž i t k u . Rozdělování čerstvého ovčívho sýra, který byl hlavním produktem salašnické výroby, se provádělo podobně jako na jiných valašských salaších. Osm dní po jarním výhonu stáda na salaš se konalo tzv. „zavažování“, na kterém se vyzkoušela dojivost jednotlivých ovcí a podle ní se stanovilo množství sýra, které míšaník dostane na dobrou dojku nebo na „půlku“.9) Během salašnické sezóny vydal salašník míšaníkům postupně sýr na jejich ovce, svůj díl sýra jako součást mzdy dostali též zaměstnanci salaše a přebytek prodal.

Jinak tomu bylo s máslem, které se vyrábělo z „urdy“, tj. z tukové vrstvy na povrchu vařené žinčice. O máslo z prvního týdne se podělili pastevcí; potom dostávali po celou sezónu na přípravu své stravy jen po malém kousku másla. Zbytek připadl tomu z míšaníků, který salaš zásobil na celou sezónu dobytčí soli (na Ochmelově to bylo kolem osmdesáti liber na všech pět měsíců; navíc zde míšaník dostal za tuto sůl všechn hnůj z ovčívho chléva — z „pajty“). Jinde přebytek másla prodávali překupníkům, kteří je v „nošačkách“ (velká putna, která se párem popruhů upevnila na zádech) odnášeli na trh do Rožnova pod Radhoštěm. O sůl se v tomto případě musili postarat všichni míšaníci rovným dílem. Na každou ovci byli povinni přinést na salaš jednu „geletku“ třené soli („geletka“ vážila tři čtvrti libry, tj. 42 dkg). Z žinčice a podmáslí připadl největší díl pastevcům, kteří si tyto nápoje směli brát podle chuti; byl to základ jejich stravy. Zbytek si v „oboních“ (zvláštních salašnických nádobách podobných bubnu) odnesli míšaníci, když přišli na salaš pro svou dávku sýra.

Podle velikosti podílu měli míšaníci právo na jistou dobu košárování svých pozemků, ležících v blízkosti salaše. Jednoduše se o košárování podělili na ochmelovské salaši, kde měli všichni čtyři míšaníci stejné podíly: každému se košárovala po jednu sezónu jeho výměra polí a luk. (Např. Křupalovi měli na javořině sedm měřic polí a mnoho luk, z kterých svezli i sedm fůr sena.) Na jiných salaších se během sezóny košárovalo všem míšaníkům, a to podle výše jejich podílů. Na jaseníkovské salaši se vlastníku jednoho podílu košárovalo čtrnáct dní, na polovině podílu jen sedm dní. O košárování, tj. o překládání košáru z místa na místo, se musel postarat sám držitel pozemku, kterého po tuto dobu zvali na salaši „košárník“. K postavení košáru užil vlastního dřeva (tyčí a odkorků). Kromě starostí o košár pomáhal „košárník“ i při běžných pracích na salaši; někdy tu nahradil „hoňáka“. Vyhojení svých polí vylepšil popelem, který se během košárování jeho pozemků nashromáždil na ohništi v kolibě. Jindy schovávali tento popel valaši do pytlů a vyhojili jím svoje pole nebo jej prodali. Na spolkové salaši Nad Uherskú v Huslenkách se košárováním vyhojilo kromě podílů míšaníků i kus „úlehly“ — staré jednokosné louky, která se na podzim nebo až na jaře příštího roku zorala a osela ovsem. Úroda připadla bačovi, který si roli sám obdělal.

Orná půda, i když patřila k společnému pozemku spolkové salaše, se míšaníkům vždy rozměřila. Na jaseníkovské salaši si z ní majitel jednoho podílu

směl zdarma osít tři měrice; chtěl-li osít větší plochu, musil za každou další měrici „položít do míšaň“, tj. do společné pokladny, čtyřicet krejcarů.

Jinak tomu bylo s loukami. Ležely na několika místech javořiny a většinou vznikly až košárováním pastvin. (Šlo tedy o louky přechodné; bujnější travní porost, vhodný pro senoseč, rostl na nich jen po dvě tři léta. Potom se jich opět využívalo jako pastvin.) Senoseč se většinou konala společně. Každý míšaník musil v určený den přijít sici trávu nebo zjednat za sebe jiného sekáče a vzít s sebou jednu nebo dvě pomocnice („hrabačky“). Úroda sena se míšaníkům rozdělovala, až když se tráva usušila a seno se uložilo do kop, do „babinců“. Aby bylo dělení spravedlivé, musily být všechny kopy stejně veliké. Proto se jedna vybrala za vzor a ostatní se upravily na stejnou výši i šíři. Jejich velikost se přeměřovala kusem provazu, na kterém se uzlem vyznačila délka obvodu horního polokruhu „vzorové“ kopy. Na druhém konci provazu byl upevněn kolík a ten se zapíchl k okraji přeměřované kopy. Provaz se přehodil přes vrchol kopy a přidávalo se nebo ubíralo tolik sena, aby se uzel lehce dotýkal země na druhé straně kopy. Jindy se přeměřovala výše kopy jen hráběmi, kterými se kopa propíchla od vršku až po zem. Potom se počet kop vydělil počtem podílů a losováním se určilo, kdo si kterou kopy odveze do vsi.

K většině spolkových javořin patřil i les. Stavěl-li některý z podílníků chlév nebo jinou hospodářskou budovu, směl si ze společného lesa odvézt potřebné kmeny na srub a na šindel. Na Jaseníkové zaplatil za to do spolkové pokladny šest zlatých. Jisté množství palivového dříví si mohli podílníci narubat zdarma. Koncem léta si každý podílník přišel do spolkového lesa nadělat „jetinu“ (větévky listnatých stromů, které se suší, svazují do otypek a v zimě se jimi krmí ovce) a v podzimních měsících si tu nahrabal listí, kterého používal jako steliva.

Na podzimním shromáždění se sečetly roční příjmy a výdaje salašnického spolku. Do příjmu se započítaly peníze, utržené za prodej přebývajících sýra a másla, výtěžek z odebraného stavebního dříví a poplatky za osetí polností nad stanovený podíl. Od toho se odpočítala částka, vyplacená jako mzda salašnickým zaměstnancům a některé drobnější výdaje: dvacet krejcarů obecnímu strážníkovi za „vybubnování správy“, jeden zlatý a dvacet krejcarů na mši, slouženou za míšaníky, baču a valachy, a konečně něco peněz i krčmářovi za čtyři až šest pecnů chleba a za šest až deset mázů kořalky, které snědli a vypili účastníci podzimní hromady (spolková salaš na Jaseníkové). Přebytek se rozdělil míšaníkům podle jejich podílů a počtu ovcí, které poslali na salaš.

Někdy se však stalo, že rozpočet byl pasivní. Schodek v rozpočtu nejčastěji způsobila malá dojivost ovcí za suchých nebo příliš deštivých let. V takový rok se neprodal žádný sýr a často se neodvedla ani základní dávka sýra míšaníkům. Chybějící částku musili míšaníci společně doplatit. Špatný výsledek hospodaření postihl i zaměstnance salaše. Nedostali „dvúnedělku“ (tj. hroudu sýra jako odměnu za „nadzvyšek“ — sýr, který se mohl po „vyvážení“ prodat) a někdy se jim něco srazilo také na penězích. To prý proto, aby byli na prodělku též účastníci a příští rok se o stádo lépe starali. K pasivnímu výsledku salašnického hospodářství docházelo však jen velmi zřídka.

Zmíněná pravidla o dělení výtěžku se nevztahovala na tzv. „cuzáky“, tj. na hospodáře, kteří nebyli podílníky salašnického spolku (viz výše). Ti se nepodíleli ani na „nadzvyšku“, ani na případném prodělku.¹⁰⁾ Vždy dostali jen dávku sýra, dohodnutou na „zavažování“, a neměli právo ani na košárování, ani na podíl z jiných příjmů spolkové salaše.

Organizace salašnické výroby. Střediskem celého salašnického hospodářství byla koliba. Zpracovávalo se v ní ovčí mléko na sýr, vařila žinčice, stloukalo máslo a konaly jiné práce spojené s mléčnou výrobou. V zadní části koliby se skladoval sýr. Kromě toho sloužila koliba za obydlí salašnickým zaměstnancům, kteří si zde připravovali stravu a v noci uléhali k spánku. Její konstrukce nebyla tak důkladná jako např. u kolib radhošťských. Byla méně prostorná a její stěny byly někdy (např. na salaši na Ochmelově) stlučeny jen z desek.

Na spolkové salaši U Koňaríků stálo i pět kolib; vystavěly se každá u jiné louky vybrané ke košárování. Když bylo jedno místo vykošarováno, přenesl se košár na louku ležící v jiné části javořiny a pastevci se přestěhovali do nové koliby. Podobně tomu bylo i na některých jiných spolkových salaších.

Po celou dobu žili na salaši pouze bača a jeden, dva nebo i tři valaši. Pouze kratší dobu tu pracovali salašník, košárník a někdy i hoňák.

Salašník pobýval na salaši jen podle potřeby. Pouze v prvních týdnech salašnické sezóny zde zůstával trvale: dohlížel na výhon dobytka na salaš, organizoval „zavažování“ (zkoušku dojivosti ovcí) apod. Kromě toho pomáhal ostatním zaměstnancům, neboť v tuto dobu bylo na salaši nejvíce práce — ovce hodně dojily a na pastvě byly neklidné. Umýval nádoby na dojení („gelety“), pral „cedílka“ (plátno, přes které se cedí mléko) a dojil ovce. Později přicházel na salaš obden nebo i řidčeji. Po celý rok dohlížel na zachování pravidel hospodaření všemi zaměstnanci salaše a dbal na spravedlivé rozdělení sýra. Převážil všechny hroudy sýra a jeden den v týdnu „odvažoval“ stanovené dávky míšáníkům a pastevcům; zbytek prodal. K povinnostem salašníka patřilo i sypání soli ovcím; do Jakuba (25. 7.) ji dávali třikrát v týdnu, potom jen jedenkrát. O hospodaření salaše si vedl účetní záznamy — v minulém století na dřevěném „vrubu“, v našem století v zápisníku. Za svoji práci přijal od spolku něco sýra, příspěvek na oblečení a stravu.

Za správný chod každodenní práce na salaši zodpovídal bača. Rozkazoval pastevcům, kde mají pást a kdy mají přihnát stádo k dojení, společně s nimi dojil a sám se staral o mléčnou výrobu na salaši. Za zanedbání některých důležitějších prací (např. když nevyrobil sýr z ranního mléka do poledního návratu ovcí z pastvy, nebo když nechal vyhasnout vatra) byl pokutován: společnou stravu pastevců obohatil v ten den o hrudku sýra ze své dávky. Při jarním výhonu ovcí na hony mu salašník a ostatní míšánici předali odpočítané množství dobytčat a při podzimním zakončení salašnických prací jich žádali stejný počet. Každý kus, který uhynul jeho vinou, musil majiteli nahradit.

Valaši se řídili příkazy bači. Většinu času strávili při ovčím stádu na pastvinách. V tu dobu za stádo plně zodpovíдали: každou ovci, která na pastvě uhy-

nula, museli majiteli zaplatit a hradili též všechnu škodu, kterou stádo způsobilo na osení nebo na louce. Když přihnali ovce do košáru, musili bačovi pomoci s dojením.

Bačovým pomocníkem byl hoňák. Nosil dříví a vodu do koliby a při dojení poháněl ovce ke „strunkám“ — otvorům v přehradné stěně, kde seděli dojiči. Za svoji práci nebyl spolkem placen, neboť v této funkci se střídali synové podílníků. Na salaš U Koňářů ho posílal každý míšáník — podle velikosti svého podílu — na jeden až tři týdny. Na některé salaši hoňáka nezaměstnávali; jeho práci zastal košárník.

S košárníkem se setkáváme jen na těch salaších, kde podíly polí nebo luk, patřící k javorině, samostatně obhospodařovali jednotliví míšáníci. Košárníkem se stal na jeden, dva nebo i tři týdny samotný míšáník, a to v době, kdy se košárovalo na jeho podílu. Překládal košár z místa na místo a hlídal ovce v době, kdy byly ustájeny v košáru. Ztratila-li se ovce v této době, musil ji míšáníkovi nahradit. Aby bylo jeho přítomnosti lépe využito, zastával na některých salaších (např. na Jaseníkové) práci hoňákovu.

Mzda salašnických pastevců. Mzda salašnických pastevců spočívala v příjmu jistého množství peněz, salašnických produktů a součástí pasteveckého oděvu nebo materiálu na něj. Před polovinou 19. století tvořily hlavní část mzdy dávky naturální. Po polovině 19. století se poměr mezi mzdou peněžní a naturální začal měnit ku prospěchu mzdy peněžní. Tato přeměna neproběhla všude stejně. Právě na spolkových salaších, jejichž hospodaření a také i mzda zaměstnanců se zakládaly na pevných tradičních pravidlech, ještě začátkem našeho století tvořil hlavní část mzdy pastevců příjem produktů salašnického hospodaření.

Nejlépe jsme zpraveni o mzdě („službě“) salašnických zaměstnanců na spolkové salaši na javorině Jaseníkové v Novém Hrozenkově. Základ mzdy bači i valachů byl v podstatě stejný. Každý z nich dostal sto čtrnáct funtů sýra (tj. asi 63 kg), dva funty másla, šest zlatých z prodaného másla a nové krpce. (Na rozdíl od bači dostal valach ke krpcům navíc i kožené podrážky, „laty“; to prý proto, že se za ovce hodně nachodil. Když je nepotřeboval, dostal místo nich dva zlaté.) Kromě toho se bača a valaši a s nimi i salašník podělili o tzv. „výpasek“, tj. o poplatek, který musil zaplatit míšáník za každou „jarku“ (dvouletou jalovou ovci) nebo „nicálku“ (velmi málo dojeící ovci). Ze šesti krejcarů za každou ovci dostali čtyři krejcarey „do díla“ (na rozdělení) pastevců a dva zůstaly na nepředvídané drobné potřeby (léky apod.). Stravu, kterou si sami připravovali, směli si dvakrát týdně omastit spolkovým máslem.

Kromě toho příležitostně dostali i jiné přídavky, ale ty byly vázány buď na úspěšný výsledek mléčné produkce nebo na dobrou vůli míšáníků. Podařilo-li se bačovi a valachům vyrobit tolik sýra, že to nejen stačilo „vyvážit“ míšáníky a vydat „platový sýr“ pastevcům, ale že nadbylo i na prodej, dostali valaši, bača i salašník po „dvúnedělce“, tj. hroudu sýra o váze dvanácti liber. Když se o Jakubu stříhaly ovce, připadla valachům za koupání ovci hrudka sýra, vyrobená z raního dojení. Zámožnější hospodáři je podarovali i trochou vlny.

Někdy se stalo, že valaši převzali práci košárníka: přenášeli košár, poháněli ovce při dojení a nosili vodu a chystali dřevo na vatru. Za to jim každý podílník vyplácel denně dvacet krejcarů. Když valaši převzali z košárníkových povinností jen starost o palivo, dostali všecken popel z vatry, který jinak náležel košárníkovi; prodávali ho „zbožovou štvrt (tj. 15 litrů) po čtyry grejcary“. Jindy obdaroval míšaník valachy trochou sena za pomoc při senoseči; mohli však kosit až po večerním dojení, v noci při měsíčku. Po kopě sena dostali od míšaníků i za to, že dobře hlídali ovce a „nepopásli“ jejich spolkové louky.

Při pročitání jednotlivých položek mzdy pastevců zaujme nezvyklý ráz některých dávek i jejich názvy. Myslíme tím označení hroudy sýra „dvúnedělka“ a pak vyšší dávky „platového sýra“ — sto čtrnáct liber. Vysvětlení je však jednoduché. Název „dvúnedělka“ prokazuje, že pastevec v minulosti nebyli odměňováni pevně stanoveným množstvím sýra, ale že jim patřil celý mléčný užitek salaše v určité dny (tak je tomu ještě v současnosti na spolkových salaších na Těšinsku). Vážila-li totiž „dvúnedělka“ dvanáct liber, počítalo se na jednu neděli, tj. na jeden den, šest liber. Vydělíme-li číslem 6 číslo 114, dostaneme beze zbytku číslo 19. A to je nejobvyklejší počet týdnů, po které trvala salašnická sezóna. Patřil tedy pastevcům po celou salašnickou sezónu všecken sýr, vyrobený v jednom dnu v týdnu. (Byla to velmi pravděpodobně — stejně jako na Těšinsku, Kysucách i jinde — neděle.) Mléko z ranního, poledního a večerního dojení se zpracovávalo na sýr a ten se rozdělil mezi dva až tři valachy, baču a salašnika. Je pravděpodobné, že též místo pevné dávky másla (dvou funtů) patřilo pastevcům máslo z jistého časového období. Tento způsob odměny se zachoval na halenkovské spolkové salaši U Koňaríků. Pastevcům patřilo máslo, které se stlouklo z „urdy“, sebrané v době od výhonu na salaš do „zavažování“, tj. v prvních osmi dnech salašnické sezóny. Pastevci byli tedy přímo účastni na mléčném užítku salaše. Kdy a proč došlo k přeměně tohoto způsobu odměňování pastevců na pevné dávky, dosud nevíme.

Ani na jiných spolkových salaších se tento starý způsob odměny pastevců nezachoval. Na salaši na Ochmelově v Hovězí dostávali pastevci v roce 1879 „výpasku“ po centu sýra a každý po osmi zlatých. Patřil jim i hnůj z „hatě“, tj. z nevelkého prostoru mezi kolibou a pajtou, kde ovce často procházely. Hnůj si odnesli na políčko vedle koliby, na které si nasázeli zemáky a naseli pohanku; o úrodu se rozdělili stejným dílem. (Pole pro potřebu bačovu měli i na spolkové salaši Nad Uherskú.) Tyto plodiny byly spolu se žinčicí (pili osolenou žinčicí zbavenou urdy, zvala se „zvárnica“ nebo „brždálka“), které mohli zdarma vypít libovolné množství, hlavní součástí jejich stravy. Pecnem chleba je čas od času podarovali míšaníci, když přicházeli pro sýr; říkali tomu „příluček“. Podle L. Sawického se na některých spolkových salaších vyplácela pastevcům místo naturálií pevná mzda v penězích. Za celou sezónu dostali po dvaceti zlatých (za týden tedy získali místo šesti liber sýra jeden zlatý; libra sýra stála tehdy dvacet krejcarů) a mimo to jim přidělili i sukno na oděv. V roce 1912, kdy Sawicki cestoval po Valašsku, se plat valašských pastevců na spolkové salaši zvýšil až na osmdesát nebo i sto dvacet korun a podle domluvy dostávali i chléb a sůl.

Z á v ě r e m . Hospodářský i společenský život na spolkových salaších si uchoval velmi tradiční, archaický ráz. Zvlášť výrazně se to projevovalo v salašnické výrobní činnosti, ve vlastnických vztazích (hlavně v dělení užítku salaše) a ve způsobu života pastevců. K udržení tradičního charakteru života na spolkových salaších přispělo několik činitelů. Za nejvýznamnější považujeme skutečnost, že základní pravidla organizace salašnického hospodaření byla spolkovým salaším dána při jejich založení už v první polovině 19. století, a to zřejmě na podkladě zvyklostí, užívaných i v předchozím údobí. Během dalšího vývoje byla tato pravidla upravena — na rozdíl od většiny jiných salaší — jen nepatrně. Přispělo k tomu i to, že jakékoliv změny podléhaly schválení všech hospodářů, kteří se podíleli na vlastnictví majetku salaše, a proto se jejich uskutečnění prosazovalo obtížněji.

Majetkoprávní vztahy i správní praktiky, uplatňované na spolkových salaších, jsou povětšinou staršího data než sám vznik těchto hospodářství. V třicátých letech minulého století, kdy se sestavovaly nepsané zákony zakládaných spolkových hospodářství, se k tomu využilo tehdy ještě obecně platných lidových právních zvyklostí. Největší díl jich pochází ze salašnického prostředí. Sem patří jarní a podzimní „hromady“, zkouška dojivosti ovcí („zavažování“), některá práva a povinnosti zaměstnanců (např. pod pokutou dodržovat určité tradiční zvyklovné praktiky) apod. K nim se ovšem přiřadila ustanovení, která si vynutil výjimečný ráz zakládaných hospodářství; tato výjimečnost spočívala především v společném vlastnictví pozemků a v rozšíření salašnického hospodářství o pole, louky a les. Zmíněná majetková dispozice se projevila především v omezení účastníků salašnického hospodaření jen na podílčníky (toto pravidlo se porušilo jen při nedostatečném počtu vlastního dobytka), kteří se podle výše svých podílů dělili o veškerý užitek salaše. Proto zde vznikla nová komplikovaná pravidla, která nenajdeme na jiných valašských salaších. Na nich byla práva účastníků salašnického hospodaření omezena často jen na odběr určitého množství sýra; jeho zbytek připadl podnikateli. Naproti tomu se podílčníci spolkových salaší dělili o veškerý sýr, ovčí máslo a ovčí hnůj i o část žinčice. Příznačná je též větší účast podílníků na pracích na salaši. Kromě salašníka, který zde pobyl podle potřeby, se tu ve funkci košárníků vystřídalí všichni. Jiná pravidla vyplývala ze společného držení polí, luk a lesů a z dělení úrody z nich. I zde přišly k uplatnění tradiční pravidla, praktikovaná v hornovsackém polnohospodářství. Tak např. dělení úrody sena i způsob jejich přeměňování byly tu obecné ještě i v našem století (o společném vlastnictví luk v Novém Hrozenkově se dovídáme už v 17. století). Práva na užitek z rolí a lesa pak v leccems připomínají pořádky občinného vlastnictví.

Společné vlastnictví ideálních dílů salašnického hospodářství, jak je známe z horního Vsacka, není v Karpatech nijak výjimečné. Stejně potřeby a podmínky jejich existence pak vedly k vytváření obdobných pravidel a praktik, vznikajících nezávisle na sobě. Proto je rozpoznání jejich stáří a původu tolik potřebné zejména pro komparativní studium. Můžeme to doložit příkladem z nedalekého Těšínska, kde v první polovině 19. století vznikla podobná společenství. Pravidla jejich hospodaření byla tak komplikovaná, že musila být samotnými

salašníky sepsána. V mnohém připomínají valašské spolkové salaše: podílníci se tu dělili o veškerý mléčný užitek i o hnůj, podíleli se na pracích na salaši apod.

Většina spolkových salaší zanikla ještě před první světovou válkou.¹¹⁾ Příčinil se o to Úřad pro agrární operace, který v letech před první světovou válkou a těsně po ní společně pastviny rozměřil a přidělil je do individuální držby bývalým podílníkům. Toto opatření mělo umožnit vesnickým hospodářům využít těchto pozemků jako polnohospodářské půdy a tak z ní více vytěžit. „Je to stará agrární maxima: Dejte lidem do neobmezeného vlastnictví kus skály a učiní z ní úrodná pole,“ napsal krátce po rozdělení valašských spolkových pastvin agrární poslanec E. Vencl.¹²⁾ V tomto případě však tomu tak nebylo. Majitelům malých podílů se většinou nevyplácelo pracně obdělávat kusy planin, vzdálených od jejich usedlostí ve vsi někdy i více než hodinu chůze, a vozit do hor hnůj, a proto mnoho rozdělené půdy zůstalo ležet ladem.

POZNÁMKY

- 1) J. Orság-Vranecký; „Paragrafy“ na salaši v Jaseníkovéj, Památník Národopisných slavností, Vsetín 1930, str. 27–35; jeho údaje přebírá i práce B. Macalíka a V. Pavelky, *Salašnictví v zemi Moravskoslezské*, Sborník Československé akademie zemědělské 9, 1934, str. 25–85; o spolkových salaších krátce pojednává L. Sawicki, *Almenvirtschaft und Hinterleben in der Mährischen Wallachei*, Zeitschrift für österreichische Volkskunde 21, 1915, seš. 1–3.
- 2) F. Bartoš, *Moravské Valašsko, kraj a lid*, Osvěta 10, 1880, str. 380–384.
- 3) Předpis valašské daně vsetínským poddaným z r. 1781, Archiv panství vsetínského, SA Opava, i. č. 441, viz též J. Štika, *Vývoj salašnického chovu dobytka na východní Moravě*, Agrikultura 3, 1964, str. 11.
- 4) *Tamtéž*, str. 11.
- 5) Protokol krajské úřední komise z r. 1832 o hrozenkovských robotách, činžích, daních a jiných urbaniálních dávkách; uvádí S. Ferdinand, *Kronika vsetínského panství*, rkp. překlad R. Pavlíka, OA Vsetín, str. 336.
- 6) „Dania Beschreibung der Gemeinde Hrosenkau. Pro Anno 1828, 1829, 1832.“ Archiv panství vsetínského, SA Opava, i. č. 860.
- 7) „Tito salašové jsou na díle panští, na díle seští, . . .“; J. H. A. Galláš, *Krátký opis hory Radhoště*, rkp. z první čtvrtiny 19. stol., přetištěno: *Romantické povídky*, Praha 1941, str. 203–216.
- 8) Ke vzniku těchto salaší došlo po tzv. vyrovnání mezi těšínskými poddanými a těšínskou komorou z r. 1800 a též za likvidace servitutů v druhé polovině 19. stol. (J. Chlebowczyk - B. Pitronová, *K otázce salašnictví v Těšínských Beskydách na sklonku feudalismu*, Radostná země 12, 1962, str. 65–72; B. Kopečzyňská-Jaworska, *Gospodarka pasterska w Beskydzie Śląskim*, Prace i Materiały Etnograficzne 8–9, 1951, str. 155–322).
- 9) Nadojila-li ovce půl žejdlíku, byla to „dojka“, a její majitel na ni dostal deset funtů sýra. Dala-li ovce jen polovinu tohoto množství, nazývala se „půlka“ a dostalo se na ni jen pět funtů (J. Orság-Vranecký, „Paragrafy“, str. 28).
- 10) Jednou se prý na Jaseníkové stalo, že prodělkem zatížili i „cuzáky“; dali jim méně sýra. Ti se hněvali a nikdy sem už svoje ovce neposlali (*tamtéž*, str. 35).
- 11) Tehdy zanikly např. salaš Nad Uherskú v Huslenkách, salaš U Šulákú v Halenkově a salaš Jaseníková a Skaličí v Novém Hrozenkově.
- 12) E. Vencl, *Valašské zemědělství v osvobozené vlasti*, Památník, str. 77.

Das „gemeinschaftliche“ Salaschwesen in der Mährischen Walachei

Der Verfasser beschäftigt sich in seinem Beitrag mit der Organisation des sog. Salaschwesens (eine Art Almwirtschaft); dabei handelt es sich um die Salaschen, die im Volksmund „spolkové salaše“ (Gemeinschaftssalaschen) hiessen. Diese waren in dem ethnographischen Gebiet der sog. Mährischen Walachei nahe der slowakischen Grenze anzutreffen.

Fünf bis zwanzig Personen, die Schafe und Ziegen speziell walachischer Rasse hielten und Besitzer von ideellen Anteilen an Hochweiden sowie an angrenzenden Wiesen, Feldern und Wäldern waren, traten zusammen, um gemeinschaftlich zu wirtschaften. Die Ertragsteilung des gemeinschaftlichen Unternehmens erfolgte nach den eigenen Regeln.

Die aus dem Ende des 19. Jahrhunderts stammenden ethnographischen Aufzeichnungen weisen auf eine scheinbar sehr alte Herkunft dieser Wirtschaftsweise hin, allerdings führen uns nüchterne Archivadokumente in eine nicht so ferne Vergangenheit zurück, nämlich in die 30er Jahre des 19. Jahrhunderts. Zu dieser Zeit kauften die dortigen Einwohner die ehemaligen herrschaftlichen Salaschen ab und kamen überein, künftighin diese gemeinschaftlich zu bewirtschaften.

Sämtliche wichtigen Massnahmen in bezug auf das Salaschwesen wurden von den Teilhabern auf Versammlungen im Frühjahr oder im Herbst getroffen. Auf der Frühjahrsversammlung erfolgte die Wahl eines „salašník“ (Obmann des „Vereins“) sowie die Absprache, wann und wieviel Vieh auf den Salasch getrieben werden sollten. Die Herbstversammlung wurde der Verrechnung gewidmet.

Zu den ständigen Salaschangestellten zählen: ein „bača“ (Oberschäfer) und 1–3 „valaši“ (Schäfer, Hirten). Der bača bestimmte den Ablauf der Tagesarbeit, erzeugte Käse, die Hirten hüteten und melkten die Schafe. Nachts wurden die Schafe von dem jenigen Salaschteilhaber gehütet, dessen Acker jeweils gedüngt wurde. Zu diesem Zwecke errichtete er — jeden Tag an einem anderen Ort — einen umzäumten übertragbaren Schafstall („košár“). Der „Vereins“ Obmann („salašník“) hielt sich nur im Bedarfsfalle auf dem Salasch auf, um die gerechte Ablieferung der Teilhabern zustehenden Käsemengen sowie die Verteilung des anderen Nutzens zu beaufichtigen und dem „bača“ zu Beginn der Saison, wo die meiste Arbeit zu bewältigen war, behilflich zu sein.

Die Entlohnung des bača und der Schäfer bestand in Naturalien: Käse, Schafbutter, Molke, Bekleidungsstücke, gelegentlich auch Wolle und Heu. Eine

Erhöhung der Geldsummen erfolgte erst vor dem I. Weltkrieg. Mehrere Anzeichen sprechen dafür, dass die Hirten früher kein festgesetztes Gewicht an Käse erhielten, vielmehr teilten sie den gesamten Milchertrag (also auch Käse, Butter und Molke), der an einem Tage der Woche erzeugt wurde, untereinander.

Den Teilhabern wurde ein festgesetztes Gewicht an Käse abgewogen, entsprechend der Anzahl der Schafe, die sie auf den Salasch gebracht hatten. Die Schaftbutter (die man aus der Fettschicht erzeugte, die sich auf der Oberfläche der aufgewärmten Molke herausbildete) fiel demjenigen Wirte zu, der den Salasch mit Salz versorgt hatte. Die Molke gehörte den Hirten und bildete ihre Hauptnahrung. Auch der Schafdung wurde ausgenutzt: die Teilhaber führten — mit Hilfe von übertragbaren Umzäunungen („košary“), wo die Schafe über die Nacht untergebracht waren — die Düngung ihrer Äcker durch, entsprechend der Höhe des mitgebrachten Anteils 1—3 Wochen lang. Die Heuernte wurde gemeinschaftlich durchgeführt, das trockene Heu zu gleichgrossen Haufen zusammengetragen (ihren Umfang mass man mit einem Strick); ihre Verteilung erfolgte durch das Los. Der Ackerboden wurde bereits im Frühjahr unter die Teilhaber vermessen. Jeder Teilhaber war berechtigt, sich Brennholz in dem Gemeinschaftswald zu machen, im Herbst Laubstreu zu scharren und sich Astwerk zu Winterfütterung zu besorgen. Für Bauholz musste man einen kleinen Betrag in die Gemeinschaftskasse entrichten.

Die von den gründenden Mitgliedern der Gemeinschaftssalaschen in den 30er Jahren des vorigen Jahrhunderts erstellten Richtlinien waren dreierlei Art: zunächst einmal entstammten sie dem traditionellen Salaschwesen, zum zweiten waren sie neu und trugen dem nun aufgekommenen Gemeinschaftseigentum und der daraus resultierende Verteilung der Nutzens Rechnung und schliesslich wandte man bei der Bewirtschaftung von anliegenden Äckern, Wiesen und Wäldern die althergebrachten landwirtschaftlichen Praktiken an, die in mancher Hinsicht an die Gemeinschaftsordnung der „občina“ erinnern.

Hlavní složky svatebního obřadu na moravsko-slovenském pomezí

JOSEF T O M E Š

Krajské středisko lidového umění, Strážnice

Svatební obyčej patří mezi projevy lidové kultury, které byly v minulosti často sbírány. Již koncem minulého století byla uveřejněna řada prací, které se speciálně zabývaly popisem svatebních obřadů. Jednou z nich je Kuldova „Svatba v národě česko-slovanském“, která však byla určena hlavně jako pomůcka pro svatební řečníky. Je zde zachyceno mnoho momentů svatebního ceremoniálu; jen některé však jsou lokalizovány, např. na Hanou nebo na Valašsko. Podobným způsobem zpracování trpí i práce Františka Bartoše „Moravská svatba“. V těchto letech vyšlo několik prací, které si všimaly svatebních obyčejů v regionech. V publikaci „Slavnosti a obyčej lidové z Moravy na Národopisné výstavě československé v Praze 1895“ jsou uváděny popisy svatby z Valašska, slováckého Hornácka a z Hané. Současně s Bartošovou prací byla vytištěna i Valašská svatba Matouše Václavka. Popis slezské svatby podal Jan Vyhlídal.¹⁾ Řada popisů svatebních obyčejů byla uveřejněna v časopise Český lid; jsou uváděny doklady ze Slovácka, Valašska, Hané a ze Slovenska. Moravské materiály v drobných příspěvcích přináší rovněž Časopis moravského musea zemského a Časopis Matice moravské.²⁾

V minulém století a na počátku našeho věku byla uveřejněna rovněž řada popisů západoslovenské svatby. V časopise Sokol, který vycházel ve Skalici, byly v roce 1863 otištěny popisy svatebních obyčejů z dolního Malohontu. V roce 1868 vydal A. E. Timka popisy svatby, které byly později přetištěny v Českém lidu. Pokus o obecnější práci ze slovenské svatby publikoval i Krištof Charvát v Slovenských pohľadech. V tomto časopise vyšlo několik popisů svatebních obyčejů ze západního Slovenska. Časopis Museálnej slovenskej spoločnosti uveřejnil popisy svatby ze Zariečí u Púchova a z Terchové. Další příspěvky jsou rovněž ve Sborníku muzeálnej slovenskej spoločnosti, ve Sborníku Matice slovenskej, v Národopisném sborníku, v regionálních časopisech a v národopisných monografiích.³⁾

Východiskem pro studium svatebních obyčejů stále zůstává rekonstrukce staré slovanské svatby, jak ji provedl ve svých Slovanských starožitnostech Lubor Niederle. V obsáhlé studii shrnul podstatné jevy české a slovenské svatby, které byly do té doby publikovány v národopisné literatuře. Pro srovnávací studium

však vytěžil hlavně z prací, které o slovanské a germánské svatbě publikovali zahraniční badatelé. Jednou z nejvýznamnějších studií o životě lidu na jihovýchodní Moravě je monografie Moravské Slovensko, do níž L. Niederle autorsky přispěl studií o svatebních obyčejích.⁴⁾ Po prostudování a rozřídění materiálů z moravského Slovácka přišel k zjištění, že téměř celá stará slovanská svatba se obráží i ve svatebních obyčejích této oblasti. Niederlova studie shrnuje do té doby publikované i rukopisné práce o slovácké svatbě. V třicátých a čtyřicátých letech vyšlo několik příspěvků o svatbě na jihovýchodní Moravě v regionálních časopisech Zahrada Moravy, Malovaný kraj, Uprkúv kraj a Lidová tvorba. V třicátých letech byly uveřejněny stati o západoslovenské svatbě ve Sborníku Matice slovenskej, v časopise Slovenský ľud a Povážské hlasy.⁵⁾ Po roce 1945 vyšlo obsáhlejších regionálních studií o svatebních obyčejích jen velmi málo.⁶⁾ Svatbě byla věnována pozornost též v národopisných monografiích. Obecnější teoretickou práci, která by zpracovala národopisný materiál moravské nebo slovenské svatby, zatím nemáme. Za zmínku stojí studie Drahomíry Stránské, která shrnula nejdůležitější výsledky, k nimž dospěli především polští a ruští badatelé v posledních desetiletích.⁷⁾

O svatebních obřadech českého a slovenského lidu existuje tedy rozsáhlý materiál, který je roztroušen po národopisných, vlastivědných a regionálních časopisech a v jednotlivých krajových monografiích. Zatím čeká na souborné zpracování. Zdá se však, že k tomu bude třeba i dalších terénních výzkumů. Především proto, že při zápisech svatebních obřadů byly často zaznamenávány jevy nepodstatné, např. nejrůznější svatební deklamování biblických textů, zatímco jiným obřadním a sociálním momentům byla věnována menší pozornost. V naší studii chceme věnovat pozornost hlavním složkám svatebního obřadu na moravskoslovenském pomezí. Z těchto oblastí, zvláště ze Slovácka a Valašska, máme značné množství publikovaných zápisů, které jsme doplnili vlastním terénním výzkumem.

Lubor Niederle vycházel z Hirtovy a Schraderovy rekonstrukce indoevropské svatby, kterou na základě slovanského materiálu rozšířil o další prvky. Opíral se o starý dokladový materiál, především však přihlížel k národopisnému materiálu dnešních slovanských národů. Niederlovo rozčlenění je spolehlivým základem i pro studium a třídění našich svatebních obyčejů.

Z hlediska obsahové příbuznosti můžeme svatební obřady rozdělit na několik širokých okruhů.

Především je to skupina obyčejů právní nebo společenskoprávní povahy. Jejich smyslem bylo dát právní základ vznikajícímu manželství, což se uskutečňovalo řadou aktů. Společnost jimi kodifikovala přechod ženy z rodiny jejího otce do rodiny nastávajícího manžela. Při svatebním obřadě, který se konal velmi okázale, stály některé z těchto obyčejů dosti v pozadí. Proto jim sběratelé vždy nevěnovali náležitou pozornost. Do této skupiny patří obyčeje při dohodě o uzavření sňatku, obdarování, přežitky forem získávání nevěsty koupí nebo únosem, věnění apod. Tyto základní prvky se rozvíjely do mnoha forem, které podléhaly variačnímu procesu.

Druhou skupinu svatebního ceremoniálu tvoří obyčeje, v nichž je možno vidět relikty kultovních obřadů. Sem je možno zařadit obyčeje, při nichž byla nevěsta voděna ke krbu, ke stolu, nesena přes práh domu. Kultovní charakter měly pravděpodobně i obyčeje, v nichž nacházíme stopy obětí, jako je např. zabíjení kohouta, vylévání kaše na zem při svatební hostině apod. Nejspíš v těchto případech může jít o přežitky obětí zemřelým předkům.

Třetí skupinu svatebních obřadů tvoří obyčeje, jejichž základem jsou nej-
různější magické praktiky. Jde hlavně o obřady blahonosného a plodnostního rázu; např. pohazování zrním, chlebem, peřím, posazování dítěte nevěstě do klína, svatební hry a tance napodobující páření zvířat, obřadní zapuzování škodlivých nadpřirozených bytostí.



1. Svatební průvod, Hrubá Vrbka, foto M. Budík 1963

Do čtvrté skupiny můžeme zařadit obyčeje, které měly užší vztah k jiným rodinným obřadům, především k obřadům doprovázejícím vstup člověka do období dospělosti. Zde je možno uvažovat o obřadním rozplétání a střihání vlasů nevěsty, o obřadním užití plachet. Uvádíme tzv. panenský úvod nevěsty při sňatku, různé zkoušky zdatnosti ženicha nebo nevěsty.

Okrajovou částí svatebních obyčejů jsou nej-
různější věštby osudu budoucích novomanželů, které se konaly po čas svatby nebo i při jiných obřadních příležitostech. Obvykle měly věštby odhalit, jak bude manželství šťastné, který z man-

želů dříve zemře apod. Věšby se vázaly k svatebnímu obřadu jako k významné přelomové události v životě člověka, nebyly ovšem základní součástí svatebního ceremoniálu.

Vydělení těchto hlavních okruhů ovšem nevyčerpává všechnu problematiku svatebních obyčejů. Celá řada problémů vyvstává při studiu postavení jednotlivých svatebních obřadníků, obřadního oblečení, svatebních masek, pečiva, tanců a rovněž při studiu textů svatebních písní. Zajímavé poznatky může přinést studium celé struktury svatebního ceremoniálu, sledování návaznosti jednotlivých úkonů svatby apod. Velmi rozsáhlou kategorií ve svatebních obyčejích jsou rozličné hry a zábavy. V této práci je jako samostatnou skupinu nevydělujeme, byť by si toho zasloužily. Se zánikem obřadního obsahu mnoha svatebních jevů se zvyšoval podíl zábavného zaměření. Od konce minulého století pronikaly zábavné momenty do většiny svatebních obyčejů, ať už měly společenskoprávní, religijní nebo magický obsah. Jde ovšem obvykle o poslední vývojovou fázi obřadu. Při svatbě se však konalo rovněž mnoho zábav, které neměly žádný obřadní cíl. Při studiu svatebních obřadů je možno sledovat další otázky národopisného bádání, např. problém vzájemných vztahů v určité společnosti, normy společenského života a mnoho dalších otázek. V naší studii si chceme rovněž položit otázku, do jaké míry je možno využívat obřadních prvků ke sledování interetnických vztahů v lidové kultuře, a to především na českém (respektive moravském) a slovenském materiálu.

Základní význam ve svatebním ceremoniálu měly obyčeje právní nebo společenskoprávní povahy. Rodina a společnost jejich konáním uznávala společenskou platnost vzniklého manželství. Svatebním obřadům, které měly právní charakter, věnovali vědecký zájem právní historici s ohledem na starší období slovanských dějin.⁸⁾ Národopisné práce vycházely hlavně z materiálu 19. a 20. století. Je zřejmé, že historické bádání může v této otázce přinést nová zjištění o vývoji svatebních obřadů. Důležité poznatky o svatbě na střední a západní Moravě v 16. a 17. století uveřejnil Karel Fojtík. Ve své práci řeší otázku uzavírání svatebních smluv, postavení svatebních funkcionářů, rozdíly v uspořádání městské a vesnické svatby, vývoj svatebního obřadu do forem, jak je známe hlavně z 18. a 19. století. Karel Fojtík se otázkou uzavírání sňatku zabýval rovněž na základě materiálů z Valašska v souvislosti se studiem společenského a rodinného života této oblasti v 17. století. Mnoho zajímavých poznatků z tohoto období bychom mohli získat ze studia pozemkových knih, které však pro Moravu a Slovensko nejsou zpracovány. Materiály z českých archívů zpracoval Vladimír Procházka. V těchto listinách je řada dokladů o vybavení syna a dcery, o rozsahu svatby a různých povinnostech při svatbě. Významným pramenem jsou rovněž městské knihy smluv, do nichž byly zaznamenávány i smlouvy svatební.⁹⁾ Těmito smlouvami měly být zajištěny a upraveny především majetkové poměry zakládaného manželství. Zdá se však, že zaznamenávat uzavření svatebních smluv v obecních knihách nebylo všeobecné. Týkalo se to především těch snoubenců, kteří byli v péči obce, tj. sirotků a vdov. V 18. století bylo uzavírání svatebních smluv na Moravě obvyklé.¹⁰⁾ O majetkoprávním vztahu mezi snoubenci a jejich rodinami se podle běžné praxe dohodli rodiče ženicha a ne-

věsty a tuto dohodu stvrdili tradičními formami uzavření dohod, tj. podáním ruky a připíjením.¹¹⁾ Svatební smlouvy, s nimiž se setkáváme v archívních materiálech od 16. století, jsou nejen dokladem pro studium svatebních obřadů, ale především dokladem pro sledování vývoje společenských a rodinných vztahů a majetkoprávních poměrů v jednotlivých historických obdobích. Mimo jiné svědčí i o rozkladu nebo udržování obyčejového práva v životě vesnice.

Jedním ze základních aktů slovanských svatebních obřadů je vložení ruky nevěstiny v ruku ženichovu. V oblastech na jihovýchodní Moravě se tento akt obvykle konal před odchodem snoubenců k sňatku do kostela, přesněji po okamžiku, kdy družba vyžádal pro ženicha nevěstu. Ve Slezsku vyzval „starosta“ snoubence, aby si podali pravé ruce a byli sobě věrni.^{11a)} Při tomto aktu se třikrát otočili po světnici. Podobně oddával „řečník“ nevěstu ženichovi na Va-



2. Svatební pár, Ratíškovice, foto L. Polásek 1966

lašsku. Když na Hornácku přivedli ženichovi nevěstu, uchopil ji ženich za ruku a družba je při tom otočil třikrát dokola. Je zajímavé, že se při této akci zpíval biblický text o stvoření Adama a Evy.¹²⁾ K tomuto obřadu se vlastně připojil velmi jednoduchý tanec, jenž může být určitou praformou točivých tanců. Je otázka pro studium taneční folkloristiky, zda tyto jednoduché formy mají nějakou genetickou souvislost s točivými párovými tanci. Např. na Podluží byly starší formy tohoto obřadu nahrazeny tancem „vrtěná“, který si však ve svatebním obřadě podržel zvláštní formu od běžného tance tohoto typu, a proto byl nazýván „svatební vrtěná“. Tyto formy jsou podle lidové motivace v úzkém vztahu s biblickými motivy. Lid na Valašsku přisuzoval autorství točivého tance „valaský“ Adamovi a Evě; když Bůh přivedl Evu, uchopil ji prý Adam za ruku a zatočil se s ní.¹³⁾ Je ovšem jasné, že jde o vysvětlení odvozené.

Akt obřadního vkládání ruky nevěstiny do ruky ženichovi se však v některých oblastech konal i v jiných úsecích svatby. V Lopašově na Slovensku se konal dokonce hned při námluvách, kdy obřadník, „oddavač“, vyzval mladý pár, aby si podal ruce. Tím se jejich vztah stal závazným, z milenců se stali „slúbenec“ a „slúbenica“. V lidové tradici není takřka používán název tohoto obřadu. Jedině v popisu svatby z Malohontu z roku 1863 se setkáváme s termínem „rukovanky“ nebo „ideme pre ruku“; obyčej se rovněž konal před svatbou, a to při námluvách.¹⁴⁾

V mnoha svatebních obřadech na Moravě i na Slovensku nacházíme motivy obdarovávání. Snoubenci si vzájemně darují šátky, vonice, prsteny apod. Pro studium svatební obřadnosti jsou zajímavé dary, které přinášeli svatebčané snoubencům do svatebního domu. Především to byl svatební koláč a chléb. Na Horňácku přinášeli svatební hosté do svatebního domu po čtyřech rováscích. Svatební koláč, zvaný „výslužka“, patřil k největším darům, které dostala nevěsta od kmotry. Tento koláč, na Slovensku nazývaný „radostník“, byl na závěr svatby rozdělen tak, aby se díl dostal do domu všech svatebčanů.¹⁵⁾ Koláč byl rovněž významným atributem při zvaní na svatbu. Ve Vnorovech u Strážnice nosili obřadníci, kteří zvali na svatbu, po domech velký koláč, který byl ozdoben perníkem a kvítím. Povinností pozvaných svatebčanů bylo darovat zvoucím chléb. Obvykle si družba ukrojil krajíc chleba, který pak odevzdal ve svatebním domě. Chléb měl potom významné místo při svatební hostině. Podle počtů krajců se též usuzovalo o počtu pozvaných.¹⁶⁾ Chléb měl však na svatbě daleko širší význam, mimo jiné byl rovněž užíván v blahonosných magických obřadech.

K dalším potravinám, jichž bylo užíváno jako obřadních darů, patřil med a sýr. Sýr a víno přinášela nevěsta do ženichova domu nové matce jako projev navázání příbuzenského vztahu. Karel Chotek upozornil na to, že v tomto obyčeji je zachován význam matky v patriarchální rodině. Je to vůbec jedna z mála obřadních rolí svatební matky při svatbě. Medem byla nevěsta matkou vítána v novém domově.¹⁷⁾

Svatebčané měli dary přispět i do pokladnice novomanželů. Peněžní dary se vázaly především k obyčeji házení do svatebního koláče. Družba nebo starší mládenec přináší koláč nebo mísu s obilím a žádá svatebčany o příspěvek pro nevěstu na čepec, na povijan nebo na kolébku. Žádost o příspěvek pro nevěstu se obvykle děje písní, kterou zpívají družičky a vyzývají svatebčany k vhození daru do koláče. Uvádíme např. píseň z Moravských Kopic (Žitková, záznam z roku 1964):

Rodzina bohátá, něhanbi sa za mňa,
čo mi nĕdostáva, dolož niečo na mňa.
Vy pod tymi okny, my na vás voláme,
čo nám nĕdostáva, my od vás žiadáme.
Vy na téj peci, my na vás voláme,
čo nám nĕdostáva, my od vás žiadáme . . .

Vybrané dary nasykala družka nevěstě do klína s přáním, aby měla do roka syna nebo dceru. Na Valašsku dávaly ženy nevěstě peněžité dary rovněž při čepení.¹⁸⁾ Šlo zde o dary, které podle tradice měli povinnost nevěstě dávat

všichni svatebčané. Některé formy obdarování však svědčí o tom, že tato povinnost se vztahovala na všechny členy obce. Projevuje se to především v obchůzce nevěsty „po žebraní“ nebo „po péří“, což se konalo několik dní před svatbou.



3. Rozlúčka nevesty, Doľany u Bratislavy, archív NÚ SAV v Bratislavě, foto V. Törey 1955

Nevěsta obcházela vesnici s kmotrou nebo s některou ženou ze sousedství a prosila o dar. Vybírala obvykle naturálie, které byly použity pro přípravu svatební hostiny (hlavně obilí, víno, brambory, mouku, peří). O této formě darů máme řadu dokladů ze Slovenska i z jihovýchodní Moravy. Nejčastěji nevěsta při obchůzce vybírala peří. U Slováků v Maďarsku bylo zjištěno, že peří při této obchůzce nebylo nevěstě dáváno, protože šlo o povinnost matky. Zajímavý detail byl zaznamenán v Dolním Srní: v době zvaní na svatbu se sešly ženy v domě nevěsty „duchny nasýpat“. Nesypaly peří do duchen, nýbrž se hostily. Přitom nevěsta od nich vybírala peníze do duchny. Ženy házely nevěstě do peřiny peníze a kusy ocele, aby prý mladí manželé byli šťastní a silní.¹⁹⁾ Právní obyčej se zde tedy spojoval s magickou představou.

Obdobné pochůzky konala nevěsta i v moravských vesnicích na Valašsku a na Slovácku. Na Horňácku ve vesnicích Nová Lhota, Suchov a Javorník chodila nevěsta po všech domech ve vesnici vybírat peří. Bohaté nevěsty obcházely jenom příbuzenstvo. Podobně v nedalekých Boršicích obcházela nevěsta celou vesnici a musela si vyptat materiál na svatební koláč. Na Valašsku chodily chudobnější nevěsty po známých a příbuzných a prosily o nějaký dar „na novosedlí“, což bylo věno, které se nevěstě dávalo mimo výbavu.²⁰⁾ Ve všech těchto obyčejích jde o formu povinnosti kolektivu obyvatel obce přispět materiálně k přípravě a zajištění svatby. Právo žádat tuto pomoc měla každá žena ve vesnici, i když v průběhu vývoje sociální diferenciaci i zde nastaly proměny, především v tom, že tohoto práva používaly jen sociálně slabší vrstvy. Oslabení kolektivní pomoci se projevuje též v zúžení okruhu dárců ze všech členů vesnického kolektivu na příbuzenstvo nevěsty. V těchto obřadních jevech jde tedy o formy sousedské svépomoci.

Tyto momenty je možno vidět v mnoha dalších svatebních obyčejích. Zvláštní formu doznaly ve svatebních krádežích. Téměř ve všech oblastech moravsko-slovenského pomezí bylo běžné, že mladí svatebčané chodili v noci nebo brzy ráno v druhý svatební den po domech svatebčanů a prováděli zde fiktivní krádeže. Ukradené věci (hospodářské náradí, dobytek, součásti oděvu aj.) prodali potom v dražbě původním majitelům za menší obnos. V těchto formách byly svatební krádeže zúženy jen na okruh svatebčanů. V některých případech však kradli mladí svatebčané s mlčenlivým souhlasem majitelů dříví ve všech domech obce a snaželi je do svatebního domu, kde se dříví použilo k vaření.²¹⁾ Jde tedy pravděpodobně i v těchto různých obměnách o pomoc vesnického kolektivu svatebnímu domu nebo o výpomoc při hostění svatební družiny.

Poněkud jiný význam měly asi krádeže nevěsty, popřípadě nevěstina oděvu, věnčení nebo ženichova svatebního pera, nebo i peřin, na nichž novomanželé spali o svatební noci. Začepnou nevěstu se snažili uchytit mládenci. Když se jim to podařilo, musel si ji ženich vykoupit penězi. V těchto obyčejích je možno vidět přežitky různých forem náhrad za nevěstu, tedy nejen přežitky kupování nevěsty, ale i postoupení práv družiny na nevěstu ženichovi. Další svatební krádeže, např. krádež věnečků v kostele, krádež nevěstina věnčení při čepení, krádeže bot apod., měly převážně smysl magických obřadů, o nichž budeme hovořit později.

Rozsáhlé uplácení v lidové obřadnosti měl strom. V různých formách se vyskytoval ve svatebním ceremoniálu i na moravskoslovenském pomezí. Na moravském Podluží přinášel družba svatební strom do nevěstina domu, mládenec jej pak odnášel na hlavě k sňatku do kostela i ke svatební hostině. Strom byl rovněž zasazován do plotu před nevěstiniým domem. Svatební strom se spojoval i s koláčem, do něhož byly nevěstě házeny dary.²²⁾ Podle názoru polských badatelů W. Abrahama a K. Kintopfové mělo být odevzdání svatebního stromu znakem, že rodina je ochotna propustit nevěstu ze svého středu a ženich tím naznačil žádost nevěstu převzít.²³⁾ V našich obyčejích měl podobnou funkci i šátek, který nevěsta darovala ženichovi. Je nepochybné, že svatební strom souvisí se stromem-májem, který dávali mládenci děvčatům pod okna v jarním



4. Nevěsta z Javorníka na Horňácku. Archív KSLU Strážnice, foto J. Tomeš 1962

období. Potvrzuje to i zjištění Čeňka Zibřta, že na základě postavení máje a vzájemného manželského slibu byl uznán sňatek církevním soudem pražské konsistoře v roce 1422.²⁴⁾ V patnáctém století byla tedy ještě uznávána právní platnost tohoto aktu. Na Moravských Kopicích se ještě v současné době stavějí před 1. květnem „májky“ před těmi domy, kde mají „zamlúvené djevky“. Máj postaví dívce budoucí ženich jen v případě předem dohodnutého sňatku. Antonín Václavík spojoval stavění těchto stromů rovněž se zaniklými obřady, které souvisely se vstupováním dívek do dospělostního stavu.

V popisech svatby se nejčastěji setkáváme s obyčejí, které jsou většinou vykládány jako přežitky získání nevěsty kupem nebo únosem. Ženich musí za nevěstu vždy zaplatit. Platí odstupné svatební družině. Když ženy začepí ne-

věstu, tj. zabalí jí hlavu do čepce vdaných žen, volají obvykle ženicha-kupce písní:

Pod, Janičku, pod, kupečku,
prodáme ti jalovičku!

Kromě ženicha se kupování účastní celá svatební družina. Obvykle se při tom uplatňuje maska žida, která nabízí nejvíce peněz za nevěstu a její výbavu.²⁵⁾ Kupovat obvykle chtějí všichni přihlízející, ženich přichází naposled, zaplatí ženám za nevěstu, za peřiny a za všechnu její výbavu. Peníze potom ženy propijí po svatbě.²⁶⁾ Ženich platí za nevěstu ženě, která ji čepila. Dává-li však peníze matce, matka je daruje nevěstě pro štěstí.

Při této příležitosti se stručně vraťme k masce žida. Žid je zde zesměšňován nikoli snad z národnostního nebo náboženského hlediska, ale především jako sociální činitel. Židovští obchodníci v této oblasti patřili obvykle k nejzámožnější vrstvě vesnice a podíleli se na jejím vykořisťování. V Nové Lhotě na Hornácku, kde byla maska žida při této akci rovněž běžná, zesměšňovaly ženy písní také kupce z Hané:

Uteč, uteč, škaredý Hanáku,
smrdyjú ty gate od tabáku!²⁷⁾

Ve svatebních obyčejích nacházíme rovněž celou řadu aktů, které bývají pokládány za přežitky symbolického únosu nevěsty jako jedné z forem jejího získání. Lubor Niederle k těmto symbolům řadil především zvyk zatarasovat cestu před svatebním průvodem, zavírání domu před svatebním průvodem, ukrývání nevěsty a nastrkování falešné nevěsty. Všechny tyto jevy nacházíme ve svatbě na moravsko-slovenském pomezí. Zatarasování cesty svatebnímu průvodu provádějí nesvatebčané. Podle většiny záznamů se tento obyčej konal tehdy, když byl ženich z jiné vesnice než nevěsta. V Lopašově museli svatebčané zaplatit výkupné za nevěstu chlapcům z její vesnice hned při svatební hostině. Když se jim však výkupné zdálo malé, natáhli ženichovi přes cestu řetěz a pak jim musel zaplatit částku, kterou žádali. Podobně na moravském Podluží žádala chasa za nevěstu značný obnos. Zde měl významné místo „stárek“ jako představitel mládeže ve vesnici. Obdobné formy měl zvyk i jinde na Moravě a na Slovensku.²⁸⁾ Jeho umístění ve svatební posloupnosti nebylo všude stejné. Na mnoha místech se zatahovalo i v tom případě, kdy ženich a nevěsta byli z téže vesnice. Obyčeje se účastnili maskovaní mužové nebo ženy, střílelo se do vzduchu, odstraňovaly se překážky, předváděl se boj apod.²⁹⁾

Stručně se zmíníme o několika dalších aktech, které měly formu obyčejového práva. Především je to připíjení, které se konalo na mnoha místech svatebního ceremonálu. Nevěsta si připíjela již při domluvě sňatku — při námluvách, družba si připíjel s družici. Hlavní připítek na svatbě se vázal k aktu házení darů do koláče. Na Hornácku si nevěsta připíjela se svými a s ženichovými rodiči; podala jim máz vína, jenž byl omotán vyšíváním šátkem.³⁰⁾ Připíjení mělo i ráz kolektivní. Při cestě k sňatku do kostela museli svatebčané dávat připítky všem nesvatebčanům, které svatební průvod potkal. Ve Vrbici na Slovensku zase přišli nesvatebčané počastovat „hriatym“ ženicha, nevěstu a svatební rodiče. Jde tedy v podstatě o formu, při níž byla mimo jiné naznačována účast celého kolektivu na svatbě.

Některé společenskopravní rysy získalo i užívání předmětů, které označovaly svatebčany a především nevěstu a ženicha. Nezbytnou součástí výstroje obřadníků na svatbě byly bílé hůlky. Nosily se jako odznak družbovské funkce. V okolí Nového Jičína se touto hůlkou dotýkali všech osob, které byly pozvány na svatbu. Podle mnoha záznamů však byla lísková hůlka označením všech svatebčanů, podobně jako rozmarýnová kytička.³¹⁾ Svatební družičky se označovaly myrtovým věnečkem. Poctivá nevěsta bývala ověněna jako družička až do čepení. Toto obřadní věnčení se nazývalo „párta“, „vínek“, „huadění“ apod. Takovému označení bylo při svatbě odpíráno nepoctivým nevěstám. V Lopašově nesměla mít taková nevěsta věnčení, nesměla se ozdobit rozmarýnem, neměla svatební obřadníky družbu a družky.³²⁾ Padlé ženy — „závitky“ se svým oděvem a zvláště úpravou hlavy musely označovat jako vdané ženy. Kolektiv jim ovšem upíral právo chovat se jako vdané ženy a byl k nim vůbec velmi



5. Svatební obřadník „družba“, Javorník. Archiv KSLU Strážnice, foto J. Tomeš 1962

nemilosrdný. Na Valašsku nesměly jít na úvod při sňatku, nesměly mít věnec, evangeličtí faráři těmto ženám dokonce odmítali křtít děti.³³⁾ Tyto normy byly zřejmě vytvořeny podle zásad křesťanské mravnosti. Často se též setkáváme s případy, kdy byly předmanželské styky mládeže tolerovány. Podle zjištění D. Stránské bylo v Dolní Porubě běžné, že děvče k sobě pouštělo hochu na noc. Jen poslední noc nesměl ženich spát u nevěsty. Volnost pohlavních styků mezi mládeží jsme zjistili v Nové Lhotě na Hornácku, na Myjavsku i na Moravských Kopanicích.³⁴⁾

Svatební obyčej právní nebo společenskoprávní povahy tvoří tedy jednolitou skupinu. Vznikaly zřejmě v odlišných historických obdobích, podléhaly proměnám ve své formě i v obsahu. Jejich proměnlivost byla ovlivňována vývojem společenských a rodinných vztahů vesnického obyvatelstva. Byly však ovlivňovány, rozrušovány a přetvářeny i oficiálními právními normami.

Daleko menší a nevyhraněný okruh svatebních obyčejů tvoří akce, v nichž je možno vidět přežitky kultovních obřadů. V těchto obřadech má největší místo krb nebo stůl jako centrum rodinného života. O úctě ohniště nebo stolu ze slovanského světa shrnul množství dokladů Kazimierz Moszyński a St. Ciszewski. Nevěsta obcházela okolo stolu nebo okolo krbu, obětovala dárky, čímž byla přijímána do kruhu nové rodiny a jejich předků.³⁵⁾

Na moravskoslovenském pomezí byl tento obyčej zaznamenán v několika obměnách, v nichž obvykle krb a stůl mají stejnou úlohu. V dolním Malohontu přicházeli přátelé nevěsty k ženichovi prohlížet ohniště, které muselo být k svatbě nově vybiléné. Prohlídka ohniště byla pevnou součástí svatebních obyčejů v okolí Brezna a Gemeru. Na Trenčansku přinášela nevěsta do domu pět bochníků chleba. Čtyři položila na stůl, vždy jeden do každého rohu, pátý položila na pec. Na druhý den byly tyto chleby rozdány žebrákům. Zde je možno připomenout mínění Adama Fischera, že hostiny pro žebráky se vyvinuly z hostin pro zemřelé. V Kuželově na Hornácku vodili nevěstu nejdříve pod komín ke krbu, aby prý netesknila.³⁶⁾ Podle Bartošova zjištění vodili nevěstu pod komín s tím cílem, aby dobře spravovala domácnost. Na Myjavě bylo povinností nevěsty vybilít kuchyň a komín v době, kdy se svatebčané ukládali ke spánku. Přitom ji nesměl nikdo vidět.³⁷⁾ Na Valašsku posazovali nevěstu k ohništi prý proto, aby v manželství poroučela. Když přišla nevěsta na Rožnovsku poprvé do ženichova domu, uchopila se kamen, aby v novém příbytku přivykla. Když se podívala do komína, prý se jí narodily černoooké děti.³⁸⁾ V těchto případech jde už o rozrušení kultovních obřadů magickými představami.

Nevěště házeli pod nohy v síni nebo u prahu domu metlu. Obvykle ji nevěsta zvedla a zametala až ke krbu. Na Myjavě přivedl ženich nevěstu ke stolu, kde se tázal rodičů, zda ho přijímají s jeho ženou. V Čejči vyvedli nevěstu na stůl, kde s ní družba tančil.³⁹⁾ U stolu se provádělo házení darů do koláče, při čemž musela nevěsta sedět v koutě. Stůl měl významné místo i v obyčejích při narození dítěte, kde rovněž byl součástí obřadu přijetí dítěte. Narozené dítě bylo pokládáno na stůl na znamení, že je začleněno do rodiny a do života v domě.⁴⁰⁾ Přivádění nevěsty ke krbu nebo ke stolu obsahuje tedy rovněž některé rysy právní normy, která však byla zjevně formována vztahem ke kultovnímu obřadu; podkladem je zde religiózní schéma.

Přežitky obětin je možno vidět i v některých dalších svatebních obřadech, které se konaly při hostině. Můžeme upozornit zvláště na rozšířený jev, kdy se vylévá na zem kaše. Obvykle na závěr hostiny přináší družba kaši. Za ním jde kuchařka, která nese střepy. Upustí je na zem a vybírá od svatebčanů náhradu za utrpěnou škodu. Ve většině záznamů se tento jev neváže k libovolnému jídlu, ale hlavně k podávání prosné nebo pšeničné kaše. Zajímavé jsou různé obměny tohoto obyčeje. Na Valašsku se kaše přinášela jako poslední jídlo na stůl. V Za-

rieči u Púchova nejdříve sesbírali se stolu všechny zbytky jídel a teprve potom přinesli kaši. V Sobotišti vraceli svatebčané kuchařkám kosti z poslední pečeně. Jan Noháč uvedl doklad z Břeclavska, kdy se tento způsob obětiny vázal k prvnímu jídlu při hostině. Družba nesl polévku na stůl, zakopl o práh a upustil mísu na stůl. V misě byla místo polévky voda a řezanka (sečka).⁴¹⁾ Je pravděpodobné, že v těchto obyčejích může jít o přežitky obětního jídla, které bylo určeno ochráncům domu nebo zemřelým předkům. Kaše byla obvyklým jídlem, které měl podle lidových představ v oblibě domový démon — had. V pověrečném vyprávění se s touto látkou setkáváme velmi často; děvče krmí hada na prahu domu mlékem a kaší.



6. Svatební průvod v Kosticích u Břeclavi. Archiv KSLU Strážnice, foto J. Tomeš 1962

Formou obětiny je nejspíš i obřadní zabíjení kohouta při svatební hostině. Kohout byl slavnostně přiveden mezi hosty a konal se nad ním soud. Byly mu vytýkány nejrůznější neřesti a hříchy mladosti. Za to pak byl odsouzen, stát a odnesen do kuchyně. Zvláštní formu zabíjení kohouta, při níž měl ženich prokázat svou zdatnost, uvedl ze Slovenska A. E. Timka. Podle tohoto záznamu měl ženich zavázané oči ručníkem a pokoušel se zabít kohouta cepem. Mohl však udeřit jen třikrát. Když se mu to nepodařilo, zkoušela zabít kohouta nevěsta a potom ostatní svatebčané. Zabitý kohout se dal do kuchyně a při hostině z něho dostal díl každý svatebčan. Je možno, že v tomto soutěživém momentu, kdy měl ženich prokázat svou hbitost, jde o podobné jevy, jako v soutěživých

obyčejích, které se vázaly k dospělостním obřadům. Zajímavé je zjištění P. Socháně z Lopašova, kde večer před svatbou byli příbuzní pozváni do svatebního domu na hostinu, které se říkalo „kar“. Jde o termín, jímž je na jižní Moravě, na Slovensku i u Slovinců označována pohřební hostina.⁴²⁾ Stínání kohouta se ovšem konalo i v obyčejích v období masopustu. Mnoho popisů soudu nad kohoutem v české a slovenské svatbě shromáždil Čeněk Zíbrt. Pokládal jej za velmi starý svatební obřad, podrobněji jej však nevysvětloval.⁴³⁾

Velmi početnou část svatební obřadnosti vyplňují obyčeje, jejichž základem byly magické praktiky. Vázaly se téměř ke všem aktům svatby. Na moravsko-slovenském pomezí se mnohé konaly donedávna, s velkým množstvím jejich variant se setkáváme ve všech publikovaných zprávách. Tyto obyčeje měly většinou blahonosný nebo plodnostní charakter; jejich vykonání mělo příznivě ovlivnit budoucí život novomanželů. Některé magické praktiky se pojily s obřady, které si uchovávaly vážný ráz. Šlo většinou o ty akce, které se konaly v časové blízkosti vlastního sňatku. Jmenujme např. pohazování novomanželů zrním, některé formy obdarování, obyčeje při čepení nevěsty apod. Velká většina se jich však vázala k nejrůznějším svatebním zábavám, hrám nebo tancům. Uvedme např. akce s figurínou dítěte, hry a tance napodobující páření zvířat (nejrozšířenější je tanec „žabská“, kdy muži a ženy napodobují páření). K této skupině patří i obyčeje, jejichž základem je zkázonosná magie. V době sňatku ji vykonávali ti, kteří chtěli nevěstě a ženichovi uškodit a ohrozit jejich manželské vztahy. Zároveň se však ve svatebním ceremoniálu setkáváme s řadou magických aktů, které měly chránit novomanžele a zahánět od nich zlé nadpřirozené síly.⁴⁴⁾

Podstatná část magických akcí ve svatební obřadnosti měla zajišťovat blahobyt a plodnost novomanželů. Dálo se to především pohazováním nevěsty a ženicha plodinami. Značné množství dokladů o tomto obřadu shrnul L. Niederle a K. Moszyński; jsou též obsaženy téměř v každém popisu svatby.⁴⁵⁾ Podle starších záznamů i podle našich současných zjištění přikládali lidé těmto obřadům blahonosný smysl. Na Podluží házela nevěstina matka na svatební průvod ovoce, aby se rozmnožil statek. Obvykle je však tento jev na základě křesťanského názoru spojován s „božím požehnáním“. Matka hází na nevěstu a na svatebčany zrní, které chytají do zástěr a do klobouků jako „boží požehnání“ a sypou všechno nevěstě do klína. Nevěstu odvádějí na mlat, kde před ní házejí hrách a pšenici.⁴⁶⁾ Zajímavou obměnu uvádí J. Húsek z Turzovky. Zde matka posypala nevěstu a svatební průvod obilím před odchodem na zdavky. Svatebčané obilí chytali a potom nasypali nevěstě do kapes. Nesla si je na sňatek do kostela, po svatbě však obilí zasela, aby měla v manželství požehnání. Na Terchovské obsypávali svatební průvod zrním a kropili svčenu vodou tak, aby začínali od východu slunka. V dolním Malohontě posypávali nevěstu kukuřicí nebo jinými plodinami, přičemž mezi jinými průpovídками říkali: „Zasýpamo semä, aby bolo plemä“.⁴⁷⁾ Na západním Slovensku bylo obvyklejší, že matka přinášela nevěstě obilí a nevěsta pak házela obilí přes hlavu na všechny strany. Svatebčané chytali obilí, protože mělo přinášet štěstí. Někteří badatelé pokládali tuto formu obyčeje za přežitok obětování domovým duchům. Podobným způsobem

bylo používáno i drobné pečivo. Podle Socháňova zjištění nesla nevěsta ve Vrbici ke sňatku malé koláče, které potom rozdávala. Dívky si toto pečivo braly s tím úmyslem, aby se brzy vdaly. Drobné hospodářské efekty byly sledovány v obyčejích na moravském Záhoří, kde hospodyně nabízela družbovi při zvaní chléb proto, aby prý hodně nesly slepice. Na Staré Turé vkládali nevěstě do postele pecen chleba, aby byl chléb vždycky v domě.⁴⁸⁾ Chléb, obilí a svatební koláče měly důležité místo ve svatebních obřadech a vůbec v lidových obyčejích jako významný magický prostředek, jenž měl pomoci zajistit všeobecný blahobyt.⁴⁹⁾ Magická funkce se opírala o skutečný význam těchto potravin, které byly základem výživy zemědělského obyvatelstva. Přípravě koláče byla proto věnována velká péče. Špatně upečený koláč mohl mít podle lidového názoru nepříznivý účinek na nevěstu. Když se nepovedl koláč, obvykle se to vykládalo, že neúspěch byl způsoben nějakou vadou nevěsty. Proto kmotry věnovaly pečení



7. Svatební tanec „vrtěná“ ženicha a nevěsty, Kostice. Archív KSLU Strážnice, foto J. Tomeš 1962

koláče velkou péčí, kterou doplňovaly i magickými praktikami. Když v Boršicích koláč sázely ženy do pece, uchopily se za ruce a vyskakovaly co nejvýše, aby koláč dobře nakynul.⁵⁰⁾

Blahonosný smysl mělo ovšem mnoho dalších svatebních obyčejů. Např. nevěsta měla hodně plakat, aby jí krávy hodně dojily. Tento rozšířený názor se odrazil ve rčení: „Plač, nevěsto, hojně, abys měla krávy dojně!“ Na Opavsku měla nevěsta, pokud byla ještě ověncena, podojit krávy a vykydat hnůj, aby jí krávy dávaly hodně mléka.⁵¹⁾ Na Luhačovském Zálesí a na Horňácku byly za-

znamenány popěvky ve svatebních písních, kdy se opakováním zdůrazňovala slova tuk, loj, hrudy másla.⁵²⁾ Posazovat nevěstu na chléb nebo na nádobu s tukem bylo u slovanských národů pokládáno za symbol plodnosti.

Plodnostní smysl měly zřejmě obyčeje, jejichž ústředním motivem byly akce s figurínou dítěte nebo s živými dětmi. Na Podluží vkládali nevěstě do klína některé z přítomných dětí na svatbě s tím záměrem, aby nevěsta nezůstala neplodná. V Krumvíři podávali ženichovi na ruce dítě nebo panenku. Ve Vajnorech vkládaly ženy začepené nevěstě do klína malé děvče, aby měla do roka podobné dítě. Na Trenčansku posadili nevěstu na stůl a dali jí na ruce dítě. Nevěsta dítě krmila ovocem, aby ukázala, že bude umět opatrovat děti. Na Kysucách držela nevěsta malého chlapce při čepení. Ján Mjartan uvádí i zajímavý detail, že nevěstu posadili na mužské kalhoty, které byly přehozeny přes putnu.⁵³⁾ Ve Slezsku vkládali nevěstě do klína cukrové dítě. Někdy se figurína děcka spojovala s obchůzkami jiných masek, např. s maskou cikánky nebo židovky. Na Luhačovském Zálesí nosila maska židovky dítě z hadrů na zádech. Největší reje předváděla okolo kostela v době oddavek. V Podunají se tento jev vázal k aktu, kdy byla ženichovi místo nevěsty vedena družka. Když ženich její nabídku k sňatku odmítl, hodila mu figurínu do klína.⁵⁴⁾ Tentýž jev jsme zaznamenali ve svatebních obyčejích v okolí Valašských Klobouk. Ve Vysokém Polí se muž převlekl za ženu a do náručí si vzal figurínu dítěte. Takto převlečen přišel na svatební zábavu do hospody. Masky odstrkovala nevěsta od ženicha, ukazovala figurínu dítěte a křičela, že je to dítě její a ženichovo. Ženich jí dal napít kořalky a zaplatil odškodné. Je zřejmé, že v těchto projevech jsou obsaženy starší i mladší motivy.

Při svatbě se vyskytovaly různé praktiky, jejichž konání mělo předurčit pohlaví narozených dětí, ulehčit porod nevěstě a co nejvíce upevnit manželský svazek mezi ženichem a nevěstou. Když na Myjavě zapléтали nevěstu, posadili ji na dřevěný moždír, aby lehko rodila děti. Na Valašsku nevěstě doporučovali, aby třikrát zavřela dvěře a přitom se podívala na ženicha. Rovněž když se podívala na ženicha přes přičky žebříku, měla lehko родit děti.⁵⁵⁾ Magickými praktikami se podle lidového názoru mohlo zabránit porodu. Nevěsta v Turzovce si vkládala pod paži zámek, a klíč hodila do studny, aby neměla děti. Negativní magie se uplatňovala i při jiných rodinných obřadech. Na Hornácku vázaly zemělým v rakvi uzly, aby se ovdovělá žena nemohla znovu provdat.⁵⁶⁾ Drobných magických obřadů je při svatbě celá řada a není je možno v této studii obsáhnout. V Lopašově byl např. med prostředkem, který dávali snoubencům, aby se milovali. Při čepení nevěsty braly ženy části věnce pro své dcery, aby jim zajistily šťastný a brzký sňatek. Podobný cíl sledoval i obyčej z Valaška, kdy posazovali družku na místo, kde předtím seděla začepená nevěsta. Družka se pak měla do roka vdát. Rovněž obdarování snoubenců mělo někdy magickou funkci. Nevěsta dávala ženichovi rozmarýn, aby mu stále voněla; symbolem lásky byl rovněž šátek apod.⁵⁷⁾ Často se tyto jevy vzájemně kombinovaly. Např. na myjavských Kopaních přinesly ženy novomanželům peřiny a poválely se po nich, aby prý manželé byli šťastni.⁵⁸⁾ Přitom položily pod postel sekeru a pantok, aby Bůh požehnal novomanželům chlapce nebo děvče.

Zajímavý obřadní jev, s nímž se setkáváme v oblastech moravskoslovenského pomezí, je žertovné bití provinilců na lavici, při čemž je někdy parodován pohavní akt. Detailní popisy těchto obyčejů jsme zjistili na Hornácku. Při svatbě byl utvořen žertovný soud a svatebčané byli nařčeni z nejrůznějších prohřešků. Soud je odsoudil k potrestání bití na lavici. Odsouzenec si lehl na lavici, přál si však, aby pod něj byla dána žena, kterou si mezi svatebčany vyvolil.⁵⁹⁾ V Javorníku se muž od bití vysvobodil tím, že chytil do náruče ženu a hodil ji na sebe. Když byla nad odsouzeným žena, již nesměl být bit. V pozdějších fázích tohoto obyčeje byl pod „odsouzeného“ muže pokládán jiný muž nebo trestaný byl položen jenom na lavici. Téměř tytéž momenty jsme zjistili ve svatebním obřadě na Strání. Svatební družina obcházela po domech všech svatebčanů,



8. Masky při přehrazování cesty svatebnímu průvodu, Nová Lhota. Archív Slovákého muzea v Uherském Hradišti, foto J. Pešek 1966

hostila se a tančila. Při zábavě byl některý tanečník žertovně nařčen z krádeže a odsouzen k bití na lavici. Bili jej holemi tak dlouho, až k němu přišla žena a vysvobodila ho tím, že si na něj lehla. Podobné bití tanečníka se ve Strání připojilo k masopustnímu tanci „podšable“, kdy dřevěnými šavlemi bili provinilce tak dlouho, pokud si některá z přítomných žen na něj nelehla.

Variantou těchto jevů je hra „na mrtvého“, kterou uvedl z Podluží J. Kopecký. Při hře je muž, který hraje mrtvého, položen na lavici. Okolo jsou truchlíci, kteří se nad ním sklánějí. V příznivém okamžiku strhne na sebe „mrtvý“ některou osobu. Družba dotyčného bije holí. Oba účastníci hry spadnou na zem

a válejí se spolu. Podobné motivy byly zaznamenány ve svatebních zábavách v Lanžhotě. V Krumvíři se při svatbě konalo „válení družek“. Každá družka byla položena na lavici, maskovaný chlapec jí vyzul boty, které pak vydražoval. Některé z těchto prvků, jež Ján Mjartan pokládá za reminiscenci zabíjení starců, zjistila E. Čajánková v Žakarovicích. Zaznamenala zde svatební hru „na scinaai hlavi“, které se zúčastnila žena, muž, zloděj a soudce. Muž byl ve hře odsouzen k smrti a „popraven“. Žena nad ním plakala a lehla si na „mrtvého“. Nakonec spolu začali tančit, čímž hra skončila. Obměny svatebního „pohřbu“ byly zaznamenány i u Slováků v Maďarsku.⁶⁰⁾

Varianty této obřadní hry byly zaznamenány v mnoha slovenských oblastech. Na Myjavě svatebčané volili „hejtmana“, který řídil svatbu. Než se však ujal funkce, položili ho svatebčané na lavici a bili karabáčem, aby prý věděl, jak trestat. Zachránila ho některá žena tehdy, když k němu přistoupila a zakryla mu hlavu sukni. Obdobné zjištění pochází z Lopašova. V druhý svatební den obcházela družina po domech svatebčanů. Koho zastihla doma, svázala ho a hnala do svatebního domu. Tam byl položen na lavici, na hýždě mu dali koš nebo hrnec a vyplátili palicí. Ve Vrbici si svatební družba („starejší“) zaznamenával nejrůznější provinění svatebčanů, např. nebyl přítomen, když se společně platilo na muziku, objímal družičku apod. Provinilce odsoudili „na dereš“, kde byl zbit holemi. Kdo se nechtěl dát bít, musel se vyplátit penězi.⁶¹⁾

V obyčejích, které jsme zde uvedli, je obsaženo více momentů. Za obřadní prvky můžeme považovat účast svatebních funkcionářů v těchto zábavách, patrná je rovněž povinnost příbuzných nebo popřípadě kolektivu obce podílet se na zajištění svatby. Na podkladě těchto materiálů nelze zatím stanovit, jaký význam mělo bítí svatebčanů na lavici. Některé projevy těchto obyčejů je možno pokládat za obřadní přežitky, způsob trestání však může být jen zábavným momentem. Ve svatebních obyčejích se často uplatňuje motiv, kdy se žena položí na muže. V těchto obyčejích je možno počítat se zábavným momentem. Lze však oprávněně předpokládat, že v těchto případech se setkáváme s obřadními přežitky. Může jít o relikty nějakého svatebního obřadu, který měl magickou akci působit na plodnost manželů. Naskýtá se ovšem i otázka, zda nejde o stopy nějakých obřadů, při nichž docházelo k volným pohlavním stykům u svatební družiny. Zábavy s náměty fallického kultu byly součástí svatebních obřadů všech slovanských národů. Upozornil na ně i Lubor Niederle, který vytýkal starším sběratelům, že si podobných jevů vždy náležitě nevšímali.⁶²⁾ Některé údaje bude možno doplnit i současným výzkumem. Zjistili jsme je při výzkumech na Moravských Kopanicích, kde se vázaly k obchůzce maškar. Mezi svatebními maskami na Žitkově byl i manželský pár. Masky ženy, kterou představoval převlečený muž, měla vycpané partie kolem břicha; představovala těhotnou ženu. Masky spolu tančily a snažily se ukrást nevěstu. Při tanci se svalily na zem a lehly si na sebe.

Celkem výjimkou je obřadní bítí nevěsty. S určitou formou jsme se setkali na Staré Turé. Novomanželé se vzájemně před spaním vyzouvali z bot. Nejdříve nevěsta vyzula ženicha a botou ho udeřila po hlavě, aby jí byl poddaný. Z týchž důvodů chtěl ženich udeřit nevěstu.⁶³⁾ V těchto případech je zřetelný



9. Po příchodu z oddavek nevěsta obřadně zametá před ženichovým domem, Ratiškovice.
Foto L. Polášek 1966

magický moment. Jde tedy o jiný jev, než bylo bití svatebčanů holemi na lavici. Nelze zatím soudit, zda toto bití mělo nějaký magický význam či bylo zbytkem jiných obřadů, popř. jen zábavným prvkem.

V několika formách se ve svatebním ceremoniálu na moravsko-slovenském pomezí objevuje zatajování pravé nevěsty a předvádění falešných nevěst. Nevěsta seděla mezi svatebčany vždy tak, aby ji nikdo neviděl. Ve Veletinách byla obstoupena družičkami. Na Horňácku skrývala svou tvář hlavně při házení darů do koláče a při pronášení obřadních přání. Šlo zde patrně o to, uchránit nevěstu od zlého pohledu a vůbec před působením domnělých zlých sil. Momenty ochranné magie je možno hledat i v obyčejích, kdy je ženichovi nebo svatebčanům přiváděna falešná nevěsta. Akce se konala v počátečních fázích svatby, kdy ženich s družinou přicházel pro nevěstu, nebo při dalších obřadech při svatební hostině a při čepení nevěsty. Ve většině těchto obyčejů mají podstatnou úlohu masky.

Když byl svatební průvod vpuštěn do domu, žádal ženichův družba pro ženicha nevěstu. Nikdy mu však napoprvé pravá nevěsta nebyla vydána. Nejdříve přivedl nevěstin družba několik starých žen, pak nevěstinu družku a teprve nakonec nevěstu. Jedna z masek starých žen bývala přikryta plachtou z postele a obvykle představovala prádlenou. Předváděla ženichovi svou pracovitost tím, že točila přeslicí. Přitom obyčejně držela v ruce i láhev kořalky. S tímto jevem se setkáváme takřka ve všech popisech svatby. Často bývalo falešných nevěst několik. Na Valašsku se ženy maskovaly i kožichem převráceným na ruby, místo vlasů měla maska koudel, byla přikryta plachtou trávnicí.⁶⁴) Je zajímavé, že předení bylo při tomto jevu předváděno ve všech oblastech.

Lubor Niederle řadil obyčej předvádět falešné nevěsty k obřadním přežitkům únosu. Domníváme se však, že zde měl podstatnou úlohu i moment magické ochrany, i když problematika těchto svatebních masek je složitější. Kromě maskování a ukrývání nevěsty nás na ochrannou úlohu těchto aktů upozorňuje i přítomnost apotropajních předmětů. Např. na Horňácku byla používána maska staré ženy, která nesla kopřivy. Falešná nevěsta ukazovala ženichovi a svatební družině, jak byla pilná a kolik našala „trávy“. Přitom šlehala přítomné muže, kteří před ní utíkali pryč. Podobnou funkci měla na svatbě ve Vnorovech metla. Když nevěsta přišla do domu, hodily jí kuchařky metlu pod nohy. Tento jev je rovněž obvykle obsažen ve většině popisů svatebních obřadů. V záznamu ze Vnorov však nevěsta někdy metlu zvedla a šlehala všechny přítomné.⁶⁵) Kopřiva i metla patří k nejrozšířenějším magickým ochranným prostředkům a je pravděpodobné, že tuto úlohu měly zmíněné předměty i ve svatebních obřadech.

Obměny těchto obřadních prvků se vázaly i k čepení nevěsty. Začepená nevěsta byla prodávána ženichovi. Ženich si ji musel vykupovat od žen nebo od družiny, když mu někdo nevěstu uchytil. Podle některých záznamů byla nevěsta zahaložována a ženich ji musel poznávat. V Lopašově se pod jednu plachtu schovalo více žen. Potom zavolali ženicha, aby si vybral nevěstu. Když ji nepoznal, musel zaplatit ženám odškodné. V okolí Valašských Klobouk vodili nepravé nevěsty při obřadním vyžádání nevěsty i při jejím čepení. Když byla nevěsta začepena, zabalili do plachty starou ženu a nabídli ženichovi. Teprve když ji od-

mítl, přivedli pravou nevěstu. Na Luhačovském Zálesí ženy začepily muže a prodávali jej místo nevěsty. Někde se masky přiváděly i k svatební hostině a teprve po nich byla hostům předvedena nevěsta.⁶⁶⁾ Podle zjištění Antonína Václavíka se tyto obyčeje konaly v různých obměnách na Moravě i na Slovensku. Václavík však uvádí i další zajímavý údaj. Ženichovi bylo nabízeno několik žen, které byly schovány pod plachtou koutnicí. Mezi tyto ženy bývala záměrně uvedena jedna těhotná. Když si ji ženich vybral, bylo to pokládáno za dobré znamení. Musel potom za pravou nevěstu zaplatit dvojnásobek ceny.⁶⁷⁾ Na východním Slovensku se tyto akce konaly až po čepení nevěsty. Tento sled pokládal A. Václavík za starobylejší. Na tomto místě se otázkou sledu svatebního ceremoniálu nemůžeme zabývat, ale i studiem návaznosti jednotlivých prvků svatebních obřadů lze získat nové poznatky.



10. Nevěsta v obřadním obleku z počátku dvacátého století, Kubra u Trenčína.
Foto St. Dúžek 1957

Magický element v uplatnění falešných nevěst ve svatebních obyčejích byl znám slovanským i neslovanským národům a existuje o něm dosti rozsáhlá literatura.⁶⁸⁾ Je možno upozornit na to, že za masky falešné nevěsty byly nejčastěji oblékány staré ženy nebo i muži. Přítomností starých žen byl často přičítán v lidových obyčejích negativní účinek. Zde mohlo jít o podobné momenty; nepříznivé okolnosti se měly na základě magického myšlení přenést na tuto masku. Hlavním cílem byla asi ochrana pravé nevěsty před domnělým nebezpečím nadpřirozených bytostí a zřejmě i ochrana před prvním pohledem účastníků svatby.

Tento obřadní smysl mohly mít i figuríny ženicha a nevěsty, které byly připevňovány na kolo od vozu. Figuríny byly připraveny ze slámy nebo sena a oblečeny jako ženich a nevěsta. Kolo bylo obvykle taženo za vozem při převádění nevěsty do nového domova.⁶⁹⁾

V tomto časovém rozpětí se ostatně konalo hodně obyčejů, jejichž obsahem bylo magické zapuzování zla. Především to bylo způsobování velkého hluku právě v okamžiku, kdy nevěsta vstupovala do domu. Na Hornácku se při té příležitosti třískalo nádobím, bilo do kovadliny, tlouklo vařečkami apod. Bartoš uvádí nejrůznější maškary, které představovaly řemeslníky — tesaře, zámečníky, hrnčíře. Tloukly mísy a někdy v domě zbořily i pec.⁷⁰⁾ Všeobecně bylo rozšířené střelení, práskání bičem a další způsoby hluku, což mělo být podle lidové motivace oslavou svatby.⁷¹⁾ Obřadní význam mělo i přivádění nevěsty do nového domova až v době, kdy byla tma, obvykle kolem půlnoci. Je zajímavé, že způsob využití tmy se praktikoval ve svatebních obřadech na Slovensku, nekonal se však v pomezních oblastech na Moravě. Podle zjištění v terénu jej moravští obyvatelé pokládali za slovenskou zvláštnost. Na Moravě byla nevěsta převáděna do nového domova ve dne nebo k večeru.

Falešná nevěsta a ženich bývali pravidelně součástí svatebního průvodu maškar. Svatební pár představují převlečení muži, maska nevěsty má obvykle vycpané břicho na znamení těhotenství. Obdobou falešné nevěsty je i žertovné předvádění obřadu vedení nevěsty do domu, resp. vrácení nevěsty rodičům. O této formě však máme poměrně málo údajů. Obyčeje se pravidelně konaly ve všech svatbách na Hornácku. Na druhý den vystrojili svatebčané masky ženicha, nevěsty a obřadníků. Obvykle to byla mužská záležitost. Průvod maškar se pak vypravil s falešnou nevěstou a její falešnou výbavou do domu rodičů pravé nevěsty. Masky vracely nevěstu rodičům, že prý se ženichovi nelíbí, že se s ní dobře nespí apod. Rodiče vítali masky parodiemi obřadů, které se vázaly k přechodu nevěsty do nového domu.⁷²⁾ Masky měly všechny obřadní součásti oděvu, ovšem rovněž v parodované formě. Tak např. v Javorníku byla maska nevěsty ve starých hadrech místo obřadní plachty, ženich měl svatební pero ze slámy, ze slámy byl rovněž nevěstin věneček. Maškary si připravily i falešné pečivo ve formě šlízků, které pak rozdávaly a rozhazovaly po cestě jako koláče a cukroví. Přitom konala maskovaná družina nejrůznější lasečivní zábavy, např. obracela nevěstu vzhůru nohama a ověřovala její pohlaví. Na závěr však byla pro všechny masky uspořádána hostina. Zajímavé je však i zjištění z Javorníka, že ve svatebních domech nebyl tento obyčej vítán. Žila zde totiž představa, že když se obřad vrácení falešné nevěsty vykoná, skutečná nevěsta potom ženichovi uteče a vrátí se do rodičovského domu. Tato představa však byla formována nejen magickým způsobem myšlení, ale rovněž společenskými a hospodářskými hledisky. Žena, která odešla od muže do domu rodičů, byla obvykle na obtíž ostatním sourozencům. Proto se po čase raději vracela do domu manžela.

Obdobou vrácení falešné nevěsty z Hornácka je i průvod maškar na Moravských Kopanicích. Zde však masky nechodily až v další svatební dny, ale hned v první den svatby. Když se vracel svatební průvod od oddavků z kostela, přicházel mu naproti průvod masek. Ústřední postavou tohoto průvodu byla falešná

nevěsta. Většina masek byla převlečena v koziších. Masky vítaly svatební průvod hlomozem, snažily se svatebčany umazat, házely se jim pod nohy, povalovaly je na zem. Zdá se, že v těchto průvodech masek s falešnou nevěstou jde rovněž o upoutání pozornosti na nepravý manželský pár, tedy o momenty magické ochrany. Nedostatek dalších dokladů nedovoluje vyvozovat další závěry o obyčejí vracení nepravé nevěsty a její výbavy rodičům. Celkem výjimečný případ manželství na zkoušku zaznamenal Josef Hofer na Kopanicích u Starého Hrozenkova. Zde totiž odcházela nevěsta k ženichovi nebo ženich k nevěstě „na výminku“ hned v době, kdy požádali faráře o ohlášky. Měli si vyzkoušet, zda budou moci spolu uzavřít sňatek. Když jim společný život vyhovoval, dali se oddat. Když se spolu neshodli, odešel ten, kdo byl „na výminku“, domů a svatba



11. Mládenec snímá nevěstě před čepením partu, Sebechleby při Krupině. Archiv KSLU Strážnice, foto J. Tomeš 1964

se nekonala. Přitom Hofer uvádí názor místních obyvatel, kteří pokládali sňatek v kostele za zbytečný. Podle svědectví nejstarších pamětníků lidé na Kopanicích dříve v kostele sňatek vůbec neuzavírali. Církevní svatbu sem měli zavést jezuité asi až koncem 18. století. Nelze zatím soudit, zda může jít o podobný zvyk, jaký byl zaznamenán u jižních Slovanů v Dalmácii. Zde si odváděl mladý muž dívku do svého domu, kde s ní nějakou dobu žil. Potom s ní uzavřel sňatek nebo ji vrátil rodičům.⁷³⁾ I pro jižní Slovany je to však případ netypický. Na stanovení hlubších soudů o tomto způsobu uzavírání manželství by bylo třeba více srovnávacího materiálu, který však z našich území nemáme.

Při sledování obřadů, jejichž podstatnou součástí byla magická ochrana a zahánění člověku nepříznivých nadpřirozených sil, upozorníme na stopy

výskytu havrana ve svatebních obyčejích. Nesetkáváme se s havranem nebo s maskou havrana přímo, nýbrž se slovním zaháněním havrana při aktu házení darů nevěstě do koláče při svatební hostině. Před tímto aktem je podle mnoha záznamů z Moravy i ze Slovenska odháněn havran slovy: „Heš, heš, havráčku, ustup na stránku . . .“ Odháněním havrana jsou zahajovány přání hlavních obřadníků, tímto voláním začíná družba žádost o dárek pro nevěstu. Obměna tohoto odhánění byla zaznamenána na Těšínsku. Zde svatební starosta vybíral pro nevěstu dary. Když od některého svatebčana ještě nedostal, přistoupil k němu a říkal:

„Přiletěl havran, přiletěla vrána,
ještě mi též nedala ta nebo ta žena . . .“⁷⁴⁾

Významu havrana v českých a slovenských obyčejích nebyla zatím věnována pozornost. Podle zjištění K. Moszyrského měli podobu některých černých ptáků démoni. Mezi nimi měl své postavení i havran. Významu havrana v obřadním životě věnoval studii ruský vědec N. F. Sumcov.⁷⁵⁾ Z uvedených dokladů zatím nelze soudit, zda havran měl při svatbě nějaké místo ve spojitosti s obřady kultu zemědělců či zda byl odháněn jako zlý démon ze svatebního domu.

Obřadní význam ve svatebním ceremoniálu mělo rovněž užití vody. Někdy to byla voda svěcená, obvykle však šlo o pramenitou vodu nebo vodu z potoka. Podle mnoha záznamů se v této vodě svatebčané umývali. Na Staré Turé přinášeli vodu při příchodu novomanželů do domu, nikdo nesměl vstoupit nečistý. Novomanželé byli svázáni ručníkem a museli se umýt v míse. Žena, která nesla vodu, stříkala na svatebčany. Za to jí pak dávali peníze. Ve Smrečanech u Vrbiče se na druhý svatební den sešla celá družina u vody, kde se společně umývala. Zde se tento jev spojoval i s bitím na lavici, o němž jsme již mluvili dříve. V horním Pováží se svatebčané kropili po oddavkách potouční vodou.⁷⁶⁾ Na středním Slovensku bylo obvyklé, že kuchařky a masky vítaly svatebčany při příchodu z kostela do domu tím, že je polévaly vodou. Např. v Sebechlebech při Krupině jsme zaznamenali masku koně, která držela v tlamě štětku; namáčela ji ve vodě a stříkala na všechny svatebčany. Podobné stříkání vodou při obchůzce masek bylo známé na Luhačovicku a na Těšínsku. Vázalo se i k obchůzkám masopustních masek. V některých vesnicích na Valašsku i na Slovácku (v Sumicích, na Strážnicku) přinášel družba vodu k svatebnímu stolu na závěr hostiny. Říkalo se jí křišťálová voda nebo voda z Jordána. Hosté si ve vodě omočili prsty a do talíře hodili peníze.⁷⁷⁾ Vodě byla přisuzována očištná moc, byl v ní viděn prostředek posilující zdraví, o čemž svědčí i doklady z jarních obyčejů.⁷⁸⁾ Podobně v obyčejích při narození dítěte měla voda úlohu magického očištného prostředku, např. při tzv. praní koutné plachty. Většinou však šlo v obřadním užití vody o kombinaci očištných a plodnostních obyčejů.⁷⁹⁾ Na Novém Hrozenkově přinášeli putnu vody, přes putnu byl položen pohrabáč. Na ni posadili nevěstu. Podle záznamu A. E. Timka posazovali Slováci nevěstu na putnu plnou vody, aby prý byla plodná. Namísto vody býval v putně i tuk. Do vody byly namáčeny i svatební masky, v Derfli u Uh. Hradiště např. maska „obra“.⁸⁰⁾ Voda ve své podstatě je reálným očištným prostředkem, má základní

vliv i na úrodnost polí. V uvedených obřadech však nešlo o skutečnou očistu vodou, ale o náznaky umývání. Nevázalo se jen na umývání nevěsty a ženicha, ale celé svatební družiny po skončení nejrůznějších zábav a obřadních her.

Magických obřadů ve svatebním ceremoniálu bylo zaznamenáno velké množství. Na tomto místě jsme charakterizovali jen ty, které pokládáme za nejdůležitější a typické pro studovanou oblast. Podstatně menší význam měly magické úkony negativního rázu, jejichž vykonání mělo novomanželům ublížit. Tak např. v Liptovské Kokavě si nesměla dát nevěsta utrhnout ani kousek věnce, aby ho někdo nepoužil k čarování. Nevěsta u sebe neměla mít křížek, hřebík, špendlík a podobné předměty, které by podle lidových představ mohly uškodit.⁸¹⁾ Šlo tedy o předběžnou ochranu, která měla zabránit použití předmětů k magickým praktikám. V období svatby se však zkázonosná magie užívala především k rozdmýchání svárů mezi novomanželi. Tyto praktiky konali hlavně odmítnutí milenci. Nejrozšířenější byl způsob, kdy čarující hodil kočku a psa do špýcharu nebo do pytle, kde se zvířata bila. Vykonání této akce mělo způsobit, že podobné sváry budou i mezi nevěstou a ženichem v jejich společném životě.⁸²⁾ Tyto praktiky byly zaznamenány na Uherskobrodsku, Hornácku i Moravských Kopanicích. Ve svatebním obřadě však podobné jevy neměly podstatné místo. Hlavní magické obřady se vázaly do několika velkých skupin, které se však často vzájemně prolínaly. Byly to obřady, jež měly pomoci zajistit hmotný dostatek novomanželů, jejich potomstvo, měly ochránit nevěstu a ženicha před domnělými nadpřirozenými bytostmi a měly zajistit obřadní očistu novomanželů a celé svatební družiny.

K nejméně probádaným svatebním obyčejům patří jevy, o nichž se někteří badatelé domnívali, že mají bližší kontakty s jinými lidovými obřady, především však se zaniklými obřady při vstupu do stavu dospělosti. Nejčastěji byl uváděn obřad stříhání vlasů, který byl znám jako iniciační obřad Slovanům i Germánům. Dospělostní obyčej se u nás jako celek nezachovaly. Na jejich ohlasy v lidové tradici a zvláště při svatbě bylo již poukázáno.⁸³⁾ W. Abraham vyslovil domněnku, že postřižiny nevěsty mohou souviset i s obětováním duchům nového domu.⁸⁴⁾ Stříhání vlasů nebo pentlí nevěstě se dalo při čepení. Lubor Niederle upozornil na svatební píseň, která se zpívala při tomto aktu. V písni nevěsta vyzývala družičky, aby jí bránily hlavu. Niederle se domnívá, že může jít o ohlas nějakého starého obřadu. Píseň je velmi rozšířena po celém moravsko-slovenském pomezí.⁸⁵⁾ Je však pravděpodobné, že píseň je ohlasem obřadních momentů, v nichž byly nevěstě stříhány vlasy nebo pentle. Odráží se zde snaha žen vzít nevěstě věnec a přijat ji tak mezi sebe. Antonín Václavík hledal v těchto jevech možnosti spojení s přežitky postřižinových obřadů, jiní badatelé se klonili k názoru, že jde o přežitky obětí.⁸⁶⁾ Postřižinové prvky zaznamenal v Nové Lhotě na Hornácku Martin Zeman při tzv. muzikantské večeři, kdy byli chlapci taháni za vlasy. Moment stříhání vlasů se objevuje i v textech písní při masopustních tancích „konopice“.⁸⁷⁾ Na Myjavských Kopanicích se stříhání vlasů spojovalo s pohřbem svobodných mládenců.

Všeobecně rozšířeným jevem, s nímž se setkáváme všude na východní Moravě i na západním Slovensku, je úvod nevěsty čili panenský úvod. Po oddav-

kách byla nevěsta zavedena do bočního vstupu kostela, který se nazývá „žebráčka“. Doprovázela ji kmotra a družičky. Kněz při tom vykonává obřady jako při úvodění šestinedělky.⁸⁸⁾ Významnou úlohu při tomto obřadu měly plachty. V Lopašově zakryla kmotra nevěstě hlavu plachtou. Nevěsta měla na sobě plachtu úvodnici, která se uplatňovala i při obřadech doprovázejících narození dítěte. Pozoruhodný obřadní detail zjistil Josef Klvaňa. Úvádí, že nevěsta nosila pod nevěstinskou plachtou i plachtu „koutnici“. Antonín Václavík v těchto jevech hledal spojitosti s dospělostními obřady. Upozornil zvláště na přepasování ženicha ručником nebo šatkou. Zde je nutno připomenout zajímavý obyčej z Dolního Srní v Pováží. Ženichův obřadník („pýtač“) dostal od nevěsty šatku na znamení, že chce s ženichem vstoupit do manželství. Pýtač přivázal šatku na svou palici a nesl ji vysoko zdviženou ženichovi. Tento akt je podle místního výkladu pobídkou ženichovi, že může jít pro nevěstu.⁸⁹⁾ V obřadech, v nichž byly používány plachty, je však možno vidět i motivy magických akcí, které byly zaměřeny na zajištění potomstva novomanželů.

Ve svatebním ceremoniálu se setkáváme rovněž se zkoušením tělesné zdatnosti ženicha a nevěsty. Při příchodu novomanželů do domu obvykle svatebčané přinesli špalek a sekeru. Ženich musel špalek rázným úderem rozseknout a dokázat tak svou sílu, ukázat, že bude dobrým hospodářem.⁹⁰⁾ Zkoušky síly a odvahy patří k nejvýraznějším znakům, které doprovázely člověka s obřady při vstupu do stavu dospělosti. Podobné zkoušky síly a obratnosti nacházíme v zábavách mládeže při některých výročních slavnostech, zvláště v přijímání chlapců mezi dospělou mládež. Je ovšem otázka, nakolik byly i v minulosti tyto obřady samostatné nebo nakolik se vázaly se svatebními obřady. Tyto jevy prodělávaly během vývoje mnoho změn, přetvářely se, měnily své místo v obřadním cyklu.

Okrajovou složkou svatebních obřadů jsou věštby osudu novomanželů. Podle nejruznějších náhodných úkazů a znamení, která se časově spojovala s dobou svatby, věštili svatebčané, jaký bude společný život novomanželů, který dřív zemře, zda je bude provázet štěstí či neštěstí apod. Obvykle se věštilo podle svíci v kostele. Náhodný pohřeb ve vesnici byl znamením, že z novomanželů zemře dříve ten, jakého pohlaví byl zemřelý. Věštilo se podle sněhu, deště, podle mokré cesty a podle jiných úkazů.⁹¹⁾ Obdobné věštby ovšem nacházíme i ve výročních obyčejích, hlavně ve vánočním období.

V našem příspěvku jsme se nemohli zabývat všemi jevy svatebního obřadu na moravsko-slovenském pomezí. Mnoho dalších poznatků jistě přinese studium všech součástí svatby, např. písní a poezie, obřadních tanců a her, svatebních obřadníků, masek apod. Celkový pohled na strukturu svatební obřadnosti ukazuje, že stěžejní obřadní přžitky jsou soustředěny ve dvou kategoriích. Jde především o obyčejy právní a společenskoprávní povahy, které byly normou uznání a hospodářského zajištění nového manželství společností, v níž ženich a nevěsta žili. V druhé obsáhlé skupině jsou zahrnuty obyčejy, jejichž základem byly magické představy. Měly nereálnými prostředky podpořit zdárnost uzavřeného manželství, což se promítalo především v zajišťování jeho hospodářského dostatku a potomstva.

Když sledujeme jednotlivé složky svatebního obřadu na moravsko-slovenském pomezí, přijdeme k zjištění, že svatební ceremoniál si všude zachovával přibližně stejnou strukturu. Tytéž obřadní prvky nacházíme v popisech svatby v oblasti východní Moravy a západního Slovenska, při čemž základní rysy se shodují s českou a slovenskou svatbou a vůbec se slovanskými svatebními obřady. Vycházíme-li ze studia rekonstrukce staré slovanské svatby, kterou provedl Lubor Niederle, musíme zákonitě přijít k faktu, že všechny zjištěné svatební obřadnosti lze klasifikovat do kategorií, které byly stanoveny v rekonstrukci. Je to pochopitelné především z toho důvodu, že Niederle vycházel ze studia národopisného materiálu slovanských národů a z rekonstrukcí indoevropské svatby podle Hirta a Schradera. Většina národopisného materiálu je tedy promítána do minulosti, pro niž je historických dokladů zatím málo. Studium svatebních obyčejů však nemůže vidět svůj cíl jen v potvrzení, rozšíření a doplnění Niederlovy rekonstrukce. Svatba je jedním z projevů lidového života, kde se střetává mnoho národopisných složek. Vědeckou pozornost si zaslouží nejen přežitky obřadů, které lze pokládat za archaické. Ve svatebním ceremoniálu nacházíme situace, z nichž lze sledovat sociální problematiku období nedávné minulosti. Ve svatbě našlo bohaté uplatnění lidové umění. Z výtvarného umění je třeba především jmenovat výšivku na obřadních součástech oděvu svatebčanů, obřadní zdobené pečivo, hlavně různé formy svatebního koláče a stromu. Takřka výjimečně postavení má písňový projev, který se stal nedílnou součástí jednotlivých úkonů svatebního obřadu a mnohé obřady se do písňe úplně transformovaly. Obřadní i umělecké zřetele je třeba sledovat i při studiu svatebních tanců, dramatických scének a masek. Ve svatbě se odrážejí normy společenského chování. Není proto divu, že svatba působila na pozorovatele úchvatným dojmem jako jedinečný umělecký útvar. Karel Chotek a Lubor Niederle pokládali svatbu na Slovácku za jedinečnou milostnou skladbu. Svatební obřad není jen dokladem lidové religiozity, ale především neopakovatelným projevem uměleckého citění minulých i současných generací.⁹²⁾ Je proto plně oprávněné, aby se studiem svatby zabývali i slovesní a hudební folkloristé.

Svatební obřady na moravsko-slovenském pomezí mají významné místo při studiu české a slovenské svatby. Z těchto území máme největší množství zápisů, a to jak ve speciálních publikacích, tak rovněž v časopiseckých pracích a krajo- výchých monografiích. Významnou okolností je i fakt, že rozsáhlé materiály z jiho- východní Moravy jsou zpracovány v příslušné kapitole monografie Moravské Slovensko. Zpracován není materiál ze západního Slovenska, který je třeba sledovat v řadě popisů různé hodnoty v regionálních časopisech.

Na základě předchozího studia lze konstatovat, že svatební obyčeje jsou v základech i v jednotlivostech společně českému i slovenskému etniku na obou stranách moravsko-slovenského pomezí. Lze to vztahovat na prvky, které pokládáme za přežitky starších obřadů, i na složky mladší, které jsou uměleckým ztvárněním svatební obřadnosti. Před čtyřiceti lety sledoval svatební obřad v rámci celkové monografie Jan Húsek. Konstatoval přitom, že na Slovensku je zvyků víc než na Moravě. Kromě toho uvádí, že na Moravě mají tyto obyčeje ráz formální, kdežto na slovenské straně nejsou pokládány za bezduché formy.

Z toho je vyvozen závěr, že Slováci jsou v tomto případě o jednu až dvě generace za obyvatelstvem východní Moravy.⁹³⁾ Zdá se, že tyto vývoody nejsou zcela přesné. Odporují tomu nejen záznamy v literatuře, ale i výzkumy, které jsme v současné době prováděli na moravsko-slovenském pomezí. Východomoravská a západoslovenská svatba se skládá ze stejných obřadních složek, shoduje se i v mnoha detailech.

Na závěr je třeba konstatovat, že dnešní výzkum v terénu nám nepodává jiný obraz svatební obřadnosti, než jaký známe z dosavadních záznamů. Ukázalo se však, že je ještě možno získat potřebné údaje o těch svatebních úkonech, o nichž je nedostatek záznamů. Je třeba rovněž upřesnit rozšíření jevů, které jsou vhodné pro sledování obecnějších otázek etnografického bádání.

POZNÁMKY

- 1) B. M. Kulda, Svadba v národě česko-slovanském, Praha 1875, 4. vydání, Olomouc 1890. Ve sborníku Slavnosti a obyčeje lidové z Moravy na Národopisné výstavě česko-slovanské v Praze 1895 je uvedeno několik popisů moravské svatby, viz J. Válek, Valašská svadba z Polánky u Vsetína, str. 1–23; M. Zeman, Svatba slovácká z Velké, str. 33–43; J. Konečný, Svadba z Troubska, str. 57–66; J. Zdráhal - R. Reissig, Hanácká „svajba“ z Kroměřížska, str. 91–111; F. Bartoš, Moravská svadba, Praha 1892; M. Václavěk, Valašská svatba, Telč 1892; J. Vyhliďal, Slezská svatba, Slezská kronika, Opava 1894.
- 2) Český lid uveřejnil řadu popisů české, moravské a slovenské svatby, Časopis moravského muzea zemského (ČMMZ) a Časopis Matice moravské (ČMM) uveřejnil popisy svatby z okolí Rožnova pod Radhoštěm. Viz F. Bobek, Svatební řeči z Vel. Bystřice u Rožnova, ČMMZ 10, 1910, str. 174 n.; B. M. Kulda, Národní pověry a obyčeje v okolí Rožnovském na Moravě, ČMM 2, 1870, str. 91 n. a 3, 1871, str. 137 n.; F. Bayer, Národní pověry a obyčeje v okolí Rožnovském na Moravě, ČMM, 7, 1875, str. 83 n.
- 3) Jsou tam uvedeny popisy svatby z Oravy, Terchové, Vajnor, Doňné Poruby, Zariečí u Púchova, z Kysúc atd. Podrobná citace článků je uvedena v dalších poznámkách.
- 4) L. Niederle, Život starých Slovanů, díl I, sv. 1, Praha 1911; L. Niederle a K. Chotek, Zvyky a obyčeje, Moravské Slovensko II, Praha 1922 (2. vydání).
- 5) V těchto časopisech jsou popisovány svatební obyčeje ve Vajnorech, v Sobotišti a v Dolném Srní. Uvedené regionální časopisy z Moravy přinesly popisy svatby z Valašska, Moravských Kopanic, Hornácka a jiných regionů Slovácka.
- 6) Viz např. O. Hrabalová, Svatební obyčeje v Boršicích u Blatnice, Historický sborník, Gottwaldov 1957; A. Jambor, Záhorská svatba, Záhorská kronika 1947–1948; R. Zátka, Svadba u Slovákov v Maďarsku, Národopisný sborník IX, 1950. Monograficky byl zpracován materiál z Hřčavy, Rosicko-Oslavanska, Zakaroveců, z Hornácka aj. Studium svatebních písní se zabýval V. Volavý, Svatební písně a jejich vztahy k jednotlivým úkonům svatebního ceremonielu, rkp. disertační práce, Brno 1953.
- 7) D. Stránská, Nové příspěvky o slovanských obyčejích z hlediska slovanských starožitností, Vznik a počátky Slovanů I, Praha 1956, str. 142–157.
- 8) T. Saturník, O právu soukromém u Slovanů v dobách starších, Život starých Slovanů, díl II, sv. 2, Praha 1934; W. Abraham, Zawarcie małżeństwa w pierwotnem prawie polskiem, Lwów 1925; K. Zawistowicz - Kintopfova, Zawarcie małżeństwa przez kupno w polskich obrzędach ludowych, Kraków 1929; E. Kagarov,

- Sostav i proischozhenije svadebnij obrjadnosti, Sbornik muzeja antropologii i etnografii, VIII, Leningrad 1929.
- ⁹⁾ K. Fojtík, *Svatba na střední a západní Moravě v 16. a 17. století*, Český lid, roč. 52, 1965, č. 6, str. 332–343; — t ý ž, *Společnost a rodina na moravském Valašsku v druhé polovině XVII. století*, Československá etnografie X, 1961, č. 1, str. 1–26; t ý ž, *K otázce podmínek vývoje lidové kultury v 16. a 17. století*, Český lid 53, 1966, č. 5, str. 295 n.; — V. Procházk a, *Česká poddanská nemovitost v pozemkových knihách 16. a 17. století*, Praha 1963.
- ¹⁰⁾ V roce 1631 vydal František z Magni ve Strážnici obecní řád, v němž ukládá purkmistrům na svém panství dbát o sirotky a vdovy. Viz F. A. Slavík, *Moravské Slovensko od XVII. století*, Hodonín 1903, str. 70. V listinách z Bojkovic jsou uváděny hlavně svatební smlouvy sirotků a vdov, viz J. Klvaňa, *Bojkovská kniha smluv svatebních ze století sedmnáctého*, ČMM 37, 1913, str. 16–26. Srov. rovněž svatební smlouvy z Bzence z roku 1779, J. Cvrček, *Bzenecko*, Český lid 14, 1905, str. 276. Svatební smlouvy byly uzavírány ještě koncem 19. století, viz A. Václavík, *Luhačovské Zálesí*, Luhačovice 1930, str. 366; A. Jambor, *Záhorská svatba*, str. 70.
- ¹¹⁾ V. Šimko, *Svatba na Starej Turěj*, Slovenské pohľady XXVI, 1906, str. 185; F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 8; L. Niederle - K. Chotek, *Zvyky a obyčeje*, str. 676.
- ^{11a)} Tento způsob velmi připomíná rekonstrukci staroslovanských zaručín jako formu uzavření sňatku; viz L. Niederle, *ZSS I/1*, str. 76.
- ¹²⁾ M. Zeman, *Svatba slovácká z Velké*, Slavnosti a obyčeje lidové z Moravy, Praha 1895, str. 35; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, Hornácko, Brno 1966, str. 316; F. Bartoš, *Lid a národ II*, Velké Meziříčí 1885, str. 90; L. Niederle, *ZSS I*, sv. 1, str. 76.
- ¹³⁾ M. Václavík, *Valašská svatba*, str. 50. Další doklady uvádí J. Tomeš, *Svatební hry a tance na Hornácku*, Národopisné aktuality, 1964, č. 1, str. 11. Srov. Z. Jelínková, *Točivé tance*, sborník Lidová kultura východní Moravy I, Gottwaldov 1960, str. 153.
- ¹⁴⁾ Viz P. Socháň, *Kroje a svatba v Lopašove*, Národopisný sborník československý XI, Praha 1905, str. 25; *Okružný, Svadobné obyčaje dolnieho Malohontu*, Sokol II, 1863, č. 14, str. 334.
- ¹⁵⁾ F. Bartoš, *Lid a národ II*, str. 154. Fotografie koláčů uvádí L. Niederle v *Moravském Slovensku II*, str. 683 n. Srov. P. Socháň, *Kroje a svatba v Lopašove*, str. 47.
- ¹⁶⁾ M. Prášek, *Znorovská svatba*, Moravské Slovensko II, str. 857; O. Hrabalová, *Svatební obyčeje v Boršicích u Blatnice*, str. 53. Ve Strání byl koláč symbolicky nošen po celé dědině, aby jej všichni viděli, viz J. Dolanský, *Na svatbě ve Strání*, Lidová tvorba II, 1941, č. 3, str. 6.
- ¹⁷⁾ K. Chotek, *Rodinné zvyky*, Československá vlastivěda, řada II, sv. Národopis, Praha 1936, str. 272; F. Sušil, *Moravské národní písně*, Brno 1859, str. 463; A. Václavík, *Luhačovské Zálesí*, str. 366.
- ¹⁸⁾ B. M. Kulda, *Národní pověry a obyčeje v okolí Rožnovském na Moravě*, ČMM 3, 1871, str. 140.
- ¹⁹⁾ Viz *Svadobné zvyky a obyčaje v Dol. Srní*, Povážské hlasy XVI, 1933, č. 27, str. 3; P. Socháň, *Svatba vo Vrbici (v Liptove)*, Slovenské pohľady, 1905, str. 318; J. Milko, *Horná Poruba v Trenčianskej*, Sborník Matice slovenskej, 1934, str. 67; J. Mjartan, *Príspevok ku zvykoslovíu Dolných Kysúc*, Národopisný sborník, sv. 4, 1943, č. 1, str. 172; R. Zatkó, *Svatba u Slovákov v Maďarsku*, Národopisný sborník IX, 1950, str. 176; K. Chorvát, *Slovenská svatba*, Slovenské pohľady r. 15, 1895, str. 589; J. Húsek, *Hranice mezi zemí Moravskoslezskou a Slovenskem*, Praha 1932, str. 245.
- ²⁰⁾ B. M. Kulda, *Národní pověry a obyčeje v okolí Rožnovském na Moravě*, str. 140; srov. O. Hrabalová, l. c., str. 83; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str.

- 315; L. Niederle a K. Chotek, *Zvyky a obyčaje*, str. 677. Tyto formy pomoci nevěstě byly zaznamenány i na Těšínsku a na Ostravsku; viz O. Skalníková - J. Šťastná, *Současná forma svatby v nových městech na Ostravsku*, Český lid 53, 1966, str. 29 a 32.
- 21) J. Tomeš, l. c., str. 324; P. Socháň, *Svatba vo Vrbici*, str. 325; F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 64; J. Noháč, *Slovácká svatba od Břeclavě*, Břeclav 1930, str. 24; J. Mjartan, l. c., str. 173.
- 22) J. Kopecký, *Slovácká svatba na Podluží*, Praha 1898, str. 20; F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 41; F. Bobek, *Svatební řeči z Vel. Bystrice u Rožnova*, ČMMZ 1910, str. 147; J. Noháč, l. c., str. 9 n.
- 23) W. Abraham, l. c., str. 214 n., K. Zawistowicz-Kintopfowa, l. c., str. 25.
- 24) Č. Zíbrt, *Veselé chvíle v životě lidu českého*, Praha 1950, str. 282. A. Václavík viděl ve stavění máje divkám přežitky iniciačních obřadů, viz *Vyroční obyčaje a lidové umění*, Praha 1959, str. 150.
- 25) J. Húsek, l. c., str. 242; F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 60; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 324.
- 26) L. P. Kubány, *Zvyky a obyčaje na Myjave*, v publikaci J. Bodnára *Myjava*, Myjava 1911, str. 254; F. Táborský, *Rusava, Život valašské dědiny*, Olomouc 1928, str. 84; L. Kratochvíl, *Starosvětská svatba v Krumvíři*, Malovaný kraj 4, 1949, str. 33.
- 27) J. Tomeš, *Duchová a sociální kultura na Horňácku*, rkp. diplom. práce, Brno 1959, str. 278.
- 28) Viz L. Niederle, *ŽSS II*, sv. 1, str. 82; *Moravské Slovensko II*, 680; P. Socháň, *Kroje a svatba v Lopašove*, str. 35; F. Přikryl, *Záhorská svatba na Moravě*, Český lid 17, 1908, str. 234.
- 29) Srov. A. Jambor, *Záhorská svatba*, str. 77; J. Vyhliďal, *Naše Slezsko*, Praha 1903, str. 88.
- 30) J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 318; P. Socháň, *Svatba vo Vrbici*, str. 326; D. Stránská, l. c., str. 150.
- 31) J. Vyhliďal, l. c., str. 113; F. Kretz, *Horňácká svatba*, Český lid XI, 1902, str. 19; J. Tomeš, *Rostliny v obyčejích a v léčitelství na Horňácku*, Český lid 52, 1965, str. 197; J. Klvaňa, *O „penlení“ družiček a nevěst na Moravě*, Český lid 4, 1895, str. 418; P. Socháň, *Vence slovenských diev*, Český lid 1928, str. 66; V. Svobodová, *Ratiškovská „drůžka“*, Historický sborník, Gottwaldov 1957, str. 112.
- 32) P. Socháň, *Kroje a svatba v Lopašove*, str. 25.
- 33) F. Táborský, *Rusava*, str. 43; M. Václavek, *Moravské Valašsko I*, Vsetín 1894, str. 33.
- 34) D. Stránská, *Dolná Poruba*. Příspěvky k národopisné monografii slovenské obce, Sborník Matice slovenskej V, 1927, str. 64. Regulace sňatků zneužívala vrchnost k zabírání poddanského majetku od 16. století, kdy rovněž využívala následků pohlavní volnosti mezi mládeží; viz V. Procházková, *Česká poddanská nemovitost*, str. 230.
- 35) K. Moszyński, *Kultura ludowa Słowian II*, Kultura duchowa, část 1, Kraków 1934, str. 248 a 502; St. Cziszewski, *Ognisko*. Studium etnologiczne, Kraków 1903, str. 146 n.
- 36) F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 70; *Moravské Slovensko II*, str. 681; K. Chorvát, *Slovenská svatba*, str. 528; Okružný, *Svatobné obyčaje dol. Malohontu*, Sokol 1863, str. 398. Někteří badatelé se domnívali, že přežitkem oběti démonům je i forma obyčaje, kdy nevěsta rozhazovala obilí při příchodu do domu; viz L. Niederle, *ŽSS I/1*, str. 80. O pohřebních hostinách viz A. Fischer, *Zwyczaje pogrzebowe ludu polskiego*, Lwów 1921, str. 392.
- 37) L. D. Kubány, *Zvyky a obyčaje na Myjave*, str. 264.

- 38) M. Václavek, *Valašská svatba*, str. 73; B. M. Kulda, *Národní pověry a obyčeje v okolí Rožnovském na Moravě*, str. 140.
- 39) L. Niederle a K. Chotek, *Zvyky a obyčeje*, str. 682; L. D. Kubány, l. c., str. 259.
- 40) Dotknutí se stolu nebo ohniště skýtalo právo azylu, které bylo uplatňováno při svatbě i při narození dítěte, viz J. St. Bystroň, *Slowiańskie obrzędy rodzinne*, Kraków 1916, str. 98.
- 41) J. Noháč, *Slovácká svatba od Břeclavě*, str. 16; V. Beblavý, *Svadobné obyčeje v Sobotišti*, Slovenské pohľady 1923, č. 4, str. 4; St. Vašut, *Valašské pověry, zvyky a obyčeje*, Dolina Urgatina 1947–1948, str. 69; J. Geryk, *Svadobná večeňa v Zaričci pri Púchove*, Časopis muzeálnej slovenskej spoločnosti 21, 1929, str. 117; A. Václavík, *Luhačovské Zálesí*, str. 358.
- 42) L. Niederle, ZSS I/1, str. 291. Viz rovněž F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 73; M. Václavek, *Valašská svatba*, str. 73; A. Václavík, *Podunajská dedina v Československu*, Bratislava 1925, str. 252, P. Socháň, *Kroje a svadba v Lopašove*, str. 26; Č. Zíbrt, *Timkova slovenská svadba*, Český lid 5, 1896, str. 255.
- 43) Č. Zíbrt, *Veselé chvíle v životě lidu českého*, str. 541 n. Významem kohouta v lidových obyčejích se zabývá J. Gajek, *Kogut w wierzeniach ludowych*, Lwów 1934.
- 44) E. V. Pomeranceva třídí svatební magické obřady jen na dvě základní skupiny; jedny měly chránit ženicha a nevěstu před zlými silami, druhé měly novomanželům zajistit štěstí, lásku a životní blahobyt. Viz E. V. Pomeranceva, *Semejnaja obrjadovaja poezija*, sborník Russkoje narodnoje poetičeskoje tvorčestvo, Moskva 1954, str. 176.
- 45) L. Niederle, ZSS I/1, str. 79. K. Moszyński, l. c., str. 278, viděl v obřadním užití zrna při svatbě jednak formu oběti zemřelým, jednak magický obřad, který měl přenést vlastnosti zrna na lidské bytosti. Tyto magické úkony se často prolínají i s obřady výročního cyklu, viz S. A. Tokarev, *Religioznye verovanija vostočno-slavjanských narodov XIX — načala XX věka*, Moskva-Leningrad 1957, str. 133.
- 46) F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 29; L. Niederle a K. Chotek, *Zvyky a obyčeje*, Moravské Slovensko II, str. 681; J. Kopecký, l. c., str. 12.
- 47) V. Šimko, *Svadba na Starej Turej*, Slovenské pohľady XXVI, 1906, str. 188; K. Chorvát, *Slovenská svadba*, str. 578; M. Vojtek, *Svadba v Terchovej*, Časopis muzeálnej slovenskej spoločnosti, r. 6, 1903, str. 49. Na moravských Kopanicích posypávali snoubence mákem nebo ořechovým listím, event. ořechovými slupkami. Viz J. Hofer, *Život na starohrozenských Kopanicích*, Lidová tvorba I, 1940, č. 11, str. 9.
- 48) V. Šimko, l. c., str. 187; A. Jambor, *Záhorská svatba*, str. 71; P. Socháň, *Kroje a svadba v Lopašove*, str. 34; též, *Svadba vo Vrbici*, str. 321.
- 49) P. Bogatyrev, *Actes magiques, rites et croyances en Russie Subcarpathique*, Paris 1929, str. 102. Významu obilí v obřadním životě Slovanů věnoval studii N. F. Sumcov, *Chleb v obrjadach i pesnjach*, Charkov 1885. Srov. též E. Mahler, *Die Russischen dörflichen Hochzeitsbräuche*, Berlin 1960, str. 295.
- 50) O. Hrabalová, l. c., str. 84. Jde o stejný obřadní princip jako při masopustním vyskakování, aby vysoko narostly konopě.
- 51) J. Vyhlídal, *Naše Slezsko*, str. 83; A. Václavík, *Podunajská dedina*, str. 232; L. Niederle - K. Chotek, *Zvyky a obyčeje*, str. 692.
- 52) A. Václavík, *Luhačovské Zálesí*, str. 369; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 323. Srov. E. Mahler, l. c., str. 295.
- 53) R. Jeřábek, V. Frolec, D. Holý, *Podluží*, Brno 1962, str. 149; L. Kratochvíl, l. c., str. 33; J. Milko, l. c., str. 8; J. Mjartan, *Príspevok ku zvykoslovíu dol. Kysúc*, Národopisný sborník 1943, str. 174. Tutéž obřadní akci uvádí I. Stolařík, *Hrčava*, Ostrava 1958, str. 182; T. Houdek, *Svadba vo Vajnorochoch*, Sborník Matice slovenskej 4, 1927, str. 3. V Havčicích zpívaly ženy při prodávání nevěsty:

Kolik zhlavečů, tolik chlapečů,
kolik pérek, tolik cérek! . . .

- Viz A. Novotný, *Slovácká svatba v Havřicích u Uh. Brodu*, Lidová tvorba I, 1940, č. 6, str. 15.
- 54) A. Václavík, *Luhačovské Zálesí*, str. 364. Podobné obyčaje s maskou cikánky se konaly i na Horňácku. J. Tomeš, *Masky v lidových obyčejích na Horňácku*, Slovácko 1959, č. 4, str. 16; A. Václavík, *Podunajská dedina*, str. 246. Jinak je vykládán jev, kdy je ženichovi posazována do klína nevěsta, v němž někteří badatelé vidí symbol vzájemného právního vztahu. Viz E. Goldmann, *Hochzeitsgebräuche — Seelenreise*, Wien 1956, str. 5 n.
 - 55) L. D. Kubány, *Zvyky a obyčaje na Myjave*, str. 253. M. Václavek, *Valašská svatba*, str. 24. Srov. také E. Mahler, l. c., str. 297.
 - 56) Jde o funkci magického zamykání, o němž přináší doklady K. Moszyński, l. c., str. 319. Srov. J. Húsek, l. c., str. 241; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 330.
 - 57) F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 13; J. Čížmář, *Čáry a pověry lidu moravsko-slovenského*, ČMM 1895, str. 158.
 - 58) L. D. Kubány, l. c., str. 258. Obřadní jev, kdy se svatečnané válejí po posteli novomanželů, pokládá E. V. Pomeranceva za přežitek skupinového manželství (l. c., str. 178).
 - 59) Další podrobnosti přináší J. Tomeš, *Svatební hry a tance na Horňácku*, Národopisné aktuality 1964, č. 1, str. 11 n.; srov. M. Zeman, *Horňácké tance*, Praha 1951, str. 46.
 - 60) J. Kopecký, *Slovácká svatba na Podluží*, str. 53; L. Kratochvíl, l. c., str. 34; E. Čajánková, *Zvyky. Ludové liečenie, Banická dedina Žakarovce*, Bratislava 1956, str. 463; R. Zátka, *Svatba u Slovákův v Maďarsku*, str. 195; J. Húsek, l. c., str. 246.
 - 61) L. D. Kubány, *Zvyky a obyčaje na Myjave*, str. 248 n.
 - 62) L. Niederle, *ZSS I, 1*, str. 88. Zajímavý obřad s figurínou uvádí R. Bednárik, *Duchovní a hmotná kultura slovenského ľudu*, Bratislava 1943, str. 52.
 - 63) V. Šimko, l. c., str. 189. Srov. E. Goldmann, l. c., str. 6.
 - 64) M. Václavek, *Valašská svatba*, str. 34; V. Šimko, l. c., str. 187. Kožich měl významné místo ve svatbě v Lopašově, kde jej museli mít novomanželé při svatební hostině a při sňatku, i když bylo teplo. Viz P. Socháň, *Kroje a svatba v Lopašove*, str. 27. Srov. V. Beblavý, l. c., str. 3; V. Růžička, *Vlčnovská svatba*, Uprkům kraj, I, 1942, č. 4, str. 10.
 - 65) M. Prášek, *Znorovská svatba*, str. 861; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 316. Mnoho dokladů o využití apotropajních prostředků klasifikoval K. Moszyński, l. c., str. 313 a 318.
 - 66) A. Václavík, *Luhačovské Zálesí*, str. 370; K. Vetterl, *Lidové písně a tance z Valašskokloboucka I*, Praha 1955, str. 191.
 - 67) A. Václavík, *Genese obřadních plachet — koutnice a úvodnice*, Sborník Franku Wollmanovi k sedmdesátinám, Praha 1958, str. 497.
 - 68) E. Samter, *Geburt, Hochzeit und Tod*, Leipzig - Berlin 1911, str. 98; E. Mahler, l. c., str. 227, 366.
 - 69) E. Machek, *Etymologický slovník jazyka českého a slovenského*, Praha 1957, str. 417. Tyto obřadní figuríny se často uplatňovaly i v masopustních obyčejích a při dožínkách.
 - 70) F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 71; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 323.
 - 71) L. Niederle - K. Chotek, *Zvyky a obyčaje*, str. 679.
 - 72) J. Tomeš, *Masky v lidových obyčejích na Horňácku*, str. 15; *Společenský a rodinný život*, str. 326.
 - 73) J. Hofer, *Život na starohrozenských Kopicích*, Lidová tvorba I, 1940, č. 11, str. 9; D. Stránská, *Nové příspěvky o slovanských obyčejích s hlediska slovanských starožitností*, str. 152; E. Schneeweis, *Grundriss des Volksglaubens und Volksbrauchs der Serbokroaten*, Celje 1935, str. 86.

- 74) J. Vyhlídal, *Naše Slezsko*, str. 96; M. Prášek, l. c., str. 836; A. Václavík, *Podunajská dedina*, 246; týž, *Luhačovské Zálesí*, str. 356; J. Noháč, l. c., str. 20.
- 75) K. Moszyński, l. c., str. 560; N. F. Sumcov, *Voron v narodnoj slovesnosti*, Etnografičeskije obozrenija, č. 1, 1890. Představy o havranovi spojoval především s dušemi zemřelých a se záhrobním světem.
- 76) P. Socháň, *Svadba vo Vrbici*, str. 325; A. Václavík, *Výroční obyčej a lidové umění*, str. 126.
- 77) L. Niederle - K. Chotek, *Zvyky a obyčej*, str. 686; J. Kopecký, l. c., str. 44; F. Bartoš, *Lid a národ I*, str. 100.
- 78) Na Zakarpatské Ukrajině se užívalo vody i v největších mrazech, viz K. Chotek, *Rodinné zvyky*, Československá vlastivěda, řada II, Národopis, str. 273. Rituální koupeli nevěsty v lázni se zabývá I. Vahros, *Zur Geschichte und Folklore der gross-russischen Sauna*, Helsinki 1966, str. 147 n.
- 79) J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 314; A. Václavík, *Genese obřadních plchet*, str. 596.
- 80) F. Kretz, *Slovácká svatba*, Uherské Hradiště, Moravská knihnice č. 8, str. 18.
- 81) P. Socháň, *Vence slovenských díev*, Český lid 1928, str. 64; L. Niederle - K. Chotek, *Zvyky a obyčej*, str. 273.
- 82) F. Bartoš, *Moravský lid*, Telč 1892, str. 177 a 320; J. Čižmář, l. c., str. 158; J. Tomeš, l. c., str. 317; J. Hofer, l. c., str. 9.
- 83) L. Niederle, ZSS I, 1, str. 65; K. Potkański, *Postrzyżyny u Słowian i Germanów*, Kraków 1895; A. Václavík, *Výroční obyčej a lidové umění*, str. 108 n.
- 84) W. Abraham, l. c., 221.
- 85) L. Niederle a K. Chotek, *Zvyky a obyčej*, str. 688; J. Tomeš, *Společenský a rodinný život*, str. 325; K. Vetterl, l. c., str. 256 n.
- 86) A. Václavík, *Výroční obyčej a lidové umění*, str. 108; *Genese obřadních plchet*, str. 514; W. Abraham, l. c., str. 221.
- 87) Bartoš II, str. 489; Z. Jelínková, *Ostatkový tanec „konopice“ v Nové Lhotě na Horňácku*, Československá etnografie X, 1962, str. 142; P. Dobšínský, *Prostonárodní obyčaje, povery a hry slovenské*, T. Sv. Martin 1880, str. 135.
- 88) F. Bartoš, *Moravská svatba*, str. 30; J. Vyhlídal, *Naše Slezsko*, str. 88; L. D. Kubány, *Zvyky a obyčaje na Myjave*, str. 257; A. Václavík, *Podunajská dedina*, str. 232; O. Hrabalová, l. c., str. 85; J. Tomeš, l. c., str. 317.
- 89) Viz *Svadobné zvyky a obyčaje v Dol. Srní*, Povážské hlasy 1933, č. 30, str. 3; J. Klvaňa, *Kroje lidu slovenského na Moravě*, ČMMZ XI, 1911, str. 15.
- 90) J. Milko, *Horná Poruba v Trenčianskej*, str. 81; V. Vožar, *Sobůlky*, Kyjov 1949, str. 326; A. Václavík, *Výroční obyčej a lidové umění*, str. 110. U Germánů mělo významné místo v postřížinových obřadech použití zbraně jako odznaku mužnosti, viz K. Potkański, l. c., 344 n.
- 91) L. Niederle a K. Chotek, MS II, str. 691; J. Vyhlídal, *Naše Slezsko*, str. 110; L. Kratochvíl, l. c., str. 32.
- 92) O estetickém ztvárnění lidových obyčejů píše i O. Zilynskyj, *Cesko-polské spojitosti v oblasti lidových zvyků*, sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Jazyk a literatura II, Praha 1955, str. 75.
- 93) J. Húsek, *Hranice mezi zemí Moravskoslezskou a Slovenskem*, str. 229. Otázka diferenciace lidové kultury a etnografických regionů na našem území není v současné době ještě vyřešena, dostává se však do sféry zájmů národopisného studia. Srov. např. sborník *Strážnice 1946–1965*, Národopisné studie, Brno, 1966, kde je většina historických a etnografických příspěvků věnována otázce formování národopisných oblastí. Lidové obyčejy nevytvářejí na našich územích zvláštní lokality, jejich základ je společný českému a slovenskému lidu. Jednotlivé obřadní jevy však mají i přes společnou podstatu mnoho forem a individuálních obměn. Lidové obyčejy podléhaly variačnímu procesu podobně jako tradiční umělecké projevy.

Die Hauptbestandteile des Hochzeitszeremoniells im mährisch-slowakischen Grenzgebiet

Die Hochzeitsbräuche des tschechischen und slowakischen Volkes haben in den letzten Jahrzehnten des 19. Jahrhunderts in breitem Masse die Aufmerksamkeit der Sammler und Forscher auf sich gezogen. Aus dem Gebiet Ostmährens und der Westslowakei wurde eine besonders grosse Anzahl von Aufzeichnungen veröffentlicht. Der Verfasser fasst die bisher veröffentlichten Hochzeitsbeschreibungen zusammen und ergänzt sie um die Ergebnisse seiner eigenen Forschung.

Nach dem Studium der Beschreibungen der Hochzeitsbräuche im mährisch-slowakischen Grenzgebiet gelangen wir zu der Feststellung, dass man bei den Hochzeiten einige breite Zeremoniellbereiche unterscheiden kann.

Vor allem handelt es sich dabei um die Gruppe von Bräuchen, die ein rechtliches oder gesellschaftsrechtliches Gepräge tragen. Der Sinn dieser Bräuche besteht darin, der entstehenden Ehe eine rechtliche Grundlage zu schaffen. Zu diesen zeremoniellen Resten gehören Bräuche bei der Vereinbarung der Eheschliessung, bei der Beschenkung sowie Reste in den Formen der Brautwerbung durch Kauf bzw. Entführung, das Kränzen u. a. Diese Elemente haben sich zu vielerlei Formen entwickelt, die in den Gegenden des mährisch-slowakischen Grenzgebietes verschiedene Abänderung erfahren haben.

Die zweite Gruppe des Hochzeitszeremoniells bilden Bräuche, in denen Relikte kultischer Zeremonien sichtbar werden. Hierher gehört die Sitte, die Braut an den häuslichen Herd oder an den Tisch zu führen. Kultischen Charakter hatten wahrscheinlich auch die Bräuche, in denen wir Spuren von Opfern vorfinden, wie zum Beispiel das Hahnschlachten, das Verschütten von Brei auf der Schwelle des Hauses beim Hochzeitsmahl. In diesen Fällen handelt es sich am ehesten um Überbleibsel eines Opfers für die verstorbenen Ahnen.

Eine breite Kategorie von Hochzeitszeremoniells bilden Bräuche, deren Grundlage die verschiedensten magischen Praktiken bilden. Es handelt sich vor allem um Heil — und Fruchtbarkeitszeremonielle. Als Beispiel führen wir folgende Bräuche an: das Bewerfen der Neuvermählten mit Korn, Brot und Federn, das Niedersetzen eines Kindes in den Schoss der Braut, Hochzeitstänze und Spiele, welche die Paarung von Tieren nachahmen, sowie das Vertreiben vermutlicher übernatürlicher Wesen, denen von den Menschen schädliche Eigenschaften zugeschrieben wurden. Hierher gehören inhaltlich auch die Bräuche, deren Grundlage negative magische Praktiken bildeten.

Als besondere Gruppe können die Bräuche betrachtet werden, welche eine engere Beziehung zu anderen Familienzeremoniellen hatten, vor allem zu denen,

die den Menschen bei seinem Eintritt in das Erwachsenenalter begleiteten. In diesem Falle können das zeremonielle Auseinanderflechten der Haare der Braut, oder der zeremonielle Gebrauch der Umschlagtücher und die verschiedensten Proben der Tüchtigkeit des Bräutigams oder der Braut erwähnt werden.

Den Randbereich der Hochzeitsbräuche bilden verschiedenste Schicksalsprophезеиungen für die künftigen Eheleute. Sie wurden gewöhnlich zur Zeit der Hochzeit verkündet, allerdings aber auch zu anderen zeremoniellen Gelegenheiten. Die Prophезеиungen waren mit dem Hochzeitszeremoniell verknüpft, als einem bedeutenden einen Wendepunkt im Leben des Menschen darstellenden Ereignis. Jedoch waren sie kein grundlegender Bestandteil des Hochzeitszeremoniells.

Die Abgrenzung dieser Hauptkategorien erschöpft jedoch nicht die ganze Problematik des Studiums der Hochzeitsbräuche. Eine ganze Reihe von Fragen ergibt sich beim Studium der Stellung der Hochzeitsfunktionäre, der zeremoniellen Bekleidung, des Backwerkes, der Masken, wie auch beim Studium der zeremoniellen Hochzeitstänze, Verse und Lieder. Interessant ist es auch, die Hochzeitsstruktur, sowie die Folge der einzelnen Zeremonielle zu beobachten. Eine umfangreiche Kategorie der Hochzeitsbräuche bilden verschiedenartige Spiele und Unterhaltungen. In dieser Arbeit grenzen wir sie nicht als selbständige Gruppe ab. Mit dem Verfall des zeremoniellen Inhaltes vieler Hochzeits-elemente erhöhte sich der Anteil des Unterhaltamen. Seit dem Ende des vorigen Jahrhunderts drangen fast in die meisten Hochzeitsbräuche unterhaltende Momente ein. Unterhaltende Motive finden wir fast in allen Bräuchen, gleich ob sie einen gesellschaftsrechtlichen, religiösen oder schliesslich magischen Inhalt aufwiesen. Es handelt sich jedoch gewöhnlich um die letzte Entwicklungsfase des Zeremoniells. Bei der Hochzeit fanden viele Unterhaltungen statt, welche kein zeremonielles Ziel verfolgten. Die Studie will sich auch die Frage der inhaltlichen und formellen Verwandtschaft der Hochzeitszeremonielle im mährisch-slowakischen Grenzgebiet vorlegen und feststellen, in welchem Masse es möglich ist, zeremonielle Elemente zur Beobachtung interethnischer Beziehungen in der Volkskultur verwandter Völker zu benützen.

Einen breiten Bereich des Hochzeitszeremoniells bilden Bräuche, welche eine rechtliche und gesellschaftsrechtliche Grundlage gehabt haben. In diese Kategorie muss man auch die Hochzeitsverträge einbeziehen, welche seit dem 17. Jahrhundert häufig in den städtischen Chroniken enthalten sind. Durch die Hochzeitsverträge sollten die Eigentumsverhältnisse der Neuvermählten sichergestellt und geregelt werden. Sie wurden vor allem in den Fällen abgeschlossen, wo sich einer der Verlobten in Gemeindefürsorge befand, d. h. bei Waisen und Witwen. Über die Eigentumsverhältnisse zwischen den Verlobten einigten sich gewöhnlich die Eltern der Braut und des Bräutigams mündlich, die Einigung wurde dann durch die traditionelle Form eines Vertragsabschlusses — durch Zutrink und Handschlag besiegelt.

Einer der wichtigsten Akte der slawischen Hochzeitsbräuche ist das Einlegen der Hände der Braut in die des Bräutigams. In Ostmähren wurde dieser Akt noch vor der Abfahrt der Verlobten zur Hochzeit vollzogen. Der Hochzeits-

funktionär („Der Bürgermeister“), „Hochzeitsführer“, „Redner“, oder „Brautwerber“ ersuchte die Verlobten, einander die Hand zu reichen, wobei sich die Braut mit dem Bräutigam dreimal im Kreise herumdrehte. Bei diesem Akt sang man einen biblischen Text von der Erschaffung Adams und Evas. Bestandteil dieser Sitte war eigentlich ein sehr einfacher Tanz, der eine Form der Dreh tänze darstellt. In der Westslowakei fand das Ineinanderlegen der Hände der Verlobten gewöhnlich bei der Brautwerbung statt.

Bei vielen Hochzeitszeremoniellen im mährisch-slowakischen Grenzgebiet finden wir Motive des Beschenkens. Die Verlobten schenken einander Tücher, Blumensträuße, Ringe u. ä. Die geladenen Gäste brachten die Geschenke in das Hochzeitshaus. Der Hochzeitskuchen gehörte zu den grössten Geschenken, die die Braut von der Patin bekam. Dieser Kuchen, in der Slowakei „radostník“ (Freudebringer) genannt, wurde zum Abschluss der Hochzeit so verteilt, dass je ein Teil des Kuchens in die Häuser aller Hochzeiter gelangte. Die Geldgeschenke waren gewöhnlich mit der Sitte Geschenke in den Kuchen zu werfen verbunden. Es war eigentlich die Pflicht aller Hochzeiter die Braut zu beschenken. Manche Formen des Beschenkens zeugen jedoch davon, dass sich eine ähnliche Pflicht auf die gesamte Dorfgemeinschaft bezog. Im gesamten beobachteten Gebiet wurde festgestellt, dass die Bräute in der vorhochzeitlichen Zeit im Dorf Umzüge veranstalteten. Sie sammelten Naturalien, die dann bei der Vorbereitung des Hochzeitmahles verwendet wurden. In Ostmähren wurden der Braut meistens Federn geschenkt. Bei den Slowaken in Ungarn stellte R. Žatko fest, dass die Braut von den Dorfbewohnern keine Federn bekam, da dies zu den Pflichten der Mutter gehörte. Bei diesen Bräuchen handelt es sich um eine Art Pflicht der Dorfgemeinschaft, zur Sicherung des Hochzeitsfestes und der Mitgift der Braut beizutragen. Das Recht auf diese Hilfe hatte jede Frau im Dorfe, in den zwanziger und dreissiger Jahren als dieser Brauch schon im Schwinden begriffen war, machten nur die sozial niedrigeren Schichten von diesem Recht Gebrauch.

Eine gewisse Abänderung der Besenkung oder der Unterhaltungsmittel der jungen Hochzeiter waren fiktive Diebstähle, welche in den Gebieten des mährisch-slowakischen Grenzgebietes üblich waren. Die jungen Hochzeiter stahlen in den Hochzeitshäusern verschiedenste Gerätschaften, die sie dann zu einem mässigen Geldbetrag den richtigen Inhabern zurückverkauften. Das erworbene Geld diente zur Bewirtung der Hochzeitsgesellschaft.

Eine andere Bedeutung hatte der Brautraub oder die Entwendung des Brautgewandes. Die Hochzeitsjugend war bestrebt dem Bräutigam die gehäubelte Braut zu rauben. Geling es ihnen, so musste sie der Bräutigam mit Geld zurückkaufen. In diesen Bräuchen kann man Reste der Formen einer Vergütung für die Braut, also nicht nur Reste des Brautkaufes, sondern auch die Abtretung der Rechte der Hochzeitsgesellschaft auf die Braut an den Bräutigam sehen.

In verschiedenen Formen des Hochzeitszeremoniells in dem mährisch-slowakischen Grenzgebiet kam der Baum zur Geltung. In der Unterlausitz pflanzte man den Hochzeitsbaum vor das Haus der Braut. Der Baum war für die Verlobten das Symbol der Zustimmung zur Hochzeit. Der Hochzeitsbaum hängt in gewissem Masse mit dem Frühlingsbaum, dem Maibaum zusammen,

den die Burschen den Mädchen unter die Fenster pflanzten. In den Moravské Kopanice (Hackbauergebiet an der mährisch-slowakischen Grenze) wurde dieser Baum nur in dem Falle aufgestellt, falls die Ehe schon vereinbart war.

In den Hochzeitsbeschreibungen begegnen wir oft Bräuchen, die mit dem Kauf und Verkauf der Braut zusammenhängen. Der Bräutigam muss für die Braut und deren Ausstattung immer zahlen und zwar den Frauen, welche die Ausstattung vorbereitet haben, sowie der Hochzeitsgesellschaft.

In dem Hochzeitszeremoniell finden sich ebenfalls eine Reihe von Akten, die als Reste des symbolischen Brautraubes betrachtet werden. Lubor Niederle reihte in diese Symbole die Sitte, den Weg vor dem Hochzeitszuge zu versperren, das Tor vor dem Bräutigam und seinen Hochzeitern zu verschliessen, die Braut zu verstecken und dem Bräutigam eine falsche Braut zu unterschieben. Allen diesen Erscheinungen begegnen wir in vielen Abänderungen bei der mährischen und slowakischen Hochzeit.

Manche gesellschaftliche Kennzeichen hatte auch das zeremonielle Zutrinken bei der Hochzeit. Die Braut trank ihren Eltern und den Eltern ihres Bräutigams bei der Brautwerbung und beim Geschenkwurfen in den Kuchen beim Hochzeitsmahl zu. Das Zutrinken hatte einen gemeinschaftlichen Charakter, der sich im Zutrinken zu Nichthochzeitern während des Hochzeitszuges zur Trauung äusserte.

Einen gesellschaftlichen Charakter hatte auch der Gebrauch verschiedener Gegenstände zur Kennzeichnung der Hochzeiter. Die wichtigste Bedeutung hatten hierbei Haselruten und Rosmarinsträusschen. Die Brautjungfern wurden durch ein Myrtenkränzchen gekennzeichnet. Die redliche Braut war bis zum Augenblicke des Haubenaufsetzens wie eine Brautjungfer gekrönt. Unredlichen Bräuten wurde diese Kennzeichnung von der Gemeinschaft abgesprochen. Frauen, die vor der Hochzeit schon ein Kind geboren hatten, mussten sich wie verheiratete Frauen kleiden, genossen jedoch nicht deren Rechte.

Einen weitaus kleineren und nicht abgegrenzten Bereich der Hochzeitszeremonien bilden Bräuche, in denen wir Reste von kultischen Zeremonien sehen können. In dieser Kategorie spielt der Herd oder der Tisch als Mittelpunkt des Familienlebens die grösste Rolle. In den mährisch-slowakischen Grenzgebieten hat der Herd und der Tisch in den Hochzeitsbräuchen die gleiche Aufgabe behalten. In der Westslowakei brachte die Braut Brot ins Haus, das sie als Opfergabe auf den Tisch oder auf den Herd niederlegte. Das Brot wurde dann an Bettler verschenkt. In der Umgebung von Myjava oblag es den Pflichten der Braut Küche und Herd in ihrem neuen Haus in der Zeit zu weissen, in der sich die Hochzeiter zur Ruhe begeben haben. In der Mährischen Walachei und in Hornácko (Das mährisch-slowakische Grenzgebiet in der Gegend der Weissen Karpaten) führten die Hochzeiter die Braut zunächst an den Herd oder unter den Kamin. Im Gebiet des Moravatales (Marchtal) spielte der Tisch eine ähnliche Rolle. Am Tisch nahmen die Eltern ihren Sohn mit der Braut in ihrem Hause auf.

In einigen Hochzeitszeremonien kann man bestimmte Spuren eines Opfers sehen. Wir können auf die verbreitete Erscheinung hinweisen, dass bei dem

Hochzeitsmahl der Brei oder eine andere Speise auf den Fussboden verschüttet wird. Diese Speise wird gewöhnlich an der Schwelle des Raumes auf den Fussboden verschüttet, in welchem getafelt wird. Die Speise lässt gewöhnlich die Köchin fallen, die dann von den Hochzeitern einen Ersatz einsammelt. Es ist wahrscheinlich, dass es sich in diesen Bräuchen um die Reste einer zeremoniellen Speise handeln kann, die für die Beschützer des Hauses oder für die verstorbenen Ahnen bestimmt war. Auch das zeremonielle Hahnschlachten bei dem Hochzeitsmahl kann die Form eines Opfers sein. Der Hahn wurde unter die Hochzeitgäste geführt und es wurde ein Gericht über ihn gehalten. Es wurden ihm verschiedene Laster und Sünden der Jugend vorgeworfen. Er wurde zum Tode verurteilt und geköpft. A. E. Timka führte eine besondere Form des Hahnschlachtens mit dem Dreschflügel als Bestandteil der slawischen Bräuche an. Viele Belege über das Hahnschlachten bei der Hochzeit und auch bei den Jubileumsbräuchen sammelte Čeněk Zibrť.

Einen umfangreichen Teil des Hochzeitszeremoniells bilden die Bräuche, deren Grundlage magische Praktiken waren. In dem mährisch-slowakischen Grenzgebiet wurden viele noch bis vor kurzem ausgeübt. In den veröffentlichten Nachrichten begegnen wir einer grossen Anzahl verschiedenster Varianten. Diesen Bräuchen wurde vor allem ein Heil und Fruchtbarkeit bringender Charakter zugeschrieben. Einige magische Praktiken waren mit Zeremoniellen verknüpft, die ihr ernstes Gepräge behalten haben. Sie fanden meist kurz vor der Hochzeit statt. Nennen wir zum Beispiel das Bewerfen der Jungvermählten mit Korn, einige Formen des Beschenkens und Sitten beim Häubeln der Braut. Die Mehrheit der Bräuche war allerdings mit den verschiedensten hochzeitlichen Vergnügungen, Spielen und Tänzen verbunden. Das magische Element ist in vielen Bräuchen untergegangen, in anderen hatte es nur eine Randbedeutung.

Der Brauch des Bewerfens der Braut mit Pflanzenfrüchten war in der Tradition mit dem Gewinn göttlichen Segens verbunden. Gewöhnlich warf die Mutter Korn, Erbsen, Obst oder auch kleines Backwerk auf die Braut und die Hochzeiter. In der Südwestslowakei wurde die Braut auch mit Mais beworfen. Die Früchte sollten den Neuvermählten Glück bringen. Brot, Getreide und Hochzeitskuchen hatten in vielen Hochzeitsbräuchen eine wichtige Stellung. Ihre magische Funktion stützte sich auf die wirkliche Bedeutung dieser Lebensmittel, welche die Grundlage der Ernährung der Landbevölkerung bildeten.

Natürlich hatten auch viele weitere Hochzeitsbräuche einen heilbringenden Sinn. Es war die Vorstellung verbreitet, dass die Braut viel weinen solle, damit die Kühe viel Milch geben. Aus gleichem Grunde sollte die Braut im Opaugebiet Mist zerstreuen, solange sie noch den Kranz trug. In Zálesí bei Luhačovice und im Horňácko wurden Liedchen verzeichnet, in denen sich die Wörter Fett, Talg, Butter wiederholten.

Einen Fruchtbarkeit bringenden Sinn hatten ursprünglich die Bräuche, deren Zentralmotiv Aktionen mit Kinderfigurinen oder mit lebenden Kindern bildeten. Der Braut wurde eine Puppe oder ein lebendes Kind in den Schoss gelegt, damit sie ein ähnliches Kind gebähre. In der Umgebung von Luhačovice und in der mährischen Walachei war es üblich, dass die Kinderfigurine von

Masken getragen wurde. Die Ausübung magischer Praktiken sollte das Geschlecht der geborenen Kinder vorausbestimmen, der Braut die Entbindung erleichtern und vor allem das eheliche Bündnis festigen.

Eine interessante zeremonielle Erscheinung, der wir in den Gebieten des mährisch-slowakischen Grenzgebietes begegnen, ist das Prügeln von Übeltätern auf einer Bank, wobei der Geschlechtsakt parodiert wurde. Detaillierte Beschreibungen dieser Bräuche stellten wir in Horňácko und in der Umgebung von Uherský Brod fest. Bei den Hochzeitsvergnügungen wurde ein Gericht zusammengestellt, das ausgewählte Hochzeiter zu Prügel auf einer Bank verurteilte. Der verurteilte Mann legte sich mit irgendeiner Frau auf die Bank. Bei der scherzhaften Prügelei lag der Mann auf der Frau. Laut anderen Aufzeichnungen wurde der Mann solange geschlagen, bis ihn eine Frau dadurch rettete, dass sie sich auf ihn legte. Diese Momente erscheinen auch in den hochzeitlichen Spielen mit einem „Toten“, die in der mährischen Unterlausitz, in der Slowakei in der Siedlung Žakarovce und auch bei den Slowaken in Ungarn verzeichnet wurden. Bei diesen Unterhaltungen traten Motive des Prügelns, des Gejammers über den scheinbar verstorbenen und des Herumwälzens der Frau mit dem Mann auf der Erde auf. Wir haben in Hochzeitsbeschreibungen aus den weiten Gebieten Ostmährens und der Slowakei die verschiedensten Varianten dieser zeremoniellen Vergnügungen festgestellt. Bei einigen ist die zeremonielle Absicht sichtbar, bei vielen wird sie jedoch von der örtlichen Überlieferung vernachlässigt und es überwiegt das unterhaltende Moment. Es erhebt sich die Frage, ob es sich in diesen Fällen um irgendwelche Spuren von Zeremoniellen handeln kann, die die Fruchtbarkeit der Eheleute bewirken sollten oder um Spuren freieren Verkehrs unter den Hochzeitern. Vergnügungen mit fallischen Motiven sind ein regelmässiger Bestandteil der Hochzeitsbräuche.

Bei dem Hochzeiteremoniell in den mährisch-slowakischen Grenzgebieten erscheint das Verstecken der echten Braut und die Vorführung falscher Bräute in einigen Formen. In diesen Fällen kann man ausser anderen Gesichtspunkten auch mit Momenten magischer Beschützung rechnen. Lubor Niederle betrachtete das Vorführen falscher Bräute als Rest der Entführung. Auf die beschützende Rolle dieser Erscheinung weist auch das Maskieren und die Anwesenheit apotropäischer Gegenstände hin. In Horňácko führten sie dem Bräutigam statt der Braut die Maske einer alten Frau vor, welche Nesseln trug. Mit den Nesseln peitschte sie alle Anwesenden. Zu ähnlichem Zwecke wurden auch Ruten verwendet. Männer und alte Frauen wurden als falsche Bräute maskiert. Ähnliche zeremonielle Momente hatten auch die Braut- und Bräutigamsfiguren zum Inhalt, die am Rad eines Wagens befestigt wurden.

Die Maske der falschen Braut und des Bräutigams waren regelmässig Bestandteil des Hochzeitsmaskenzuges. Eine Variante der unechten Braut ist die scherzhafte Rückgabe der Brautmaske an die Eltern der echten Braut. Die Parodien des Hochzeitszuges wurden eingehend in Horňácko aufgezeichnet. Die maskierten Hochzeiter führten scherzhaft alle Bräuche vor, die mit der wirklichen Hochzeit verknüpft waren. In den Moravské Kopanice ging der Maskenzug mit der unechten Braut dem Hochzeitszuge entgegen, der von der kirchli-

chen Trauung zurückkehrte. Es scheint, dass auch in diesen Maskenzügen sich das Moment des Fesseln der Aufmerksamkeit auf das unechte Ehepaar geltend machte, wonach es sich dann um Momente magischer Beschützung handeln könnte.

Durchaus anderen Charakters ist die Sitte, bei der die echte Braut den Eltern zurückgegeben wurde, wovon bei den Südslawen Aufzeichnungen festgestellt wurden. E. Schneewis betrachtete diese Erscheinung als untypisch. Man kann bisher nicht beurteilen, ob die scherzhafte Rückgabe der falschen Braut auf Grund eines ähnlichen Vorbildes entstand. Bei dieser Gelegenheit kann man sich des Ausnahmefalls einer Probeehe die Josef Hofer in Moravské Kopanice aufgezeichnet hat, erinnern. Hier ging die Braut gleich nachdem die Verlobten den Pfarrer um die Ankündigungen gebeten hatten zum Bräutigam. Wenn ihnen das gemeinsame Leben zusagte, liessen sie sich trauen. Wenn Unstimmigkeiten auftraten, ging einer der Verlobten in sein Elternhaus zurück. Die Leute in diesem Gebiet betrachteten die kirchliche Trauung als überflüssig und nach dem Zeugnis alter Chronisten hat die Eheschliessung in der Kirche überhaupt nicht stattgefunden. Die kirchliche Trauung haben die Jesuiten erst am Ende des 18. Jahrhunderts in Moravské Kopanice eingeführt.

Interessant sind die Spuren des Auftretens von Raben in den Hochzeitsbräuchen. In dem mährisch-slowakischen Grenzgebiet begegnen wir dem Raben oder der Rabenmaske indirekt in der wörtlichen Vertreibung des Raben. Diese Erscheinung hängt mit dem Geschenkwurfen für die Braut in den Kuchen zusammen. In den Hochzeitssprüchen erscheinen nach vielen Aufzeichnungen die Verse: „Heš, heš, havrángu, ustup na stránku . . .“ (Husch, husch, kleiner Rabe, verschwinde auf die Seite . . .). Der Bedeutung des Raben in den tschechischen und slowakischen Bräuchen wurde bisher keine Aufmerksamkeit gewidmet. Aus den angeführten Belegen kann man nicht beurteilen, ob der Rabe bei der Hochzeit im Zusammenhang mit Vorstellungen über Verstorbene irgendeine Rolle spielte, oder ob er als böser Dämon vertrieben wurde, oder ob es sich schliesslich nur um eine poetische Verbildlichung handelt.

Die Anwendung des Wassers hatte im Hochzeitszeremoniell eine zeremonielle Bedeutung. Manchmal war es Weihwasser, gewöhnlich handelte es sich jedoch um Quellen- oder Bachwasser. Nach der Feststellung vieler Sammler haben sich die Hochzeiter in diesem Wasser zeremoniell gewaschen. In der Mährischen Slowakei und auch in der Mährischen Walachei brachte der Brautführer nach Abschluss des Festmahles Wasser in einer Schüssel auf den Tisch. Die Hochzeiter tunkten ihre Finger in das Wasser und warfen Geld in die Schüssel. In der Umgebung von Myjava wuschen sich die Neuvermählten zeremoniell in der Schüssel. Nach Aufzeichnungen aus dem Váhtal wuschen sich alle Hochzeiter im Wasser. Auf der slowakischen und mährischen Hochzeit trat eine zeremonielle Erscheinung auf, nach der die Braut auf eine Wasserbütte gesetzt wurde, um ihre Fruchtbarkeit sicherzustellen. In der Anwendung des Wassers auf der Hochzeit sind Momente reinigender und Fruchtbarkeit bringender Zeremonielle sichtbar.

Im Hochzeitszeremoniell wurde eine grosse Anzahl magischer Bräuche verzeichnet. An dieser Stelle haben wir nur die für das erforschte Gebiet typischen angeführt. Geringere Bedeutung hatten magische Praktiken negativer Art. Die wichtigsten magischen Zeremonien innerhalb der Hochzeitszeremonie sollten zur Sicherstellung der materiellen Versorgung der Neuvermählten und zur Sicherung der Nachkommenschaft beitragen, ferner sollten sie die Braut und den Bräutigam vor vermutlichen übernatürlichen Wesen beschützen und die zeremonielle Reinigung der Neuvermählten und des Hochzeitsgeforges sicherstellen.

Zu den am wenigsten erforschten Hochzeitsbräuchen gehören die Sitten, von denen manche Forscher meinten, dass sie mit anderen Familienzereemoniellen verknüpft waren, vor allem mit den verschwundenen Zeremonien bei der Aufnahme der Jugendlichen unter die Erwachsenen. Unklare Spuren der Haarbeschneidung kann man in einigen Liedern finden, die mit dem zeremoniellen Häubeln der Braut zusammenhängten, im hochzeitlichen an-den-Haaren-ziehen was z. B. František Bartoš in Horňácko festgestellt hat. Eine allgemein verbreitete Erscheinung war der sogenannte jungfräuliche Umzug, der bei der kirchlichen Trauung stattfand. Durch diesen Akt wurde die Braut in die Gemeinschaft der verheirateten Frauen aufgenommen. Ant. Václavík suchte eine Verbindung zwischen den Zeremoniellen bei der Aufnahme der Jugendlichen unter die Erwachsenen mit der Verwendung der Umschlagtücher bei der Hochzeit. Im Hochzeitszeremoniell begegnen wir auch Sitten, durch die die körperliche Tüchtigkeit des Bräutigams und der Braut geprüft wird. Ähnliche Kraft- und Geschicklichkeitsprüfungen finden wir bei der feierlichen Aufnahme der Jungen unter die erwachsene Jugend.

Einen Randbestandteil der Hochzeitsbräuche bilden Schicksalsprophezeiungen für die Neuvermählten. Eine bedeutsame Rolle bei der Hochzeit hatten Lieder, mit deren Analyse wir uns aber in unserem Beitrag nicht befassen konnten. Die wichtigsten Zeremonienreste sind vor allem in zwei Kategorien zusammengefasst worden. Es handelt sich vor allem um Bräuche eines gesellschaftsrechtlichen Charakters, die die Norm der Anerkennung und wirtschaftlichen Sicherstellung der neuen Ehe von seiten der Familie und der Gesellschaft bildeten. Die zweite umfangreichste Gruppe bilden Bräuche, die mit magischen Vorstellungen verknüpft waren. Sie sollten durch un reale Mittel das Gedeihen der geschlossenen Ehe unterstützen, was sich vor allem in der Sicherstellung der wirtschaftlichen Versorgung und der Nachkommenschaft äusserte.

Wenn wir die einzelnen Bestandteile des Hochzeitszeremoniells in dem mährisch-slowakischen Grenzgebiet verfolgen, gelangen wir zur Feststellung, dass das Hochzeitszeremoniell überall eine fast gleiche Struktur behalten hat. Die gleichen Zeremonienelemente und auch vielen Details finden wir in den Hochzeitsbeschreibungen aus Ostmähren und aus der Westslowakei, wobei die grundlegenden Kennzeichen mit der tschechischen und slowakischen Hochzeit und mit den slawischen Hochzeitsbräuchen überhaupt übereinstimmen. Die Hochzeit ist eines der grössten Komplexe im Leben des Volkes, wo viele volkskundliche Elemente zusammentreffen. Die wissenschaftliche Aufmerksamkeit gebührt aber nicht nur den Resten der Zeremonien, die als archaisch betrachtet werden. In

den Hochzeitsbräuchen kann man die soziale Problematik verfolgen, ebenso kam auch die Volkskunst bei der Hochzeit bedeutungsvoll zur Geltung. Das Hochzeitszeremoniell ist nicht nur ein Dokument der Volksreligiosität, sondern auch ein Ausdruck für die gesellschaftlichen Beziehungen und das künstlerische Fühlen der vergangenen und zeitgenössischen Generationen.

Übersetzt von Dr. Eva Uhrová

Faktory variačního procesu v lidové písni

JAROMÍR GELNAR - OLDŘICH SIROVÁTKA

Ústav pro etnografii a folkloristiku ČSAV, Brno

Variační proces patří, jak známo, k samé kolektivní a ústní podstatě lidové tradice; proto jeho diagnóza se dotýká ústředních problémů folkloristiky: dává klíč k podstatě a povaze lidové tradice i jejího života a objasňuje tvořivé síly i jejich míru v různých druzích folklóru. Jde o celý soubor problémů a proto se badatelé věnují různým stránkám tohoto složitého procesu: snaží se postihnout typy a míru variací, jejich regionální nebo národní podobu, stupeň a průběh v rozličných folklórních druzích atd.

Následující výklad omezujeme na jedinou složku variačního procesu v lidové písni: na interpretaci činitelů, které jej v rozličném stupni ovládají a determinují jeho formy; ponecháváme tedy stranou všechny ostatní problémy, tzn. zejména konkrétní formy a stupně variací. Zároveň se snažíme stavět výklad na kompletním pojetí lidové písně, tj. jejího textu i nápěvu. Východiskem bude písňová tradice na Těšínsku, kde sběratelé shromáždili, zejména v posledních patnácti letech, na 3 500 písní.¹⁾ Zvolená badatelská základna umožňuje rozbor na bohatém a organickém materiálu z jednoho regionu. Mimo to jde o území, kde se stýkají a kříží různé písňové vrstvy a styly a rovnoměrně se vyskytují rozličné stupně vazeb mezi nápěvy a texty, od zcela volných (goralský typ)²⁾ až po těsné. Proto se domníváme, že podané výklady mají obecnější platnost než jen úzce lokální, i když je třeba předpokládat, že širší materiál z jiných oblastí by modifikoval a doplnil naše závěry.³⁾

Bohaté a rozmanité změny, jimiž procházejí jednotlivé písně v ústním podání, jsou výsledkem nejrůznějších faktorů: zákonitostí, jež ovládají lidovou píseň i její jednotlivé druhy, vývoje lidového zpěvu, hudebního i básnického talentu jednotlivých nositelů.

Při souhrnném pohledu se zdají odchylky mezi různými písňovými variantami nescrozumitelnou a nahodilou spleť změn rozdílného stupně a povahy. Některé varianty se od sebe liší jen bezvýznamně drobnými slovními obměnami („*Skovronečku, malý ptačku, vysoko lítaš, povídz že mi novinečkym, jakum džiš slyšal*“ — „*O, ty ptošku krahulošku, vysoko lítaš, povídz že mi novinečke, jakum tam slychaš*“)⁴⁾; jiné varianty se odchyľují rozdílným počtem slok anebo podstatnými obměnami celých veršů; jindy zase dochází k rozmanitému odchýlnému spinání slok, takže vznikají pestré kombinace. Některé z těchto změn jsou zřejmě mimoděčné a zpěvák si je neuvědomuje, jako např. drobné záměny

slov; jiné jsou záměrné a aktivní; některé jsou individuální, jiné odchylky se naproti tomu relativně ustálily jako jisté pospolitě redakce písně v určité lokalitě; mohli bychom mluvit o lokálním nebo regionálním oikotypu. Někdy se mezi variantami uplatňuje jen jedna forma z těchto obměn, častěji se však spojuje několik těchto principů zároveň (drobné slovní změny s krácením nebo změnami celých veršů apod.).

Obraz hudebních změn není už tak bohatý, především u stabilizovaných strofických útvarů, mezi něž naprostá většina západoslovanského písňového fondu náleží. Nápěv se ustaluje nejen tím, že se opakuje od jednoho přednesu písně k druhému, nýbrž i proto, že se opakuje od sloky k sloce. Právě strofičnost naprosté většiny našich písní, větší průměrný počet k sobě přiřazených strof a s tím spojená fixnost hudebních postupů v nápěvu je příčinou, proč ustálený nápěv s nejrozšířenějším textem, který se na něj váže, je považován za „píseň“ v obecném slova významu. I lidové pojmenování písně na Těšínsku o tom svědčí: je to „*bojtká*“, ustálené spojení textu s nápěvem, mající ovšem svoji „*nutu*“ — nápěv, pojímaný jako složka „*bojtky*“.⁵⁾

Rozdílný stupeň a formy variačního procesu plynou i z toho, že tradování a interpretace nápěvů a textů kladou odlišné nároky na schopnosti zpěváků. Drobné změny v melodickém průběhu bývají vesměs bezděčné, málokdy mají vnitřní význam,⁶⁾ rytmické obměny mají zase nejčastěji podklad v přízpůsobování nápěvu odchýlnému počtu slabik v některém verši v dalších slokách, nebo se jimi v některých případech uskutečňuje jiná koncepce vnitřní formové výstavby nápěvu; ponejvíce jde ovšem opět o bezděčné obměňování vyplývající z přednesu, např. užití tečkovaného rytmu místo rovných hodnot apod.

Badatel si uvědomí především velikou rozmanitost a dynamičnost variačního dění. Mohl by také utřídit různé změny podle jejich míry a způsobu, avšak nepodaří se mu odhalit všechny změny, jimiž píseň v tradici procházela: z tohoto souvislého procesu vidí totiž jen jednotlivé osamocené body, neboť zápisy dávají jen mezerovité doklady všeho dění v lidovém podání. Jen v některých případech se proto podaří objasnit dílčí úseky celého složitého a rozvětveného vývoje.

Přesto však může poměrně dobře odkrýt o b e c n é t e n d e n c e, základní činitele, jež variační proces ovládají a podmiňují. Variační dění, to znamená rozličné stupně a způsoby obměn písní, vyplývá z celého souboru činitelů; na některé z nich už folkloristické bádání poukázalo.⁷⁾ Tyto faktory se prosazují v životě folklórní písně všude, ale v různé míře, totiž podle místních podmínek a podle povahy zpěvu v určitém regionu. Činitelé ovlivňující variační proces se dají rozdělit zhruba do tří skupin: jsou to jednak podmínky přednesové, interpretační, dané vlastnostmi a schopnostmi zpěvákovými a zpěvními situacemi, dále podmínky vnitřní, jež tkví v normách a vlastnostech samotného písňového fondu, a konečně podmínky dané geografickým a historickospolečenským kontextem a jež bychom mohli nazvat ekologickými.

Z i n t e r p r e t a č n í c h, p ř e d n e s o v ý c h f a k t o r ů má největší váhu o s o b a zpěváka, jeho paměť, vkus, slovesné a hudební nadání a jeho tvořivé schopnosti. Vynikající zpěváci dovedou píseň uchovat lépe a úplněji v paměti než zpěváci druhořadí, u nichž se písně často deformují a rozpadají.

Nejucelenější a nejhodnotnější varianty nalézáme zpravidla v podání zpěváků nejlepších. Ucelená znění balad, jež kladou mimořádné nároky na paměť, zpívají na Těšínsku zpěváci jako Z. Martynková, A. Martausová, M. Bajtková, tedy většinou zpěváci vynikající. Ti také uchovávají vzácné písně svatební,⁸⁾ i jiné. Vynikající zpěváci tedy působí jako rozhodující činitel konzervující, přispívající k stabilizaci písně v místním podání, k jejímu udržení v ucelené podobě. To dokládá i ten fakt, že přední zpěváci a zpěvačky znají některé písně, zcela osamocené v místním repertoáru, jež nejsou všeobecně rozšířeny, jako Z. Martynková svatební píseň „*Nejmilejší tatulku, vy juž glymboko ležiče*“,⁹⁾ Z. Samcová z Bystrice lyrickou „*Ach, moja mamulko, co jest tej Anuši?*“¹⁰⁾ nebo M. Nогоlová z Hnojníka lyrickoepickou „*Gnalam přes kopeček, gnalam přes doleček*“.¹¹⁾

Zároveň však vynikající zpěváci vykonávají i úlohu opačnou, totiž rozhodnou měrou ovlivňují další rozvoj písní a písňové tradice, vkládají do ní nové impulsy a oživují vývojový pohyb. Mnozí z nich vnášejí do písní nejrůznější změny, od pouhých obměn slov a veršů přes kontaminace slok a písní až po samostatné vytváření popěvek a písniček. Nejvýrazněji se tento tvořivý přínos projevuje v samostatné tvorbě nových písní, i když hned poznamenejme, že samostatně vytvářené písně, „nové skladby“, představují malý zlomek místního repertoáru a že většinou zůstanou jen vlastnictvím zpěváka, jenž je složil, nebo se rozšíří jen v jeho nejbližším okolí. Zato se však v nich zvláště názorně promítají principy variačního dění a zvláště uvědomělého, iniciativního obměňování písní. Autoři nových, „vlastních“ skladeb vesměs patří do okruhu nejlepších zpěváků a hudebníků: gajdoši Jiří Wolný a Pavel Zogata,¹²⁾ Marie Čudková z Milíkova, Zuzana Čmielová z Hřavy, Zuzana Kufová z Mostů a Zuzana Lisztwanová z Návsi složili, jak sami uvádějí, nové písně a někteří z nich i více písní. Zároveň je zřejmé, že ne každý vynikající zpěvák nebo zpěvačka skládá nové, vlastní písně, nýbrž jen zpěváci někteří. Znameníť zpěvačka A. Martausová — podobně i jiní zpěváci — nesložila sama žádnou píseň, nýbrž jen věrně uchovává naučený repertoár. Dá se z toho vyvodit, že samostatná písňová tvorba vzniká na podkladě široké a pronikavé znalosti místní písňové tradice, ale jejím předpokladem je nejen paměť a schopnost přednesu písní, nýbrž zejména individuální tvůrčí iniciativa.

Zpěvačka Marie Čudková označila za vlastní skladbu popěvek „*Čečotkovo pole*“.¹³⁾ Bližší srovnání objasní, že jde o adaptaci a spojení rozšířených slok a že zpěvačka dosadila do známé písně vlastní jméno svého souseda (*Čečotkovo pole*) a jméno vlastní (*Ale Čudkuline . . .*); tuto úpravu už cítí jako svébytný počín a píseň si „přivlastnila“.

1. *Čečotkovo pole,*
to sum same grapy,
něgodži še orač,
jeny posaç capy.

2. *Ale Čudkuline*
same fijulečki
una vum do za to
slodkej gořolečki.

Kóniokowski pole,
to są same grapy,
nie godzi się orač,
*pasają tam capy.*¹⁴⁾

Objektivně posuzováno, jde u této písně vlastně o variaci (obměna a kontaminace) a o přímé navázání na verše, sloky a písně, jež v tradici žily. Tento postup při tvorbě nových písní je častý a hojný. Zpěvák vychází z konkrétní písně, z jejích slok nebo motivů, popřípadě nápěvu, a ty mu slouží jako odrazový můstek k dalšímu samostatnému rozvíjení.

Podobný postup navázání na rozšířený vstupní motiv zaznamenáváme často v nápěvech. Zuzana Čmielová začala nápěv své zbojnické písně běžným osmičkovým motivem; třířádkovou formu uzavřela opakováním druhého textového řádku spolu s rytmickým rozšířením nápěvu. Je to podobný postup jako ve známé zbojnické baladě „*Za gurami, za lasami*“¹⁵⁾

The image shows a musical score for a song in G major and 2/4 time. It consists of four staves of music with lyrics written below. The lyrics are: "Za ho - ra - mi, za le - sa - mi, za ho - ra - mi, za le - sa - mi, Na Gi - ro - vej pod ja - ro - rym Ůndraš zbu - sik za - biť kro - vym, ej, jest tam do - mek cymro - va - ny, ej, jest tam do - mek cymro - va - ny. ej, Ůndraš zbušnik za - biť kro - vym." The score includes various musical notations such as triplets (3), quintuplets (5), and a final measure marked with a circled 16.

Obě písně začínají shodnou melodicko-rytmickou myšlenkou obsaženou rovněž v místním repertoáru.¹⁷⁾ Dá se obecně říci, že na obměňování a tvorbu nápěvů působily z místního fondu jednak hotové formule, ustálené intonace, jednak jisté skladebné normy a formotvorné postupy, reprezentované z jedné strany rozšířenými formovými předlohami, ustálenými nápěvnými formami, včetně charakteristických vnitřních vztahů, z druhé strany jistými postupy skladebnými.¹⁸⁾

Samostatněji si počínala Marie Sušková z Písku u Jablunkova, jež složila na nápěv rozšířené místní milostné písně¹⁹⁾ jedenáctislokovou svatební píseň „*Vjync tož Karol Suška tak sobě uměnil*“;²⁰⁾ ale i v této písni nalézáme některá místa, jež se opírají o tradiční obraty. K 4. sloce její skladby můžeme totiž uvést paralely ze svatební písně na stejný nápěv, který prý složila M. Čudková:²¹⁾

Sušková (4. sl.):
Něch še džiš učeši
calo ta rodžina,
rovněž či rodžice,
co džiš žeňum syna.

Čudková (5. sl.):
A vy tatuličku,
naličće num vina,
co by še češila
ta cala rodžina.

Na nejvyšším stupni (bráno z hlediska samostatného tvůrčího postupu) stojí ty nové, individuální skladby, jež vycházejí nikoliv z konkrétních slok, veršů nebo motivů, nýbrž pouze z principů lidového zpěvu, z poetických a hudebních norem a postupů a v jejich duchu vytvářejí nové samostatné písně. Mezi takové skladby patří vystěhovalecká píseň „Jozef Bocek ščenščo mimo“,²²⁾ i jiná vystěhovalecká píseň, již složil s kamarády za svého pobytu v Americe J. Wolný.

Volně (♩. = 66)



V Ame - ry - ce dob - ře jak id - že ro - bo - ta.
ej, pě - kně še ob - le - čym, ej, jak při - dže so - bo - ta.

V Americe dobře, jak idže robota;
ej, pěkně še oblečym, ej jak přídže sobota.
Pěkně še obleče, piva še napije,
ej, žadyn mu něpovjy, ej, že mu v polu gnije.
Že mu v polu gnije, že mu voda zběre,
ej, co kumu potřeba, ej, dovezum farmeře.
Bože poblugoslav našego cesařa,
ej, by nas nevyšilol, ej, do obcego kraja.
Do obcego kraja, ješče pod Anglyka,
ej, došč še tam nahodžiš, ej, jak něznaš jynzyka.
Ja še došč nahodžul, až přes šedym tydni,
ej, až še mi na nogach, ej, čižmulinki zdarly.
Čižmy še mi zdarly, šruty še stargaly,
ej, dopěrv mě Anglyki, ej, do roboty vzaly.
Do roboty vzaly, po tolaře na džeň,
ej, bo Anglycy vědzum, že jest Polok blazyn.
Potym popravily po štyry grejcary,
potym mě zapřungaly, ej, z mulakym do kary.
Z mulakym do kary a do voza s oslym,
ej, dočkaj, moja mila, ej, až ja či co pošlym.
Anich nězarobjul, anich něutračul,
ej, tylko svoje lata, ej v Ameryce stračul.²³⁾

V podobných písních si skladatelé počínali autoritativně, nenavazovali přímo na konkrétní písňové předlohy, ale v duchu místních tradic, v rámci poetických prostředků místního lidového zpěvu vytvořili nové svébytné písně.²⁴⁾

Příkladem neobyčejně samostatného tvůrce je nadaný hrčavský gajdoš Pavel Zogata. Už v r. 1949 poukázal Ivo Stolařík na jeho samostatnou tvorbu: na

„bojtku“ s pohádkovým námětem, kterou skládal se svým tehdy devítiletým synem.²⁵⁾ Zogata jako muzikant, který sřeží, avšak zároveň i obohacuje místní tradici, neuvažuje, zdali převzal tradiční text nebo nápěv a nakolik jej dotváří, nýbrž — s výjimkou některých vyloženě individuálních výtvorů, k nimž daly podnět mimotradiční činitelé — je schopen označit za vlastní výtvor, k němuž se třeba teprve po letech nalezne tradiční paralela.²⁶⁾

Podrobnější pohled na tzv. nové, samostatné písně na Těšínsku objasnil, že jejich tvorba není nic zásadně odlišného od celého variačního procesu: jde jen o nejvyšší, nejsamostatnější stupeň variačního dění, na jehož počátku a nejnižším stupni stojí bezděčné slovní záměny a obměny. Zároveň si potvrzujeme, že právě vynikající, přední zpěváci a hudebníci měli v tomto vyšším a pronikavějším variačním procesu vedoucí úlohu, že vnášeli do variačního procesu největší podněty.

Vedle zpěváka ovlivňovaly variační proces ještě další interpretační podmínky — totiž s i t u a c e , za níž se píseň přednášela. Hodně záleželo na tom, zda se píseň zpívala pospolitě, hromadně, anebo zda ji zpěvák zpíval jednotlivě, sólově. Při sborovém zpěvu totiž všichni účastníci byli nuceni udržovat jednotné znění slov i nápěvu, což znamená, že se nápěvy i texty vyrovnávaly k pospolitě a jednotné normě. Sborový zpěv tedy omezoval variační možnosti, do značné míry vylučoval individuální změny a přispíval k stabilizaci písňového znění. Naproti tomu při sólovém zpěvu se otvírají možnosti k nejrůznějším variačním změnám, od drobných variací slov, kontaminací strof až po samostatné improvizace. To se projevuje např. u salašnických písní, jejichž sloky zpěváci často rozmanitě a individuálně spojovali v řetězovité útvary, anebo ještě více u lyrických milostných písní, jež zpívaly ženy intimně, „pro sebe“: zpěváci nejen rozmanitě měnili jejich verše a sloky, ale svazovali a propléтали jednotlivé sloky nebo i delší části písní v nové a nové rozmanité kontaminace.²⁷⁾ Určité zpěvní příležitosti, a tedy i zpěv hromadný na jedné straně a zpěv sólový na straně druhé, byly v lidovém podání pevně nebo volněji spjaty s určitými písňovými druhy; proto se vlastně vliv zpěvní situace promítá v tomto případě do jednotlivých písňových žánrů.

K analogickým závěrům docházíme, sledujeme-li vlivy zpěvních situací na písňové nápěvy. Už L. Janáček si byl vědom, že tvar zpívaných nápěvů značně závisí na prostředí, v němž píseň zaznívá, a shrnul své poznatky do formulací o vlivech mesologických.²⁸⁾ Dodnes lze v živém podání studovat všechny tři základní okruhy písní Janáčkem kodifikované: písně volných prostorů (táhlé písně z přírody), písně „malých jizeb hospodářských“ (zpívané doma, intimní přednes) a písně taneční (mnohde je možno k nim přiřadit i koledy, ovládané při přednesu týmiž tendencemi).

Způsob a míra variace písně záležely i na souboru faktorů, jež tkví v samotném písňovém fondu, v jeho složení a vlastnostech.

Variační proces je do značné míry ovlivňován obsahem celého místního písňového repertoáru. Každá píseň žije ve zpěvákově povědomí uprostřed písní jiných, je jakoby v jeho paměti obklopena četnými písněmi více nebo méně podobnými, a to dává předpoklady k vzájemnému pů-

sobení a křížení. Čím bohatší je zpěvní fond určitého zpěváka a celého regionu, tím je dáno více možností k vzájemnému ovlivňování písní. Abychom si tuto skutečnost názorně osvětlili, uvedme známou baladu o sirotkovi na matčině hrobě. Na Těšínsku a vůbec na Slezsku vznikly zvláštní verze této epické písně právě proto, že se na tomto území setkával tzv. typ český („*Osirelo dítě o půl druhém lítě*“) s typem polským, legendárním (*Šla sirotka po vsi*“); z dotyku obou typů mohli zpěváci vytvořit typy zkrížené, obsahující části obou zvláštních verzí.²⁹⁾ K podobnému variačnímu výsledku nemohlo samozřejmě dojít např. na území Čech, kde žil jedině typ český a kam polský legendární typ nezasa- hoval.

Jednotlivé písňové druhy podléhají změnám v podání v různém stupni. Některé jsou přístupné variaci více, jiné méně. To se výrazně ukáže, když srovnáváme variační dění v písních epických a v písních milostných. Epické písně, balady a legendy, podléhají malým variačním zásahům, dochází v nich hlavně jen k drobným obměnám slov a veršů a popřípadě k vypuštění jednotli- vých slok, ačkoliv se zpívaly většinou jednotlivě a zpěvák by v nich mohl po- měrně volně uplatnit vědomě nebo bezděčně různé variační změny. Příčina tkví v tom, že epické písně mají pevnou a logickou dějovou stavbu, jedna epizoda navazuje přímo na druhou a není možno libovolně sloky vypouštět, měnit jejich pořadí nebo vsouvat strofy jiné; jinými slovy, znění epické písně je poměrně ustáleno a každý větší zásah do něho vede k rozkladu samé podstaty písně a k jejímu zrušení. Naproti tomu milostné písně procházejí v podání těšínských zpěváků složitým a bohatým variačním procesem, jednotlivé sloky nebo skupiny slok se spojují v nové písňové celky, nemluvě již o četných změnách detailnějších: zpěváci zacházejí s jednotlivými slokami jako s kameny, z nichž skládají nové a nové písňové mozaiky. Podobný protiklad jako mezi písněmi epickými a pís- němi milostnými se dá zjistit i mezi písněmi obřadními a popěvkou salašnickými. První z nich uchovávají poměrně trvale svou podobu, což je běžné i v jiných oblastech a vysvětluje se obřadní vázaností těchto písní.³⁰⁾ Zato jednotlivé sloky salašnických písní a popěvek spojují zpěváci často volně a mechanicky v nové řetězce, variační dynamika uvnitř tohoto písňového druhu je hodně živá. Stabilní tvar si udržují v podání na Těšínsku také písně zlidovělé, tedy umělé písně, jež se dostaly do ústní tradice. To si ověříme na zápisu Hankovy písně „*Čekání*“, jež zpívala E. Kaletová z Řeky („*Za gorom za vodom měsonček vychodzi*“). Těšínská varianta poměrně věrně reprodukuje znění jednotlivých slok, změny jsou nepodstatné a omezují se vlastně na bezděčné vypuštění některých strof. Jen nápěv volila zpěvačka pravděpodobně z místního fondu.³¹⁾ Textová podoba písně je ve zpěvaččině paměti zřejmě fixována, asi vlivem kramářského tisku, jehož prostřednictvím se píseň do zpěvu dostala.

Avšak někdy nerozhoduje o míře změn jen příslušnost k písňovému druhu, ale zvláštní struktura jednotlivé písně. Ačkoliv milostné písně jako skupina podléhají značným variačním změnám, vyskytují se mezi nimi některé jednotlivé skladby, jež varíují jen bezvýznamně, zejména slovně. Jednou z nich je rozšířená píseň na Těšínsku „*Po tej struně jezera*“. Její varianty se mezi sebou liší málo: většinou jde jen o drobné slovní změny nebo o eliminaci ně-

kteřé sloky. Variační způsob a míru dokumentují názorně varianty z Mostů u J. a z Milíkova, otištěné ve „Slezských písních z Třinecka a Jablunkovska“.³²⁾ Stejně málo se v podání mění i píseň „*Za našum stodolum*“; zase jde jen o vypustky slok nebo o změny slov a veršů, jejichž míru možno ilustrovat aspoň jedním citátem:

- | | |
|--|--|
| <p>2. <i>Ale jeja matka
o tym něvědzala,
ale ji sumšadka
o tym povědzala:
Mušiš išč, mušiš išč
svojigo ženicha odvědzič.</i></p> | <p>2. <i>A tej cery matka
o tym něvědzala,
aže ji sumšadka
potym povědzala:
pujdym še pòdživač,
mujigo žynčoška povitač.</i>³³⁾</p> |
|--|--|

Stejně málo se mění u druhé písně (na rozdíl od písně o třech ptáčcích — kavalírech) i nápěv, jehož charakteristické postupy (forma aa aa/b (b) ab, polo-
viční závěr) jsou velmi fixovány; přechází dokonce i do jiných písní.³⁴⁾

Uvážíme-li značnou oblibu obou písní na Těšínsku, překvapí nás jejich relativně slabé obměňování; mezi variantami není velký rozdíl, všechny zachovávají v podstatě stejný počet slok i jejich pořadí, odchylky se omezují na malé slovní difference. Vysvětlení spočívá v povaze, ve vnitřní kompoziční struktuře obou písní; mají totiž pevnou tematickou stavbu, jednotlivé sloky zapadají bezprostředně do sebe, jedna se rozvíjí z druhé, takže je nelze navzájem přehodit nebo některou z nich vypustit, sice by zpěvák rozbil celou píseň; není ani možno jednotlivé její sloky vřadit do písně jiné, neboť každá strofa dává smysl jedině v kontextu s ostatními slokami písně, k níž přísluší; a není ani možno vřadit do písně sloky z nějaké písně jiné, neboť pro ně není v pevné kompozici místo.

Variační intenzita a způsob závisejí do značné míry i na faktorech ekologických - *geografických a historickospolečenských*. Výraznou roli hrají podmínky geografické. Písňové varianty z jedné vesnice se od sebe různí méně než varianty z dvou vesnic rozličných; varianty z vesnic přilehlých mají k sobě blíže než varianty z vesnic vzdálených: zpěváci z jedné vesnice se často učí písním jeden od druhého, individuální znění jednotlivých zpěváků se vzájemně vyrovnávají při společném zpěvu na domácích pobabách, na svatebních a tanečních zábavách, takže se do jisté míry ustalují společná místní znění. Tato stabilizační, dostředivá síla působí v menším stupni i mezi vesnicemi sousedními, jež se stýkají, scházejí se na zábavách apod. Čím vzdálenější jsou si vesnice a čím méně udržují mezi sebou styky, tím slaběji se uplatňuje stabilizační, vyrovnávající síla a intenzivněji se prosazují síly odstředivé. Mezi variantami dvou vzdálených vesnic není bezprostřední dotyk a přímá závislost, ale celá řada mezičlenů, dlouhý řetězec variant; to dává předpoklady k odchylnému, a někdy hodně odlišnému vývoji. Kromě toho mohou vzdálené vesnice podléhat odchylným vlivům svého okolí. Tak např. některé vesnice na Jablunkovsku, jako Hřava nebo Mosty, dělí např. od Louk n. O. nejen značná vzdálenost, ale i rozdílné písňové vlivy: na Hřavě a v Mostech se intenzivněji uplatňují vlivy přilehlé oblasti slovenské; to je možno sledovat zejména ve sféře nápěvné, v působnosti krajových hudebních dialektů.³⁵⁾

Důsledkem geografické vzdálenosti jsou však nejenom větší variační odchylky těchto písňových typů, ale zároveň i odlišná skladba celého písňového fondu: čím vzdálenější jsou si různé vesnice, tím více se odchyluje jejich repertoár a klesá podíl písní společných. To vytváří opět nové a odchýlné podmínky pro variační proces.

Z podaného výkladu vidíme, že v některých případech se geografický činitel stává nositelem rozličné krajové specifiky, popřípadě různých etnických vlivů. Výrazně se to projevuje zvláště tehdy, jestliže jde o oblast kontaktnou nebo přechodnou, kde se kříží a prostupují různé regionální nebo etnické rysy. Tyto kontakty obohacují lidovou tradici o nové podněty a vytvářejí bohatší základ pro variaci písní — pro kontaminace, adaptace, stylové změny apod. Dosavadní bádání v tomto směru souhlasně ukazuje, že hraniční a přechodné regiony vynikají zvláštním bohatstvím a rozmanitostí tradice, což je často výslednicí právě rozmanitostí působících faktorů.³⁶⁾ Tak je tomu právě také na Těšínsku. Je zde nutno počítat zejména s vlivy polskými a českými, dále i slovenskými a do jisté míry i německými. Bezprostřední dotyk a prostupování etnického žvilvu polského a českého, a v jižním cípu Těšínska i slovenského, těsné jazykové příbuzenství — vždyť se nedá ani mluvit o jazykovém předělu, nýbrž o pozvolném a stupňovitém přechodu jednoho dialektu do druhého — dále společné osudy a kontakty dějinné, hospodářské, společenské a kulturní a živý styk i stálý pohyb obyvatelstva, to všechno podmiňovalo a podporovalo výměnu a prolínání písní ve Slezsku a jmenovitě na Těšínsku.

Bylo by však jednostranné svádět veškeré rozličné vlivy a vztahy jednoznačně na vlivy národní — polské, české, slovenské nebo německé. Jde do velké míry o spojnice nebo proudy, jejichž zdrojem a podložím byly nikoliv momenty národnostní, nýbrž shodné životní, hospodářské, sociální a kulturní poměry. Mezi rozhodující činitele v těšínské písni patří příbuzenství a jednota s písňovou tradicí celého karpatského území; projevuje se zjevně — zejména na jihu oblasti — v písni salašnické, zbojnické, pastevecké, ale i v koledách a jednotlivých písních, i když je lokálně zabarvena a modifikována. Jako jevy nesporně náležející karpatskému okruhu zaznamenáme na Jablunkovsku převahu sudého metra, tanec „ověňzok“ i s dohrou „kulanego“, descendenční melodiku a zvláštní způsob uvolňování rytmického průběhu v jednotlivých taktech,³⁷⁾ dále způsob přednesu mužského (vysoký prsní rejstřík) i ženského („*biały głos*“) a vůbec relativně větší výskyt parlandových nápěvů, náležejících především okruhu písní z přírody.

V duchu těchto stylových tendencí vznikají svérázné krajové redakce mnohých písní; jejich variační odlišnost vynikne, jestliže je konfrontujeme s variantami z jiných regionů. Např. v tanečních písních k ověňzoku zaznamenáme vliv sdružené nástrojové hudby (gajdošské), projevující se v tónovém rozsahu a v kadcování nápěvů (ambitus gajdy, prodlužování finálních tónů, kvintakordální struktury) a v převaze descendenční melodiky, charakteristické pro karpatskou horskou oblast.³⁸⁾

Podobně i postupné ekonomické, sociální a kulturní proměny ovlivňují vývoj lidového zpěvu, jeho povahy a obsahu a vytvářejí novou situaci pro písňovou

variaci. Tento vývojový proces se dá nejzřetelněji sledovat zejména v nejmladší fázi od přelomu 19. a 20. století. Kramářské tisky, pololidové sentimentální písně a kuplety, písně zpěvníkové a školní našly cesty do lidového repertoáru už od sklonku minulého století a v nejnovejší době se stále více šíří populární písničky a šlágry. Vkus zpěváků se mění, poměr k tradiční písni slábne, dochází k přesunu hodnot a oblíbenosti. Tyto změny v repertoáru a vkusu zpěváků připravují půdu pro četné variační proměny: tradiční poetické a hudební cítění se rozrušují, tradiční písně se rozkládají, až posléze zaniknou, anebo do nich pronikají nové prvky a postupy z písně kramářské a pololidové, což se děje zvláště často v složce nápěvné.³⁹⁾

Směs činitelů ovládajících variační proces se tedy jeví stejně různorodá a komplikovaná, jako jsou i typy variačních změn. Různé faktory se uplatňují většinou společně, ale v různé míře podle interpretačních podmínek a podle druhu a povahy písně. Jestliže jsme v této spleti faktorů rozlišili podle jejich povahy tři základní okruhy, neznamená to, že jde o okruhy od sebe naprosto izolované. Jejich rozbor ozřejmuje, že se navzájem nejenom prostupují, ale i podmiňují. Geografické a historickospolečenské faktory spoluvytvářely vznik jednotlivých písňových druhů a písňové druhy jsou zase spjaty s jistými interpretačními situacemi a způsoby. Uvedeme ještě aspoň jednu ilustraci: Horský ráz jižní části Těšínska, salašnická kolonizace od počátku 16. století a rozvoj pastevectví vedly k vzniku salašnických a pasteveckých písní a popěveků a k rozvoji zpěvu ve volné přírodě s jeho osobitým přednesovým stylem. Zdá se dokonce, že bychom mohli stanovit i jistou hierarchii faktorů variačního procesu: ekologické činitele představují jakousi základní vrstvu nebo podloží, z něhož vyrůstaly faktory „vnitřní“ a interpretační. To zároveň znamená, že tyto ekologické faktory působily na variační proces pouze prostředkovane a nepřímě, totiž přes faktory „vnitřní“ a interpretační. Ale i mezi faktory „vnitřními“ a interpretačními se jeví zvláštní hierarchická závislost; „vnitřní“ faktory, tzn. zpěvní fond, druhový systém a stylové tendence se realizují jedine prostřednictvím zpěváka a konkrétního přednesu písně.

POZNÁMKY

- 1) Přehled sběratelské činnosti ve Slezsku a zejména na Těšínsku podávají K. Vetterl, *Některé otázky hudební folkloristiky se zvláštním zřetelem k slezské oblasti*, Slezský sborník 52, 1954, str. 27–28; J. Gelnar a O. Sirovátka, *Slezské písně z Třinecka a Jablunkovska*, Praha 1957, str. 22–23; J. Niemiec, *Stan badań nad folklorem ludu polskiego na czeskim Śląsku Cieszyńskim*, Literatura Ludowa 1, č. 4, Warszawa 1957, str. 11–14. Již v roce 1954 K. Vetterl odhadl, že starší a novější české záznamy z Těšínska obnášejí více než 2 200 čísel. Je třeba uvážit, že od té doby se žeh českých badatelů z této oblasti ještě zvětšila, a dále i to, že v tomto součtu nejsou zahrnuty některé soukromé sběry, zejména V. Stuchlého. K zápisům českých sběratelů je nutno ještě připočít i záznamy sběratelů polských, neboť jde o stejnou oblast a o stejný písňový fond, zapisovaný jednou sběrateli českými, jindy sběrateli polskými. Jestliže odhadneme, že počet písní zaznamenaných na našem Těšínsku činí více než 3 500 čísel, není to jistě odhad přemrštěný.
- 2) Míra pevnosti ve vzájemné vazbě nápěvů a textů se stává v bádání o západoslovanské písni čím dále důležitějším kritériem pro určení vývojového stadia a stylové vrstvy materiálu. Zvláštního významu nabývá toto kritérium v goralské oblasti Karpat, kde dochází k relativně největší samostatnosti v tradování písňových nápěvů a textů. Srov. Jan Sadownik v předmluvě k antologii *Pieśni Podhala*, Kraków 1957, str. 8; podrobněji Włodzimierz Kotoński, *Uwagi o muzyce ludowej Podhala I, O „nutach“ góralskich*, Muzyka 4, 1953, čís. 5–6, str. 3–25.
- 3) Tato rozprava je upravenou částí širší studie o lidové písni a hudbě na Těšínsku.
- 4) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 111 a–b.
- 5) Ivo Stolařík shledal na Hřavě zajímavý doklad pro ustálené tradování „bojtky“, jež se stávala majetkem určitého zpěváka po celý jeho život. (Viz *Radostná země 2*, 1952, str. 27; též v monografii *Hřava*, Ostrava 1958, str. 236–237.) — Nové výzkumy (zejména u gajdoše Pavla Zogaty) ukázaly, že není třeba ztotožňovat „bojtku“ s fixní, individualizovanou, jednou provždy neměnnou „písní“: dá se spíše říci, že lidoví zpěváci na Jablunkovsku cítí pod pojmem „bojtky“ konkrétní spojení nápěvu s textem v okamžiku interpretace.
- 6) Např. odchýlný melodický postup signalizuje závěr strofického úseku (Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 143 a). Z hlediska výrazu písně může mít zase vnitřní význam pozvednutí nápěvu na vyšší zmocněný tón v určitém místě, rozšířený ambitus apod.
- 7) P. G. Bogatyrev, *Slovackije epičeskije rasskazy i liro-epičeskije pesni*, Moskva 1963, str. 134–137. — Shrnující poznatky o variačním procesu v lidové písni na základě německého bádání podal H. Strobach, *Bauernklagen*, Berlin 1964, str. 367 až 392 („Variation“).
- 8) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 102, 115 b (Z. Kufová), 115 c (Z. Zwyrtková).
- 9) *Tamtéž*, č. 102.
- 10) *Tamtéž*, č. 72; viz J. Ligęza - S. M. Stoiński, *Pieśni ludowe z polskiego Śląska*, Kraków 1938, str. 37 (č. 12A), 712–713 (č. 646).
- 11) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 11.
- 12) V. Stuchlý, *Dudák Jiří Wolný a jeho písně*, *Radostná země 4*, 1954, str. 100–105; I. Stolařík, *Lidová hudební tvořivost na Hřavě*, *Radostná země 2*, 1952, str. 22 až 27.
- 13) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 173.
- 14) J. Tacina, *Gronie nasze gronie*, Katowice 1959, č. 10, zp. Ewa Zawada — 1892/ z Istebné. — Druhá sloka je odlišná od varianty Čudkové.
- 15) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 6.
- 16) Složila a zpívala Zuzana Čmielová, 26. 1. 1964; natočil a přepsal Václav Stuchlý. — Jde o kontaminaci, se zkrácenou částí nápěvu, jak naznačuje i jiný písňový text Z.

Čmielové „Janašik był zbnik dobry“, skládaný přímo na nápěv uvedené balady, ve dvou slokách krácený na způsob naší písně.

Ze jde o obecný postup, naznačuje konfrontace dvou znění vojenské balady „Pod kamieniem, pod Podolskim — stoi cesarz z swoim wojskiem“, jak je nalézáme v hališských sběrech v Etnografickém muzeu v Krakově:

Peżniki, pow. Buczacz ME Kraków-Ms 930

Pod ka-mieniem, pod po-dol - - skim, pod ka-mieniem, pod po-dolskim. hej, stoi

Słoboda Konkolnieka, pow Rohatyn ME Kraków-Ms 949

Ma ka-mieniu pod Po-dol - skiem, na ka-mienis pod Po-dolskiem

ce-sarz z swoim wojskiem, hej, stoi ce-sarz z swoim woj - skiem,

hej, stoi ce-sarz z swoim woj - skiem

Balada souvisí s tčšinskou verzí balady „Vyhliďaný z vojny“ (Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 16).

- 17) Radostná země 2, 1952, str. 115 (č. 49 a 50); obertas „Šustu. šustu po tej žemi“ aj.
- 18) Takovými postupy jsou augmentace části nebo celého melodicko-rytmického řádku, závěrové prodloužení, rozšíření refrémem nebo částí opakovaného textu, popř. invokací, inverze aj. formy obměn. (Srov. K. Vetterl a J. Gelnar, *Nad katalogy písňových nápěvů*, Český lid 49, 1962, str. 245, pozn. 9.)
- 19) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 60.
- 20) Radostná země 6, 1956, str. 90.
- 21) Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 91.
- 22) *Tamtéž*, č. 139.
- 23) Zpíval Jiří Wolný, 27. 12. 1946, zapsal V. Stuchlý, arch. lidových písní Slezského ústavu v Opavě, i. č. 83 (= arch. Ústavu pro etnografii a folkloristiku v Brně, sign. A 1226/92).
- 24) Chápeme zde tradici v stejném smyslu jako V. Sklovskij, jenž mluví o literární tradici jako o „jakési zásobě literárních norem, která, tak jako tradice vynálezcovy, je složena ze sumy technických možností jeho doby.“ (*Theorie prózy*, Praha 1948, str. 79).
- 25) „Dyż sem šel přes hory“ (Radostná země 2, 1952, str. 23–24).
- 26) Srov. píseň „Ej, na Girovej v šeyrni“ (*Antologie autentického folklóru*, deska Supraphon 45/03122) s popěvkem „Hoj! Buduj ce se, buduj“ S. M. Stoiński, *Dudy żywieckie — dodatek ke sbírce Piesni żywieckie*, Kraków 1964, str. 500–501). Též k popěvku „Cešče še tu, ludže“. (I. Stolařík, *Hrčava*, str. 277, čís. B 4 b) byla v r. 1965 zaznamenána na Żywiecku tradiční paralela. (Pavel Wielka, 2. 10. 1965, p. skupina mužů, sb. Jan Sadownik a Jaromír Gelnar).
- 27) K tomu srov. materiál a výklady v sbírce Gelnar-Sirovátka, str. 15, č. 60, 64, 65.
- 28) Srov. J. Racek v předmluvě k sbírce K. Vetterla, *Lidové písně a tance z Va-laškokloboucka I*, Praha 1955, str. 10.

- 29) O. Sirovátka, *Hranice českých a polských verzí balady o sirotkovi*, *Ceský lid* 51, 1964, str. 267–271.
- 30) Viz Bogatyrev, c. p., str. 135.
- 31) Srov. Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 15 a 72.
- 32) *Tamtéž*, č. 79.
- 33) *Tamtéž*, č. 45.
- 34) *Pieśni* II, č. 41 B; II, č. 574.
- 35) Srov. některé těšínské redakce známých písní, např. „Kdybys měla, má panenka, sto ovec“ (Erben N 261 — Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 47), „Když sem já šel okolo vrat“ (J. Poláček, *Slovácké písničky*, II, č. 50, a VI, č. 36 = J. S. Bystroň, *Pieśni ludowe z polskiego Śląska*, Kraków 1934, č. 1239 C, J. Ligęza - S. M. Stoiński, *Pieśni ludowe z Polskiego Śląska*, Kraków 1938, č. 141 D a 141 A) aj.
- 36) K tomu podrobněji Sirovátka, *Hranice českých a polských verzí*, str. 270–271, a *Lidové balady na Slovácku* (Uherské Hradiště 1965), str. 26.
- 37) Jde o descendenční rytmičnou organizaci v metrických úsecích. Srov. Gelnar-Sirovátka, c. p. I–III i IV (zpěv); J. Gelnar, *Kontrovnání v hrčavské lidové hudbě*, *Radostná země* 8, 1958, str. 15 n.
- 38) Srov. tyto znaky v typických ověňzokových písních „Doliny, doliny, doliny“ (Gelnar-Sirovátka, c. p., č. 55, III), „U Dunajka šaty prala, plakala“ (c. p., č. 59). Místní specifičnost těchto znění vynikne tím spíše, srovnáme-li je redakcemi z jiných oblastí.
- 39) Příklad písně „Juž še mi lavecčka na pošy zlamala“ (Gelnar-Sirovátka, c. p., str. 10).

Des facteurs du processus de variation dans la chanson populaire

A la base des explorations de terrain et du vaste matériel de chanson des environs de Těšín (dans la partie sud-est de la Silésie tchèque), les auteurs destinent des facteurs principaux, qui dominent une action de variation dans la chanson populaire et déterminent façons, mesure et types de changements, par lesquels la chanson populaire dans la présentation orale passe. On classe ces facteurs en trois cycles fondamentaux. Il s'agit avant tout des facteurs de déclamation, d'interprétation, donnés par les qualités et les aptitudes du chanteur et après par des situations de chant dans lesquelles la chanson est présentée. Une des grandes importances a la personne qui chante, sa mémoire, son goût, le talent verbal et musical et ses aptitudes créatrices. Des chanteurs excellents exercent comme facteur servant la tradition populaire; il retient dans la mémoire l'expression des chansons la plus achevée, ils connaissent des chansons particulières et unitaires et ils savent les présenter dans le vestige du style authentique régional ou local. Mais simultanément ces chanteurs excellents mettent dans la tradition de chanson des impulsions nouvelles et font revivre le mouvement du développement. Ils savent avec préméditation et par création modifier des chansons populaires et quelques uns d'eux forment aussi des propres chansons. Une analyse en détail de ces propres chansons montre, qu'elles s'appuient sur des modèles achevés de vers ou d'exemples musicaux traditionnels, qu'elles continuent de se développer, ou bien qu'il s'agit de compositions complètement indépendantes d'après des principes de la chanson populaire traditionnelle. A part le chanteur c'étaient encore certaines situations, pendant lesquelles on a recité des chansons, qui ont influencé le processus de variation. Ainsi par exemple le chant collectif et commun de la chanson a limité des possibilités de variation et a éliminé en grande mesure des changements individuels, car les chanteurs étaient obligés de tenir relativement le son unitaire des mots et de la mélodie. Par contre pendant la récitation soliste s'ouvrent des possibilités de changements de variation les plus différents, à partir des petites modifications verbales, des contaminations des strophes jusqu'à des improvisations indépendantes (par exemple à des mélodies de bergerie ou à des chansons lyriques d'amour, que des chanteuses chantaient pour la plupart intimement „pour elles“).

Comme second cycle des facteurs de variation des auteurs analysent des facteurs „intérieurs“, qui consistent dans la seule base de chanson, dans sa composition et dans ses qualités. Le contenu de toute la base locale de chanson

a joué ici un grand rôle. Chaque chanson vit dans la mémoire du chanteur communément avec des autres chansons et cela donne des suppositions pour leurs actions et le croisement mutuel. D'autant plus riche est la base du chant d'un certain chanteur et d'une certaine région, d'autant plus sont données des possibilités pour une influence mutuelle et pour la variation. Il dépend du caractère des genres singuliers de chansons, quelques genres de chansons (par exemple des chansons épiques ou cérémonielles) succombent moins à une variation et retiennent relativement et stablement leur caractère, des autres groupes de chanson (par exemple des chansons d'amour ou des mélodies de bergerie) se changent expressivement sans cesse dans la tradition, ses strophes particulières s'aliénent en nouvelles et nouvelles mosaïques, qui se disloquent bientôt et dont se forment des nouvelles libres chaînes de strophes. Après il consiste la structure de chaque chanson particulière; par exp. aussi parmi des chansons d'amour, dans lesquelles domine une forte dynamique de variation, se trouvent quelques chansons, qui ne se changent qu'un peu et retiennent dans la tradition relativement un caractère stable; ces sont par exemple des chansons, dont les strophes s'attachent continuellement et chaque omission de la strophe ou de la contamination corromperait toute la structure de la chanson.

Comme troisième cycle des facteurs, les auteurs ont fixé des facteurs écologiques, c'est à dire des facteurs géographiques et historiques de sociétés. Des variantes de chansons des villages voisins se distinguent entre eux moins que des variantes des villages éloignés, parce que la chanson pendant son pèlerinage de place en place succombe toujours aux facteurs nouveaux et aux changements pénétrants. Quelque fois le facteur géographique devient le porteur de la spécification différente régionale, éventuellement aussi le porteur des différentes influences ethniques. Cela se manifeste expressivement avant tout à cette époque là, s'il s'agit de territoire contacté ou transitoire où se touchent et se percent différents traits régionaux ou ethniques. Ceux-ci enrichissent la tradition populaire par des impulsions nouvelles et donnent une base plus riche pour la variation des chansons — pour des contaminations, des adaptations, des changements de style etc. De même des successives métamorphoses économiques, sociales et culturelles influencent le développement du chant populaire et forment une nouvelle situation pour la variation des chansons. Par exemple: à partir du revirement du 19ième jusqu'au 20ième siècle pénétraient dans le chant de la région de Těšín des chansons et des couplets mercantiles, demi-populaires, sentimentales, des chansons des livres de chansons et des chansons scolaires et elles changeaient successivement le goût populaire et ses influences et ses éléments perçaient aussi dans des chansons traditionnelles, avant tout en un facteur de mélodie.

Ces trois cycles des éléments (d'interprétation, „intérieurs“ et écologiques) se rattachent non seulement réciproquement, mais aussi ils s'influencent; par exemple des conditions géographiques et le développement des bergeries dans la région de Těšín (semblables comme partout dans les Carpates) ont mené à la naissance des chansons de bergerie et de pâturages et au chant dans la nature libre avec son style personnel d'interprétation. Entre ces facteurs il est possible de fixer une autre hiérarchie: des facteurs écologiques présentent un élément

fondamental dont se forment des facteurs „intérieurs“ et d'interprétation. Aussi entre des facteurs „intérieurs“ et des facteurs d'interprétation se présente une dépendance hiérarchique; des facteurs „intérieurs“, c'est à dire la base du chant, le système du genre et des principes de style se réalisent uniquement par l'intermédiaire du chanteur et la récitation concrète de la chanson.

Les auteurs suivent l'efficacité des facteurs de variation à un élément des chansons de la mélodie et du texte et ils tâchent de saisir des légalités générales à une complète base régionale de chant, même si l'autre matériel des autres régions compléterait ou corrigerait leur conclusions en maintes choses.

Proměnlivost lidových dramatických her

OREST ZILYNSKYJ

Ústav jazyků a literatur ČSAV, Praha

Folklórní dílo se šíří za hranice doby a prostředí svého vzniku tím, že se přizpůsobuje, mění část své kvality. V jeho struktuře se rozvíjí skrytý boj o zachování významové soudržnosti, ohrožované tlakem nových životních obsahů a proměnami ve stavbě jazyka. Míra stability folklórních struktur a jejich přizpůsobivosti vůči vlivu širších životních a uměleckých kontextů je závislá na různých činitelích: na poměru jejich významu k životní realitě, na pevnosti jejich vnitřní stavby, na přítomnosti skrytých strukturních možností, na jejich funkčním začlenění a úloze jejich nositelů. Lidové dramatické hry (zobrazující hry s uzavřeným syžetem) jako útvar vzniklý z kolektivních zálib a závislý více než ostatní folklórní žánry na kolektivním provozování, podléhaly ve svém vývoji v menší míře tlaku individuálních úprav, strukturní proměny měly v nich objektivnější a povlovnější průběh, jejich obsah a forma se vyvíjely s relativně větší setrvačností. V tomto směru působila i závislost textu na rytmu dramatického děje a pohybové formy, a také začleněnost některých her do ustálených zvykových kontextů, jež vedla k ochraně převzatého textu před novotami. Setrvačností některých her napomáhala i sama forma textu, v mnoha případech značně přehledná a jednoduchá.

U většiny her usiluje lidové povědomí o zachování základních obrysů syžetu, do nichž se záměrně nebo nezáměrně vkládají „výměnné“ prvky obsahu a stylizace, přivolané nejrůznějšími podněty. Na rozdíl od tvůrců hry, příslušníků epochy, z jejíhož ducha hra a herní píseň vyrostla, uplatňují pozdější interpreti svou tvůrčí snahu nejčastěji v detailech: vnášejí do hry nové reálie, dobové složky popisné, doplňující nebo alternující prvky dějové. V některých případech dochází pak k samoučelné přebujelosti detailů na úkor celistvého významu, vznikají svérázné nádory na těle herní písně, nabádající k revizi běžné folkloristické poučky o „vybrušování“, jímž se prý písňový text ve svém postupném vývoji zpravidla zdokonaluje.

V některých případech mají významové proměny v lidové dramatické hře širší ráz. Narůstáním dílčích sémantických posunů dochází až k zatemnění jejího centrálního obrazu, k nové interpretaci jejího významu, někdy i k záměně hlavního hrdiny. I tehdy však bývají často zachovány základní dějové obrysy. Děj je v lidových dramatických hrách nositelem vývojové stability, složkou nejdolnější. Předpokladem jeho zachování je ovšem jeho srozumitelnost, přítomnost

jednoduché dramatické ideje, vyjadřující obecně platný životní obsah a dominující nad dobovou podmíněností různých obsahových detailů. Obecná platnost a významnost dějové osnovy, univerzálnost zobrazeného příběhu dává záruku, že hra bude zachována bez ohledu na anachroničnost jejích detailů, bez ohledu na to, že její průběh v tom konkrétním provedení, které získala při svém vzniku, se stal netypický, a fantazie interpretů nebyla schopna vzniklý rozpor odstranit. Tak se oblast lidových her stává zčásti archivem příběhů a událostí, které během staletí ztratily mnoho ze své někdejší významové členitosti a výraznosti.

Uvedeme několik příkladů. Děj východoslovanské hry *Proso*, zachycující spor dvou skupin o úrodu prosa, se stal už dávno atypický, vyprechala z něho zcela jeho původní symbolika.¹⁾ Avšak základní logika děje si uchovala svou srozumitelnost; proto se text hry udržel ve velmi dobrém stavu. V ukrajinské formě hry na mosty (Пустите нас) přestala být její dějová osnova — přechod vojenské družiny přes střežené místo — pocíťována jako sociálně závažný jev, hodný uměleckého zobrazení; proto byla zkomolena nebo nahrazena jinými slovy, jež tuto skutečnost signalizují (на вої войовати - діворокувати, в рай рожу врати; в угорську землю - в райську землю) a došlo k dalším závažným změnám v ostatním obsahu a k nové erotické interpretaci jejího významu. Avšak základní motiv příběhu — přechod přes most — zůstal zachován beze změny. Ve hře *Bopotap* šlo o vstup do městských hradeb; v chápání pozdějších receptorů je to průchod branou vůbec. V souvislosti s tím se mužský strážce brány mohl přeměnit ve ворітничку, ženskou postavu, odpovídající realitě hry a bližší chápání jejích dívčích nositelek. Východoslovanské hry na *ještera* a *Kostruba-Kostromu*, které mají rituálně magické východisko, velmi podstatně změnilы svůj význam, vystřídaly své nositele a funkci ve zvyklo-slovném systému; a přece se v celém jejich vývoji udržel soubor základních prvků dramatického děje, umožňující i zachování určitých textových celků a tím i rekonstrukci vztahů mezi různými formami těchto her. Opačné případy jsou mnohem vzácnější; patří k nim např. vývoj dějové formy s původně magickým motivem klásku neseného na pole v syžety s úplně novým obsahem.²⁾

Předpokladem a zárukou zachování některých her se ovšem stalo — bez ohledu na zachování původní dějové osnovy — jejich významové přehodnocení, vyjádřené nastolením nového herního cíle, nového finálního motivu. V novějším vývojovém období je to nejčastěji motiv erotický, nejbližší tužbám a životním zájmům převážně dívčích nositelů některých her, zvláště na území východoslovanském (u západních Slovanů většina dramatických her přešla do dětského folklóru). Děj hry směřuje v takových případech nezávisle na svém východisku k nově začleněnému motivu volby družky nebo milého (typický příklad: hry na bránu i mosty, avšak i některé hry se zvířecími náměty). V jiných případech, zvláště tam, kde se hra dostala do dětského prostředí, končí nově motivem dovednostním, sportovním (chytání hráče; spojování do párů, založené na dovednostním výkonu místo klidné, symbolickým účelem hry motivované volby). O podobných případech promluvíme podrobněji v další části tohoto článku.

Lze rozlišit dva základní druhy změn ve struktuře lidové dramatické hry. Jsou to změny obsahu sdělení a změny, vyplývající ze zvýšené pozornosti k formě. Oba druhy změn se hlásí už ve vývoji pohybové formy některých her. Vztah mezi textem a pohybovou formou je v lidových zobrazujících hrách v podstatě motivovaný a stabilní; v jednotlivých případech dochází ovšem k změně pohybové formy, vyvolané buď přáním přizpůsobit ji proměňujícímu se obsahu nebo „zkrášlit“ hru novou, bohatší formou bez ohledu na sepětí původní formy s jejím významem. Příklad úprav prvního typu vidíme v ukrajinském a moravském *Žalmanovi*: proti celoevropské tradici podobných her byla zde místy opuštěna schematická forma „dvě řady pohybující se střídavě proti sobě“, symbolizující velmi obecně každé vyjednávání, a tím i námluvy, ve prospěch konkretizující dramatické podoby „skupina námluvčích se shlukuje kolem nevěsty a jejího příbuzenstva“. V moravské verzi hry na královnu (*Hoja dunda*) byla pod vlivem slovesného symbolu přechodu přes most tato pravděpodobně starší forma dvouřadová nahrazena formou „přechod řetěze pod zdviženými rukama řady“. Na Zakarpatsku se hra Гоя дундя uzavírá podle logiky obsahu prorážením protější řady. Pouze jeden hrající proráží řadu ve hře *Na divokou husu* v některých místech na Moravě. V ruské hře na námluvy Бояре se ženich připojuje ke skupině nevěsty. V záznamu hry *na jestřába* ze Zvolenské stolice (B. Němcová) kuřata pobíhají volně a pak tvoří kolo, uprostřed kterého sedí jestřáb. (Běžná forma: kuřata, schovaná za matku, se drží kolem pasu a tvoří řetěz.) Jde zde většinou o dramatickou konkretizaci pohybové formy, o záměnu poloornamentálních pohybových schémat starších her formami lépe přiléhajícími ke slovesnému obsahu.

Mnohem častější jsou však změny opačného rázu, úpravy, směřující k obohacení pohybové formy bez ohledu na její vztah k textovému významu. Tak ve hře *Vlk a husy* se v Polsku objevuje efektnější, pohybově bohatší forma hry *na jestřába - havrana* (skupina hrajících se drží kolem pasu). V ruské hře *Carevič hledá nevěstu* se vedle nejlogičtější formy (kruh, uvnitř kruhu carevna, vně kruhu carevič) hlásí další (carevič, stojící uvnitř nebo vně kruhu, neprochází kruhem a volí si nevěstu z kruhu; carevič stojí mezi dvěma řadami). V haličské erotické hře *Na kačera* se vynořují druhotné, dramaticky nemotivované formy (trojice stojící proti řadě; děvčata přebíhají v párech s šátky, spojenými nad hlavami stojící řady). Hra *Hoja dunda* má u východoslovenských Ukrajinců proti původnímu strohému půdorysu (dvě řady postupují střídavě proti sobě) různé obohacené formy: proplétání; chod dvojic, spojených za vnitřní ruce, s obcházením tří sedících dětí a vytvářením brány nad každým (záznamy Z. Jelínkové). V Kojetíně na Moravě byla zachycena hra *Na Řimbabu*, která za zcela vnějšího využití symbolu Hřimbaby adaptuje obsah hry na bránu k oblíbenější kruhové formě (fond ÚEF v Brně).

V tomto vývoji hraje velkou úlohu skutečnost, že určité pohybové formy, kdysi významově motivované, i když tato motivace měla nezřídka velmi obecný ráz, nabyly postupně povahy ornamentálních prvků, pocítovaných jako esteticky účinné a obohacující. Patří k nim např. motiv průchodu branou, vnášený do pohybové formy různých her, v nichž původně nebyl (*Proso, Bojaři*) a vy-

volávající nejednou obdobné úpravy v textu. Podobným způsobem se do dramatických her vnašejí i typické prvky dovednostní (útěk hlavního hrdiny, běžecká soutěž při spojování párů).

V některých případech nelze spolehlivě určit, zda forma nebo prvek, spadající do kategorie obecných, patřily k starobylé koncepci hry nebo ne. Motiv nošení dítěte na spojených rukou se objevuje nejen ve východoslovanských hrách Колосок a Жучок, kde má přímé významové opodstatnění, ale i v některých variantách západoukrajinské hry Боротар a obyčejně nedramatické hajivky Діброва. V prvním případě není těžké najít pro něj významnou motivaci (nesení knížecího dítěte, o němž je zmínka v textu); není však, soudě podle analogie jiných her, vůbec jisté, zda v historicky rané formě hry se tento motiv vyskytoval. V druhém případě jde o prvek čistě vnější, postrádající jakéhokoli významového zdůvodnění.

Nepoměrně mnohotvárnější je paleta textových změn. Z psychologického hlediska může jít buď o změny automatické nebo záměrné. Automatické změny vznikají zapomenutím nebo nepochopením slova či obrazu, které může mít trojí příčinu: a) zánik jevu nebo pojmenování, b) neznámost jevu nebo pojmenování v prostředí, do něhož byla hra přenesena, c) zapomenutí významově nepodstatného prvku. Záměrné změny vyplývají nejčastěji ze snahy o: a) odstranění nesrozumitelných prvků, b) obsahovou aktualizaci, c) stylistické přiblížení textu vkusu daného prostředí nebo epochy.

Je obtížné určit hranici mezi oběma typy změn; lze pouze konstatovat, že automatické změny obvykle hůře zapadají do textové struktury a vedou častěji k jejím deformacím. Z hlediska fenomenologického je ostatně rozdíl mezi vědomými a nevědomými zásahy do textu bezvýznamný.

Větší praktický význam má rozlišování mezi změnami příznačnými a nepřiznačnými. Příznačné změny zasahují podstatnějším způsobem do významu a estetické tvárnosti hry, mají obvykle objektivnější ráz a obecnější, neindividuální rozšíření.

Podle rozsahu a stupně porušení struktury rozlišujeme změny: a) místní, b) ovlivňující kompozici, c) ovlivňující celkový význam.

Změny místní

Jde především o *d e f o r m a c e*, vzniklé nepochopením představy, někdy i zánikem jejího symbolického významu. Jen na první pohled se může jevit jako paradoxní, že nejvíce takových změn bylo zachyceno v prostředích se zvlášť živou tradicí dramatických her a příbuzných útvarů, např. na Ukrajině. Souvisí to jak s nenáročným vztahem k textu, jenž se vždy spíše vyskytne v širším okruhu nositelů, tak i s nepoměrně větším počtem záznamů, provedených za nejrůznějších okolností. Uvedeme několik typů takových změn.

V některých případech se nesrozumitelné slovo nebo slovní spojení nahrazuje jiným, velmi často zvukově podobným. Tak ve hře Пустите нас bylo nahrazeno spojení на вой воювати spojením у гаї рожу рвати, významová nejasnost spojení таярами заложимо vedla k vytvoření variant: таярами

помостимо; піньондзами поспілемо; та й на рами положимо; по пуд грязі положимо.

V jiné herní písni sousloví na víjny nabylo podoby na вино (Hnatjuk 177). Ve hře *Proso* se nesrozumitelný refrén ой див-ладо vyvinul k podobě: Ой ми в поле виїдем, ой ми з ладом (v pořádku) виїдем (Maksymovyč). Český *Žalman*, opírající se o historické apelativum *salman*, má zvláště v novějších variantách nejružnější podoby: *Žalvan*, *Pardion*, *Šalomoun*, *Šalvan*, *Šarlan* (dvě poslední znění — ze záznamů ÚEF v Brně). Tři dvory s devíti špýchary se mění v *špláchory*, *špláchry* (Kojetínsko), *prápory* (Nezamyslice).

Zvláště mnoho zásahů tohoto druhu lze najít v textu pravděpodobně nejstarší západoukrajinské hry *Воротар*. Hrdinovo jméno se mění v володар, голодар; ze znění: воротарю, воротарейку vzniká znění s osobním jménem: Ой Дарко, Дарко. V archaickém obratu а хто воріт кличе se objevuje přebytečná předložka з (з воріт), měnící význam obrazu. Мізвне дитя (nejmenší dítě) se mění pro nesrozumitelnost archaického adjektiva в ми земні діти. Podobně se ruský ящер, олень mění v postavy s lidskými jmény Яша, Уля. Zvláštní skupinu tvoří případy, kdy k záměně došlo pro nepochopení symbolického významu představy. Tak se v západoukrajinské hře na kačera mění *hrachovinový věnec*, symbol pohlavní bezuzdnosti, v *hrachový věchet* (pod vlivem zvukové podobnosti вінку-віхтю); золоте зернятко ve hře *Воротар* bývá nahrazováno obrazu золоте ягняточко, дзелене зернятко.

V novějších formách hry *na paní Růžovou*, které už postrádají symbolického významu výchozí verze (hledání královny květin), se různě proměňuje hrdičino jméno: *paní Růžičková*, *paní Rézinka*, *paní Růzla*, *paní Hrozenková*.

Ve hře na zlatou bránu se místo symbolického verše *zlatým mečem podepřená* objevují jiné: *dvěma klíči podepřená* (Rosicko), *čtyřmi koňmi podepřená* (Uh. Hradiště), *pod zámečkem podepřená* (Brno-Husovice, vesměs záznamy z archívu ÚEF v Brně).

V mnoha případech se lidová fantazie spokojuje s nesrozumitelnými zkomoleninami: ой див-ладо se proměňuje v галилейом či ой лед-ледом; на вой воювати v дівороювати; по шелягу (дівка) v пошельову, пошелога, ошалюва (všechny příklady z Hnatjuka); воротар v городай (jihozápad areálu), вородай, бородай (severovýchod), молодар, голодар (sever); ой ти воротареньку v ой ти проводироньку (haličské Podolí). Je zajímavé, že takové změny působí v textu setrvačně dále a vedou někdy až ke vzniku nových motivů a verzí. Tak se z obrazu ой лед-ледом виорем automaticky rozvíjí nesmyslná odpověď: А вам леду не стане (Hnatjuk); na základě úvodu Ой городе, городаю//городейку vzniká nová verze hry *Воротар* se začátkem: А чиї ж то воротойка до мойого городойка.

Z případů, kdy k deformaci dochází při přenesení hry do prostředí, kde nebyl dotčený jev znám, lze uvést znění А мы росу (místo: просо) сеяли v novgorodské a archangelské oblasti (Živaja starina 1916, 33; Iгры narodov XX); nahrazování jména олень jinými (Лень v tuských, Улий, Уля v sibirských variantách), slova бір (bor) ve středohaličské verzi písně Діброва slovem двір (dvor). Sem patří i znění: Ходи в петлю (místo: в пекло), ходи в рай

v ruských textech hry na anděly a čerty, zanesené ze západu (*peklo* v ruštině = ад).

Další typ místních změn tvoří případy, které nelze vysvětlit a zdůvodnit žádným významovým tlakem, kde rozptyl znění vzniká mimovolně a bez zvláštního významového záměru, někdy v souvislosti se změnou rytmické stavby písně. Jako příklad lze uvést paralelní znění začátku ukrajinské hry Жона на торзі:

Хто видав, хто чував / Мою жону на торзі?
Ой ходжу я по торгу / Свої жони не виджу.
Чи бували на торгу, / Чи видали мой жону?
Чи не видалисте, чи не слухалисте / Мої жони на торгу?

Patří sem také dosti časté záměny stejnorodých, obsahově a stylisticky neprotikladných reálií a dějových sloves, tvořící mnohdy územní seskupení. V haličské hře Білоданчик, obdobě české *Heličky*, je to např. opozice charakteristik dívky: ve variantách ze severní části Haliče se objevují jako příznaky krásy kosa - rosa a чорні брови, ve variantách jižních — біле личко. Územně se seskupují i různá pojmenování zvolené družky: товаришка - посестриченка - челядочка.

V českých hrách je příkladem takového rozptylu různé znění hrdinčina jména ve hře na strojící se dívku: *Helena, Helička, Herlička, Héliška, Eliška, Kratochvilka* a nověji i *Růženka. Zlá husa* litá v moravské hře nejen *do Uher*, ale někdy i *do Prahy* (Uh. Hradiště); zde jde možná už o projev aktualizace. V moravské hře na námluvy *Jedou páni*, převzaté pravděpodobně z německého folklóru, se s neomezenou volností střídají místní jména (z *Persy, z Penzy, z Prahy, z Nymburka, z Frýdlantu, z Juliánu, z Triande* — záznamy archívu ÚEF v Brně). Ve hře *na mák* se střídají ornamentální obrazy oslovovaného ptáka: *čížek, holoubek, vrabec, slavík*.

Historicky zajímavější jsou případy, kdy záměna obrazu byla vyvolána pravděpodobně snahou a k t u a l i z o v a t, „vylepšit“ obsah. Pozoruhodnou skupinu takových úprav tvoří „nové realistické obrazy“, sbližující úroveň herního děje do roviny všedních postřehů a zkušeností novějších nositelů. Tak se v polské době hry na zlatou bránu objevuje motiv *stodola zamknuta* (Zbiór wiadomości do antropologii krajowej IX, 23); v české hře z Opavska analogicky: *komora zamknuta, mečem podemknuta* (Vyhlídal, Naše Slezsko 249). V některých českých textech se místo *zlaté brány* objevuje *bránka*. Eliška některých moravských variant jde *na jahody, na muziku* místo *na hody*; vynořuje se zde na Slovensku a u jiných národů neznámé spojení motivů: *sedni na stoličku, vypij gořaličku*. V textu hry *na mostek* se přidává dvojverší: *moja dcera je dost hodná, dyž napeče chleba do dňa* (Tovačov). V textu hry na královnu se objevují *tři fúry kamení*, ukradené v rychtářově dvoře, v ukrajinské hře na mosty — místo peněžní zálohy za přechod — kúly (кіле, дилі) na opravu nebo stavbu nových mostů.

Dvojverší

Нема короля дома,
Поїхав до Львова

dostává podobu: Нема пана дома,
Поїхав по дрова (Šejkovskij, Byt podoljan)

nebo ještě důrazněji intimizující:

Нема короля дома,
Ані короліхи,
Ані сина Павла,
Ні дочки Ганни.
— Де ж вони, де ж вони?
— Поїхали торгом,
Торгом торгувати,
Солі купувати,
Брата женити,
Сестру женити. (Igrу narodov SSSR 58)

V ruské verzi této hry král poехал в город пряники закупать (Šejn, Velikoruss I, 46).

Symbolické zlaté zerniáčko se zákonitě mění v zrníčko zelené, makové; kačer nesedí jako erotický symbol mužské panovačnosti na vymezeném místě, nýbrž pluje po řece. Sem patří i charakteristika zámožnosti ženichů podle „gruntů“ (ovesný, ječný, žitný, pšeničný nebo cikánský, žebrácký, kantorský, popsý, panský, královský) nebo námluvy různých řemeslníků v polsko-ukrajinské verzi *Žalmana*, i nahrazování zvířecích postav (vlka, jestřába) v moravských a ukrajinských verzích příslušných her lidskými postavami (hotař, stařeček, otcim, matka, dívka, travaři). Některé změny mají „adresní“ zaměření. Dvojverší Нема пана дома pokračuje v některých haličských variantách: Крамницю відмикати nebo Паненки замикати.

Jaко příklad snížení významové roviny textu lze uvést i jeden ze známých závěrů hry na zlatou bránu: *Аť je to ten nebo ten, praštíme ho koštětem* (v další skupině moravských variant neutrálně: *musí býti zachycen*), nebo přidaný závěr hry *Husa zlá z Uherského Hradiště: Ty soplánu, já poletím přes tvoju bránu* (archív ÚEF v Brně). V jedné variantě moravské hry na námluvy (*Jeli tudy páni*) se mluví o holce, která bude po svatbě *pásti kozé, jisti škubánke, spávat na peci* (Ketkovice u Rosic, archív ÚEF v Brně).

Opačnou tendencí je „druhotná estetizace“, vnášení do textu zkrášlujících, do jisté míry samoučelných prvků. Tak se ve východoukrajinské variantě hry na proso objevuje místo А ми поле виорем znění: *Орел поле ізорав* (Maksymovyč), navazující na četné lyrické písně s iniciálním motivem orla v Kyjevské oblasti. Z podobných pohnutek se místo zajíčka v textu her objevuje slavík.

Jindy lidová fantazie různým způsobem vylepšuje charakteristiky hrdinčina zevnějšku. Také její jméno bývá ozdobováno přirovnáními a metaforami: *Eliška panenka jako vlaštověnka* (Lesnice, Uherský Brod), *červená bílá růžičko* (obecně rozšířeno), *cukrová naše perličko* (Ochoz u Brna). Novější záznamy hry na Elišku jsou vůbec příkladem usilovného, někdy i nevkusného vyzdobování textu přidáním obrazy: *ona je v Dunaji jako v krásném háji* (Lesnice); *ona je v údolí jako ve svém dolí* (Uh. Brod); *třebas tu na kraji, už je Petr v ráji* (Uh. Brod); *vyber si to kvítko, které se ti líbí* (Vítová u Gottwaldova), dokonce: *pohlad svůj podolek jako masný vdolek* (Velehrad).

Alternace některých obrazů vyjadřuje rozdílnost životních ideálů a vkusu. Nejsilněji se tyto rozdíly zračí v popisech oblečení. Typický je z toho hlediska rozdíl mezi východními a západními variantami západoukrajinské hry *Воротар*. V podolských variantách hrdina в сріблї та її золотї горит а má na sobě charakteristické červené holínky. V textech z oblasti severovýchodně od Lvova vystupuje ve skromném patriarchálním oblečení těchto míst: в біленькій плахтиночці, з берегами хустиночці. Mění se však i soubor a hierarchie postav v závislosti na ideově-psychologickém postoji nositelského prostředí: v kozáckých oblastech východní Ukrajiny jarní hry s oblibou tradují obraz krále; v novějších podkarpatských variantách souboj nápadníků v obou hrách na námluvy vyhrává zemědělec; v textech ze středohaličských oblastí, nejsilněji ovlivňovaných novější městskou kulturou, se šíří varianty s obrazy výsměšných nápadníků včetně zloděje, nebo se při volbě naráží na komické osobní nedostatky nápadníků.

Změny kompozičního rázu

V lidových dramatických hrách dochází jak k vynechávání, tak i k přidávání, rozšiřování a zaměňování podstatnějších stavebních prvků, a to dějových motivů, dialogických úseků a popisných částí. Jsou hry, které „dýchají“; jejich text se rozšiřuje a zužuje fluktuací stejnorodých článků. Poměrně vzácněji vyjadřávají z přehledné herní struktury významnější prvky syžetu; takové zkrácení (např. vynechání motivu smrti Kostruba a závěrečného výsměšného kupletu v jihohaličských variantách stejnojmenné ukrajinské hry) vede obvykle k změně celkového významu. Mnohem častěji text obrůstá přidáním prvků. Vnášejí se heterogenní dějové motivy, rozmnožuje se řada motivů stejnorodých (dějových úkonů vedoucích k určitému závěru), text se obohacuje popisnými, lyrickými a humoristickými prvky, přidávají se úvodní a závěrečné kuplety a refrény. To jsou čtyři základní formy kompozičních úprav v herním textu.

Několik příkladů. Dodatečně vnesenými dějovými prvky je ve hře na mák motiv vytrásání, ve hře na ještěra motiv pomsty na násilníkovy, v polské verzi hry na Žalmana motiv pronásledování budoucí tchyně psy, v rusko-ukrajinské hře na careviče-nápadníka motiv polibku, ve hře na královnu otázka o počestnosti děvčete, ve hře *Боряе* řada stejnorodých úkonů, ověřujících ženichovu zámožnost. K rozšíření stejnorodých úkonů, zpomalujících a prodlužujících herní děj, dochází v každé druhé hře: může to být další výčet fází obdělávání

rostliny, rozšířený počet příkazů v simulačních hrách se zvířecími a lidskými postavami, rozmnožená série nápadníků ve hrách na námluvy, počtu dárků v západoukrajinské erotické hře Галя, pracovních pokynů v satiricko žertovné hře Старий дід, nabídek výkupného ve hře Жона на торзі atd. Zdá se, že použitím augmentací narůstaly zejména texty ukrajinských a ruských her.

V mnoha hrách se text sekundárně obohacoval nedějovými složkami popisnými a lyrizujícími: kompozici hry na mák doplňuje lyrická apostrofa ke ptáku, v hrách na len a mák se objevují okrajové motivy erotické. Lyrizaci je podrobován dokonce text některých her o dravcích (hra na vlka ve smolenské oblasti, Dobrovoľskij, Smolenskij etnografičeskij sbornik). Souvisí to s všeobecným tlakem novější písněvé stylistiky na oblast zobrazujících her.

Zvláštní formou lyrického přeladování herních struktur je přidávání lyrických kupletů nebo veršů v úvodu a závěru hry. Nejmarkantnější je tato snaha v západoukrajinské formě hry Кострыб, v jejímž textu se objevily mj. prvky orgiastických svatebních písní. Ale i v řadě dalších her se setkáme s náladovými úvody a závěry, rámujeícími vlastní děj. Z českých her má nejvíce takových doplňků hra na Elišku; uvedeme jeden z nich, který svým obsahem vůbec nesusouví s obsahem vlastní písně:

Žežulka z lesa vylitla, kuku,
u samych jesliček slitla, kuku,
vzdava čest a prozpěvuje,
pana sveho vychvaluje.

(Martinov u Ostravy, archív ÚEF v Brně)

Jiná novější varianta téže hry končí takto:

Helo, Helo, Heličko,
ty má krásná růžičko,
podej mi svou ručičku,
ať najdu svou hvezdičku
vysoko na nebičku
pro mou milou družičku.

(Hulín, archív ÚEF v Brně)

Ve variantě *Zlaté brány* z Fryštáku se po slovech *hlava mu sejde* pozornost písně nečekaně obrací ke vzhledu brány, která je charakterizována těmito slovy: *vyšivala ji má panenka zeleným hedvábem pod zeleným hájem* (archív ÚEF v Brně).

Zvláště v haličském dívčím folklóru si lidová fantazie při takovém rozšiřování obsahu písně vypomáhá volně putujícími strofami, přivěšovanými k různým textům:

З калинового лугу
Вибирай собі другу.

Ти мій милий Тимку,
Вибери си Химку,
З яков схоч, я з тов скоч.

Ти, Настю, не барися,
Шукай собі товариша,
З ким хоч, з тим поберися.

Що хлоп, то хлоп, світ змандрює,
Черевички ззує.

Золотий перстінець на палец,
Прошу тя, панно, у танец.

K širší alternaci řady kompozičních prvků dochází v několika hrách. V různých územních formách ukrajinského *Kostruba* se např. objevují různé dějové řady: práce — smrt, námluva — smrt, kupování dárků (vlastní nebo cizí milé) — smrt. Ve hře na kačera se text rozvíjí oblastně ve třech směrech: píseň radí namluvit si sirotka; píseň radí odvést nevěstu do cizí země; píseň chválí dívčinu krásu. V česko-západomoravské verzi hry na Elišku se místo jednoduchého herního symbolu Dunaje (ráje), zakotveného v obřadném pozadí hry, objevil žánrový obrázek hrdinčiny návštěvy na hodech či jarmaku.

Změny, zasahující významové jádro a smysl celé hry

Vnášením dějových prvků, které mají v syžetu klíčový význam, může dojít k posunu v chápání smyslu celé hry. Takový účinek má velmi často dosazení závěrů, které mohou být pocíťovány jako erotické, do her, které svým celkovým obsahem patří do jiných významových oblastí, nebo významové přeladění jiných závěrů v tomto duchu. Pod vlivem celkové atmosféry jarního folklóru a specifických zálib a tužeb jeho novějších dívčích nositelek (u východních Slovanů) se takové závěry, jako např. předání děvčete, začaly pocíťovat jako erotické v některých hrách na vrata a mosty, ve hrách na proso a na krále. Motiv volby dívky se objevil v četných zvířecích simulačních hrách: ve hře na lišku, na kozla (v její východoukrajinské verzi, kde se kozel objímá s „pannou“), ve hře na zajíčka (srov. závěr: Пливи, зайку, по Дунайку, Бери собі панну з крайку, Hnatjuk 122).

Jinou tendencí novějšího vývoje je naplňování herních textů humoristickými prvky, měnícími celkové ladění hry. Fantazie novějších upravovatelů se ráda vyžívá v groteskních nápadech, ironii a výsměchu, v zasazování obhroublého výraziva. Hra *Самотній* (Hnatjuk 93—95), zobrazující v některých variantách osamělého člověka, očekávajícího příjezd nové milé, nabyla vnesením komické figury jeřába a snižující konkretizací dialogu výsměšného rázu. V lyrické hře na dívku, která nemá vhodné oblečení k tanci (Галя, Hnatjuk 59—60), se původní citové ladění znehodnocuje dívčíným prohlášením, že nemá ani košili,

nebo že jí její osobní věci odnesl zloděj. V dalších západoukrajinských hrách se objevují výsměšná jídla (Свахи), výsměšné odměny za prokázanou službu (husa s housaty, bečka koudele ve hře na mosty; nečistá zvířata — čáp, žába, kuň, vrána ve hře Жона на торзі; сто золотих червоних — камінців купка ve hře Янку ружовий), výsměšná zaměstnání nápadníků (Чорнушка), znehodnocující vsuvky v popisích a charakteristikách (В сріблі, в золоті, /По коліна в болоті, /В червонім чоботі, hra Воротар). Někdy ovládne parodický záměr celý text: stačí buď záměna hrdinova pojmenování (Царів син, горобець, Iгры narodov SSSR 183), nebo se parodicky upravuje celý děj (Тонуть в наперстке, Iгры narodov SSSR 227). Humorizaci podlehly i některé varianty tak vážné hry jako Явір, která svým východiskem souvisí se zvykem májového léna (srov. např. Hnatjuk 184).

Snaha vyjádřit v herním syžetu vlastní hodnocení životních vztahů vedla k přestavbě celého syžetu ukrajinsko-běloruské chorovodové hry Діброва a ukrajinské dramatické hry Свашки. První z nich vypravuje v archaičtějších běloruských variantách o tom, jak odlišně dívka jedná, má-li zachránit před požárem matku nebo tchyni, nemilovaného a milého. V haličských variantách se objevuje novější, žertovně zabarvený protiklad obětavých, počestných děvčat a neochotných licoměrných chlapců, vyplývající z ducha dívčího jarního folklóru. Obsahem hry Свашки je hádka mezi matkami nevěsty a ženicha. Srovnáním variant lze dokázat, že obvinění z nevychovanosti bylo původně namířeno proti nevěstě; dívčí nositelky hry obrátily toto obvinění v převážně většině variant dosti neústrojně proti mladému muži.

K drastickým změnám herního významu, k přestavbě celého námětu dochází nejčastěji v souvislosti s nepochopením nebo záměrným přehodnocením centrálního obrazu hry. Těmito změnám jsou vydány napospas především hry, které ovládá ústřední symbolická představa, dominující nad dějem a jednoznačně podmiňující jeho smysl. Proto jich byla ušetřena většina her s rostlinnými a zvířecími náměty, vyjadřujících „přímou“ skutečnost bez symbolického pozadí. Setkáme se s nimi naopak v převážně většině her s prokazatelnými rituálními kořeny a vztahy k rituální symbolice.

Lze rozlišit tři základní formy proměn, zasahujících význam centrální představy:

1. Při zachování centrální představy i s jejím pojmenováním se úplně nebo částečně přehodnocuje její význam. V některých případech si pojmenování uchovává sémantickou motivaci, jindy se stává pouhým vlastním jménem bez vnitřního významu. První varianta je reprezentována hrou Коструб-Кострома, jež se z magické rituální hry animisticko-vegetativního typu za přispění nového etymologického výkladu slova změnila v erotickou hru rituální, v dětskou zábavu s dovednostními prvky a motivem vzkříšení a v dívčí erotickou hru s převahou lyrických motivů. Druhou variantu představuje hra na Жалмана, v níž apelativní pojmenování hlavního hrdiny nabylo po zániku tohoto významu povahy osobního jména (srov. svrchu citovanou autorovu studii).

2. Při zachování textového jádra se opouští centrální symbol včetně jeho pojmenování a nahrazuje se takovým, který by lépe vyhovoval vědomí nositelů

bez ohledu na svou neúplnou motivovanost. Často si lidová fantazie zvolí pojmenování podle vnější, zvukové podobnosti. Tak symbolickou postavu *ještěra*, unášejícího děvčata, jejíž epická genealogie byla zapomenuta, nahradila v progresivním folklóru ukrajinské Haliče realističtější představa *kačera*; postavu *paní Růže* nahradila personifikace *hřimbaby*. Při změně jména ústřední postavy dochází velmi často k významným posunům v ději nebo i k celkové přestavbě slovesného syžetu se zachováním dějové kostry: ve verzích s paní Růží, Hřimbabou, hospodyní, vojtem se mění soubor dalších postav (květiny, léčivé byliny, zelenina, dcery odváděné na svatbu, husy, které chodí do škody) a celý vnější obsah obrazného děje. Po záměně obrazu *ještěra* obrazem *jelena* na ruské půdě byly dějové prvky nově zinterpretovány a rozvinuty: předávání dívčích šátků (v archaických variantách věnců), symbolizující erotickou závislost a ztrátu panenství, se nyní interpretuje jako projev péče, snahy uchránit zvíře před zimou.

3. Výměna centrálního symbolu ovlivňuje význam hry tak podstatně, že dochází při zachování základní herní ideje k úplné přestavbě textu. Ve většině haličských variant hry na ještěra-kačera se po dosazení obrazu kačera uvolnila vnitřní významová motivace natolik, že vznikly tři oblastní verze s odlišným obsahem, spojené jen úvodními motivy (výzva kačerovi, sedícímu na určitém místě, aby si zvolil nejhezčí děvče). Hra *Колосок* ztratila ve verzi *Шум свій* symbolický význam (magické přivolávání úrody) a dostala nový písňový text; v západní Ukrajině byl pak do stejné pohybové formy vinterpretován další význam, čímž vznikla nová hra *Жушок*. Ve všech takových případech je hlavním nositelem vývojové kontinuity pohybová forma, vyjadřující určitou základní dramatickou ideu, do níž může být vkládán různý konkrétní obsah.

V mentalitě lidového nositele-reproduktora je zakotven neobyčejně silný sklon ke kontaminaci obsahových prvků heterogenních, avšak pocítovaných jako významově příbuzné a schopné esteticky obohatit strukturu. Jde buď o spojování celých příbuzných her k prodloužení herního děje a vystupňování jeho účinku, nebo o zasazování jednotlivých dějových částí, postav, motivů z jiných her. Díky podobnosti dramatické ideje se v ukrajinském folklóru spojují hry *Пустите нас а Воротар*; *Пустите нас а Гоя дюддя*; první z uvedených spojení proniklo dokonce do východoslovenského folklóru (Medvecká-Nemcová, Detské hry z východného Slovenska). Ke hře na proso se přivěšují motivy hry na krále (Čubynskyj, *Trudy III*, 67), ke hře na krále naopak motiv hledání bohatého tchána, vypůjčený z hry na ženicha-dobrodruha (Etnografičeskoje obozrenije LX). Ve hře na jelena se objevují prvky hry na Kostromu (*Igry narodov SSSR*, str. XX) nebo her *Утеня а Колосок* (Orlov, *Hry а пісні дітї слованських* 124). Text hry *Чадо* (Hnatjuk 23) vzniká využitím motivů her *Жона на торзі а Воротар*. V hrách na obklíčené zvíře se místo motivu úniku objevuje herní motiv volby druhu nebo napodobení lidských pohybů; motiv obklíčení uzavírá naopak jednotlivé varianty lyrické nápodobivé hry *Перепілка* (Čubynskyj, *Trudy III*, 65). Jiné varianty hry na křepelku reprodukují dějový sled hry na Kostruba (Hnatjuk 133) nebo zajíčka (Ivanov, *Igry krestjanskich detej Charkovskoj gubernii Kupjanskogo ujezda, Charkov 1890*, 70). Křížením západoslovenské hry, oslavující mladou dívku, a východoslovenských her na kačera

vznikla haličská hra Білоданчик (viz svrchu citovanou autorovu práci *Hra na Dunaj (Heličku) a její východoslovanské obdoby*). Tato hra se opět kříží s hrou na zajička (srov. obrazy: Скоком-боком обернися, гребінчиком розчешися). V běloruských variantách hry na careviče, vstupujícího do města, se objevují prvky hry na námluvy (Бояре). K podobné kontaminaci představ dochází dokonce v obřadných úkonech. Tak byl v pomezí oblasti mezi východními a západními Slovanů, na Podlaší a Mazovsku do obřadné hry na kozu, přivolávající hojnost a úrodu, vnesen středoevropský obraz jarní královny. Obě formy mají skoro stejný písňový text: Где коза ходит, там жито родит — *Gdzie królewna chodzi, tam żytko rodzi*.

Je zajímavé a příznačné, že větší část významových úprav a přesunů, charakterizovaných v tomto článku, pochází z materiálu východoslovanského, kde tradice zobrazujících her byla nepoměrně bohatší a živější než u Slovanů západních. Svědčí to o tom, že vývojový pohyb ve folklórních strukturách je přímo úměrný živosti a bohatství folklórní tradice. Hodnota vývoje lidové slovesnosti je vyjádřena z podstatné části přetvářením děl, vzniklých v minulosti.

POZNÁMKY

- 1) Základní texty této a ostatních východoslovanských her lze najít ve sbornících: *Igry narodov SSSR*, Moskva-Leningrad 1933; P. V. Šejn, *Velikoruss v svoich pesnjach, obrjadach, obyčajach, verovanijach, skazkach, legendach*, t. I, Peterburg 1898; *Ihry ta pisni. Vesnjano-litnja poezija trudovoho roku*, Kyjev 1963; V. Hnatjuk, *Hajivky* (Materiály do ukrajínskoji etnolohiji XII), Lvov 1909; E. A. Pokrovskij, *Detskije igry, preimuščestvenno ruskije*, Moskva 1887. Nejbohatší soubor her ostatních slovanských národů: S. P. Orlov, *Hry a pisně dětí slovanských*, Praha 1928. Nejvýznamnější soubor českých her: F. Bartoš, *Naše děti*, různá vydání.
- 2) O významových a textových proměnách vybraných slovanských her viz autorovy články: *Hra na Zalmana a jiné hry o namlouvání nevěsty*, *Časopis pro slovanské jazyky, literaturu a dějiny SSSR (Československá rusistika)* 1, 1956, 2, str. 261–294; *Hry na vrata a mosty v slovanském folklóru*, *Slavia* 27, 1958, 1, str. 30–70; *Jarní hra na Dunaj (Heličku) a její východoslovanské obdoby*, *Slovenský národopis* 9, 1961, 4, str. 610–627; *K historické klasifikaci jarního písňového folklóru u východních a západních Slovanů*, *Slovenský národopis* 11, 1963, 2–3, str. 259–285.

Изменчивость народных драматических игр

Фольклорное произведение выходит за границы времени своего возникновения, по-разному изменяя черты своего первоначального качества. Внутри его структуры разворачивается скрытая борьба за сохранение цельности его значения, испытывающего давление нового жизненного содержания и изменений состояния языка. Народные игры, возникшие на коллективных началах, и больше чем другие фольклорные жанры зависящие от коллективного исполнения, нелегко поддавались в своем развитии разным влияниям; их содержание и форма изменялись медленнее.

Но есть случаи более глубокого изменения структуры народных игр, прежде всего изобразительных; такого рода примеры приводятся автором. В общем можно различить два основных вида структурных изменений:

1. изменения содержания игры,
2. изменения ее формы.

Изменения игровой формы заключаются в замене движений, выражающих смысл игрового действия, движениями орнаментального типа, или, наоборот, в большей драматизации игровой формы.

Многообразным являются изменения текста. С психологической точки зрения здесь различаются изменения автоматические, обусловленные исчезновением явления или названия, его неизвестностью в чужой среде или забытием незначительного элемента; или его изменения преднамеренные, проявляющиеся чаще всего в устранении непонятых слов, в актуализации содержания и в стилистическом сближении текста с вкусом данной среды или эпохи. По воздействию на структуру текста выделяются:

1. местные изменения,
2. изменения, влияющие на композицию игр,
3. изменения общего смысла игры.

Местные изменения заключаются прежде всего в деформациях, возникших в результате непонимания или исчезновения первоначальной идеи или символического значения игры. Большое количество таких изменений встречается в областях с живой фольклорной традицией, так как текст передавался здесь массой исполнителей. К изменениям этого рода принадлежат:

1. механическая замена непонятого слова другим,
2. сохранение слов искаженных до неузнаваемости,
3. деформации, возникшие в связи с изменением ритма игровой песни,
4. разнообразие в названиях героев,

5. стремление к актуализации содержания,
6. «вторичная» эстетизация игры под влиянием народной лирики.

Изменения композиционного характера заключаются в следующем:

1. в сюжет включаются новые драматические элементы,
2. сюжет обогащается недраматическими элементами, как напр., описаниями или лирическими отступлениями,
3. прибавляются лирические куплеты или стихи в начале и в заключении игры.

Последней группой являются изменения идейной основы игры. Сюда принадлежат:

1. вторичная эротизация игровых сюжетов,
2. внедрение юмористических элементов,
3. стремление к выражению индивидуальных взглядов на жизнь.

В некоторых играх можно наблюдать коренную перестройку всего сюжета, вследствие которой изменяется и основная идея игры. Таким изменениям обычно не подвергаются произведения, темы которых отражают «непосредственную» действительность (игры о растениях и зверях). Изменения, затрагивающие значение центрального образа и идеи игры, принимают обычно следующие формы:

1. центральный образ и его название сохраняются, но переоценивается их значение,
2. при сохранении текстового ядра центральный символ заменяется другим, лучше отвечающим представлениям и потребностям современных исполнителей,
3. замена первоначального символа приводит к существенной перестройке текста.

Все приведенные наблюдения автор дополняет рядом примеров, в которых сравнивается состояние игр на Украине, Польше и Чехословакии. Интересно, что большинство изменений в игровых структурах появляется на восточнославянской территории, где традиция изобразительных игр была несравненно богаче. Это явление свидетельствует о том, что развитие фольклорных жанров и структур прямо пропорционально богатству фольклорной традиции.

Bibliografie Antonína Václavíka

Sestavil RICHARD JEŘÁBEK

1. *O lidových obrazech malovaných na skle*, Náš směr VII, Praha 1920-1921, str. 59—65.
2. *Súsky*, Drobné umění V, Praha 1924, str. 192.
3. *Podunajská dedina v Československu* (Monografia), Bratislava 1925, stran 240 a 129 obr. v příloze.
4. *Poverý v podunajskej dedine* (Z monografie o Horvatskom Grobe), Sborník Matice slovenskej pre jazykozpyt, národopis a literárnu históriu II, T. Sv. Martin 1924, č. 1, str. 39—44.
5. *Rozlúčka nevesty pri sobáši*, Slovenskou otčinou I, Bratislava 1925, č. 5, str. 76—77.
- 5a. *Velkonočný týždeň na Slovensku*, Slovenský svet V, 1925, str. 166—168.
6. *Národopis Luhačovska*, sborník Lázně Luhačovice 1902—1927, Luhačovice 1927, str. 5—7.
7. *Vývoj hmotných výtvarů lidového umění v Československu*, Prúdy XII, Bratislava 1928, č. 10, str. 620—628.
8. *Luhačovské Zálesí* (monografie). Příspěvky k národopisné hranici Valašska, Slovenska a Hané, Luhačovice 1930, stran 672 a 419 obr. v příloze.
9. *Otázka jihoslovenské kolonizace v československém národopise*, Zbornik radova III kongresa slovenskih geografa i etnografa 1930, Beograd 1933, str. 290—294; též separátně, Beograd 1932.
10. „*Vykladaná robota*“ ako doklad súčasného ľudového umenia na Slovensku, Slovenské pohľady XLVI, 1930, č. 2, str. 118—121 a 4 str. obr. příl.; též separátně, str. 1—4 a 5 obr.
11. *Příspěvky k vývoji malovaných ohnišť*, Příspěvky k praveku, dějinám a národopisu Slovenska, Sborník archeologického a národopisného odboru Slovenského Vlastivedného Muzea za rok 1924—1931, Bratislava 1931, str. 190—192 a 4 obr.
12. *Otázka juhoslovenskej kolonizácie v československom národopise*, Slovenské pohľady XLVII, 1931, č. 6—8, str. 490—498.
13. *Jugoslavenke naseobine u Českoslovačkej*, Slovačka Jugoslavenima, Slovanská beseda u Bratislavi, Bratislava 1932, str. 50—54.
14. *O narodnoj umetnosti u Slovačkej*, Slovačka Jugoslavenima, Slovanská beseda u Bratislavi, Bratislava 1932, str. 115—121.
15. *Pavel Sochán 70-ročný*, Slovenské pohľady XLVIII, 1932, str. 383—387.

16. *J. Húsek, Hranice mezi zemí Moravskoslezskou a Slovenskem* (recenze), Časopis Matice moravské LVII, Brno 1933, str. 329—355; též separátně, str. 1—27.
17. *Zdroje ľudovej výtvarnosti v bratislavskom Záhorí*, Štúdia ethnograficko-psychologická, Ročenka vedeckých ústavov mesta Bratislavy na rok 1934, Bratislava 1934, str. 321—336 a IX tab.; též separátně, str. 5—18 a IX tab.
18. *Spríevodca sbierkami piešťanského muzea*, Bratislava 1934, stran 32 a 8 stran obr. příl.
19. *Tradicie ľudovej drevorezby, I. Príspevky k vecnej a ornamentálnej genezi slovenských pracíh a valkacích piestov*, Bratislava 1936, stran 136 a 14 tab.
20. *Slovenské palice*, T. Sv. Martin 1936 (1937), stran 124, z toho XIX tab.; část od str. 1 do 49 je otištěna z Národopisného sborníka Matice slovenskej v Turč. Sv. Martine 1936.
21. *Genezia ľudového umenia*, Umění na Slovensku, odkaz země a lidu, Praha 1938, str. 71—76.
22. *Slovenské palice „kvakula“ a „kulaga“ ako pastierské etnolohiki*, Sbornik na IV kongres na slavjanskite geografi i etnografi v Sofija 1936, Sofija 1938, str. 252—264.
23. *Spríevodca sbierkami muzea*, Nákladom Muzeálnej slovenskej spoločnosti, T. Sv. Martin 1938, stran 65.
24. *Národopisné aktuality*, Luhačovský lázeňský zpravodaj XIII, Luhačovice 1940, č. 13, str. 1—4.
25. *Podstata moravského národopisu*, Luhačovský lázeňský zpravodaj XIII, Luhačovice 1940, č. 19, str. 3—4, č. 20, str. 2—4; též separátně, nestr. Přetištěno v Uprkově kraji II, 1943, č. 6, str. 2—4, č. 7—8, str. 3—5, č. 9, str. 3—4.
26. *Vybudování velkých Luhačovic v duchu domácích tradic*, Luhačovský lázeňský zpravodaj XIII, Luhačovice 1940, č. 22, str. 3—5.
27. *Zrnko k zrnečku*, Návod, jak shromažďovati doklady lidové kultury v oblasti jižní a východní Moravy, Uherské Hradiště 1941, stran 27.
28. *U hrnčírů na Zálesí*, Luhačovské listy XIV, Luhačovice - Uherské Hradiště 1941, č. 13, str. 2—4; též separátně, nestr. (7 stran).
29. *Mé Luhačovice*, Luhačovské listy XV, Luhačovice - Uherské Hradiště 1942, č. 8—9, str. 7—8.
30. *Známe lid a jeho kulturu?* Moravskoslezská osvěta I, Brno 1946—1947, str. 229—232, 263—266 a 293—294.
31. *Slovanské prvky v české lidové kultuře*, sborník Slovanství v českém národním životě, Brno 1947, str. 190—223; též separátně, str. 1—34.
32. *Národopisná práce na Moravě*, Vlastivědný věstník moravský II, Brno 1947, str. 2—15; též separátně (stran 15 a 3 obr.).
33. *Zachraňme valašské kraslice*, Naše Valašsko X, Brno 1947, str. 33—35.
34. *Poznámky k obnově lidového kroje na Valašsku*, Naše Valašsko X, Brno 1947, str. 125—130.
35. *Za Vladimírem Úlehlou, národopiscem*, Svobodné noviny III, 1947, č. 157.

36. *K studiu tvorby lidové*, Masarykovou stopou II, Hodonín 1948, č. 7—8, str. 103—104, č. 9—10, str. 124—126; též separátně, str. 1—6.
37. *Na okraj úvah o lidovém projevu*, Tvar I, Praha 1948, str. 21—25.
38. *Příspěvky k studiu výročních obyčejů*, Národopisný věstník československý XXXI, 1949—1950, Praha 1950, str. 14—26.
39. *V. Vozar, Sobůlky* (zpráva), Národopisný věstník československý XXXI, 1949—1950, Praha 1950, str. 92—93.
40. „*Svatý Juří, trávu aj hady bůří*“, Naše Valašsko XIII, Brno 1950, str. 32-36.
41. *Za Aloisem Jaškem*, Naše Valašsko XIII, Brno 1950, str. 182—183.
42. *Přehledka lidové tvořivosti ve Valašském Meziříčí*, Naše Valašsko XIV, Brno 1951, str. 156—160.
43. *Několik poznámek k problematice lidového kroje*, Věci a lidé III, Praha 1951, str. 3—28.
44. *J. A. Komenský a lidová tradice*, Zprávy Anthropologické společnosti IV, Brno 1951, č. 2, str. 27—30.
45. *Příspěvek k diskusi o některých otázkách naší ethnografie*, Český lid XXXIX, Praha 1952, č. 5—6, str. 137—143.
46. *Dvě jubilea na Podřevnicku*, Valašsko II, Brno 1953, str. 104—105.
47. *75 let hudebního skladatele Josefa Černíka*, Valašsko IV, Brno 1955, str. 64—65.
48. *Textile Folk Art*, Spring-Books — London 1956 (spolu s J. Orlem), stran 58, 300 černobílých a 59 barevných obrazů.
49. *Volkskunst und Gewebe*, Stickereien des tschechischen Volkes, Artia — Praha 1956 (spolu s J. Orlem), stran 51, 300 černobílých a 59 barevných obrazů.
50. *L'art populaire du textile*, Praha 1956 (spolu s J. Orlem), stran 54, 300 černobílých a 59 barevných obrazů.
51. *Další příspěvky k studiu lidových krojů*, Příloha Radostné země VI, Opava 1956, č. 4, str. 1—4.
52. *Lidová výroba dnešku*, Umění a řemesla I, Praha 1956, č. 3, str. 121—124.
53. *Sedmdesátiny prof. dra Kazimierza Moszyńskiego*, Československá ethnografie V, Praha 1957, č. 3, str. 292—299.
54. *Genese obřadních plchet, koutnice a úvodnice* (Příspěvky k lidovým obřadům rodinným, lidovému umění a kroji), sborník Franku Wollmanovi k sedmdesátinám, Praha 1958, str. 482—529; též separátně, str. 1—50.
55. *Odešla ethnografka Velkopolsky a Pomoří* (Vzpomínka na Boženu Stelmachowskou), Československá ethnografie VI, Praha 1958, č. 1, str. 100—102.
56. *10 let etnografického semináře university v Brně*, Sborník prací filosofické fakulty brněnské university VIII, Brno 1959, řada E (archeologicko-klasičká), č. 4, str. 101—107.
57. *V. Machek, Etymologický slovník jazyka českého a slovenského* (referát), Československá ethnografie VII, Praha 1959, č. 2, str. 217—218.
58. *V. Machek, Slavjanskaja klet' i jeje nazvanije* (zpráva), Československá ethnografie VII, Praha 1959, str. 216.

59. *Odešel prof. Dr. Kazimierz Moszyński*, Československá etnografie VII, Praha 1959, č. 4, str. 412—414.
 60. *Výroční obyčeje a lidové umění*, Nakladatelství Československé akademie věd — Praha 1959, 584 stran včetně 153 obr. v textu a 95 tab.
 61. *K problematice lidového umění* (Metodické i věcné příspěvky k poznání autochtonního a recipovaného umění), Slovácko I, Uherské Hradiště 1959, č. 2, str. 3—26.
 62. *Za Vincencem Vozarem*, Slovácko I, Uherské Hradiště 1959, č. 3, str. 26.
 63. *Od práce k lidovému obřadu a k lidovému umění*, Etnografia Polska III, Wrocław 1960, str. 386—407.
 64. *Jarní obyčeje na Moravském Valašsku*, Lidová kultura východní Moravy I, Gottwaldov 1960, str. 11—37, 4 tab.
-

Ján Mjartan, *Ludové rybárstvo na československom Pomoraví*. Kultura a tradice 7, Práce Slovákého muzea - Uherské Hradiště 1967, stran 115, obr. 36

Jednomu ze zanedbávaných odvětví naší lidové kultury, říčnímu rybářství, dostalo se splátky v podobě sympatické publikace nestora slovenských národopisců Jána Mjartana. Autor se zaměřil na pomezí oblast na styku českého, slovenského a rakouského živlu na dolním toku řeky Moravy. Jsa si dobře vědom kulturně historického významu rybářství, věnoval nemalou pozornost archeologickým nálezům rybářského náradí i roztroušeným historickým zprávám. Přece však nejvíce místa zabírá etnografická studie, založená na mnohostranném a zevrubném bádání. Je obdivuhodné, kolik cenného materiálu se ještě dnes podaří zkušenému etnografovi získat přímo v terénu. Ocení to zejména ten, kdo bude při dalším studiu rybářství v našich zemích využívat Mjartanových velmi podrobných a názorných, ba až instruktivních popisů.

Nemám v úmyslu podávat obsah Mjartanovy práce. Jen pro informaci uvádím, že autor usiloval o vyčerpání všech složek rybářství na dolním toku Moravy, a to jak v historickém průřezu, tak i v celé věcné šíři. Po kapitole o minulosti pomoravského rybářství (na str. 11 chybějí údaje o uložení citovaných inventárních čísel z Mikulčic) následuje přehled rybných vod od Ostrohu po Devínskou Novou Ves a seznam lidových názvů ryb (tu jsou na str. 28-32 a 108 některé nejasnosti v identitě ryb). Primitivní formy jsou popsány v kapitole o rybolovu bez nástrojů (poněkud nepřesný je na str. 37 výklad o hlušení ryb, jímž je třeba rozumět jen omračování, porušování statického ústrojí ryb tlakovými vlnami a nikoliv jejich zabíjení kamením apod.). Jádro práce tvoří detailní popis rybářského náradí (val, koš, vrš, osť, udice) a sítí. V naší národopisné literatuře je tato část pojednání svým rozsahem i důkladností ojedinělá. (Nelze souhlasit jen s některými drobnostmi, např. s tím, že je nejasná etymologie dřevěného nevodu, zv. fašina; je to vlastně hař, jejíž název je odvozen z něm. Faschine, což pochází z ital. fascina a to pak z lat. fascis — srov. V. Machek, Etymologický slovník jazyka českého a slovenského, Praha 1957, str. 107.) Závěrem podává Mjartan stručné informace o zpracování a konzumu ryb, o lovu piskořů a raků a zlomky rybářského folklóru.

Práce je vybavena množstvím kreseb a fotografií a bohatým poznámkovým aparátem s cennými srovnávacími odkazy z evropské i obecnější literatury. Škoda jen, že v knížce chybí orientační mapka území s vyznačením toku Moravy, rybářských obcí a správních i etnických hranic. Neúplné jsou některé bibliografické údaje, např. u práce V. Vladykova v pozn. 46 na str. 108, u článku (nikoliv díla) J. Tiraye v pozn. 104 na str. 111 chybí citace Časopisu Moravského musea zemského XV, 1916, kde byl otištěn, a u jména F. Bartoše v pozn. 45, 86 a 98 vypadla citace jeho práce Lid a národ II (Podluží a Podlužáci), Velké Meziříčí 1885, z níž pocházejí použité údaje. Nepřesné jsou některé záznamy dialektu z moravského území, k nimž se druzí ještě přemíra tiskových

chyb a typografických nedůsledností (mj. český název práce na obálce a slovenský na titulním listě).

Mjartanova knížka najde jistě mnoho vděčných čtenářů v oblasti, již je věnována. Je psána srozumitelně a svěže. Především ale vyplní citelnou mezeru v národopisném bádání o hmotné kultuře českého a slovenského lidu.

Richard Jeřábek

Václav Frolec, *Vinohradnické stavby na Slovácku*. Kultura a tradice 5, Práce Slováckého muzea - Uherské Hradiště 1966, stran 55, 39 fotografií a 6 obr. v textu.

Vinařské sklepy a lisovny, přestože patří zdaleka ne jen svým půvabným umístěním a vzhledem k nejpřitažlivějším lidovým stavbám na jihovýchodní Moravě, byly ve starší národopisné literatuře popsány a dokumentovány jen velmi zběžně a pro srovnávací studium nedostatečně. Regionální práce se zmiňují o jejich výskytu, přinášejí náhodné historické zprávy, stručné a namnoze ne odborné popisy, popřípadě fotografie. V době, kdy je stavební i výtvarný ráz jednotlivých objektů i celých aglomerací již značně narušen přestavbami a kdy definitivně mizí jejich tradiční vzhled, ujal se souborného národopisného zpracování vinařských staveb na Slovácku Václav Frolec.

V nevelké publikaci podává obraz o jejich územním rozšíření, doplněný názornou mapkou, třídí tyto stavby podle jejich funkce a stavebního charakteru a podrobně popisuje jednotlivé druhy a formy sklepů a lisoven s pomocí kresběné i fotografické dokumentace. Předností tohoto popisu je úsilí o uplatnění vývojových i typologických hledisek, o naznačení problematiky sociální i majetko-právní apod.

I když je největší důraz položen na etnografickou stránku předmětu bádání, neopomíjí autor ani jiná hlediska, jako např. filologická. U lidové terminologie přihlíží i k etymologii, která může být znamenitou pomůckou při sledování vývoje a rozšíření národopisných fakt. Není třeba připomínat, že s rezervou je třeba brát tzv. lidové etymologie (pozn. 20 a 28). Ale i výklady opírající se o vsutku vědecký základ mohou být složitější, než se na první pohled zdá. Lidový název sklepa *plž* je sice odvozen od praslov. *polz-*, avšak nikoliv od *plaziti*, nýbrž od jiného významu vzniklého z téhož základu, totiž z účinného slovesa *polziti*, tj. činiti, aby se něco *smýkalo*; v *polz-* tkví též význam *klouzati* (srov. V. Machek, Etymologický slovník jazyka českého a slovenského, Praha 1957, str. 373 a 510). Z toho tedy plyne, že slovo *plž* by bylo třeba spojovat spíš s vzhledem a funkcí šíje, úzké a šikmé chodby do sklepa (např. *plaz* apod. je rýha v lese na stráni, po níž se smýkají kmeny do řeky). Nasvědčuje tomu i diferencování lisovny a plže již v 16. století (str. 26).

Terminologicky nepřesné je označení kapliček a křížů za výpomocné vinohradnické stavby spolu se studnami a přístřešky (str. 12). Na obr. 6 na str. 25 je v obou případech špatně umístěn název šíja v lisovně místo v chodbě do sklepa. Z dosti početných tiskových chyb uvádím alespoň vážnější: na str. 29 v 5. ř. zdola má být dveří místo dříví, na str. 34 chybí pozn. 122 a 123 a snad

i část textu, na str. 43 v pozn. 57 má být praslovanský místo pravoslovanský, chybná jsou sklonění jmen Ch. Paraina a J. Bubenky na str. 12 a 46, na str. 48 v pozn. 114 má být sňatky místo svatbami apod.

Knížka o vinohradnických stavbách na Slovácku je stejně dobrým přínosem jak pro studium lidového stavitelství, tak i pro studium vinařství. Její rozsah, vybavení i cena jí zajistí publicitu i mezi lidovými čtenáři — vinaři na Slovácku, z nichž mnozí k jejímu vzniku a zdaru přispěli podrobnými odpověďmi na dotazníky. V uherskohradištské muzejní edici je to příklad další šťastné volby přitažlivého a vděčného tématu.

Richard Jeřábek

František *Dostál* - Alena *Jeřábková*, *Moravský lid v díle Františka Kalivody (1824—1859)*. Kultura a tradice 3, Práce Slováckého muzea — Uherské Hradiště 1965, str. 65, obr. 20.

Jako třetí číslo edice Kultura a tradice vydalo Slovácké muzeum studii F. Dostála a A. Jeřábkové o díle malíře Františka Kalivody. Autoři si dali obtížný úkol osvětlit postavu moravského rodáka a jeho díla kolem poloviny 19. století.

Práce je rozdělena do tří oddílů. První je studií o životě a díle malířově ve Vídni i na Moravě, druhý pak kritický rozbor obrazů znázorňujících moravské a slezské lidové kroje a poslední oddíl tvoří soupis Kalivodových prací. Publikace je doplněna přílohou z typických vyobrazení lidových krojů.

Ze skrovných archívních dokladů a několika málo publikovaných zpráv se autorům podařilo rekonstruovat alespoň v obrysech Kalivodův životopis. Daleko obsírněji než o Kalivodovi pak informují o poměrech na Moravě a o podmínkách studia na vídeňské akademii výtvarných umění před polovinou minulého století, kde malíř studoval. Zlomkovitá korespondence jen zčásti objasňuje jeho vztah k mecenáši, knihkupci V. J. Dundrovi, a postoj k revolučnímu dění roku osmačtyřicátého. Zajímavý je historický přehled zobrazování lidového kroje a neméně cenný i nástin poměrů na vesnici v letech 1848—1859, popis a hodnocení Kalivodova díla s odlišným obsahem než jsou lidové kroje (veduty apod.) a informace o významu olomouckého vydavatele E. Hölzela.

Je zřejmé a záslužné, že se autoři snažili o komplexní pohled na malíře a jeho dílo v širokých hospodářskopolitických i kulturních, zejména uměleckých poměrech a vztazích. Protože však o umělci samém je zpráv málo, nezbylo, než se uchýlit v mnoha případech k hypotézám. Z tohoto důvodu došlo zřejmě také k tomu, že jednotlivé části první kapitoly nejsou v logické rovnováze. Některé pasáže pak, podané jen v náznaku, nepochybně pro omezení rozsahu publikace (např. o etnografických skupinách) dostatečně nepřesvědčují o nezbytnosti zařazení do této publikace. Ve srovnání s dílem Mánesovým by bylo záslužné i v této kapitole vyzvednout nesrovnatelně vyšší uměleckou potenci J. Mánesa, které by byl Kalivoda s největší pravděpodobností nedosáhl ani za optimálních

podmínek ke své práci. Tvořil v hranicích svého nadání a technické dovednosti. Tím ovšem není ovlivněn dokumentární význam jeho díla. Dokumentární hodnota Kalivodových obrazů a její rozbor je obsažen v druhém oddílu publikace.

Co zůstali autoři dlužni kapitole první, to bohatě vyvážili druhou kapitolou, v níž se opírají o konkrétní materiál. Zhodnotili dokumentární cenu Kalivodových obrazů za pomoci rozmanitých pramenů a dokumentů. Soustředili se na obrazy, kterými malíř zaznamenal lidové kroje z Moravy a ze Slézska. Rozmanitost jejich dokumentárního významu demonstrují srovnáním s dílem W. Horna z r. 1836, kterému v mnoha ohledech přisuzují větší věrohodnost, a zejména pak s dokladovým materiálem uloženým v literatuře a muzeích. V této kapitole je těžiště celé studie a její stěžejní význam. Je přínosná pro další bádání především snahou o exaktní rozbor zobrazených krojů a jeho výsledky, které jsou pak dalším důkazem nutnosti kritického přístupu ke starší národopisné ikonografii. Škoda jen, že do této publikace autoři nezařadili stejně podrobné zhodnocení též ostatního národopisného materiálu v díle F. Kalivody, o němž se jen zmiňují. Není natolik obsáhlý, aby mu musila být věnována další zvláštní studie a navíc jeho srovnání s interpretací lidových krojů by nezůstalo bez užitku.

Seznam Kalivodových prací není jen doplňkem publikace, ale v tomto případě jej můžeme považovat za samostatný oddíl. Jeho cena spočívá v tom, že souhrnně informuje o ikonografickém materiálu, jehož studium je nezbytné pro národopisný výzkum.

Vlasta Svobodová

Jméno německého učenice Wilhelma Mannhardta je známé nejen v národopisu německém, ale stalo se proslulým i v oboru kulturních dějin a etnografie vůbec. Mannhardtovy obsáhlé spisy o lesních a polních kultech zapůsobily ve své době téměř tak silně jako spisy Tylorovy a Frazerovy a neztratily nic na své slávě ještě v době pozdější, zejména v kruzích laických. Dokonce ještě dnes se objevují vyznačiči Mannhardtovi, kteří jeho dílo nekriticky přijímají, a to často i z toho důvodu, že jde o dílo slavního, má v sobě hodně romantické tradice a zároveň i šíři velkých evolucionistických syntéz. Není tomu konečně tak dávno, kdy Mannhardtovy názory našly ohlas ve výkladu české mytologie.

A přece tento badatel, i když jeho hledání různých přírodních duchů, zejména ducha obilního, se nám zdá zastaralé, bude mít jednu velikou zásluhu — že totiž shromáždil obrovský materiál k otázce žňových zvyků a celého ovzduší žňové práce v šedesátých letech minulého století. Mannhardt to také byl, kdo použil poprvé v tak rozsáhlém měřítku metody dotazníkové v národopisu.

Je zásluhou autorky recenzované knihy, že poprvé, téměř po stu letech, celý tento Mannhardtův materiál souborně a soustavně zpracovala, přičemž se ukázalo, že Mannhardtovo úsilí po hledání starobylého přineslo nesmírný užitek v docela jiném smyslu — že se tím způsobem shromáždily cenné doklady pro tehdejší dobu, pro veliké změny, které nastaly v německém zemědělství během minulého století.

Autorka se touto situací zabývá v úvodu, zejména otázkou prudkého vývoje, jaký nastal v 19. století v Německu na východ od Labe; vyvazování z roboty a kapitalistické vztahy vedly na jedné straně k posílení velkostatku, který tu už měl dříve velikou moc ekonomickou a sociální, na druhé straně k ztrátě malorolnické půdy a ožebračení venkovského obyvatelstva.

Národopis doby romantické však nechával tyto změny vcelku nepovšimnuty, protože hledal především nejstarší prvky německé, germánské kultury v oblasti zvyků, pověr, pohádek, pověstí a písní. Z atmosféry romantického národopisu vyrůstá také W. Mannhardt, jehož životopisu, badatelskému úsilí a dílu věnuje autorka první kapitolu. Zájem o mytologii vedl Mannhardta na vysokoškolská studia do Berlína, do Tubinek, kde promoval, aby se pak habilitoval na berlínské universitě. Byl žákem Müllenhoffovým, onoho slavného učenice, který právě k mytologické škole měl velmi kritický poměr. Po nezdařech a po nemoci uchýlil se Mannhardt do Gdaňska, kde se stal městským knihovníkem.

Nejnámějším dílem Mannhardtovým jsou jeho Wald- und Feldkulte (I, 1875, II, 1876), jež se staly později přímo dogmatem v bádání o dějinách náboženství a pověry, zejména pokud šlo právě o víru v různé rostlinné a zvířecí demony. Mannhardtovy teorie začaly však být během doby kritizovány, v novější době jsou velkou většinou uvážlivých vědců odmítány; někteří např. poukazovali, že mnozí ti Mannhardtovi duchové byli vlastně strašidly na děti, že to byla spíše žertovná podání, že to byla symbolika bez hlubšího obsahu. Autorka pak vyjadřuje svoje nazírání na studium zvyků a pověr, kterými se zabýval Mannhardt; zdůrazňuje přitom Erixonův požadavek studia místa, doby a funkce zvyku, a výsledky Esköredových studií, které uplatnil tento švédský autor ve svém díle Årets äring; z jeho závěrů také v mnohém vychází. Jde zvláště o řadu realistických pohledů, které jsou v Esköredově práci; Esköred totiž vychází především z toho, jak veliký význam mají žně v životě zemědělce, v konkurenci rolnických pospolitostí, jak se v žňových zvycích obráží radost nad skončením velkého pracovního úsilí a všeobecný lidský pocit strachu před ztrátou „posledního“, kteréžto věci se vyskytují v činnostech a myšlení i mimo agrární oblast. Autorka však upozorňuje ještě na jednu důležitou věc, na potřebu studovat změny kvality zvyků, jejich funkce. Tyto změny však lze poznat

jedině při studiu celého prostředí, tj. celého komplexu životních podmínek. To je zásada, které se pak snaží přidržovat v celém díle.

Mannhardtově akci věnuje potom Weberová-Kellermannová další kapitolu. Nebyla to sice akce zcela první v Německu, bereme-li v úvahu onu, kterou podnikli při vídeňském kongresu bratři Grimmové. Ale Mannhardtova akce byla daleko podrobnější a rozsáhlejší, přičemž se na vypracování odpovědi účastnili lidé nejružnějších povolání, a to nejen v Německu samém, ale i v některých oblastech a zemích sousedních. Další význam dotazníku spočívá v tom, že tu nejde jen o zvyky, ale i zjišťování celé řady průvodních okolností, např. žňové práce a techniky, nářadí, rozdělení práce, názvosloví, otázky sezónních dělníků atd. Mannhardt totiž pokládal i tyto věci za zvyky v širokém slova smyslu. Autorka podrobně probírá jednotlivé otázky a srovnává je s otázkami, které jsou zastoupeny v dotaznicích Atlasu německého národopisu, jehož prostřednictvím se dají zase zjistit další změny, které mezitím nastaly.

R. 1865 byly dotazníky rozeslány. Došlo na ně tolik odpovědí, že to už samo představuje rozsáhlý badatelský základ. Autorka rozdělila zpracování materiálu do tří velikých oddílů, pokud jde o zvyky; v prvním se zabývá východolabskými provinciemi, ve druhém materiálem ze severního a středního Německa a konečně ve třetím situaci v západním a jižním Německu. Toto rozdělení je nejen důležité z hlediska pracovního, ale i z hlediska obsahového, protože jednotlivé oblasti mají své charakteristické znaky, kterými se liší od druhých. Jednotlivé oddíly uvádí rozsáhlými rozborů sociálně ekonomické situace, a to jak na základě dotazníků, tak historické a etnografické literatury.

Pro východolabské provincie, které už v době feudalismu se podstatně lišily svými hospodářskými a sociálními poměry, bylo typické velkostatkové hospodářství; po zrušení poddanství se ekonomický útlak rolnictva nejen zvýšil, jak již bylo naznačeno, ale v oblasti sociálního a duchovního života zůstala řada feudálních přežitků. To vše se odrazilo ve žňových zvycích. Je zásluhou Weberové, že osvětlila tamější žňové zvyky z počátku druhé poloviny 19. století právě z tohoto hlediska. Např. svazování a výkup majitele statku či návštěvníka pole zdaleka v té době neznamenal to, co se domníval Mannhardt, totiž že jde o symbolické svazování, usmrcování obilného ducha či o zbytek obětního nebo prosperitního kultu; šlo především o právní zvyk, jímž proklamovali zemědělství dělníci význam své práce, neboť si byli vědomi, že na jejich přičinění záleží zdar celého podnikání velkostatku. Podobně tomu bylo i se zvykem brousit kosu v kruhu, kde byl uzavřen pán nebo návštěvník pole. Je zajímavé, že právě tyto zvyky právní s výraznou sociální tendencí byly rozšířeny v největší míře na východ od Labe, tedy v oblastech, kde bylo velkostatkářské zemědělské hospodářství na půdě Německa nejsilnější. Sociální tendence projevuje se ale i v dožínkových říkáních a v písních. Domnívám se, že tento fakt je velmi důležitý i pro naše poměry. Z toho hlediska by např. stálo za to rozebrat texty našich dožínkových písní; podle mých zkušeností mají právě ony nejsilnější sociální tendenci mezi našimi staršími písněmi vůbec.

Vedle sociální tendence měl zvyk svazování a žádání výkupu ještě jiné, zcela racionální jádro. Dožínková hostina byla totiž řídkou příležitostí zemědělských dělníků, jak se dosyta najíst, mít v pravém slova smyslu hody a získat i peníze. K tomu přistupovala také touha poveselit se.

Na druhé straně však nelze úplně vyloučit určitě zbytky zvyků vegetativních a prosperitních. Tak v hostinách hraje často velkou úlohu kohout a samy hody mají v tomto smyslu svůj určitý význam.

Celkově vzato, existoval tedy v době žní na východolabském velkostatku jakýsi „obrácený svět“ ve smyslu sociálním, a podobně tomu bylo, i když ne v takové míře, také jinde v Německu. Pro východolabské poměry měly svůj zvláštní význam ve žňovém zvykosloví i poměry náboženské, etnické, zejména pak ve Slezsku.

Odlíšné poměry byly ve středoněmeckých a severoněmeckých zemích. Majitelé velkostatků nebyli zdaleka tak nadřazenou třídou, jako tomu bylo na východ od Labe. Vyvažování z roboty dalo se formou peněžní renty. Tyto a jiné rozdíly se pak projevíly i ve žňových zvycích. Svazování a žádost o výkup se dalo např. v Sasku v daleko menším měřítku a v méně rozmanitých formách; slavnost dožínek tu přejímalo velmi často

posvícení, což bylo, jak ještě uvidíme, tak typické zejména pro německý jih. Vedle toho existoval v dějinách žňových zvyků ještě jeden zajímavý zjev, že se slavnost dožíněk, zejména od 17. století, vázala k určitým svatým (Erntepredigte), kteří měli svátek ve žňovém období, např. k svátku sv. Vavřínce. Vlastní dožínkové hody zaváděli v 19. století, jak vyplývá ze zpráv, na mnohých místech také šenkýři. Ale existovaly tu, zejména v Krušnohoří, i některé starší formy zvykové, mající rodinný ráz. Byl to např. Abendbrot, menší rodinná hostina, kterou jeden den pořádal majitel hospodářství a zval na ni všechny, kteří mu po dobu žní pomáhali.

Je zajímavé, jak se lišily dožínky podle krajů, pokud jde o jídlo. Tak např. v Sasku bylo, podobně jako na jihu, zastoupeno v hojně míře pečivo.

Velmi četná dožínková říkání se dochovala ve středním Německu, např. v provincii Kur-Sachsen. Zde tato rozmanitost souvisí podle autorky s opět čtenějším výskytem velkostatků, mnohde, např. v Altmarce, přecházela honosnost dožíněk na velkostatku na velká selská hospodářství. Ve středním Německu se také vyskytuje postava Hafermanna a Haferfrau, tj. muže a ženy oblečených do ovesné slámy; tento pár šel před dožínkovým průvodem a ztělesňoval podle autorky také „obrácený svět“. Tu by bylo zajímavé, a týká se to i dalšího textu, vysvětlit, proč právě oves má v žňovém zvykosloví a v terminologii tak veliký význam.

Spojitost svazování a výkupu v Durynsku a Hesensku se starými řemeslnickými zvyky spatřuje autorka v tzv. Hänselbräuchen, o svázaném pánu se říkalo, že je gehänselt. Také v těchto zemích se zachovalo v šedesátých letech ještě mnoho rodinných rysů v dožínkových zvycích a i posvícení tu zastupovalo velmi často oslavu závěru hospodářského roku.

V severním Německu byly poměry podobné jako ve východním a středním; zajímavé jsou tu časté názvy dožínkové hostiny, upomínající na význam kohouta, např. Hahnverzehren, Weizenhahn, Meier- nebo Mäherhahn.

V západoněmeckých a jihoněmeckých zemích byla opět poněkud zvláštní situace. V Porýní byly odedávna příznivější hospodářské a sociální podmínky pro rolníky. Na druhé straně je pravda, že se např. ve Vestfálsku a v Lippe dávno do druhé poloviny 19. století udržely přežitky starších forem zemědělských soustav, podobně jako tomu bylo v Bavorsku, kde vládly dlouho, ba až do našeho století v důsledku toho na venkově patriarchální poměry a proti jiným německým zemím poměrně nízká úroveň materiální a duchovní kultury. V Bavorsku se celkem také málo vyskytoval zvyk vázání a výkupu, spíše jen v Horních a Dolních Francích. Dožínky se v Bavorsku omezovaly především na okruh hospodářovy rodiny; na závěr sklizně se konala menší slavnost, na kterou byli pozváni všichni, kteří se účastnili práce na poli. Jinak zde opět veliký význam mělo posvícení, které se v bavorských vesnicích konalo často dvakrát nebo i třikrát. Zajímavé jsou některé názvy dožínkové hostiny v Bavorsku i okolních zemích, a zvyky, které souvisí či mají obdoby i s našimi.

To je velmi stručný přehled německých žňových zvyků, jak je zachytily odpovědi na Mannhardtův dotazník a jak je líčí německá zpracovatelka.

Další kapitola pojednává o sezónní práci při žních. Dodavateli sezónního dělnictva byly především lesnaté a drsné pohorské kraje Německa západního a jižního a jezernaté oblasti Německa východního. Ale do německých zemí přicházeli i zahraniční dělníci. Tak např. i ze Švédska, Dánska a Holandska, ale ti měli vysoký životní standard a příliš se nevypláceli. Do Švábska a Bavorska přicházeli na žně lidé z Tyrol a Vorarlbergu, do oblastí východolabských Poláci. Také z Čech se chodilo do Německa na žně, ale podle mých zkušeností nezachycuje Mannhardtův materiál zdaleka celou tuto situaci, jak konečně vyplývá i z mapy v knize.

Autorka velmi názorně líčí vykořisťování ženů a uvádí často otřesné příklady: zmiňuje se také o úloze náhončích, kteří využívali znalosti prostředí, odkud ženy přicházely, zejména když šlo o prostředí s nízkou životní úrovní.

Zajímavá je zmínka o chození německých dělníků na sena do Holandska, které se datuje už od 16. století. Pro nás jsou cenné také údaje o sklizni chmele v Bavorsku, na kterou přicházela také v hojně míře česká chudina. Pro jihoněmecké poměry zdůrazňuje

Weberová-Kellermannová opět patriarchální vztahy a myslím, že po právu. Většinou byli ovšem sezónní dělníci po ekonomické stránce majitelům vydáni na milost či nemilost.

Kapitola o sklizňovém nářadí a rozdělení práce, o pracovních technikách atd. přináší řadu cenných pozorování. Tak např., že vedle zubatého srpu se rozšířil během 19. století v Německu srp s hladkým ostřím, který měl řadu výhod před starším typem. Autorka ukazuje, že řada představ o srpu se přenáší v průběhu 19. století na kosu, která zejména na velkostatku nabývá nad srpem nadvlády. Sicht, možno říci v českých zemích též kosák, se používal na žeti v holandsko-dolnoněmeckém prostoru, později se vytvořilo menší centrum v Pobaltí v Kuronsku a na Litvě. Žetí sichtem bylo spojeno s odebráním pomocí nástroje, kterému se říká Mahdhaken, a jímž stahoval žnec levou rukou obilí do snopů. Tím se ušetřila jedna síla na odebrání. Sicht je nástrojem příznačným pro intenzivní hospodářství severozápadní Evropy.

Pokud jde o rozšíření kosy, také zde existovaly krajové rozdíly. Weberová přejímá výsledky prací Wiegelmannových a Lühningových z poslední doby; škoda, že právě práce Lühningova zůstává doposud v rukopisu. Poučné jsou zvláště partie o souvislosti práce s kosou a úpravou povrchu půdy, dobou sekání atd. Podle odpovědí na Mannhardtův dotazník a podle dalších pramenů a mapy se ukazuje, že na východ od Labe, dále ve Slesviku-Holštýnu, ve veliké části Hanoverska a Saska se sekalo v 60. letech minulého století kosou, v dolním Porýní se používalo kosy a sightu, v Hesensku, v jižním Porýní, v Durynsku, ve franských pohořích, ve Vírtembersku a v Bavorském Lese se žalo srpem, zatímco v Horním Švábsku a Podunají převládalo sekání kosou. Autorka uvádí řadu zpráv týkajících se různých nástrojů a různých zemí, které mají důležitost i pro naše poměry, zejména na těch místech, kde se píše o sousedních německých oblastech. Krajové rozdíly byly také v dosušování obilí na poli; přitom tu hrály významnou úlohu i tradice sezónních dělníků, které si přinášeli ze své vlasti.

Pokud jde o pracovní techniku a rozdělení práce na poli, zjistila autorka na základě studia Mannhardtovy akce řadu zajímavých věcí. Jakkoliv sotva lze přijmout názor, že srp byl odedávna nástrojem ženy, protože tomu odporují středověká vyobrazení a jiný historický materiál, jistě je hodně pravdy na tom, že vázání snopů bylo vzhledem k žetí srpem prací relativně namáhavější; to je také asi příčina, proč se autorka domnívá, že žetí srpem bylo vždy ženskou prací. Vzhledem k sekání kosou bylo ovšem vázání relativně lehčí, a to je důvod podle autorky, proč vázaly ženy. Dělbou práce pak demonstruje na příslušné mapě. Vedle nejobvyklejšího dělení — muži sekají, ženy odebírají a vážou, nebo u srpu naopak, vyskytovalo se v Německu, a to zvláště ve Slezsku a ve středním Německu, trojí dělbou: muži sekali, ženy odebíraly a muži vážali. V tomto případě šlo buď o velké nebo těžké snopy, nebo vázání bylo dalším, na žatvě nezávislým procesem, který se konal teprve po vysušení hrstí. Příznačné jsou také některé změny v pokosu, které zachycuje Mannhardtův materiál. Tak např. mnohde v Sasku, kde se dříve nechávalo obilí až do odvozu ležet v hrstích, vžívalo se poněkud pod vlivem rytířských statků vázání a mandelování. Cenné jsou také zmínky o práci s roubíkem, o vztahu žence a žnečky, kteří tvořili pracovní pár, o darech, které si navzájem dávali, atd.

V šesté kapitole shrnuje Weberová-Kellermannová zvykový materiál a všímá si především změn, které nastaly během 19. století. Zprávy o zvycích dokumentují podle ní celý složitý vývoj, který nastal v Německu v tehdejší době, a to jak po stránce hospodářské, tak sociální. Ve žňových zvycích obráží se vývoj sklonku doby feudální i počátku kapitalismu v různých krajových rozdílech. Charakteristické jsou rozdíly mezi nejzazším východem a nejzazším jihem, mezi vysloveně velkostatkářským hospodářstvím a malozemědělským. Ale kapitalismus v letech šedesátých zasahuje již silně i do patriarchálních poměrů na jihu Německa; sedlák se stává zemědělským podnikatelem a to jej odcizuje tradičnímu světu oněch řádů, které provázely život předcházejících generací. Ze zvyků, pokud se udržely, ustupují magické představy, a do popředí vystupuje funkce společenská. Je ovšem otázka, zda vždy tyto zvyky měly takový magický ráz, jak se jim obyčejně přikládá. Autorka si klade otázku, proč právě tzv. prosperitní zvyky se udržely spíše na velkých hospodářstvích, a nikoliv na menších hospodářstvích, kde by jich bylo daleko více zapotřebí. Je tu ještě řada dalších otázek spjatých zejména se změnami ve

zvyčích nebo jejich funkci — autorka se snaží tyto změny vidět vždy z hlediska změn hospodářských a sociálních. Podává pak schéma, podle něhož jednotlivé zvyky řadí do tří skupin: první skupinu tvoří ty, které podporují práci, druhou zvyky právního charakteru, do třetí skupiny zařazuje zvyky, které vyjadřují tendenci společenského vyrovnání.

Na druhé straně nechce jít autorka tak daleko jako Esköred, aby upřela žňovému zvykosloví relikty starších významových vrstev. Ve změnách funkce vidí projev nositelů pod vlivem nových sociálních podmínek.

Práci doplňují poznámky, abecední seznam použité literatury, speciálních výrazů pro názvy sklizně, pracovního nářadí, pracovní techniky, jednotlivých tříd a vrstev na vesnici, jídel, měř a vah, nádob a druhů plodin. Dále je tu věcný a osobní rejstřík, místní rejstřík, seznam vyobrazení a pět map.

Práce německé badatelky je nesporně velkým badatelským přínosem. Zvládnout tak ohromný materiál, jako je akce Mannhardtova, už samo mluví za mnohé. Přičemž se autorka nespokojila pouhou jeho interpretací, ale prostudovala všechnu nejdůležitější odbornou literaturu i jiné prameny. Při čtení knihy se ovšem vynořuje ještě řada dalších problémů souvisejících s materiálem. Tak např. otázka samého poměru panstva k dožínkám, kterou u nás s tak citlivým dobovým pochopením osvětlil Z. Nejedlý ve svém Smetanovi. Vždyť změna poměru panstva k lidovým zvykům je pro dobu konce 18. století a pro 19. století tak charakteristická nejen u nás, ale i v Německu. Nabízí se dále otázka, zda přece jen autorka až příliš nepodlehla snaze dokázat, že žňové zvyky neměly již v době Mannhardtovy akce co dělat s magickým základem, i když bude mít v zásadě nesporně pravdu. A zda snad až příliš nepodlehla samým odpovědím, které je přece jen třeba posuzovat jako materiál ne úplný, do určité míry subjektivní vzhledem k některým otázkám dotazníku. Na každý pád však materiál představuje velikou hodnotu a celkový obraz přece jen rýsuje.

Velmi podnětné jsou nesporně autorčiny úvody k zvykovému materiálu, které představují v kostce tehdejší hospodářsko-společenskou situaci v jednotlivých částech Německa. Na jejich základě může čtenář posoudit zvykový materiál a vidět jej v širších dialektických souvislostech. Zde bychom mohli říci, že autorka se řídila metodou historického a dialektického materialismu; škoda, že v tomto případě nesáhla po pracích Marxových, které přece tolik přinášejí k objasnění zemědělské ekonomiky Německa v 19. století.

Celá řada problémů se ještě nabízí; např. za samostatný rozbor by stála otázka deklamovánky, bylo by možno se zabývat ještě řadou jiných zvyků a pověr, např. otázkou Bilwise, ale to by vydalo desítky nových stránek knihy již tak obsáhlé.

Práce I. Weberové-Kellermannové bude jistě dlouho patřit k základním dílům o žňových zvyčích a o historii sklizně vůbec. A jakkoliv vývody autorčiny se rozcházejí s původním záměrem Mannhardtovým, je její kniha zároveň ukázkou, že práce německého učenice nebyla marná, že přes své omyly získala si pro budoucnost vědy velikou zásluhu.

Jaroslav Kramařík

Sborník *Vznik a počátky Slovanů* vychází pravidelně každé dva roky již deset let; jeho poslední svazek je poprvé vydáván ve světových jazycích, aby se slavistická bádání přiblížila zahraničnímu uživateli. V předmluvě upozorňuje akademik Jan Filip na další změny ve složení redakce a obsahu sborníku, v němž se mají postupně osvětlit všechny základní otázky etnogeneze Slovanů z hlediska archeologického, historického, lingvistického, antropologického a etnografického, případně dalších, a to i za spolupráce se zahraničními vědci. Samo složení redakční rady zajišťuje koordinaci různých vědních oborů (A. Dostál, F. Graus, J. Chochol, J. Kramařík, V. Vaněček, výkonný redaktor Z. Váňa).

VI. svazek je uveden studií Antonína Dostála *Lingvistické problémy v díle L. Niederla* (s. 7–31), kde se srovnávají výsledky vědeckého výzkumu, obsažené ve Slovanských starožitnostech, se současným stavem zkoumání předhistorických názvů Slovanů a zkoumání obecných substantiv. Podobnou konfrontaci Niederlova pojetí a současného názoru se zabývá Bohumila Zástěrová v článku *Počátky stálého slovanského osídlení ve střední Evropě* (s. 33–52), kde se mj. využívá množství řeckých a byzantologických studií. Přehled dosažených vědeckých výsledků obsahuje také následující stať Vladimíra Procházky *Problém slovanského práva* (s. 53–86), která v sevřené formě podává soubor celé problematiky a obsáhlou bibliografii. Miloš Šolle ve svém výkladu *Ke společensko-historickému vývoji západoslovanských hradisek na základě archeologického bádání* (s. 115–151) shrnuje dosavadní znalosti o slovanských opevněných centrech v 9.–13. století a přikládá přehlednou mapu jejich rozšíření. Rudolf Turek se snaží určit provenienci mincí a stříbrných pokladů, nalezených na našem území, a ve své stati *K původu česko-moravských nálezů sekaného stříbra* (s. 223–245) dochází na základě podrobného bibliografického aparátu a vlastního výzkumu k závěru o důkazech intenzivního výměnného styku mezi územím Lechů a Čechů, jejichž technika zdobení vychází z velkomoravské tradice.

V etnograficky zaměřeném referátu věnujeme ovšem větší pozornost příslušným materiálům. K obecnějším studiím, blízkým etnografii, sem nesporně patří práce Bedřicha Svobody *K problému antických tradic v nejstarší slovanské kultuře* (s. 87–114). Pod pojmem „kultura“ rozumí shodně s K. Böhnerem „soubor všech projevů a zařízení, jimiž tehdejší člověk a společnost udržovali styk s okolním světem“. Hned v úvodu upozorňuje autor na okolnost, že archeologické nálezy ze středního Podunají nedokazují, že by antická kultura byla novým osídlením úplně zničena, ale naopak lze mít za to, že se přizpůsobila novým poměrům a podmínkám. Svoboda se zaměřuje na zkoumání komplikované problematiky původu a počátků rozšíření slovanských šperků, keramiky a zpracování železa. Sleduje dobu rozkvětu římských severních provincií ve 2. století n. l. a historické osudy Panonie a Norika v pozdějších stoletích. Slovanští obyvatelé střední Evropy nepřicházeli do bezprostředního styku s antickou kulturou, byli však ovlivňováni římskou provincií a Byzancí. Jistou úlohu přitom sehráli řemeslníci, kteří opouštěli své domovy a usazovali se mezi Slovany, nebo sem byli dopraveni jako válečná kořist. Protože zemědělské obyvatelstvo potřebovalo keramiku k běžnému používání i k rituálním účelům (pohřby), začali tito řemeslníci vyrábět nejen známé typy, ale i nové vzory. Časté střídání obyvatelstva přinášelo sice nové vlivy, avšak původní druhy hliněné keramiky, rozšířené od karpatského oblouku až do Porýní, dávají na našem území novou slovanskou formu keramiky. Také při výkladu o špercích a o zpracování železa uvádí Svoboda rozsáhlou literaturu. Další oblasti věcných vlivů kulturní tradice antiky v našich zemích bude nutno doložit materiálem.

Následující dvě studie se týkají některých aspektů zemědělské práce u Slovanů. Magdalena Beranová rozebírá *Pěstování domácích zvířat u Slovanů počátkem středověku podle archeologických pramenů* (s. 153–196) a vychází z rozboru osteologického materiálu, nářadí a náčiní, používaného při chovu, a letmo se zmíňuje o hospodářských budovách a různých jiných pramenech k důkazu o chovu domácích zvířat (nálezy srsti, výrobků z ní, živočišného hnojiva, rozsahu pastvin apod.). Nálezy zbytků kostí dovolují stanovit

rozsah výskytu domácího zvířectva a jeho podíl na hospodářském životě starých Slovanů poměrně přesně. Autorka publikuje přehledné tabulky nálezů z celého území západních Slovanů, z nichž vyplývá procento nálezů zbytků hovězího a vepřového dobytka, ovcí, koz a koní. Podrobně rozvádí výskyt jednotlivých druhů dobytka a jejich význam zhruba v 9.—14. století podle publikovaných pramenů a archívů (soupis na str. 165—169 měl být raději zařazen jako materiály na konci stati) a snaží se najít typická území pro jejich rozšíření. Různé nálezy svědčí také o způsobu chovu a využití dobytka v domácím hospodářství. Ve druhé části studie probírá Beranová některá zařízení a nástroje, sloužící jak k chovu dobytka, tak i k získání odpovídajícího množství krmiva (postroje, podkovy, kastrační pomůcky, zvonky, srpy, vinařské nože). Druhá, třetí a čtvrtá část práce je spíše přínosem bibliografickým.

Jaroslav Kramařík se ve svém příspěvku *K otázce zápřahu skotu u západních Slovanů* (s. 295—334) podrobně věnuje jedné z nejzajímavějších otázek kulturních dějin. Vychází ze čtyř základních druhů jha, které popisuje Moszyński, a konfrontuje jeho názory s německým materiálem u Jacobeita. V českých zemích rozeznává dvě velká území, v nichž se používaly různé druhy dvojitého jha: je to východní Morava a pohraniční území od Chebu po Znojensko. Na ostatním území Čech a Moravy je známo jen jho jednoduché. Na východní Moravě zřetelně vynikají vlivy polské a slovenské proveniencie, které Kramařík dokládá také obsáhlým průzkumem terminologie, uváděné v originále. Z přiložené mapky našeho území vyplývá přehled zápřahů dvojitým jhem německého typu v jihozápadní a jižní pohraničí, jež tvoří severní hranici tohoto typu ve střední Evropě. Také na tomto území si Kramařík rozsáhle všimá pojmenování a z rozšíření jednotlivých typů terminologie opatrně, ale velmi věcně usuzuje na původ jednotlivých typů zápřahů. V závěru své bohatě fundované práce věnuje Kramařík rozsáhlou pozornost ikonografickému materiálu, který může sloužit jako historický dokument a spolu s etnografickými údaji zpřesnit celkový obraz. Správná je autorova závěrečná připomínka, že jeho závěry by se měly konfrontovat s archeologickými nálezy.

Vedle zemědělské výroby zařadila redakce také příspěvek z oblasti výroby textilní. Mirjam Stará ve studii *K problematice slovanských textilních nálezů z 9.—14. století* (s. 247—293) vychází z přehledu literatury předmětu a soustřeďuje svou pozornost na území západních Slovanů, kde zkoumá jak nálezy vlněných tkanin, tak i lněných. Vychází ze dvou základních hledisek: z lokálních změn, jimiž procházel vývoj látek v 9.—14. století, a z charakteristických rysů slovanských tkanin ve srovnání s textilní produkcí střední, západní a východní Evropy. Hodnotícími měřítky těchto hledisek jsou způsob vazby, síla příze, rozlišování osnovy a útku a kvalita látky. Podle různých pramenů polského, ruského a německého původu pak srovnává jednotlivé druhy vlněných tkanin a dochází k závěru, že na slovanském území nebyly nikdy monotónní a že podle svého estetického charakteru patří do čtyř typických oblastí: polské, severoruské, středoruské a velkomoravské; obě poslední se svými rysy poněkud podobají. Lněné tkaniny jsou popsány podstatně stručněji s tím, že to byly pravděpodobně městské výrobky, které na polském a velkomoravském území vytvořily svéráznou tradici. Studie je doplněna přehlednou tabulkou druhů a kvality tkanin a jejich výskytu v jednotlivých obdobích v Československu, v Polsku a v západním Rusku.

Posledním příspěvkem je studie Jaroslava Kudrnáče *Slovanská zemnicová obydlí* (s. 197—221), v níž se autor zabývá základními otázkami jejich existence a rekonstrukcí podle zachovaných podkladů z druhé poloviny 1. tisíciletí a ze začátku 2. tisíciletí. Upozorňuje na rozsáhlou literaturu předmětu a soustřeďuje se na popis základních typů čtvercového půdorysu s kamenným ohništěm v rohu. Srovnává západoslovanské, jihoslovanské a rumunské nálezy s archeologickými vykopávkami z líšeňského hradiska a z Klučova, jakož i s nálezími v Polsku a v NDR; ze srovnání vyplývá, že zemnice byly ponejvíce rozšířeny na slovanském jihu a jihovýchodě. Přes polovinu svého článku věnuje Kudrnáč výkladu o různých rekonstrukcích zemnic u nás i u ostatních Slovanů; poznatky doplňuje řadou vyobrazení.

Zvýšená pozornost, kterou redakce udělila zařazování etnografických příspěvků, je cestou ke spolupráci v té rovině, která je běžná v zahraničí (archeologie—antropologie—etnogra-

fic-lingvistika . . .) a ukazuje, že práve v tejto spoločnej ceste lze v oblasti slovanského výzkumu dosáhnout komplexních výsledků. Zřetel k sousedním etnikům, s nimiž byli Slované v neustálém styku, zmírňuje některé neoromantické představy o imanentní kontinuitě slovanského vývoje, uzavřeného jen ve svých hranicích, a ukazuje cestu k širším strukturálním souvislostem, a to bez přeceňování zahraničních „vlivů“. Niederlovský svazek *Vzniku a počátků Slovanů* nutno vyzvednout také proto, že jsou zde otištěny vskutku závažné studie, shrnující materiály různé proveniencie, a že se těmto studiím uděluje patřičné místo. Méně, zato však obširněji — to je zásada, která by měla platit i v jiných sbornících podobného typu. Redakci se podařilo skloubit tematiku tak, aby všichni autoři vycházeli buď přímo z Niederlových prací a konfrontovali je s novými výzkumy, nebo podávali přehled současného stavu jako doplněk Niederlova díla. Tato komplexnost ukazuje sborníku dobrou cestu ke zvládnutí náročných úkolů v budoucnosti.

Bohuslav Beneš

Václav Frolec, *Die Volksarchitektur in Westbulgarien im 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts*. Spisy University J. E. Purkyně v Brně, Filosofická fakulta, 108, Brno 1966, strán 164 a XLIII celostránkových obrazových příloh.

Autor si v úvode knihy správně postavil úlohu: při výskume ľudovej architektúry etnografické štúdiom nemá sledovať vývin ľudového staviteľstva izolovane, ale so zreteľom na iné prejavy ľudovej kultúry. Myslí sa tu najmä na charakter hospodárstva, výtvarné prejavy, predstavy ľudovej viery, zvyky a folklórne prejavy vo vzťahu k ľudovému staviteľstvu. Ďalší význam skúmania ľudovej architektúry vidí v okolnosti, že v nej sa zachovali staré stavebné techniky a konštrukcie, v nej sa odrážajú stáročne staveľské skúsenosti ľudu, ktoré sa prejavujú najmä v pôdorysnom vývine domu a v celkovej situácii obydľia. Skúmanie týchto otázok pomáha nielen pri riešení otázok etnogenezy, ale výsledky výskumov možno uplatniť aj pri súčasnej výstavbe.

Na skúmanie takto postavenej problematiky si autor vybral výskum sídelných typov, typov domu a hospodárskych budov v dedinách západného Bulharska s odôvodnením, že práve v tejto oblasti sa zachovali až do súčasnosti doklady ľudového staviteľstva od najprimitívnejších objektov až po rozvinuté a veľmi zložité. Možno tu teda sledovať vývinový proces ľudového domu, i keď autor časove sústredil svoju štúdiu na 19. a na začiatok 20. storočia. Túto okolnosť odôvodňuje tým, že z uvedených storočí sa v teréne zachovalo najviac objektov, no práve tieto rapidne zanikajú a preto ich treba urýchlene skúmať a popísať. Skúmané územie je na severe ohraničené riekou Dunajom, na západe bulharsko-juhoslovenskou hranicou, na východe riekou Iskarom a na juhu hraničí s ňou pirinská oblasť, ktorá je zo stránky ľudového staviteľstva odlišná. I keď je skúmaná oblasť takto dosť presne vymedzená, nazdávam sa, že by sa tu zišla mapka, ktorá by ukázala polohu skúmanej oblasti v rámci celého Bulharska a aspoň čiastočne by znázornila aj profil terénu, i keď v texte úvodu je dosť podrobný popis a túto úlohu aspoň čiastočne dobre splňajú hodnotné fotografie v obrazovej prílohe knihy.

Po stanovení problematiky a vymedzení oblastí autor pristupuje k porokovaniu o jednotlivých otázkach svojej témy. Prvá kapitola (*Die Siedlungen*) je venovaná sídelným pomerom a typom sídiel a to zasa v 19. storočí a na začiatku 20. storočia. Autor najprv konfrontuje rozmanité metodologické hľadiská na výskum ľudských sídiel a zdôrazňuje etnografické hľadisko na túto otázku: na vývin sídiel pôsobili predovšetkým úroveň a charakter výrobných síl, hospodárska štruktúra spoločnosti, geografické prostredie a napokon historické podmienky a etnická tradícia. Všetky tieto faktory sa musia skúmať dôsledne historicky, od najstarších čias až po súčasnosť, pričom si etnograf musí všímať aj miestne varianty. Jeho úlohou je teda vysvetliť vznik a vývin jednotlivých typov sídiel a podať aj ich lokálne osobitosti. Podľa týchto kritérií autor na skúmanom území zisťuje tri základné sídelné typy: samoty, sedlištia, dediny a mestá. Samoty (bulharsky adiničen dvor, otdelniat

dvor, nemecky Einzelhof) vznikali tu jednak ako bydliská a gazdovstvá veľkorodín a ako výsledok rozptyľovacieho procesu zo sústredených dedín, čo miestami súviselo aj s tureckou nadvládou. Podobne je to aj s väčšími sídelnými skupinami, ktoré sa skladajú z viac usadlostí (sedlištia). Boli zakladané tiež v súvislosti s rozpadom veľkorodín alebo rozrastom pôvodných samôt (bulharsky „kolibi“ alebo „machali“, nemecky Weiler). Pre nás je priam podnetné, že bulharské samoty tak veľkorodinné, ako aj z dedín vysunuté „dáržavy“ majú svojim vznikom a charakterom mnoho spoločného s našimi lazmi, kopaniciami, mraznicami, bačovami atď., ako sa to už aj doterajšími výskumami ukázalo, pravda, so špecifickými miestnymi odchýlkami.

Najvyšpelejším druhom sídiel je dedina, bulharsky „selo“. Podľa polohy osídlenia v teréne sú tu dvojaké dediny: rovinné („polski sela“) a vrchovité („planinski sela“). Podľa zoskupenia sídelných jednotiek, domov a dvorcov (gazdovstiev) sú tu dediny sústredené, hromadné (bulharsky „săbrani sela“, nemecky „Haufendorf“), ktoré vznikali najmä rozvojom alebo zoskupovaním sedlišt a boli tu v 19. storočí najrozšírenejším sídelným typom. Ďalej sú dediny rozptýlené, rozhádzané, ktoré vznikli hlavne rozchodom obyvateľstva zo sústredených dedín, často okolo pôvodných samôt alebo kolíb, prípadne pozdĺž komunikácií, ciest a novšie železníc. V poslednom období prejavuje sa aj tu tendencia k pravidelnejšiemu sústreďovaniu sídiel a vznikajú dediny s radovým pôdorysom.

Autor v závere tejto kapitoly odmieta náhľad, akoby jednotlivé sídelné typy boli priamym odrazom etnickej skladby ich obyvateľstva. Prikláňa sa k náhľadom tej skupiny učencov, ktorí neuznávajú špecifický etnický typ dediny (napr. slovanský, germánsky a pod.), najmä z dôvodu, že jednotlivé sídelné typy nachádzajú sa v rozličných oblastiach zeme, v rozmanitých etnických skupinách, medzi ktorými sú interetnické vplyvy alebo migrácia celkom vylúčené. To však neznamená, že jednotlivé typy sídiel neovplyvňovali aj faktory etnické. Naopak, už pri zbežnom prieskume vidíme, že rovnaké sídelné formy majú svoje špecifické lokálne, či lepšie rečeno etnické osobitosti, ktorými sa líšia od sídiel v základe podobných v inej etnickej oblasti. Tak napríklad hromadné dediny v Bulharsku sú rozdielne od hromadných dedín v Československu. Inakšie vyzerá kopaničiarska samota na juhovýchodnej Morave ako samostatne stojaci fransky dvor v strednom Nemecku. Rozdiel vznikol práve vplyvom etnických tradícií vo vývine týchto sídiel, čo sa potom prejavilo v typicky lokálnych zoskupeniach, v usporiadaní a na vonkajšom výzore domov, dvorcov atď. a tieto rozdiely sa historickým vývinom vžili a ďalej prehľbovali a z nich sa vyvinuli špecifické etnické znaky, ktoré rozdiely medzi jednotlivými územiaми ešte zväčšovali. A práve na tieto etnické tradície treba klásť dôraz aj pri skúmaní sídelných foriem a typov a vystihnúť ich vplyv a typičnosť. Tento autorov záver pokladám za významný vedecký a metodologický prínos do otázky etnografického výskumu sídlisk. Pre nás je zároveň podnetom, aby sme sa intenzívnejšie zaoberali aj touto otázkou.

V druhej kapitole o ľudovom dome (Das Volkshaus) sa autor venuje obsírnemu popisu ľudového bývania. Začína ho rekapituláciou všetkých známych a dosažiteľných historických zprávy od Prokopia zo 6. storočia až po zprávy z druhej polovice 19. storočia a registruje aj doterajšie výsledky archeologických výskumov. Mnohé historické záznamy, zprávy cestovateľov a pod. poskytujú cenné údaje o stavebnom materiáli (drevo, hlina, pletenice), o priestorových dispozíciách domov, o okolnostiach bývania atď., na ktoré treba naväzovať pri výskume objektov dnes prístupných v teréne.

Po tomto historickom úvode popisuje najprv celkovú situáciu domu, dvora, hospodárskych stavieb, záhrady, ich zoskupenie, čiže charakter celého gazdovstva. Dochádza k záveru, že pre západné Bulharsko v 19. storočí a na začiatku 20. storočia bola typická voľná zástavba dvora, jednotlivé stavby nemali tu pevne ustálené miesto, ich zoskupenie nebolo všade rovnaké. Postupným delením pôvodný veľký dvor sa zmenšoval a dochádzalo k hustejšiemu sústreďovaniu stavieb. K dvoru patrilo aj „gumno“, „tok“ (porovnaj tiež názvy u nás), vyrovnaný a udupaný priestor na mlátenie tlačením, pre čo máme viac analógií u Slovanov a konkrétne aj u nás. K sídlisku patria napokon aj ovocné záhrady a zeleninové záhrady.

Celková orientácia stavieb ku komunikačným tepnám bola nepravidelná, čo je vysvetliteľné pri rozptýlených alebo hromadných sídlach a aj tým, že komunikačné tepny vznikali

neskôr ako skupiny či rady dvorov, takže orientáciu domov nemohli ovplyvniť. Toto sa dialo až pri novej zástavbe, keď začali vznikať už vyššie spomenuté radové zoskupenia.

Pô popise celkovej situácie dvorov a orientácie domových priečelí autor v samostatnej kapitole prechádza na popis zemnie, ktoré boli ešte v druhej polovici 19. storočia rozšírené medzi Dunajom a Starou Planinou, no vyskytovali sa aj inde a známe boli pod rozličnými názvami, napr. „uzemka“, „uzemnica“, „práštenica“, „zemnik“ atď. Pre nás si osobitné povšimnutie zasluhujú varianty názvov „burdej“, „bordej“, „burdel“, pretože takto ľud nazýva aj jaskynné bývania na južnom Slovensku, v okrese Štúrovo (vlastný výskum) a tento názov je známy aj z viacerých etník. Najjednoduchšie a akiste aj najstaršie bulharské zemnice sú štvorcové alebo obdĺžnikové jamy bez okien, pokryté strmou strechou, s ohniskom uprostred alebo pri niektorej stene. Okrem tohto základného typu je na území Bulharska viac rozličných variantov a aj viacpriestorových zemnie. Všetky údaje o nich a to dosť podrobné, aj ilustrácie, s údajmi o zemnicách z Podunajskej nížiny (u nás, v Maďarsku, v Juhoslávii), ako aj naše najnovšie archeologické vykopávky svedčia (Nitriansky Hrádok, Bešeňov, Somotor, Chotín, Devínska Nová Ves atď.) — spolu s materiálom z SSSR a Rumunska, že ide o typ ľudového obydľia, ktoré bolo rozšírené aj u starých Slovanov.

Vedľa zemnie sú v Bulharsku — prirodzene — a to vo väčšine aj nadúrovňové stavby, domy stavané nad zemou, a to už od najstarších čias, ako dokazujú aj archeologické vykopávky. Základným typom bulharského domu bol dom jednopriestorový, štvorcového alebo obdĺžnikového tvaru, s ohniskom uprostred. Jeho obytná miestnosť sa nazýva „kášta“ alebo „iža“. Z tohto základného typu vyvíjali sa potom domy viacpriestorové, prirodzene, časovo aj priestorovo veľmi nerovnomerne, ako to ostatne zisťujeme aj inde, aj u nás, lebo takmer až do súčasnosti zachovali sa staré jedno- a dvojdielne chyže vedľa viacpriestorových.

Dvojdielny dom vznikol v západnom Bulharsku buďto prehradením pôvodnej jednej miestnosti alebo prístavbou ďalšieho priestoru. Táto druhá miestnosť sa nazýva „odaja“ alebo „soba“. Aj tu sa vyskytuje variant dvojpriestorového domu, kde odaja je pripojená k pozdĺžnej strane kašty a vchádza sa do nej z kašty. Tento variant pôdorysu je pozoruhodný aj preto, že v rozmanitých úpravách stretávame sa s nim v celej oblasti Karpát. Ide teda o problematiku, ktorú bude treba skúmať v širších súvislostiach a to do istej miery zoslabuje autorom nadhodenú hypotézu, že v jednotlivých oblastiach Bulharska tento domový pôdorys mohol vzniknúť aj samostatným vývinom.

Podobným vývinovým procesom vznikol dom trojpriestorový, ktorý je tu dnes najrozšírenejší. Jeho tretím priestorom je alebo komora, ktorá slúžila ako hospodársky skladovací priestor a na spanie novomanželom alebo členom zádruchy, a nazývala sa „kiler“, „odajče“, alebo to bola maštaľ. Aj pri trojpriestorovom dome hlavnou jeho miestnosťou zostáva kášta, miestnosť s ohniskom. Ďalší rozvoj vzniká prístavbou ďalších priestorov alebo delením jestvujúcich, najmä komory, pričom sa vyskytuje mnoho variantov rôzneho časového vzniku. V súčasnosti vývin dospel k viacpriestorovým domom mestského typu. Pozornosť si ďalej zasluhuje krytý vstupný priestor do domu, zástrešie, pre ktorý je tu viac lokálnych pomenovaní, ako napr. „čardak“, „sofa“, „kjošk“, „predkášti“, „podslon“ atď. Najjednoduchšie je kryté predodverie pred vstupnými dvermi, vyvinutejšie sa tiahnú pozdĺž celej priečelnej strany domu pod rozšírenou strechou podopretou stĺporadím a na poschodí aj so zábradlím. Aj tu je mnoho variantov, všade však vždy vedú z neho dvere do miestnosti s ohniskom. Výstup na čardak na poschodí vedie kamenným alebo dreveným schodištom. Nakoľko — ako autor podotýka — čardak sa vyskytuje aj na iných slovan-ských územiach a je starým prvkom v ľudovom staviteľstve Slovanov, tu uvedené údaje sú vskutku podnetné pre porovnávacie štúdium. Tým skôr, že bežne ich nachádzame aj v Rumunsku, kde táto časť domu prichádza pod názvami „tindă“, „prîspa“, „sala“ atď., no aj pod názvom „pritvor“.

Osobitnú stať venoval autor dvojdomom, známym tu pod názvom „kášti bliznaci“, alebo „bliznak“. (Názov „bliznák“ pre zrubový dvojdom som zaznačil aj na Slovensku, v osade Dobroč pri Čiernom Balogu.) Charakteristickým znakom dvojdomu je, že sa skladá z dvoch samostatných bývaní, každé s osobitným vchodom, na obidve pod spoločnou strechou. Ako

aj vyššie uvedený príklad zo Slovenska svedčí, dvojdomy nie sú javom výlučne bulharským, vyskytujú sa aj inde, pravda, všade majú svoje lokálne či etnicky špecifické znaky. V Bulharsku vznikali v procese rozpadu veľkorodín, buďto predelením pôvodného domu pozdĺžnou priečkou na dve poloviny, alebo sa toto delenie uskutočnilo už pri stavbe domu, pričom schody a čardak sú niekde spoločné. Dvojdomy vznikali ďalej aj prístavbou ďalších miestností. Obvykle sú bydliskom dvoch individuálnych rodín blízko príbuzných a takáto dvojitá rodina tvorí vlastne prechodnú formu medzi veľkorodinou a individuálnou rodinou. Výnimkou sú mladšie dvojdomy, ktoré takto stavali z úsporných dôvodov, i keď i tu ide obvykle o stavebníkov s príbuzenskými zväzkami.

Používanie a rozšírenie jednotlivých druhov stavebného materiálu záviselo — ako ostatne aj všade inde — od miestnych prírodných pomerov. Drevo poskytovali okolité hory, prútie na pletenie rástlo pozdĺž riek, kameňa bolo dosť v okolitých vrchoch a hliny na rovinách. Z kameňa sa kládli základy, podmurovka a ohnisko, z prútia sa pletli steny, ktoré obmazávali hlinou, a drevo slúžilo najmä na konštrukciu stien a krovu. Strecha sa pokrývala slamou a vo vrchoch aj štiepaným kamením, zriedka aj trstinou alebo plechom. Až začiatkom 20. storočia prišla z hliny pálená škridlica, ktorá celkom vytlačila slamu a už koncom minulého storočia začali stavať z pálenej tehly aj steny.

Základnou stavebnou technikou bola stĺpová konštrukcia („pájantova“), ktorá je tu doložená už od 9. storočia. Stĺpy buďto zakopali do zeme a stavali bez základov, alebo ich začapovali do základných hrád, prípadne postavili základy alebo pri poschodových domoch celé prízemie z kameňa a stĺpy osadzovali do muríva. Priestor medzi stĺpmi sa vyplňal pletivom a toto sa zvonku a znútra omazalo hlinou pomiešanou so slamou až do hrúbky 10—15 cm. Až od začiatku 20. storočia začína sa používať namiesto hliny výplň z tehál, novšie aj z pálených. Krovky boli sochové („pop“) alebo polsochové, na sochách spočívalo slemeno, zvané tu „bilo“, „kobilica“ atď., ktorá tvorila hrebeň strechy a ktorá držala šikmo položené krokve, „martaki“, spojené dolu s pomúrniciami. Na martakoch boli vodorovne položené drúčky alebo husto prúty, na čo prišla krytina. Strechy sú prevážne štvorokvapové. Podlaha je ubitá hlinka, miestnosti boli pôvodne bez stropov, čo najdlhšie pretrvávalo nad káštou, kde bolo ohnisko. Teraz sú stropy z dosák položených vedľa seba, alebo z prúteného pletiva pomazaného hlinou; ich výška je 200 až 300 cm. Staré okná boli malinké, ba v najstarších domoch nijaké, svetlo prenikalo len dvermi, ako to vidíme aj u nás pri starých pitvoroch. Až po oslobodení od tureckého panstva začali robiť okienka 20×40, 30×40 cm a tieto rozmery sa potom postupne zväčšovali. Na priečelnej strane domu boli dvere do domu a počas tureckého panstva oproti nim boli ďalšie dvere, ktoré viedli na hospodársky dvor, no používali sa aj na útek z domu v čase nebezpečenstva. Nie je bez zaujímavosti, že takto odôvodňujú dvorné dvere na pitvore aj niektorí ľudoví informátori na východnom Slovensku. Rozmery dverí sú 70—95×130—200 cm.

Stavbu domu si majitelia vykonávali sami, alebo pomocou nevyučených murárov, ktorí prichádzali ako kočovní odborníci. Pracovali za peňažnú odmenu a za chovu. Okrem toho aj tu bola dôležitá svojpomoc zvaná „tlaka“. Tlaka bola výpomoc mužov pochádzajúcich „z krvi“ (príbuzenstva) stavebníka. Ženy nosili vodu a miesili blato. V 19. storočí k tejto „rodninskej“, príbuzenskej pomoci pribúda výpomoc susedská, „machlenska“. Účastníci oboch druhov svojpomoci dostali počas stavby stravu a všetci sa zúčastnili na hostine po dokončení stavby; neplatilo sa im nič.

Na stavenisko sa muselo vybrať miesto, ktoré bolo chránené od zlého, čo sa docieľovalo rozličnými obradmi a začitovaním. Stavať sa začalo, keď bol mesiac v prvej štvrti. Zachovali sa aj prežitky ľudovej viery, že do múrov sa má zamurovať ľudská obeť na ochranu domu. Zvyškom tejto viery bol zvyk, že do múrov vložili tyčku dlhú ako tieň človeka, ktorý prvý prešiel popri stavbe. Človek, ktorého tieň bol zamurovaný, mal do 40 dní zemrieť a jeho duch sa mal stať ochráncom nového domu. Dnes ostalo už len zamurovanie fľašky so svätenou vodou, olejom alebo pálenkou, alebo položenie peňazí a listín do základov. Po skončení stavby bola hostina pre všetkých jej účastníkov, pri ktorej sa navzájom obdarovávali.

Vnútorné zariadenie domu reprezentovalo v prvom rade ohnisko („ognište“, „odžak“), ktoré bolo v kášte a slúžilo na varenie, zohrievanie a svietenie. Pôvodne bolo uprostred miestnosti, ohraničené kamením alebo na miernej vyvýšenine a až postupne sa presúvalo k stene kášty na 30–50 cm vysoký múrik. Dym unikal spočiatku voľne dvermi a kým nebolo stropu aj povalom, no koncom 19. a začiatkom 20. storočia už boli bežné komíny, konštruované z drúčkov, opletené prútím a omazané hlinou. Dolu siahali až nad ohniská a odtiaľ viedli cez povalový priestor a cez strechu. Nad ohniskom na refazi bol zavesený kotlík na varenie, vedľa bola „podnica“ na pečenie chleba, pretože pece pôvodne na Balkáne neboli. Sem prišli koncom 18. storočia a začiatkom 20. storočia sporáky. K inventáru patrili ďalej vysoké police na kuchynský riad, menšie výklenky v stene na zásoby potravín a okolo ohniska drevené trojnožky ako sedadlá, obvykle samorasty. V kúte bolo lôžko z dosák, vysoké 30–40 cm a pokryté kobercami. Stoly boli spočiatku zriedkavé a až v 19. storočí prichádzajú nízke stolíky, „sofry“, okolo ktorých sedávali na zemi a na nich podávali jedlo. Pri obradných príležitostiach používali dlhé doskové stoly, „trapezy“. Odaja slúžila na prácu, spanie a pre hosťov a jej najstarším, archaickým zariadením boli prístenné hlinené výstupky, zvané „pezuli“, ktoré používali na sedenie a na spanie. Ďalej tu boli truhly s bielizňou, posteľ s pokrývkami, police, ikony atď. Komora slúžila ako skladovací priestor a na spanie novomanželom, ako sme už spomenuli. Svetilo sa od ohniska, neskôr lúčmi, sviecami a lampami a najnovšie elektricky. Káša sa denne polievala a zametala, na výročné alebo rodinné sviatky sa robilo veľké upratovanie a čistenie. Ako u mnohých iných národov, aj tu najviac kultických úkonov sa viazalo na ohnisko, ktoré bolo strediskom domáceho života. Podľa obradne založeného prvého ohňa (a dymu) v novostavbe sa usudzovalo na osudy jej obyvateľov. Pri ohnisku sa začítavalo a magickú funkciu malo aj počas rôznych rodinných zvykov.

Stať obsahujúca popis domu, jeho konštrukciu, stavbu, stavebný materiál atď. uzatvára sa kapitolou o výzdobe a architektúre domu, čiže o jeho výtvarnej zložke. Z tohto hľadiska nie je bez estetického účinku členenie priečelia zástreším či čardakom pri vchode do domu, odlišnosť plôch kamenného prízemnia a z tehál murovaného poschodia. Výtvarne pôsobí aj zafarbenie stien na žltohnedo, na bielo alebo na červeno. Najvýznačnejšou časťou výtvarného prejavu na dome je balkón, ktorý býva zdobený rozličným profilovaním a vyrezávaním dosák a latiek zábradlia, rôznofarebným náterom a dovŕšením sú dekoratívne oblúky na balkónoch, zatiaľ nerozriešenej proveniencie.

Osobitnú kapitolu (III.) venoval autor bývaniu veľkorodiny, a to s odôvodnením, že spoločný život veľkorodiny v dome musel mať odraz aj v bývaní a vôbec v ľudovom stavitelstve. Po zhrnutí a zhodnotení početných zprávk z odbornej literatúry od začiatku 18. storočia o inštitúcii veľkorodiny autor stanoví pre skúmanie tieto otázky: 1) početný stav veľkorodiny a jeho vplyv na veľkorodinné bývanie, 2) kolektívny charakter tohto bývania, 3) odraz vnútornej organizácie veľkorodiny v spôsobe bývania, 4) vplyv veľkorodiny na pôdorysný vývin domu a dediny. Časove sa majú tieto otázky sledovať v období rozkvetu a v období rozpadu veľkorodín. Autor ich skúma v teréne výskumom viac veľkorodinných zväzkov a dochádza k záveru, že spoločné bývanie členov veľkorodiny sa riešilo dvojako. Buďto na spoločnom dvore veľkorodiny postavili viac menších, obvykle jednopriestorových domcov pre individuálne manželské páry, alebo jeden väčší dom slúžil pre všetkých členov veľkorodiny. V prvom prípade domce slúžili rodinám skôr len na spanie, no používali sa aj ako skladovacie priestory, komory, alebo ako maštale a pod. Vykurovania nemali. Tento variant bol bežný do polovice 19. storočia a bol typický najmä pre bohaté a početom členov veľké veľkorodiny, kde žilo spolu aj 5–6 pokolení. Začiatkom 20. storočia, keď sa počet členov veľkorodiny začal znižovať, ubúdajú aj domce na dvore. V druhom prípade buďto celá veľkorodina žila spolu v jednej miestnosti, alebo pre jednotlivé manželské páry boli v dome osobitné komôrky na spanie a zasa bez vykurovania. V oboch prípadoch strediskom veľkorodiny zostáva otcovský dom, resp. v ňom miestnosť, kde bolo ohnisko. Pre nás je zaujímavé, že pre oba tieto varianty nachádzame doklady aj na Slovensku. Rozdiel je však v tom, že pri druhom variante v Bulharsku sú všetky vedľajšie spacie komôrky prístupné z ústrednej izby, kde je ohnisko, kým u nás niektoré komôrky majú vchod z izby, iné z pitvora alebo z dvora. Bývanie veľkorodiny v jednej budove sa pokladá za staršie,

pretože takto bývali členovia veľkorodiny už aj v jedno- a dvojpriestorových domoch. A práve rozrastom veľkorodiny dochádza na postupné budovanie vedľajších miestností pri pôvodnom dome a v ďalšom aj na stavanie osobitných komôrok na dvore. Vo všetkých variantoch je vždy len jedno spoločné ohnisko, resp. kuchyňa, čo zotrvalo až do začiatkov rozpadu veľkorodiny, ba práve prvým jeho dokladom je stavenie viac ohnísk v dome. V ďalšom procese rozkladu začali stavať pre jednotlivé rodiny osobitné domy, obvykle blízko seba a tak začali vytvárať sídelné skupiny („machali“), ako sa už spomína v kapitole o osídlení.

Posledná kapitola (IV.) je venovaná hospodárskym stavbám, kde autor ráta pec, koš, sýpku, senik, maštal, chliev, kurín, pivnicu a studňu. Ohľadne pece konštatuje, že staršie sú kopulovitého tvaru, ktoré dokladajú aj viaceré archeologické vykopávky, a to aj u nás a v dunajskej nížine vôbec. Za starobylé typy stavieb pokladá autor „koše“, čo sú vlastne z prútia pletené veľké zásobníky na zrno, zakryté strechami sochovej alebo polsochovej konštrukcie. Na uskladňovanie obilia slúžili aj rozmernejšie hambáry, sýpky stĺpovej konštrukcie, pri ktorých je významné, že sú známe u všetkých Slovanov a ako v súvislosti s tým autor správne podotýka, majú viac znakov typických pre staroslovanskú kleť. Stať sa končí popisom sennikov a maštali a krátkou staťou o plotoch a bránach. Tieto posledné popisy sú dosť stručné a nedotýkajú sa širšej problematiky.

Celé porokovanie knihy o ľudovom stavitelstve v západnom Bulharsku, ako sme ho tu stručne zaznačili, dovŕšujú dve záverečné kapitoly. V prvej („Abschluss“) autor sám zhŕňa výsledky svojich výskumov, z ktorých aspoň heslovite vyberáme základné tézy: západné Bulharsko bolo osídlené slovanským obyvateľstvom krátko po príchode Slovanov na Balkán. Zodpovedne hospodársko-spoločenským podmienkám vytvorili sa tu viaceré druhy sídiel, a to veľkorodinné a kolibárske samoty, sedlištia, dediny a mestá. Z dedín najstaršie boli hromadné, z ktorých sa v druhej polovici 19. storočia vyvinuli dediny kolibárske, a to najmä rozpadom veľkorodín. Najnovšie sídelné formy sú dediny radové. Významné je ďalej autorovo konštatovanie, že nejestvuje nejaký slovanský alebo germánsky (či iný) sídelný typ, i keď i tu treba priznať vplyv etnických tradícií v jednotlivostiach sídelného celku.

V samotnom ľudovom stavitelstve početnými archeologickými dokladmi, historickými zprávami a objektami z terénu autor dokázal nepretržitú tradíciu bulharského ľudového stavitelstva na tomto území od najstarších čias až do nášho veku. Charakterizujú ho: stavebný materiál (drevo, kameň, hlina, prútie a slama); stavebná technika (stĺpová konštrukcia, pletené steny omazané hlinou, sochová a polsochová konštrukcia krovu), ďalej pôdorysné dispozície domu od jednodielneho až po súčasný viacpriestorový. Pokiaľ ide o vertikálne členenie či dispozície ľudového domu, veľmi dôležité sú údaje a autorove vývody o bulharských zemniciach, ktoré tu pretrvávali takmer až do súčasnosti. Poskytujú cenné doklady tak pre otázky staroslovanského bývania, ako aj pre otázky etnogenézy bulharského národa.

Pre interiér tohto domu je typické, že až do konca 18. storočia bol jednoohniskový a bez pece, čo je okolnosť iste závažná. Terajšie pece, postavené samostatne na dvoroch, sú napospol mladšieho pôvodu. Medzi najstaršie hospodárske objekty patria pletené koše, novšie sú drevené sýpky a oboje bežné aj u iných Slovanov. Z celého možno rezumovať, že základné zložky bulharského ľudového domu sú nesporne slovanské, že sa vyvíjal z formy, ktorú Slovania poznali už vo svojej pravlasti. Z neho sa potom v Bulharsku vyvinuli samostatné regionálne typy s vlastnými etnickými zložkami. Hospodárske a spoločenské zmeny po druhej svetovej vojne ovplyvňujú, prirodzene, aj súčasné bulharské ľudové stavitelstvo. Zástavba je plánovaná a usmerňovaná, domy sa stavajú z tehál, pôdorysné tradície sa porušujú a v interiéri sa čím ďalej tým viac uplatňuje mestský nábytok. Hospodárske stavby sa stávajú zbytočnými a preto miznú. Toto však autor uvádza len stručne a informatívne na konci svojho záveru, pretože súčasnosť už nebola predmetom jeho výskumu.

Okrem tohto nemeckého rezumé autor tu má aj český súhrn („Lidové stavitelství v západním Bulharsku v 19. a počátkem 20. století“), v ktorom takisto zhŕňa výsledky svojej práce, pravda, o niečo obsiahnejšie ako je to v nemeckom závere.

Textová část knihy sa končí bohatým výpočtom použitej literatúry, ktorý obsahuje vyše 350 titulov. Ze túto literatúru autor aj použil, o tom svedčí bohatý porovnávací aparát knihy, ktorým dokladá, vysvetľuje alebo porovnáva svoje vývody. Kniha má pod čiarou 441 poznámok, ktoré nie sú len holým citovaním použitej literatúry, ale obsahujú aj mnoho pôvodného dokladového materiálu, aj folkloristického.

Textovú časť knihy veľmi dobre dopĺňajú kvalitné ilustrácie, fotografie a kresby. V texte ich je 83 a na konci knihy je 43 celostránkových pekných fotografií na drevaprostom papieri. Okrem XIII. tabule, ktorá je reprodukciou kresby F. Kanitza z 2. polovice 19. storočia a znázorňuje zemnice v dedine Vasilovci, všetky fotografoval autor knihy.

Záverom možno konštatovať: autor po predbežnom prieskume vybral si pre výskum ľudového staviteľstva časť územia západného Bulharska, ktoré z tohto hľadiska reprezentuje určitý typ ľudového domu a poskytuje podklady aj pre širšie riešenie otázok ľudového staviteľstva. Dôkladným štúdiom odbornej literatúry sa podrobne zoznámil s predsa vzatou problematikou a odborné vykonanými výskumami v teréne získal bohatý dokladový materiál, ktorý potom metodicky správne rozpracoval, zhodnotil a vyožnil a tak dospel k platným vedeckým záverom. Čiastočne si ich overil aj parciálnymi štúdiami (pozri v knihe použitú literatúru a bibliografiu v Českom lide, ročník 53, 1966, str. 379) a súborne ich podáva v horecítovanej knihe. Táto svojim metodickým postupom a svojimi vedeckými závermi je hodnotným prínosom v slovanskej vedeckej spisbe.

Ján Mjartan

Gheorghe Vrabie, *Balada populară româna*. București 1966, 547 str.

Málokterému folklórnému žánru venovali evropští badatelé tolik soustavného zájmu jako baladě. Odborná literatura, jež se jí zabývá, se téměř vyrovná svým rozsahem a významem literatuře pohádkoslovné. Dosavadní výsledky už dovolují i rozsáhlá shrnutí, jaké nabízejí např. známá práce Entwistlowa o evropské lidové baladě, nebo Gerouldova o teoretických a vývojových problémech lidové baladiky. Dílčí výsledky v jednotlivých zemích i potřeby dalšího mezinárodního zkoumání vedly v poslední době i k projektu evropského katalogu baladických typů (srov. Národopisné aktuality 1966, č. 3–4, str. 50). Jednou ze zemí, kde se bádání nad lidovou baladou intenzivněji rozvíjí, je Rumunsko; svědčí o tom nejmenom četné rozpravy, ale zejména nedávno vydaný úctyhodný katalog s antologií rumunských balad od Al. Amzulesca, i nejnovější obsáhlá syntetická kniha G. Vrabie o rumunské baladě. Autor ji rozdělil do dvou částí: v první se zabývá základními problémy rumunské lidové baladiky, zejména jejím tříděním, v druhé obsažnější části rozebírá jednotlivá témata, motivy a námětové cykly. Starší rumunské bádání nad baladami, říká autor, bylo vedeno jednostranným zaujetím historickým a literárně vědným a z toho plynuly i jednostrannosti v klasifikaci rumunských balad. Zastává názor, že třídění se má opírat o globální pohled na baladu a všimati si tematiky, ideového obsahu, poetiky, charakteru postav atd. a navrhuje vlastní třídění: 1. legendární, 2. pastýřské, 3. z dvorského, šlechtického prostředí, 4. antifeudální, 5. protiturecké, 6. rodinné. — Každá z těchto skupin má dále dílčí podskupiny. Autor si dále všimá také skladatelů a zpěváků i prostředí a příležitostí, kdy se tyto epické písně přednášely, a zdůrazňuje přitom zvláště význam lidového prostředí. Značnou váhu klade na rozbor poetické techniky balady.

Největší část výkladů zaujímají rozborů látek a motivů. Autor postupuje podle jednotlivých skupin od balad legendárních až po rodinné a v každé skupině vybírá některé význačné baladické typy, jimž věnuje monografické analýzy. Čtenář najde mezi těmito analyzovanými baladami např. známé syžety o Turkově nevěstě, o stavbě s živou obětí, syžet lenórský, syžet „milý nad rodinu“ atd. Vrabie podrobně rozebírá příbuzné verze zejména balkánské (řecké, jihoslovanské, albánské a rovněž maďarské); vztahům k baladice středoevropské, západoevropské a skandinávské už věnuje na škodu věci menší pozornost. Na základě těchto rozborů potom činí širší závěry o povaze a internacionálním postavení rumunské lidové balady. Názné jsou i jeho kartogramy, na nichž zachycuje rozšíření

různých verzí a redakcí jednotlivých typů, i synoptické tabulky, na nichž konfrontuje motivy a rysy variant a verzí. Nezapomíná ani na inspirační roli lidové balady v tzv. vysoké literatuře a kultuře a sleduje zejména „ohlasy“ a oživující podněty v rumunské literatuře a dramatice.

Autorovou ctižádostí byl syntetický a komparační pohled na rumunskou baladickou tradici. Vrabie shromáždil obrovské množství dokladů, detailně je rozebral a došel k hojným dílčím výtěžkům, ale i k novým názorům na povahu rumunské folklórní balady, jež se stávají podnětné i pro bádání mezinárodní.

Oldřich Sirovátka

Quelques remarques sur l'Encyclopédie du costume des peuples de l'antiquité à nos jours, ainsi que les costumes nationaux et régionaux dans le monde. (Conçue par M. Tilke, préfacée par M. Cottaz, commentaires sur les figures par W. Bruhn.) Paris, A. Morancé, s. a. [1955]. 84 pages, 200 figures.

Dans cette brève notice, je n'ai nullement l'intention de juger toute l'oeuvre aussi étendue qu'est cette encyclopédie du costume et des costumes nationaux. Je voudrais seulement prévenir ceux qui s'en serviront des erreurs de fait et des imperfections relatives aux costumes nationaux tchèques et slovaques, dont l'album donne une idée toute fausse.

La feuille respective est divisée en trois parties: la première doit embrasser les costumes de Bohême, la seconde ceux de Moravie et la troisième ceux de Slovaquie. Toutes les anciennes provinces de la République Tchécoslovaque devaient donc y être représentées de manière égale. Cette méthode serait plausible si tant était que les auteurs avaient eu en vue une représentation égale de chacune de ces zones. Toutefois, il s'agit là de régions d'étendue inégale d'une part, et de zones présentant des degrés d'évolution inégaux et l'état actuel des costumes populaires différent d'autre part. Ces réalités auraient dû se refléter dans le choix des figures incorporées à l'atlas des costumes. Une attention plus grande avait dû être donnée aux costumes moraves et slovaques, répandus dans la partie orientale du territoire de la République. C'est que, à la différence des costumes tchèques dans la partie occidentale du territoire, ceux-là se distinguent par une différenciation bien plus grande et, pour la plupart, ont conservé des traits évolutifs plus anciens.

C'est là, selon toute vraisemblance, la cause première de la présentation désavantageuse des costumes tchèques et slovaques compris dans l'Encyclopédie. Les costumes tchèques y sont représentés par six figures provenant de l'ouest de la Bohême. Il est évident que leur choix est tributaire de leur popularité plutôt que de leur valeur intrinsèque. Pour ce qui est de la Moravie, les auteurs se sont bornés à une seule contrée, à savoir au sud-est de cette province. Elle est représentée par deux costumes de femme provenant des environs d'Uherské Hradiště et de Břeclav, et par un costume d'homme et un costume de femme des environs de Kyjov. Là, la question du choix est encore plus compliquée que dans les costumes de Bohême; c'est que, dans le sud-est de la Moravie, on ne distingue pas moins d'une trentaine de contrées folkloriques. A côté d'eux, la Moravie devrait être représentée encore par des costumes d'autres contrées ethnographiques (par ceux de Valaquo, de Lachsko, de Haná, de Horatsko, et d'autres). La Slovaquie y est représentée par cinq figures qui proviennent, dit-on, de la Slovaquie occidentale, de la région de Spiche et de celle de Liptov. Ici encore, on pourrait reprendre le reproche déjà exprimé, à savoir que l'idée que les figures reproduites font naître des costumes slovaques est à cent lieues de la réalité.

Il découle de ce que je viens de dire que le choix des figures devant représenter la Tchécoslovaquie a été fait au hasard et qu'il ne peut satisfaire personne. Les auteurs ont parfaitement réussi à cacher aux lecteurs les points de vue qu'ils avaient adoptés en faisant le choix de différents types de costumes, ainsi que la méthode qu'ils avaient appliquée à l'arrangement de l'album. Dans cette publication, l'absence d'une note d'éditeur pèse lourdement, vu le fait que la préface qui a le caractère d'essai remplit une fonction

tout autre. Les figures ne sont pas accompagnées de renvois aux sources auxquelles l'auteur a puisé. C'est que la plupart des costumes sont copiés, et cela d'une manière sensiblement schématique. Dans les costumes de Bohême et de Slovaquie, le peintre ne suit que les lignes du contour; les couleurs ne sont que légèrement indiquées et l'ornementation s'efface entièrement.

Ni la partie du texte écrit par W. Bruhn, elle non plus, ne produit une impression bien meilleure. Le texte ne fait qu'ajouter à la confusion dans le choix, la localisation et la description des costumes et tchèques, et slovaques. Ainsi, par exemple, les auteurs ont rangé dans le groupe de costumes moraves une figure d'homme de la région de Zemplin, de l'est de la Slovaquie; inversement, un costume compris dans le groupe de figures slovaques et indiqué comme étant celui de la paysanne slovaque provient indubitablement du sud-est de la Moravie. (D'après tout, cette figure représente un type plus ancien de vêtement de femme des dimanches, originaire de Hornatsko, contrée du sud-est de la Moravie se trouvant au pied des Carpathes Blanches.) Le costume indiqué dans le texte comme provenant des environs de Trenchin (ville située dans l'ouest de la Slovaquie) est selon toute vraisemblance originaire de la région de Liptov (Slovaquie Centrale, base des Hautes Tatras). La localisation de la plupart des figures est vague et inexacte; les indications se rattachant aux figures, telles que „habitant de Bohême“, „paysanne slovaque“ et autres, ne peuvent pas renseigner le lecteur sur la nature de tel ou tel costume, puisqu'elles désignent des territoires de grande étendue sur lesquels on trouve plusieurs dizaines de types différents de costumes.

Dans la description des pièces de costumes, là aussi, on trouve de nombreuses erreurs graves. Ainsi, par exemple, l'auteur dérive la dénomination „lipský šátek“ (châle d'ornementation plus ou moins riche, représenté dans le costume de femme originaire du sud-est de la Moravie) du nom Leipzig (en tchèque Lipsko), ville en Allemagne. Toutefois, le fait est qu'on fabriquait ces châles, très en vogue en Moravie au 19^e siècle, à Česká Lípa (ville située dans le Nord de la Bohême). On y constate aussi de l'inconséquence et un manque d'informations sur la dénomination des pièces de costume, dont les noms sont parfois donnés en tchèque, en slovaque et même en patois (de manière imprécise, le plus souvent), mais aussi en allemand. Les noms de plusieurs villes de Bohême et de Slovaquie, ainsi que ceux de différentes régions y sont donnés sous une forme allemande ou autre (Pilsen au lieu de Plzeň, Eger-Cheb, Eisgrub-Lednice, Pressbourg-Bratislava, Zips-Spiš). Ces noms avaient été employés en allemand de chancellerie jusqu'en 1918, donc à l'époque où les pays tchèque et slovaque faisaient partie de la Monarchie austro-hongroise; les Allemands les ont repris pendant l'occupation de 1939-1945, mais aujourd'hui ils ne sont nullement justifiés, d'autant moins dans une publication rédigée en français, où leur apparition est due à l'attache servile aux sources allemandes.

Toutes les réserves que nous faisons sur l'importance et le choix des matériaux tchèques et slovaques, ainsi que sur le mode de leur interprétation, nous autorisent à exprimer de la méfiance à l'égard de la valeur de l'album tout entier. Cet ouvrage devrait être soumis à une révision analogue à la nôtre dans d'autres pays, tant qu'ils y sont représentés (la Bulgarie, par exemple, n'y figure pas). On accueillerait avec enthousiasme une oeuvre réunissant des figures de costumes, indispensables à l'étude des costumes nationaux du monde entier, fidèlement reproduites et accompagnées d'une documentation sûre. A sa réalisation, il faudrait toutefois plus de sens de la responsabilité et plus de spécialisation scientifique que les auteurs de l'encyclopédie en question n'en avaient fait preuve.

Alena Jeřábková

O B S A H

<i>R. Jeřábek</i> , Teorie lidového umění v díle Antonína Václavíka (francouzsky)	3
<i>D. Holý</i> , Na okraj etnografické hranice na Moravě	21
<i>J. Kramařík</i> , Etnografická problematika styčného území dvou typů rádel na rozhraní středních a západních Čech	43
<i>V. Frolec</i> , Kulturní společenství v lidovém stavitelství v oblasti bulharsko-srbského pohraničí (francouzsky)	65
<i>S. Švecová</i> , Ludové obydlie a rodinné formy na Slovensku	107
<i>J. Štika</i> , „Spolková“ salašnická hospodářství na Valašsku	129
<i>J. Tomeš</i> , Hlavní složky svatebního obřadu na moravsko-slovenském pomezí	141
<i>J. Gelnar - O. Sirovátka</i> , Faktory variačního procesu v lidové písni	183
<i>O. Zilinskyj</i> , <i>Proměnlivost lidových dramatických her</i>	199
<i>R. Jeřábek</i> , Bibliografie Antonína Václavíka	215

R E C E N Z E

<i>J. Mjartan</i> , Eudové rybářstvo na československom Pomoraví (R. Jeřábek)	219
<i>V. Frolec</i> , Vinohradnické stavby na Slovákku (R. Jeřábek)	220
<i>F. Dostál - A. Jeřábková</i> , Moravský lid v díle Františka Kalivody (V. Svobodová)	221
<i>I. Weber-Kellermann</i> , Erntebrauch in der ländlichen Arbeitswelt des 19. Jahrhunderts auf Grund der Mannhardtbefragung im Deutschland von 1865 (J. Kramařík)	223
Origine et débuts des Slaves (B. Beneš)	228
<i>V. Frolec</i> , Die Volksarchitektur in Westbulgarien im 19. und zu Beginn des 20. Jahrhunderts (J. Mjartan)	230
<i>G. Vrabie</i> , Balada populară româna (O. Sirovátka)	236
Quelques remarques sur l'Encyclopédie du costume des peuples de l'antiquité à nos jours, ainsi que les costumes nationaux et régionaux dans le monde (A. Jeřábková)	237

TABLE DES MATIÈRES

<i>R. Jeřábek</i> , La théorie de l'art populaire dans l'oeuvre d'Antonín Václavík	3
<i>D. Holý</i> , A propos des frontières ethnographiques en Moravie	21
<i>J. Kramařík</i> , Les problèmes ethnographiques des deux types de crochets aux frontières de la Bohême centrale et de la Bohême de l'Ouest	43
<i>V. Frolec</i> , La communauté culturelle en architecture populaire dans la région limitrophe bulgare-serbe	65
<i>S. Švecová</i> , Les habitations populaires et les formes de la vie familiale en Slovaquie	107
<i>J. Štika</i> , Les fermes bergères „communes“ en Valachie	129
<i>J. Tomeš</i> , Les éléments principaux des cérémonies des noces aux frontières de la Moravie et de la Slovaquie	141
<i>J. Gelnar - O. Sirovátka</i> , Les éléments de variation dans la chanson populaire	183
<i>O. Zilynskyj</i> , La variabilité des drames populaires	199
<i>R. Jeřábek</i> , La bibliographie d'Antonín Václavík	215
Comptes rendus	219

I N H A L T

<i>R. Jeřábek</i> , Die Theorie der Volkskunst im Werke von Antonín Václavík	3
<i>D. Holý</i> , Randbemerkung zur ethnographischen Grenze in Mähren	21
<i>J. Kramařík</i> , Ethnographische Problematik des Kontaktgebietes von zwei Arltypen am Rande Mittel- und Westböhmens	43
<i>V. Frolec</i> , Die kulturelle Gemeinschaft in der Volksbaukunst des bulgarisch-serbischen Grenzgebietes	65
<i>S. Švecová</i> , Die volkstümlichen Wohnstätten und Familienformen in der Slowakei	107
<i>J. Štika</i> , Das „gemeinschaftliche“ Salaschwesen in der Mährischen Walachei	129
<i>J. Tomeš</i> , Die Hauptbestandteile des Hochzeitszeremoniells im mährisch-slowakischen Grenzgebiet	141
<i>J. Gelnar - O. Sirovátka</i> , Faktoren des Variationsprozesses im Volkslied	183
<i>O. Zilynskyj</i> , Die Veränderlichkeit der Volksschauspiele	199
<i>R. Jeřábek</i> , Bibliographie der Werke von Antonín Václavík	215
Besprechungen	219

CONTENTS

<i>R. Jeřábek</i> , The Theory of Folk Art in the Work of Antonín Václavík	3
<i>D. Holý</i> , Remarks on the Ethnographic Boundary in Moravia	21
<i>J. Kramářik</i> , Ethnographical Problems of Contiguous Regions Showing the Two Types of Ploughshare on the Borders of Central and Western Bohemia	43
<i>V. Frolec</i> , The Cultural Social System in Folk Architecture in the Region of the Bulgarian-Serbian Border	65
<i>S. Švecová</i> , Folk Dwellings and the Forms of the Family in Slovakia	107
<i>J. Štika</i> , „Communal“ Hill-Croft Agriculture in Valašsko	129
<i>J. Tomeš</i> , The Main Elements of the Wedding Ceremony in the Moravian-Slovakian Border Regions	141
<i>J. Gelnar - O. Sirovátka</i> , Factors in the Process of Variation in Folk Song	183
<i>O. Zilynskyj</i> , The Variability of Folk Dramatic Plays	199
<i>R. Jeřábek</i> , A Bibliography of Antonín Václavík	215
Reviews	219

СО Д Е Р Ж А Н И Е

Р. Ержабек , Теория народного искусства в трудах Антонина Вацлавика	3
Д. Голы , Относительно этнографической границы в Моравии	21
И. Крамаржик , Этнографическая проблематика области соприкосновения двух типов рала на рубеже средней и западной Чехии	43
В. Фролец , Культурная общность народной архитектуры в болгарско-сербском пограничье	65
С. Швецова , Типы народных жилых построек и семейств в Словакии	107
И. Штика , Общинные формы овцеводства в Моравской Валахии (северовосточная Моравия)	129
И. Томеш , Основные компоненты свадебного обряда в моравско-словацком пограничье	141
Я. Гельнар - О. Сироватка , Факторы вариационного процесса в народной песне	183
О. Зилинский , Изменчивость народных драматических игр	199
Р. Ержабек , Библиография трудов Антонина Вацлавика	215
Рецензии	219

NÁRODOPISNÝ VESTNÍK ČESKOSLOVENSKÝ
II (XXXV), Brno 1967

Adresa redakce: Brno, A. Nováka 1

Odevzdáno do tisku 15. března 1967

Tisk Grafia, n. p., Brno, provoz 21, Gottwaldov — 893-67

Národopisná
společnost československá
při CSAV